

République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université des Frères Mentouri Constantine - 1

Faculté des Lettres et des Langues

École doctorale de français

Pôle Est

N° d'ordre : 80/DS/2021

N° de série : 04/Fr/2021

**Thèse proposée en vue d'obtenir le diplôme de
Doctorat Ès Sciences en Sciences des textes littéraires**

**Visions lointaines d'une Algérie certaine :
représentations de l'Algérie dans l'œuvre
romanesque de Azouz Begag**

**Sous la direction du Maître de Conférences :
Dr Meriem BOUGHACHICHE**

**Thèse présentée par :
Mahdi ZID**

Membres du jury :

Président : MCA Farid BITAT, Université Frères Mentouri, Constantine 1

Rapporteuse : MCA Meriem BOUGHACHICHE, Université Frères Mentouri, Constantine 1

Examinatrice : MCA Soumia MERAD, ENS Assia DJEBBAR, Constantine 3

Examinatrice : Pr Samira BOUBAKOUR, Université de Batna 2

Année universitaire 2017/2018

Au Printemps,

Qui de Papillon me comble et me ravit

À l'Été des romances aux âmes meurtries

À l'Automne qui de vertu berce et chérit

À l'Hiver qui de pluie abreuve et bénit

Au Soleil et la Lune

Que Dieu les garde unis

Que les Astres ailleurs m'excusent, je les prie

D'accepter les remords d'une mémoire étourdie

À leur égard, je garde une place à l'esprit

Et que la grâce divine leur soit consentie

Au terme j'émerveille cette parole ravie

Gloire à Dieu et à son Prophète béni

Ceci est une dédicace écrite spécialement pour des gens de valeur sans qui je

n'aurai pas réussi ce travail.

*« Il y a plus de vérité dans l'encre du savant
que dans le sang du martyr. »*

Michel Tournier, Le miroir des idées.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

PREMIÈRE PARTIE : PRÉAMBULES THÉORIQUES

CHAPITRE 1 : LA REPRÉSENTATION DE L'ESPACE-TEMPS

- 1.1. REPRÉSENTATION ET MIMÈSIS
- 1.2. LES PROBLÈMES DE LA MIMÈSIS
- 1.3. LA CRISE DE LA REPRÉSENTATION
- 1.4. L'ESPACE ET LE RYTHME DU RÉCIT

CHAPITRE 2 : PROBLÉMATIQUE DU GENRE « BEUR » CHEZ BEGAG

DEUXIÈME PARTIE : AU SEIN DES ROMANS

CHAPITRE 1 PRÉSENTATION DU CORPUS

- 1.1. LE GONE DU CHAÂBA (1986)
- 1.2. BÉNI OU LE PARADIS PRIVÉ (1989)
- 1.3. L'ÎLET-AUX-VENTS (1992)
- 1.4. LES CHIENS AUSSI (1995)
- 1.5. ZENZELA (1997)
- 1.6. DIS OUALLA (1997)
- 1.7. LE PASSEPORT (2000)
- 1.8. LE MARTEAU PIQUE-CŒUR (2004)
- 1.9. DITES-MOI BONJOUR (2009)

CHAPITRE 2 : IMAGES RÉCURRENTES

- 2.1. LE « FEU » : CHALEUR DU PAYS
- 2.2. « L'AIR » : DE L'ÊTRE À L'APPARTENANCE
- 2.3. LA « TERRE » : ITHAQUE ET LE RETOUR
- 2.4. « L'EAU » : L'ASCENSEUR SOCIAL DE L'INTÉGRATION
- 2.5. LA « QUINTESSENCE » : UN PEU D'HISTOIRE !

TROISIÈME PARTIE : STRATÉGIES D'ÉCRITURE

CHAPITRE 1 : DE L'INVISIBLE AU VISIBLE

CHAPITRE 2 : CASTIGARE RIDENDO MORES

(CHÂTIER LES MŒURS PAR LE RIRE)

- 2.1. DE L'HUMOUR OU LA THÉRAPIE IDÉOLOGIQUE
- 2.2. L'HUMOUR CHEZ BEGAG : « PEINTURE » OU « OSSATURE » ?

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En partant de la rue Terme, je suis parvenu jusqu'en haut de la Croix-Rousse en empruntant les traboules. [...] Dans ce quartier habitent de nombreuses familles arabes. Il est environ 6 heures. Il faut rentrer. Je redescends vers la place Sathonay par la montée de la Grande Côte. Magasins d'alimentation générale, boucheries, coiffeurs, bars, hôtels... on est en Algérie. Des femmes, habillées comme ma mère, traversent la rue, allègrement, pour entrer dans l'allée d'en face. Et devant la vitrine des boutiques, des vieux bouts-filtres (turbans jaune moutarde sur la tête) se dorment la pilule. (Begag, 1986, pp. 163-164)

Comme pour entamer notre étude, nous avons choisi ce passage du premier roman *Le Gone du Chaâba* de Azouz Begag, car il illustre assez bien l'essence de notre problématique. Le narrateur, dans sa description, n'a même pas eu besoin de comparaison quand il décrit les rues de Lyon. Il cite nommément l'Algérie, pour lui il est clair : *on est en Algérie*.

Azouz Begag semble entretenir un rapport particulier avec l'Algérie par le « prisme de ses personnages ». En effet, ce pays est très présent dans son œuvre romanesque : tout renvoie à *l'Algérie* de manière explicite ou implicite, les personnages (noms, traits de caractère, gestes, et expressions), les lieux aussi reflètent *l'Algérie*, les maisons, leur ambiance, les odeurs qui s'y dégagent, les villes dans leur description, la population qui y pullule alors que tous ces éléments ont pour trame de

fond, dans la quasi-totalité de l'œuvre de Begag, un autre espace ; celui de la France.

Cette Algérie lointaine, dans le vécu français de l'auteur, est constamment présente dans l'univers romanesque du narrateur qui, en évoluant, raconte l'histoire d'autres personnages algériens aussi.

La lecture de l'œuvre de Begag nous amène à mettre en lumière l'influence de la culture « occidentale ». Ce « repérage » des cultures dans les œuvres romanesques nous permet donc de constater l'imbrication des deux imaginaires : un imaginaire algérien et un autre français, alors l'autofiction semble être le genre qui donne du crédit à ce qui est dit, car le récit est supposé s'appuyer sur des faits réels, vécus. Les jeunes auteurs expriment souvent les difficultés qu'ils rencontrent dans leur construction identitaire, entre enracinement et déracinement.

Cependant, après avoir lu « *les Voix de l'exil* » de Abdelkader Benarab et d'autres articles rassemblés par Martine Mathieu dans « *Littératures autobiographiques de la francophonie* », il est évident que Azouz Begag ne supporte aucune des étiquettes dont se retrouvent affublés ces auteurs, enfants d'immigrés. Benarab affirme que le jeune narrateur, enfant d'immigrés, envisage la société française selon une double posture, soit une posture de conformité, soit une posture de rejet.

Il explique que l'apparition du « moi » dans l'espace littéraire de la seconde génération issue de l'immigration s'est faite par rapport à une résistance ou un paradoxe créé par le regard d'autrui. Les personnages développeront une attitude d'un double choix imposé par ce regard de la société d'accueil : la conformité ou la révolte. (Benarab, 1994)

Cela dit, le narrateur accepte sa double culture, sans penser son existence sur le plan du « rejet » ou de « la conformité ». Il est Français, de parents algériens, et bénéficie de la richesse d'une double culture, son être est façonné de ces deux « sources », il n'en privilégie pas une pour en mettre de côté une autre. L'absence d'une dualité ou d'une ambiguïté identitaire semble liée au fait que, contrairement aux idées reçues, le narrateur évolue dans un espace qui est le sien, qui est son « chez lui » : *Dans cette géométrie aux dimensions si extravagantes, la France faisait figure de petit coin de terre, et l'Algérie, mon autre fontaine identitaire, de petit bac à sable blanc.* (Begag, 2004, p. 13)

La question de la territorialisation ne se pose pas en terme problématique comme elle a pu l'être pour la première génération d'immigrés. Il n'y a donc pas de coupure fondamentale entre les deux cultures, en effet, bien que le narrateur affirme sa « francité », dans le dialogue intérieur avec son père, il lui dit qu'il le rejoindra. Il n'y a pas abandon de racines. La question de l'enracinement et du déracinement est un autre aspect de ce coup de projecteur sur les enfants d'immigrés.

Dans les œuvres de Begag, le père du narrateur est toujours présenté comme déraciné, un oiseau migrateur. La question de l'espace, de la territorialisation est cruciale dans les récits sur l'immigration. Abdelkader Benarab, dans « *les Voix de l'exil* », cite Jankélévitch. Ce dernier énonce la théorie suivante :

Les lieux ne sont jamais interchangeables [...]. C'est pour les mathématiciens que tout lieu en vaut un autre, car la terre où l'on a vécu dès sa naissance et

son enfance constitue un espace de géographie pathétique.

Cet « espace de géographie pathétique » est le paradis perdu algérien, l'Ithaque — selon la comparaison de Begag — pour les premières générations. Obligés de quitter cet espace originel, ils expérimentent le déracinement, la déterritorialisation. Une souffrance infinie qu'ils tentent d'atténuer en se berçant du mythe du retour définitif.

Dans les deux autofictions¹, Begag souligne l'absence de ce sentiment de déterritorialisation chez son personnage autofictionnel. Son espace propre est la France, il se sent déraciné quand il quitte son pays pour partir aux États-Unis par exemple, mais jamais déterritorialisé, car il se définira toujours comme appartenant à ce sol gaulois, en même temps qu'au sol algérien. Il a deux fontaines identitaires, les deux coulent au même rythme, l'une n'est jamais à sec, tandis que l'autre déborde.

Ce caractère d'ambivalence accepté par le narrateur est une fois encore en contradiction avec les idées reçues simplistes qui disent que les jeunes, enfants d'immigrés, ne sont pas Français en France et pas Algériens en Algérie. Cette vacuité territoriale ne semble pas affecter le narrateur. Ayant lui-même vécu l'expérience de l'exil (il est parti travailler aux États-Unis pendant plusieurs années), il comprend le sentiment de manque du pays, de mal du pays, mais c'est un manque facile à combler, car le retour est programmé, et non mythique.

¹ *Le Gone du Chaâba et Le marteau pique-cœur*

La question de la territorialisation ainsi abordée permet d'éclairer la question de la construction identitaire des enfants d'immigrés, coincés entre deux espaces. Le narrateur tente de dépasser cette dichotomie en s'inscrivant dans une double territorialisation, l'une est réelle, c'est la France, et l'autre est originelle, c'est l'Algérie. La façon dont la question est traitée dans les récits est dénuée de tout caractère tragique ou fataliste, comme il est habituellement de mise quand ces sujets sont étudiés. Une fois encore Begag se situe à l'écart de toutes les interprétations, souvent hâtives, proposées sur le thème de la « deuxième génération ».

Dans d'autres romans, l'Algérie n'est jamais mentionnée tout au long de la narration, cependant elle n'est pas totalement absente. L'auteur l'inscrit en filigrane et le narrateur dans le registre du non-dit. D'après Roland Barthes, « *l'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination* » (Barthes, 1984, p. 64), mais dans l'œuvre de Begag quelle en est l'origine et quelle est la destination ? Ceci est notre hypothèse de départ.

Pour entreprendre cette recherche il fallait tout d'abord choisir le corpus qui s'est défini sur la base du critère suivant : l'œuvre d'Azouz Begag se divise entre essais et publications scientifiques, de la littérature pour jeunesse et des ouvrages en collaboration avec d'autres auteurs. Le choix s'est porté sur la catégorie de romans exclusivement littéraires et écrits par Begag seul : du « *Gone du Chaâba* » (1986) jusqu'à son avant dernier roman « *Dites-moi bonjour* » (2009).

Nous sommes parti du postulat que l'Algérie était présente mais invisible dans les romans de Begag, nous nous sommes attelé à la

recherche de cette Algérie si proche et si lointaine à la fois, d'où le titre de ce travail, mais pour cela il nous incombait de chercher et de connaître les théories instituées puisque nulle recherche ne peut émaner du néant, qu'elle s'inscrit dans le continuum des études antérieures sur la question en se positionnant « Pour » ou « Contre », En une évaluation objective et documentée des possibilités offertes par ces théories, « Mais aussi de leurs éventuelles limites et carences. »

Nous avons choisi pour notre travail une approche déductive en émettant une hypothèse générale dès le départ de notre investigation puis nous la vérifierons par l'analyse du corpus à laquelle nous consacrerons une partie de ce travail intitulée « au sein des romans ».

Notre méthodologie sera basée sur l'analyse de tous les passages où il est question de l'Algérie (citée nommément ou pas), des traditions et coutumes qui évoquent l'appartenance à un lieu ou plusieurs qui inspirerait l'auteur. L'analyse des passages à laquelle nous ambitionnons se fera à travers une lecture plurielle selon différentes perspectives afin d'enrichir au mieux notre travail.

Cette lecture plurielle requiert des approches différentes : l'approche anthropologique, l'approche comparatiste et enfin les approches textuelles et métatextuelles. L'approche anthropologique permettra d'aborder toutes les diversités culturelles et sociales. La comparatiste mettra les différents extraits choisis pour dégager ce qui les unit ou, au contraire, les rends dissemblable voire opposés

Les approches textuelles et métatextuelles, inévitables pour compléter l'analyse de la facette esthétique et ce par le biais de la

narratologie, de la titrologie et de l'intertextualité, nous pensons à Philippe Hamon, Philippe Lejeune, Michel Riffaterre, Roland Barthes et Gérard Genette.

Pour la cohérence de notre analyse, dans la première partie de ce travail, nous tenterons de mettre à jour une espèce de géographie thématique quant à la représentation de l'Algérie à travers les œuvres de Azouz Begag, mais, dans un premier temps, nous reviendrons sur la notion de la représentation de l'espace, ensuite l'étude du genre que semble privilégier Begag et son impact sur sa production et son écriture.

Dans la deuxième partie, nous opérons une tentative de recensement et de description de différents types de représentations : images, symboles et allégories, nous nous pencherons également sur les raisons qui motivent chez Begag le recours à de telles représentations, et l'effet d'une telle pratique.

En effet, quand Begag parle de l'Algérie il parle davantage de lui-même, de ses racines et de sa culture maternelle. Mais au-delà de la biographie ; le pays des origines ne manque pas d'être évoqué à travers des traits symboliques et renvoyant à l'Algérie. Cet écran qui se trouve entre « le dit », et « le non-dit », est visible dans l'œuvre comme un objet concret : un geste de la main, une expression particulière ou une manière de faire qui implique une mise en espace du texte, une formalisation du regard.

L'étude des stratégies d'écriture constitue la dernière partie de ce travail. L'invisibilité comme procédé de mise en abyme et l'humour comme thérapie idéologique s'avèrent les deux aspects qui pourrait

qualifier l'écriture de Begag. L'autofiction étant le genre adopté par Begag, il emploie alors la fiction comme procédé afin de rendre visible ce qui est invisible. Changer de cadre spatial fait partie de ce jeu de l'invisible au visible : quitter l'Algérie pour la France peut s'interpréter dans le sens de devenir visible en fuyant la misère, où devenir invisible en échappant au terrorisme.

Le dernier chapitre de ce travail traite de l'autodérision et l'humour chez Begag qui se sont substitués à la contestation et au misérabilisme que l'on retrouve dans les écrits des beurs en général. Ce traitement plus « léger », plus distancié, moins passionnel dont résulte l'humour est devenu le trait marquant du déchirement entre deux cultures, et deux pays.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉAMBULES THÉORIQUES

Après un constat équivoque qui met en évidence l'intérêt pour l'espace des auteurs d'œuvres littéraires et théoriques à l'époque postmoderne, et leur propension à le considérer comme problématique, on pourrait être tenté de rejoindre les structuralistes les plus orthodoxes, et reconnaître la validité de la thèse antimimétique. Antoine Compagnon, dans *Le Démon de la théorie* détaille l'opposition entre la tradition occidentale la plus ancienne qui affirme que l'œuvre d'art parle du monde, et la critique moderne : s'opposant au réalisme pour des raisons idéologiques, la théorie littéraire structuraliste et post-structuraliste a considéré que « *la référence est une illusion, et la littérature ne parle pas d'autre chose que de la littérature* ». (Compagnon, 1998, p. 132)

CHAPITRE I

LA REPRÉSENTATION DE L'ESPACE-TEMPS

1.1. REPRÉSENTATION ET MIMÈSIS

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les récits de fiction, multipliant les jeux de miroir et les mises en abyme, mettent en valeur leur dimension mimétique, pour la dénoncer comme illusion ou pour célébrer avec éclat la puissance et la liberté de l'artiste.

Le Récit spéculaire de Lucien Dällenbach est une étude fondatrice sur le sujet, car elle analyse la mise en abyme depuis sa conception par André Gide, en 1893, dans son *Journal*, jusqu'à son usage par les auteurs du « nouveau Nouveau Roman ». Dans ses différentes variétés, et dès sa définition – « *est mise en abyme toute enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient* ». (Dällenbach, 1977, p. 18)

Ce procédé met l'artiste en rapport avec son œuvre, et cela, directement sous les yeux du lecteur. Mais ce qui dans le récit spéculaire intéresse Lucien Dällenbach outrepassé la perspective ici envisagée qui

est celle de l'étude de la représentation dans le récit de fiction. La mise en abyme et son usage dans la littérature du XX^e siècle montrent néanmoins la nature des questions que posent les auteurs à eux-mêmes, aux lecteurs et à la critique. Le lieu où se déroule la fiction est une portion d'espace décrite, mais aussi le lieu du discours narratif, parfois difficile à situer, en particulier quand ce discours se dédouble dans les réflexions produites par la mise en abyme.

1.2.LES PROBLÈMES DE LA MIMÈSIS

La relation entre le texte littéraire et le monde est un vaste domaine de réflexion où la critique littéraire rencontre la philosophie. Étudier les procédures mentales mises en jeu n'est pas notre objet, car ce qui nous occupe est plutôt la façon dont le texte littéraire les suscite.

Le lecteur se représente mentalement ce que dit le texte. L'entité mentale ainsi formée est certes subjective, mais elle est le plus souvent conventionnellement partagée, au moins entre les locuteurs d'une même langue. Sans cette représentation, aucun énoncé ne fait sens pour la personne qui le perçoit. Tel est le sens qu'on donne à la représentation en philosophie et en sémantique. Dans un sens institutionnel, la représentation est la relation entre deux personnes, communautés, ou institutions qui permettent à l'une de valoir pour l'autre.

Bernard Vouilloux formule ainsi le sens esthétique du mot : sont appelés « représentatifs » les arts ou les genres qui sont à propos de quelque chose comme les genres dramatiques et narratifs dans l'art verbal (par rapport aux genres dissertatifs) ou comme la peinture et la sculpture

figuratives (par rapport à la peinture et à la sculpture abstraites, à l'architecture, à la musique, à la danse) (Vouilloux, 2004, p. 102)

Il faut ajouter que la langue française utilise le terme de « représentation » pour désigner aussi bien le procédé mental et technique que son résultat.

Mais de la rhétorique antique aux sciences du langage, les théoriciens de la représentation littéraire, aussi appelée mimèsis ou « imitation », se sont opposés sur le sens à donner à cette notion. S'agit-il d'imitation ou de représentation ?

Quels sont les rapports entre l'œuvre et le réel ? Quelle est la part de la subjectivité de l'auteur ? Voilà certaines des questions de théorie littéraire les plus anciennes. Ce problème opposa pour commencer Platon et son disciple Aristote. Leur divergence au sujet de la mimèsis est en effet le débat qui inaugure la théorie littéraire occidentale.

Tout commence avec la façon dont le narrateur représente les discours des personnages, en les racontant ou en les imitant. Dans un célèbre passage du livre III de la République, Platon fait dire à Socrate, selon qui l'art ne peut entrer dans la cité idéale à moins d'être moral, que ce qu'on appelle le discours direct, reproduction supposée identique à leur prononciation des paroles du personnage, est nuisible à la bonne éducation des « gardiens » (la classe dirigeante) (Platon, 2004, pp. 174-183).

Pour que son interlocuteur Aimante comprenne bien en quoi il est possible de concevoir différentes façons de rendre les paroles des

personnages dans une œuvre littéraire, Socrate prend l'exemple du débat entre Agamemnon et Chrysès, le prêtre d'Apollon, dont il a ravi la fille Briséis. Dans ce passage du premier chant de l'Iliade, le poète « *parle comme s'il était lui-même Chrysès, et il s'efforce le plus possible de nous donner l'illusion que ce n'est pas Homère, qui s'exprime, mais le prêtre, c'est-à-dire un vieillard* ». (Platon, 2004, p. 175)

Socrate développe ensuite par une image l'idée que le narrateur disparaît derrière ses personnages : « *si le poète ne se camouflait jamais, toute sa composition poétique et tout le récit seraient chez lui exempts d'imitation* ». (2004, p. 176)

C'est précisément ce que recommande Socrate à qui voudrait réaliser la cité idéale. Adimante l'a bien compris :

Je devine, dit-il, que tu considères la question de savoir si nous accepterons ou non l'introduction de la tragédie et de la comédie dans notre cité. (2004, p. 177)

Mais on voit bien que Platon lui-même a recours à l'imitation directe des paroles prononcées : il n'intervient jamais comme narrateur dans ce texte et reproduit dans le dialogue les propos de Socrate racontant à des interlocuteurs absents du texte la soirée qu'il a passée au Pirée avec des amis dont il rapporte tous les propos, définissant la justice et la cité juste. C'est donc un mode d'expression que Socrate attribue surtout aux artistes qui écrivent des tragédies ou des comédies, mais Platon y a recours pour diffuser son enseignement.

Une position si contradictoire en apparence permet à Aristote, le plus fameux disciple de Platon, de proposer environ cinquante ans plus tard une opinion radicalement opposée sur la question de la valeur des œuvres littéraires en consacrant son traité sur la littérature, la Poétique, presque entièrement à la tragédie. Il reprend cependant la distinction établie par Socrate dans la République :

Il est possible en effet d'imiter par les mêmes moyens les mêmes objets soit en racontant (que l'on se fasse autre comme le fait Homère ou que l'on demeure le même sans changement), soit en faisant de tous les personnages des êtres en action, c'est-à-dire des acteurs, de l'imitation. (Aristote, 2002, p. 9)

Les paroles des personnages peuvent donc être reproduites telles quelles dans le texte littéraire. Si elles sont fondues dans le récit, celui-ci peut donc faire alterner, comme dans les épopées d'Homère, les parties racontées par le narrateur et les paroles prononcées par les personnages ou exclure ces dernières pour ne les faire figurer que comme éléments du récit. Gérard Genette reprend cette distinction et lui fait revêtir la terminologie contemporaine, dans le quatrième chapitre de *Figures III*. Il propose ainsi les « trois états » suivants du discours : *le « discours narrativisé, ou raconté », le « discours transposé, au style indirect » et « la forme la plus mimétique [...], le discours rapporté », qui se présente au style direct.* (Genette, 1972, pp. 191-192)

Les œuvres de notre corpus utilisent ces différentes possibilités de représentation littéraire du discours des personnages. La variété des

moyens employés permet à l'auteur de varier la forme de la relation qui se crée au cours de la lecture entre le lecteur et le narrateur.

Ces remarques sur la voix narrative et l'illusion réaliste ont permis d'introduire la question du rapport de l'œuvre littéraire de fiction au référent, en particulier quant aux notions de mimésis et de représentation. Avant de continuer, il faut revenir sur les textes fondamentaux qu'ont laissés Platon et Aristote, d'autant que, selon Alexandre Gefen, dans une large mesure, tous les débats ultérieurs sont déjà enclos dans le dialogue entamé par Platon et Aristote, oppositions violentes, mais complexes dont les moindres inflexions prédéterminent toutes les discussions ultérieures sur la représentation littéraire. (Gefen, 2003 : 40)

Les deux philosophes ont en effet conçu, de façons différentes, la création littéraire par rapport à l'art du mime et à la notion plus générale d'imitation et, en conséquence, ils ont mis explicitement en relation, dans des discours théoriques profonds et audacieux, la réalité et la littérature.

Platon est l'un des premiers à étudier la question de la représentation littéraire, dans la République, qu'on peut dater en une période qui s'étend entre 387 et 370 av. J.-C., Socrate proscrit la littérature de la cité idéale qu'il décrit à ses auditeurs. C'est là que le terme de mimésis, que l'on peut traduire par « imitation », est utilisé pour parler d'œuvres littéraires.

Au début du dixième et dernier livre de la République, Socrate et son interlocuteur Glaucon viennent de s'accorder sur le fait que la cité idéale imaginée par le premier est la seule où la justice serait vraiment pratiquée. Socrate revient alors sur la question de la poésie, déjà examinée

dans les livres II et III. Son propos ne se centre pas, cette fois, sur les différents types de discours, et leur utilité en vue de l'éducation morale des gardiens de la cité, mais sur le fait que la littérature en général est un art mimétique. L'imitation est ici imitation d'une apparence, comme le montre Socrate à Glaucon, à l'aide de l'exemple du lit : le dieu est le seul véritable créateur du lit, le menuisier, qui fabrique tel ou tel lit particulier, en est l'ouvrier, alors que le peintre, qui ne reproduit que l'apparence de ce dernier, est un imitateur. Or le peintre et le poète sont exactement sur le même plan :

C'est donc aussi ce que sera l'auteur de tragédies, si vraiment il est imitateur : il sera naturellement troisième après le roi et la vérité², et tous les autres imitateurs pareillement ? (Platon, 2004, p.485)

Plus loin, Socrate affirme aussi : « *Ces imitateurs ne créent en effet que des fantasmagories, et non des êtres réels* ». (Platon, 2004, p. 487)

Ainsi, le recours à la notion d'imitation sert surtout à distinguer différents degrés d'éloignement par rapport à l'idée qui est la véritable origine de quelque être ou objet que l'on considère. Socrate parle donc des arts mimétiques avec dédain, parce qu'ils ont pour seul objet l'apparence, non la vérité. La perspective qu'il envisage pour parler de

² Selon James Adam, cette expression est une métaphore qui reprend l'image du paragraphe 509d (livre VI), où Socrate faisait du soleil (i.e. l'idée du Bien) le roi du ciel (i.e. du genre et du lieu de l'intelligible), mais le commentateur ajoute que la mention du roi (ou Grand roi) est peut-être une allusion à une expression figée utilisée pour désigner le second des héritiers du trône de l'Empire perse. La note de Georges Leroux à sa récente traduction du traité mentionne cette interprétation, mais il ajoute qu'« il y a de bonnes raisons de soutenir, compte tenu du sujet de l'épopée et de la tragédie, que Platon parle ici du roi, héros historique, et de la vérité transcendante ». (Platon, 2004, p. 717)

littérature est donc clairement délimitée par sa doctrine philosophique et, même si elle lui permet de mettre en évidence des techniques énonciatives (et littéraires) toujours utilisées par la critique, elle subordonne la mimésis à la partie sensible du réel qu'elle représente et qui n'est selon lui, que le pâle reflet de l'être véritable de notre monde.

Aristote reprend le terme de mimésis, mais non dans le sens de reproduction des paroles prononcées (au discours direct ou indirect, selon la terminologie la plus répandue) ; il en fait un caractère propre à tous les arts qui représentent des faits ou des actions, par divers moyens (peinture, sculpture, composition en paroles versifiées ou non). Mais Aristote désigne principalement par ce terme « l'imitation ou la représentation de l'action propre à la tragédie, à la comédie et à l'épopée », comme le rappelle Paul Ricœur³ au début du premier tome de *Temps et récit*. (Ricœur, 1983, p. 70)

Aristote s'intéresse même plutôt à la disposition des parties de la tragédie, aux figures narratives qui organisent l'action dramatique et constituent le texte tragique, qu'au degré de distance qui sépare la fiction de la réalité, comme Platon.

Pour Aristote, les héros tragiques sont des personnages réels, qui ont vécu parmi les hommes — dans des temps mythiques ou historiques, la distinction ne semble pas importante pour le philosophe — et dont

³ Paul Ricœur (1913-2005) a enseigné la philosophie à Nanterre, mais aussi dans les universités de Louvain et de Chicago. Introduceur de la phénoménologie husserlienne en France, il a consacré ses principaux ouvrages à des questions d'esthétiques qui concernent de près la littérature : *La Métaphore vive* (1975), *Temps et récit* (1983-1985), *Soi-même comme un autre* (1990), et *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000).

quelques spectateurs connaissent l'histoire. Tout d'abord, « la tragédie est [...] l'imitation d'une action ». Plus loin, Aristote précise que les actions sont accomplies par les personnages en raison de leur pensée et de leur caractère, mais c'est l'imitation de ces actions qui constituent l'intrigue, laquelle se voit dès lors placer au premier rang : « puisque j'appelle "intrigue" l'assemblage des faits, c'est l'intrigue qui est l'imitation de l'action ».

Mais en insistant sur la conduite de l'intrigue, Aristote ne définit jamais précisément ce qu'il entend par mimèsis, qui est du reste diversement traduite. Aristote ne la définit que par ce qu'elle sert à définir : la tragédie, et en particulier l'intrigue tragique, et par son objet : l'action. Il se contente de régler la question de l'imitation au début du chapitre IV de ce traité : « *Dès l'enfance, les hommes sont naturellement enclins à imiter* ». (Aristote, 2002, pp. 10-11)

Contempler des représentations produites par les arts mimétiques leur donne du plaisir et leur procure un enseignement. Aristote fait même de cette disposition un critère de définition de l'homme. Cela explique l'incertitude de certaines définitions, et les problèmes que rencontrent les critiques devant ce texte. Son caractère lacunaire et incomplet a ainsi permis à la théorie littéraire contemporaine de s'assurer de la caution d'Aristote tout en laissant inexplorée la question du référent, comme le démontre Antoine Compagnon, pour qui ce traité, selon la théorie littéraire au XXe siècle, « *ne met jamais l'accent sur l'objet imité ou représenté, mais sur l'objet imitant ou représentant, c'est-à-dire sur la technique de la représentation, sur la structuration du muthos* ». (Compagnon, 1998, p. 119)

La considération du rapport entre la réalité et la fiction est tout à fait étrangère aux préoccupations d'Aristote dans la Poétique. C'est en effet un texte beaucoup plus normatif que descriptif. Ainsi, son auteur procède à un grand nombre de classements (les parties de la tragédie, les types de tragédies, les types de retournement), mais il cherche avant tout dans ce traité à identifier les ingrédients d'une bonne tragédie, ce qui l'autorise à traiter avec cette désinvolture apparente le problème qui interdisait, aux yeux de Socrate, à la poésie d'être admise dans sa cité idéale.

Les œuvres littéraires qui, selon Platon et Aristote, imitent le réel se trouvent donc entretenir avec ce dernier une relation analogique dont les modalités n'ont pas été suffisamment étudiées par ces philosophes. La mimèsis leur semblait aller de soi. Or une tragédie ne représente pas les actions qui constituent l'histoire, ni les paroles des personnages du mythe.

Une tragédie représente l'adaptation de ces paroles et actions en vue d'un spectacle d'une durée déterminée par l'usage et organisé selon des contraintes particulières qui ont beaucoup évolué entre l'Athènes du Ve siècle av. J.-C. et les mises en scène d'aujourd'hui. Mais la dimension spectaculaire de la tragédie est singulièrement absente du texte d'Aristote, ce qui nous prive des enseignements que nous pourrions en tirer.

La mimèsis est donc un type de représentation, celle-ci étant conçue comme analogique ou ressemblante. Mais ce n'est qu'un cas particulier de représentation, car, comme le rappelle Nelson Goodman dans *Langages de l'art* :

La ressemblance n'est d'ailleurs nullement nécessaire pour la référence ; presque tout peut valoir pour presque n'importe quoi d'autre. Une image qui représente un objet — ou une page qui le décrit — y fait référence et, plus particulièrement, le dénote. La dénotation est le cœur de la représentation et elle est indépendante de la ressemblance. (Goodman, 1990, p. 35)

La question de la ressemblance à son modèle ne se pose donc pas nécessairement dans le cas de la représentation du réel par une fiction littéraire. L'imitation n'est ainsi que l'une des questions que soulèvent les différentes théories de la représentation. Nous lui avons consacré beaucoup d'attention en raison de son ancienneté et parce qu'elle a pour point de départ un débat sur la littérature et sur la configuration des voix des personnages et du narrateur, mais il faut reconnaître que les inventeurs du problème de la mimèsis semblent aborder des questions trop éloignées des textes de notre corpus. Platon et Aristote ne conçoivent la représentation littéraire que par rapport à deux genres principaux, l'épopée et la tragédie, qui ont peu de rapport avec le roman.

Pour montrer comment ces œuvres récentes proposent un point de vue nouveau et intéressant sur la très ancienne question de la mimèsis, un ouvrage critique essentiel nous sera d'un grand secours, il s'agit du travail d'Erich Auerbach sur la représentation du monde proposée par la littérature : la mimèsis⁴. Dans cet essai paru d'abord en 1946 et considéré comme son chef-d'œuvre, l'auteur trace un immense parcours à travers la

⁴ La traduction française orthographe curieusement le terme grec, dont la transcription usuelle est aujourd'hui mimèsis, avec un accent aigu.

littérature occidentale, de la Bible et l’Odyssée à Proust et Virginia Woolf, pour étudier la réalité représentée dans la littérature occidentale ⁵ : sa méthode consiste en l’étude de quelques « thèmes fondamentaux de l’histoire du réalisme littéraire » (Auerbach, 1977, p. 543) parmi lesquels on peut retenir la représentation des rapports humains, les niveaux stylistiques, la conduite du récit, ou la caractérisation des personnages. Pour chacun des grands auteurs dont il étudie quelques extraits, Erich Auerbach identifie un certain type de mimésis. Ainsi ce critique, à nos yeux, a le grand mérite de nous permettre de parler de mimésis au pluriel (mimèseis, pour être exact). Mais il faut préciser qu’il n’emploie ce terme que dans le titre et dans la postface, préférant parler de réalisme, de « représentation littéraire » (1977, p. 163) ou même de « représentation de la vie » (1977, p. 464) dans son essai. Ses analyses stylistiques et contextuelles sont très précises et permettent de lier une mimésis à un genre littéraire, à un mouvement ou une période de l’histoire littéraire.

Auerbach montre comment la littérature occidentale, au fil de son histoire, s’ouvre petit à petit à un monde plus vaste et plus divers. Le style de La Chanson de Roland, par exemple, « ne peut atteindre l’ampleur ou la profondeur ; il est limité à un temps, un lieu, un milieu social ; il simplifie les événements du passé en les stylisant et en les idéalisant ». (1977, p. 130), mais dans le passage du deuxième livre de Rabelais qu’il commente dans son chapitre XI, « Le monde que renferme la bouche de Pantagruel », Auerbach identifie l’amorce d’un nouveau thème :

⁵ Le sous-titre original, « Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur ».

Entre ces divers éléments s'annonce un thème tout différent, tout nouveau et d'une extrême actualité à l'époque, celui de la découverte d'un nouveau monde avec tout l'étonnement, l'élargissement de l'horizon et la transformation de la vision du monde qu'une pareille découverte entraîne avec elle. (1977, p. 272)

La prise en compte d'un monde de plus en plus vaste par les auteurs européens fait donc partie des motifs qu'Erich Auerbach signale à son lecteur. Cependant, dans le dernier chapitre de son essai, où il étudie une page de « *To the Lighthouse* » de Virginia Woolf, mais aussi un passage de *Du côté de chez Swann*, l'auteur identifie certaines spécificités du roman moderniste :

Représentation pluripersonnelle de la conscience, stratification des temps, désintégration de la continuité des événements extérieurs, changement du point de vue du narrateur. (1977, p. 541)

Le monde est devenu plus grand et divers, mais ce qui préoccupe Woolf, Joyce ou Proust ne concerne que quelques individus dont on partage les pensées et que le lecteur connaît aussi par l'intermédiaire des pensées des autres personnages. La position du narrateur est devenue variable, son savoir moins certain, et l'espace-temps de référence a perdu sa continuité et sa linéarité. Cette fragmentation généralisée des moyens du récit marque un renouvellement essentiel de la représentation du réel dans la littérature du XX^e siècle. Il s'accompagne aussi d'une tentative, souvent réussie, de rapporter les situations fictives particulières à l'universel, dans une optique moderniste conforme aux idéaux des Lumières :

Le type de représentation dont nous parlons, qui met en valeur et approfondit l'instant quelconque, fait ressortir combien, en deçà des conflits qui déchirent l'humanité, les différences entre les formes de vie et les manières de penser des hommes se sont estompées. Les catégories sociales et leurs différents modes de vie se sont inextricablement mêlés, il n'y a plus désormais de peuples exotiques. (1977, p. 548)

L'optimisme de ces remarques — écrites lors de l'exil de l'auteur à Istanbul pendant que le reste du monde était en guerre — ne saurait concerner les œuvres d'auteurs modernistes moins confiants dans les valeurs universelles comme les auteurs du théâtre de l'absurde ou les romanciers comme Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet et Robert Pinget qui renouvellent le roman en France dès les années 1950. Néanmoins, le travail d'Erich Auerbach sur la représentation littéraire du réel fait partie des grandes étapes théoriques qui permettent de s'autoriser de Platon et d'Aristote pour aborder les questions posées par la mimésis dans un contexte postmoderne.

En effet, comme la mimésis n'est plus seulement conçue en fonction d'un genre et de sa fonction éthique (la tragédie accomplit chez le spectateur la catharsis, la purgation de ses passions, selon Aristote), elle peut être étudiée à travers le genre problématique par excellence qu'est le roman, qui multiplie les voix, les points de vue et les jeux intertextuels et se plaît à enfreindre les règles qu'on veut lui donner.

Ainsi, pour de donner à son histoire un sens symbolique par le biais de l'allégorie animalière, Azouz Begag, dans son roman *Les Chiens aussi*,

développe une mise en scène de la parole de « Begag » le fils d'immigré algérien en quête d'un statut social est comme un écrivain qui déploie ses dons de créateur afin de marquer sa position dans la République en démontrant que le procès de la société d'adoption a lieu par l'entremise du personnage « chien » dont le discours redouble la critique des mœurs visées par l'écrivain à travers le principe de la double énonciation et la carnavalisation en tant qu'«une certaine transposition en images artistiques » des mythes et des représentations sociales dans l'imaginaire collectif français. (Bakhtine, 1975, p. 180)

La fictionnalité du discours est tacitement posée par le cadre scénique : le personnage chien est une convention littéraire à partir de laquelle le discours satirique prend sens dans l'esprit du lecteur. En 1983, après de graves émeutes répondant à des violences policières, une poignée d'habitants des Minguettes⁶ entamèrent une Marche pour l'égalité et contre le racisme qui, rebaptisée Marche des beurs, draina 100 000 personnes à Paris et dont Azouz Begag faisait partie. Cette marche symbolique illustre les premiers pas d'une génération, souvent étiquetée « deuxième génération issue de l'immigration », en révolte contre une société qui a refusé de voir leurs aînés arrivés une trentaine d'années plus tôt en France. Cette marche est *représentée* dans ce passage :

Des groupes de chiens sortaient du décor de la ville et gonflaient les troupes. Quelques-uns traînaient encore, dans le dos, la laisse de leur maître. Les aboiements étaient des cris de guerre. La tension

⁶ Les Minguettes sont un quartier résidentiel de Vénissieux, dans la banlieue sud de Lyon, constitué en grande partie d'HLM construit dans les années 1960.

montait, et plus elle montait plus les chiens arrivaient de nulle part. Je regardais devant, derrière, partout le même spectacle. La rue noircissait à vue d'œil. (Begag, 1995, p. 119)

Cette bipolarité, qui organise son rapport au réel, entre réalisme et fantaisie : il n'y a jamais plus de 1 % de la réalité qui soit pertinent en termes de romanesque, mais ces détails-là sont toujours plus romanesques que ceux que l'on pourrait inventer [...] Parfois même la réalité en fait trop, il faut la calmer un peu (J. Echenoz, entretien , 16 septembre 1999). Il semble ainsi qu'une œuvre qui imite le réel ne doive pas nécessairement présenter une version ressemblante du réel, et que le réalisme ne soit pas une option qui exclut le symbolisme et la fantaisie auxquels a recours notre écrivain.

1.3.LA CRISE DE LA REPRÉSENTATION

Le terme de représentation en français semble issu de « présentation ». S'il s'agit d'un redoublement d'une présence, on voit mal comment distinguer l'art et la vie : les expressions « représentation artistique » et « représentation mentale » pourraient sembler absurdes.

Tout d'abord, si le préfixe latin « re – » désigne bien une duplication, dans l'esprit d'un homme qui se représente quelque chose, cette chose n'est évidemment pas redoublée telle quelle. Dans la philosophie classique, issue d'Aristote, la représentation fait intervenir l'intellect, qui transforme l'objet en information, et on le conçoit ainsi dès le Moyen Âge. Dans un article de fond sur ces notions, le philosophe et sémioticien Jean-Guy Meunier rappelle que la tradition aristotélicienne

médiévale soutenait que lorsque « l'anima » entrait en contact cognitif avec un objet extérieur, elle n'absorbait pas les objets du monde comme dans un contact purement physique (par exemple : la digestion). Autrement dit, elle transforme un objet physique externe en un objet interne appelé « forma ». De ce fait, dans « l'anima », l'objet est alors présent à nouveau (« représenté »), mais sous une autre forme. L'anima est alors dite « in actu », « informata ». Elle re-présente l'objet, c'est-à-dire crée une « re-presentatio », mais sous une autre forme. (Meunier, 2002, p. 142)

Ainsi, la représentation, production d'une information à partir de données externes matérielle, ne saurait mettre en jeu des questions de ressemblance ou d'imitation. L'équivalence entre la mimèsis conçue comme imitation d'un modèle et la représentation tient donc du malentendu.

Néanmoins, même sans s'écarter d'un pas du texte de la Poétique, la mimèsis conçue comme procédé de production de l'œuvre littéraire est relativement indépendante du réel. Pour Paul Ricœur, qui a étudié le récit en profondeur et dans toute l'ampleur de ce sujet, la fiction littéraire ne semble pas fermement ancrée dans la réalité de référence.

En relevant l'intérêt du passage (le début du chapitre IX) où Aristote compare l'activité de l'historien à celle du poète, Paul Ricœur, dans *Temps et récit 1*, établit tout à fait clairement que la mimèsis est un travail sur le matériau de référence, et non pas seulement un tri entre les faits qu'il est possible de raconter dans une œuvre littéraire, ni une façon de s'inspirer du réel référentiel pour créer son œuvre. Aristote oppose

ainsi le poète, qui dit « ce qui pourrait se passer », à l'historien, qui dit « ce qui s'est passé », pour insister sur la différence entre le réel et le vraisemblable, concluant : « la poésie exprime plutôt le général, l'histoire, le particulier » (Aristote, 2002, pp. 34-35). Mais Paul Ricœur remarque que « Le possible, le général ne sont pas à chercher ailleurs que dans l'agencement des faits, puisque c'est cet enchaînement qui doit être nécessaire ou vraisemblable ». (Ricœur, 1983, p. 84)

L'agencement des faits, c'est le *muthos*, l'intrigue, autrement dit la *mimèsis* des faits. Ricœur conclut donc : la sorte d'universalité que comporte l'intrigue dérive de son ordonnance, laquelle fait sa complétude et sa totalité. Les universaux que l'intrigue engendre ne sont pas des idées platoniciennes. Ce sont des universaux parents de la sagesse pratique, donc de l'éthique et de la politique. L'intrigue engendre de tels universaux lorsque la structure de l'action repose sur le lien interne à l'action, et non sur des accidents externes. La connexion interne en tant que telle est l'amorce de l'universalisation. [...] Composer l'intrigue, c'est déjà faire surgir l'intelligible de l'accidentel, l'universel du singulier, le nécessaire ou le vraisemblable de l'épisodique. (1983, p.85)

Dans ce passage, le philosophe tient bien compte du rôle éthique qu'Aristote assigne à la tragédie, qui touche les citoyens et les rend meilleurs par la fameuse *katharsis* sur laquelle il n'est pas utile de s'arrêter ici, mais surtout il pose certains fondements de son étude de la mise en fiction du réel qu'il appelle *mimèsis* II ou *mimèsis*-création par opposition à l'« amont » et à l'« aval » de la composition poétique, qu'il nomme respectivement *mimèsis* I et *mimèsis* III. (1983, p. 94), car la *mimèsis* est une activité qui, dans son deuxième stade, où « s'ouvre le

royaume du comme si » (1983, p. 125), donne à la fiction littéraire un ancrage dans le réel qui a pour principal intérêt de donner un sens au monde. Cette configuration sémantique est alors proposée à l'interprétation du lecteur ou du spectateur, ce en quoi consiste pour Ricœur la dimension herméneutique qui définit la mimèsis III. Composer l'intrigue, pour Paul Ricœur, revient donc à donner un sens aux faits qui la constituent, à les orienter en fonction de la finalité, notamment éthique, de l'œuvre. C'est aussi en cela qu'on peut opposer Aristote à son maître Platon. Celui-ci faisait refuser le droit de cité aux poètes au nom de la vertu défendue par Socrate, Aristote, au contraire, reconnaît l'utilité de la fiction littéraire dans la cité.

Pour Paul Ricœur, l'intrigue à laquelle le lecteur ou l'auditeur d'une œuvre littéraire accorde son attention est nécessairement le produit d'une mise en intrigue qui est le propre de la création littéraire. C'est dans cet « acte configurant » que se trouve formulé le sens de l'histoire racontée : il « *consiste à "prendre-ensemble" les actions de détails ou ce que nous avons appelé les incidents de l'histoire ; de ce divers d'événements, il tire l'unité d'une totalité temporelle* » (1983, p. 129).

Cette idée semble plus facile à comprendre quand elle est comparée à l'intuition qu'en a Maupassant qui assimile l'écriture romanesque à un art mimétique, dans sa fameuse préface à *Pierre et Jean* (1887), quand il affirme que les grands romanciers réalistes sont des illusionnistes. « *Représenter ne signifie pas présenter une seconde fois ce que le monde présentait déjà à nos sens.* »

Une telle introduction de l'originalité du travail de l'artiste dans la notion de représentation contredit donc la doctrine classique de la représentation qui fait de l'imitation l'essentiel du travail de l'artiste.

Cependant, les travaux de Paul Ricœur sur le traité d'Aristote remettent en cause la place de premier plan accordée à l'imitation. La question de la représentation doit donc être abordée autrement, et les textes littéraires de notre corpus le rendent possible d'autant plus facilement qu'ils remettent en cause cette notion essentielle.

La crise de la représentation se manifeste avec le plus d'évidence dans le traitement de l'espace qu'offrent les textes de fiction qui, par leur aspect bien souvent invraisemblable, et même impossible, sont un indice de la liberté de l'auteur. En effet, Azouz Begag nous a habitué à la vie en banlieue lyonnaise (bien que dans son roman *Zenzela*, il mette en scène une famille d'immigrés algériens dont le rêve est de retourner vivre au pays dans la maison qu'ils se font construire à Sétif) il développe d'autres thèmes dans *Le Passeport* en relation avec l'actualité du pays où justement, une description des faits en relation avec une réalité que l'auteur ne pouvait puiser dans son imaginaire. Le sujet traité nécessite alors une présence sur les lieux, un reportage sur un vécu au quotidien, le partage d'une vérité crue qui ne pouvait être décrite que de l'intérieur du pays. Si l'on prend à titre d'exemple et non à titre de comparaison un roman assez proche dans le genre : « *Morituri* » de Yasmina Khadra la différence saute aux yeux. L'importance du choix des détails fait la qualité d'un texte littéraire. Il ne s'agit en aucun cas ici d'émettre un jugement de valeur sur les deux romans précédemment cités, mais il revient au lectorat d'apprécier ou non l'œuvre en se référant au degré du

réel. Cependant, la mise en cause de l'authenticité des effets de réel (dates, description, événements historiques ou privés) fait basculer tout autant les lacunes et la déconstruction dans l'immédiateté d'une écriture récapitulative qui laisse entendre que le « moi » est pastiche et à ce titre indécidable. La description de Begag est en effet pleine de la fantaisie et d'inventions qui relèvent des procédés de brouillage référentiels.

Pour le moment, il faut remarquer que l'étude de Christine Montalbetti se fonde sur des relevés de traces de l'énonciation dans le texte littéraire. Ces termes, appelés « embrayeurs » depuis les premiers travaux des linguistes structuralistes dont elle s'inspire (Jakobson, 1963, pp 176-196) semblent tout d'abord plaider contre « l'intransitivité globale des textes de fiction » que Christine Montalbetti proclame dans son introduction (1997, p.3) Car s'il y a dans le texte des éléments qui renvoient à un « ici et maintenant », un « alors » ou un « ailleurs », ils font référence à un monde au-delà du texte.

Pourtant, Christine Montalbetti les utilise pour montrer les insuffisances du texte littéraire à représenter le réel. Elle estime que l'hétérogénéité du réel et du texte empêche toute représentation référentielle en littérature, ce qui lui semble absolument manifeste dans les textes de fiction, qui tombent selon elle dans un certain nombre d'« erreur [s] » (1997, p.73) ou de « faute [s] » (1997, p.77) qu'elle analyse comme résultant de trois « complexes ». Pour les identifier, elle leur donne les noms de personnes réelles et imaginaires, responsables de confusions importantes et bien connues entre le réel et la fiction : « le complexe de Victor Bérard », « le complexe de Don Quichotte » et « le complexe du projectionniste Buster ». (Montalbetti, 1997, pp. 65-97)

Ce type de confusion a souvent été utilisé, en littérature comme au cinéma, ainsi que le précise Christine Montalbetti. Mais ces différents « complexes » qui fondent de nombreux dispositifs de fictions narratives sont une bonne façon de montrer à quel point la fiction est à même de poser la question du rapport entre réel et fiction. Si l'on a mis en cause l'authenticité de certains détails (heureusement pas tous !) peut-on également réfuter l'autre grand argument contre l'intention ? Un auteur, dit-on, n'a pas pu vouloir dire toutes les significations que les lecteurs attribuent aux détails de son texte. Quel est donc le statut intentionnel des significations implicites d'un texte ? Si le texte est une entité complexe des significations simultanées, l'auteur peut-il avoir eu l'intention de toutes ces significations et implications, nous voyons, dans le texte, même s'il n'y avait pas pensé en l'écrivant ?

Interpréter un texte littéraire, c'est d'abord identifier l'acte illocutoire principal accompli par l'auteur lorsqu'il l'a écrit, mais l'interprétation même dépend de la cohérence de l'intention, car nombreuses sont les associations de détail qui ne contredisent pas l'intention principale, mais dont la complexité est plus particulière, et qui ne sont pas intentionnelles au sens de préméditées. (Compagnon, 1998) Toutefois, ce n'est pas parce que l'auteur n'y a pas pensé que ce n'est pas ce qu'il voulait dire. La signification réalisée et quand même intentionnelle dans son entier, puisqu'elle accompagne un acte illocutoire intentionnel. Dans une même optique, Paul Ricœur disait concernant l'auteur et l'interprétation de son texte que :

L'intention subjective du sujet parlant et la
signification de son discours se recouvrent

mutuellement. [...] Avec le discours écrit, l'intention de l'auteur et l'intention du texte cessent de coïncider. [...] Ce n'est pas que nous puissions concevoir un texte sans auteur ; le lien entre le locuteur et le discours n'est pas aboli, mais distendu et compliqué [...] la carrière du texte échappe à l'horizon fini vécu par son auteur. Ce que dit le texte importe davantage que ce que l'auteur a voulu dire. (Ricœur, 1986, p. 187)

1.4.L'ESPACE ET LE RYTHME DU RÉCIT

L'espace est un espace entendu comme propriété d'une personne, d'une société, d'une culture ou d'une nation. Ses limites sont fixées par des règles qui se réfèrent à l'histoire de cette portion de l'espace, et sa gestion est l'une des tâches majeures de l'État. Mais à ce titre, on peut considérer que l'espace-temps représenté par la fiction est le territoire que prennent en charge le narrateur et l'auteur. Filer la métaphore territoriale va nous conduire à étudier le rythme de la fiction et la mise en abyme de la création artistique dans le récit, par l'intermédiaire d'hypotyposes⁷, qui sont des descriptions d'œuvres d'art. Nous montrerons ensuite que la représentation de l'espace s'étend à divers degrés dans les œuvres du corpus.

Il semble difficile de parler de l'espace décrit dans un récit de fiction, sans accorder aussi toute son attention au traitement du temps. Tous deux

⁷ Ce terme de rhétorique désigne est une figure qui regroupe l'ensemble des procédés permettant d'animer une description au point que le lecteur "voit" le tableau se dessiner sous ses yeux [figure de suggestion visuelle]. Selon Molinié (1992, p.167) [...] *figure essentielle, de type macro-structurale ; elle constitue la détermination fondamentale du lien de la description.*

forment en effet le cadre dans lequel se développe l'intrigue, et contribuent bien souvent à déterminer la tonalité de l'œuvre considérée, son genre ou même son ampleur. En effet, le temps constitue un ensemble de durées mises en perspectives les unes par rapport aux autres dans le récit assumé par le narrateur. Dans une œuvre théâtrale ou cinématographique, le temps est d'abord le temps que dure la projection ou la représentation. De même, l'espace parcouru, évoqué ou imaginé dans un récit de fiction propose au lecteur une configuration signifiante qui sert de référence pour l'histoire qui s'y déroule. L'espace-temps fictionnel forme ainsi ce que Mikhaïl Bakhtine a nommé le chronotope et dont nous avons montré l'intérêt pour la constitution d'un univers de fiction.

Dans le chronotope du récit de fiction comme dans le continuum d'espace-temps décrit par la physique moderne, on peut constater une relation d'interdépendance entre la vitesse atteinte et la durée mesurée.

Les applications expérimentales de la théorie de la relativité restreinte, formulée par Albert Einstein en 1905, établissent que le temps ralentit sensiblement pour une particule atteignant une vitesse très élevée. Inversement, dans un récit, le rythme ralentit lorsqu'une description détaillée ou une ample discussion est rapportée par le narrateur à la faveur d'une pause dans le récit : un grand nombre de pages s'écoule en peu de temps. À l'inverse, un sommaire, ou résumé rapide de l'action écoulée peut faire passer plusieurs années en quelques lignes. Le temps passe plus vite, ici, quand la vitesse du récit augmente.

La représentation de l'espace-temps dans les textes étudiés ici nous a permis de faire le point sur la théorie classique de la représentation. Depuis, nous avons vu comment chaque fiction a recours à la construction d'un continuum spatiotemporel particulier pour fixer son cadre. Mais selon une conception canonique de la littérature, dans ce qu'on nomme le style sublime, et qui caractérise l'épopée, le cadre peut s'étendre à l'œuvre entière, non plus comme forme, mais comme objet de la création poétique. Le texte littéraire le plus beau et le plus réussi encadre et met en valeur des ornements raffinés. La description littéraire est appelée hypotypose et cette figure nous permettra d'étudier un mode de la représentation littéraire qui est en effet reprise par Azouz Begag et les œuvres de notre corpus mettent ainsi en relation le texte de fiction et l'espace et de l'image. Begag a nourri son imagination de nombreuses références autobiographiques et culturelles, comme en témoignent les différents passages dont nous avons fait l'inventaire.

Pourtant dans certains romans l'Algérie n'est jamais mentionnée tout au long de la narration même si elle n'est pas totalement absente, l'auteur l'inscrit en filigrane et le narrateur dans le registre du non-dit. La présence de mots arabes dans ces textes a une fonction emblématique puisque les mots renvoient à une appartenance et à une culture : « l'arabité » du texte réfléchit « l'arabité » de l'écrivain. On note des termes arabes dans des passages différents comme *Aya* (« viens ! ») *Oualla al razim* (« je te le jure ») *Rachake* (« sauf votre respect ! ») *Rlabalek* (« tu sais ! ») et enfin *Inch'Allah* (« si Dieu le veut ») qui est une expression qui tend à devenir de plus en plus métropolitaine.

Ce jeu du dit et du non-dit, de l'implicite dénotative à l'explicite connotative, nous conduit à la thématique du visible et de l'invisible, plus

précisément de l'invisible au visible. L'idée est à ce niveau, cette dimension, non pas donc un invisible de fait, comme un objet caché derrière un autre, et non pas un invisible absolu, qui n'aurait rien à faire avec le visible, mais l'invisible de ce monde, celui qui l'habite, le soutient et le rend visible, sa possibilité intérieure et propre, l'Être de cet étant. (Merleau, 1979, p. 198)

Il s'agit ici de parler de la place qu'occupe le roman *Begaguien* « beur » au sein du champ littéraire qui peut s'envisager sous deux angles de vue connexes : la réception critique et l'analyse des textes littéraires représentatifs.

Nous remarquons, lors de la lecture des ouvrages fondamentaux sur la littérature « beure », une volonté dominante de lier celle-ci à l'immigration d'origine arabo-musulmane née ou venue très tôt en France, comme le définit Hargreaves. Charles Bonn (1994) et Michel Laronde (1993) préfèrent parler de « jeunes maghrébins dans la société française ». Quant à Regina Keil (1991, p. 159-169), elle prend ses distances par rapport aux dénominations dominantes, en situant ces écrivains comme relevant des deux sociétés.

CHAPITRE II

PROBLÉMATIQUE DU GENRE « BEUR » CHEZ BEGAG

Les sondages effectués sur la population dite « beure », comme le contenu de leurs écrits montre que la grande majorité des « beurs » reconnaissent leur origine ethnique maghrébine (ou franco-Maghrébine dans le cas des couples mixtes), mais se réclament socialement, culturellement d'être français. Chose que confirment leurs expériences racontées dans les œuvres sur le retour au pays « des origines » : désillusion totale par rapport à l'image forgée sur le pays des parents. Ils s'aperçoivent comme de véritables étrangers dans le pays de leurs parents et la description qu'ils en font est souvent externe et superficielle, tout à fait en décalage avec l'émotion se dégageant de la description du quartier en banlieue, de l'école, de la rue ce qui donne une image de la société française.

2.1. UN ÉCRIVAIN « BEUR » !

Azouz Begag est, comme nous l'avons déjà présenté, un « romancier beur » qui préfère ironiser à ce propos en définissant ce terme ainsi :

Mot désignant une substance alimentaire grasse et onctueuse [...] Voudrait maintenant désigner une population issue de l'immigration maghrébine... on a eu Pain et Chocolat... manquait le Beur. Décidément l'immigration ça se mange bien au petit déjeuner ! (Begag & Chaouite, 1990, pp.9-10)

Cette appartenance nous laisse penser qu'il reprendrait peut-être dans son œuvre les thèmes de la vie en banlieue caractérisée par le chômage et le racisme. Certes, oui ! Mais Begag ne rate pas une occasion pour sortir des banlieues, prendre le bateau et revenir en Algérie ; pas uniquement à Sétif, d'où sont natifs ses parents, mais un peu partout en Algérie comme dans une brochure touristique.

Tahar Djaout disait que chaque homme est capable d'écrire un livre pour raconter sa vie, mais que l'écrivain est celui qui va au-delà. (Djaout, 1991, p.156)

Begag n'essaierait-il pas ce que nous pourrions appeler « une tentative de décoller l'étiquette "beur" » afin d'échapper à ce « petit déjeuner » comme le dit lui-même en définissant l'appellation « beur » ?

Il est vrai que Azouz Begag a recours à l'oralité pour casser le registre littéraire élevé par l'emploi d'un lexique et d'une syntaxe de la langue parlée, afin d'être au plus près de ses personnages. Le français

relâché avec ses différents répertoires, le familier, le vulgaire et l'argot se caractérisent non seulement par un choix de lexique non standard, mais aussi par une prononciation et une syntaxe qui s'écartent de la norme. Ces deux composantes portent l'empreinte de plusieurs caractéristiques du français parlé. À la différence des caractéristiques qui marquent la langue très soutenue, à savoir la nasalité, le ralentissement et les pauses longues, la caractéristique qui frappe l'oreille de tout auditeur des niveaux de langue inférieurs à la norme est « le relâchement de l'articulation ». Cette caractéristique est d'autant plus remarquable et surprenante que le français standard possède une articulation tendue :

La conséquence est un affaiblissement de sons, rendus plus vulnérables. On l'interprète généralement comme une tendance au "moindre effort", en un jugement dépréciatif englobant l'affaiblissement des voyelles et des consonnes, les modulations de la courbe intonative, la caducité du — e muet, la réduction des groupes consonantiques, les assimilations... (Gadet, 1992, p. 29)

Cette tendance au moindre effort explique pourquoi les locuteurs cherchent en combinant les sons à épargner les mouvements articulatoires qui ne sont pas indispensables (Derivery, 1997, p.36).

Nous pouvons dire que l'utilisation de la langue parlée, l'intégration impossible du personnage principal dans la société d'accueil et le thème d'immigration, qui affirme cette position de l'entre-deux que nous connaissons chez Begag, sont des éléments qui nous permettent de dire que nous sommes devant une écriture « beure ». Nous avons noté qu'il n'y pas d'écarts au niveau du style cela pourrait s'expliquer par la

similarité entre les projets vu que l'écriture est motivée par le même besoin. L'œuvre littéraire de Begag possède bel et bien des éléments d'écriture « beure ». Qu'en est-il maintenant des éléments « autobiographiques » ?

2.2. UNE ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE ?

Une mise au point sémantique nous semble nécessaire, car pour appliquer le qualificatif générique « autobiographie » à l'œuvre de Azouz Begag est, en effet, problématique si l'on accepte la définition qu'en donne Philippe Lejeune dans son essai :

Un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. (Lejeune, 1975, p. 14)

Ce dernier élément de la définition est explicité par P. Lejeune (1975, pp.23-26) à travers son concept de « pacte autobiographique » : pour qu'il y ait autobiographie, il faut que l'identité du nom entre auteur, narrateur et personnage soit assumée par l'énonciation. Chez Begag, ce pacte est presque toujours absent (mis à part dans *le Gone du Chaâba*) puisque l'auteur n'affirme jamais retracer sa propre vie.

Les textes de Azouz Begag n'entrent donc pas dans le cadre des autobiographies telles qu'il est décrit par le critique. Le terme de « roman autobiographique » semblerait alors pouvoir convenir à l'analyse de ce texte. « Le roman autobiographique » rassemble, toujours selon Lejeune :

Les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer. (1975, p. 25)

Cette définition pourrait s'appliquer à l'œuvre de Begag, mais nous préférons parler « d'écriture autobiographique ». Ce terme nous permet, en effet, de faire abstraction des critères qu'énumère la définition de Lejeune, et paraît plutôt désigner toute expression de l'identité de l'auteur dans l'écriture.

Aucun critère purement linguistique ne semble pertinent. Rien ne distingue a priori autobiographie et roman à la première personne. Le « je » n'a de référence actuelle qu'à l'intérieur du discours : il renvoie à l'énonciateur, que celui-ci soit fictif ou réel. Il conviendrait donc de s'en tenir à la garantie formelle de l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, attestée par la signature, le nom ou le pseudonyme, quelle que soit l'opinion que le lecteur peut avoir sur la vérité ou la réalité des énoncés : « *Le lecteur pourra chicaner sur la ressemblance, mais jamais sur l'identité.* » (1975, p. 34)

De nombreux indices nous autorisent à dire que, dans les textes de Begag, certains éléments renvoient, et de façon sans équivoque, à l'auteur. Ces éléments se situent dans le cadre même du récit.

Azouz Begag est né le 5 février 1957, à Lyon, d'un père arabe et d'une mère kabyle, nés aux alentours de 1912 et qui immigrèrent en 1949,

depuis Begag revenait occasionnellement à Sétif comme il le dit lui-même :

Alger célébrait son millénaire et moi je vivais, pour cette occasion, mon retour au pays après vingt ans d'absence. Je dis "retour", bien que ce soit inapproprié à mon cas, puisque je suis né en France. Néanmoins, depuis mon enfance jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, j'allais passer chaque été à Sétif, dans l'Est du pays, où mes parents avaient fait construire une maison. (Monde, L. 8 février 2000)

Cependant, les éléments ne confirment pas l'hypothèse d'une lecture autobiographique du roman, car tous les événements narrés dans le texte ne trouvent pas d'écho dans la voix de l'auteur. Nous pouvons alors nous interroger sur le sens et le choix de cette écriture autobiographique.

Mais plus notre écrivain avance dans sa production, plus il éprouve le besoin de se dire, la théâtralisation du moi, le jeu des voix sur le plan énonciatif, l'illustre : une esthétique du syncrétisme énonciatif plurivocal où le discours est une combinaison entre plusieurs voix (narrative, critique, humoristique...) dans un même sujet, étant à la fois intérieure et extérieure à sa propre voix : cette attitude de distanciation — vis-à-vis de soi et de sa propre société — contribue à la révélation des préjugés de soi et de l'autre. Ce type d'écriture est efficace pour porter un autre regard sur sa propre réalité.

2.3.L'AUTOFICTION COMME SOLUTION !

L'originalité de l'écriture d'Azouz Begag réside donc essentiellement dans ce que nous appelons le mélange des genres : dans un même texte, l'auteur pratique les discours romanesques et autobiographiques. Ainsi, cette écriture mélange des types de discours qui, selon certains critères littéraires, ne peuvent se combiner : celui du réel et celui de la fiction, celui de l'autobiographique et celui de l'imaginaire. À ce propos, Marie-Madeleine Touzin dit que : « *Fiction et autobiographie intimement mêlées : aujourd'hui, les textes ambigus se multiplient au point que des critiques ont proposé un terme nouveau : autofiction.* » (Touzin, 1993, p. 79)

Azouz Begag joue avec les genres et, de ce fait, crée des « pactes » de lecture ambigus. Les raisons de ce mélange générique viennent de la situation culturelle de l'auteur. L'importance de l'oralité, d'une parole, qui se dit plus qu'elle ne se raconte est due peut-être aux origines arabes de l'auteur. Dans la constitution de cet agencement, l'interculturel joue un rôle prépondérant, d'où pourrait provenir le sentiment d'étrangeté.

Cette difficulté de lecture a des répercussions à des niveaux plus institutionnels, sur les plans de la réception et du classement de ses œuvres.

Toutes les œuvres d'Azouz Begag sont cantonnées dans les banlieues françaises, lyonnaises particulièrement. Il est vrai que Azouz Begag s'identifie toujours à ses personnages. Dans ses ouvrages, il s'assimile toujours au héros. Tous ses personnages sont habités de ses psychoses ou de ses névroses. Le personnage principal est souvent de sexe

masculin et d'origine maghrébine, et cela même quand il s'agit d'un chien ! (dans *les Chiens aussi*) Les membres de la famille tiennent une place notable, en particulier le père. Les personnages évoluent au cours des romans et tirent les leçons de leur vécu.

Les œuvres d'Azouz Begag continuent à être prises souvent comme des prétextes à des discours idéologiques, ethnographiques ou sociologiques. Elles sont rarement abordées comme de vrais textes littéraires devant être analysés avec la même exigence critique et la même rigueur théorique que n'importe quel autre texte de la production littéraire mondiale. La critique finit, cependant, par s'élever en obstacle devant ces écrivains qui sont réduits à d'autres fins que celles qui les stimulent de plus en plus, c'est-à-dire le travail littéraire et la création. Il semble, pourtant, que ces préoccupations qui animent des auteurs conscients de l'exigence littéraire leur soient refusées. La critique journalistique et médiatique, en France, se complaît parfois à se référer à cette littérature comme à l'expression de phénomènes sociaux ou politiques.

L'opposition que l'on rencontre entre la tradition occidentale qui affirme que l'œuvre d'art parle du monde, et la théorie littéraire moderne structuraliste et post-structuraliste qui s'opposent au réalisme et qui considère que la référence est juste une illusion et que la littérature ne parle pas d'autre chose que de la littérature.

Selon Platon et Aristote, les œuvres littéraires imitent le réel, car la mimésis leur semblait aller de soi. Cela dit les modalités de la mimésis ne sont applicables qu'à la tragédie or cette dernière ne représente pas les actions qui constituent l'histoire, ni les paroles des personnages du mythe. Une tragédie représente l'adaptation de ces paroles et actions en vue d'un spectacle d'une durée déterminée par l'usage et organisé selon des contraintes particulières qui ont beaucoup évolué aujourd'hui, mais comme la mimésis n'est plus conçue en fonction d'un genre, à savoir la tragédie, elle peut être étudiée à travers le genre le plus problématique qu'est le roman, puisqu'il multiplie les voix, les points de vue et les jeux intertextuels et qui se plaît à enfreindre les règles qu'on veut lui donner.

Pour la théorie classique de la représentation, le texte littéraire le plus beau et le plus réussi et celui qui met en valeur des ornements raffinés, et de ce fait, Azouz Begag puise son imagination dans de nombreuses références autobiographiques et culturelles, mais il use aussi d'éléments purement fictionnels ce qui rend sa description pleine de fantaisie et d'inventions.

La crise de la représentation se manifeste avec le plus d'évidence dans le traitement de l'espace qu'offrent les textes de fiction qui, par leur aspect bien souvent invraisemblable et même impossible, sont un indice de la liberté de l'auteur : Azouz Begag dans *Le Passeport* et Zenzela, qui se déroulent tous les deux dans l'Algérie pendant les années quatre-vingt-dix où l'auteur ne pouvait se trouver sur les lieux, devait puiser dans son imaginaire pour décrire des faits en relation avec une réalité qui nécessite alors sa présence sur les lieux.

La représentation de l'espace dans les textes étudiés ici nous permettra de faire le point sur la théorie classique de la représentation et comment chaque fiction a recours à la construction d'un continuum spatio-temporel particulier pour fixer son cadre. Puisque Begag nourrit son imagination de nombreuses références autobiographiques et culturelles, le cadre spatial s'en retrouve obligatoirement affecté.

Chez Begag, le pacte autobiographique est toujours absent, puisque l'auteur n'affirme jamais retracer sa propre vie. L'originalité de l'écriture réside donc dans le mélange des genres : celui du réel et celui de la fiction, celui de l'autobiographique et celui de l'imaginaire. Il joue avec les genres et de ce fait, crée des « pactes » ambigus de lecture et les raisons de ce mélange générique viennent assurément de la situation culturelle de l'auteur et afin de s'arrêter sur les différentes facettes que l'auteur emploie lors de son processus créatif nous allons à présent vérifier notre hypothèse générale par l'analyse du corpus la deuxième partie de ce travail que nous avons intitulé « au sein des romans ».

DEUXIÈME PARTIE
AU SEIN DES ROMANS

Le choix de notre corpus s'est défini sur la base du critère suivant : étant donné que l'œuvre d'Azouz Begag se divise essentiellement entre les essais et publications scientifiques, la littérature pour jeunesse, des œuvres en collaboration avec d'autres auteurs. Nous avons opté pour cette catégorie de romans exclusivement littéraires⁸ et écrits par notre auteur seul. Du *Gone du Chaâba* jusqu'à son dernier⁹ roman *Dites-moi bonjour*, nous ferons, ci-dessous, une brève description de chacun des neuf ouvrages que nous avons choisis pour les raisons citées plus haut.

⁸ *Un mouton dans la baignoire* (2007) suivi de *La Guerre des moutons* (2008) aux éditions Fayard est un essai qui porte sur son expérience en tant que ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances sous le gouvernement de Dominique de Villepin

⁹ « *Dites-moi bonjour* » fut la dernière œuvre de l'auteur lors de notre choix du corpus : « *Salam Ouessant* » n'est apparu qu'en 2012

CHAPITRE I

PRÉSENTATION DU CORPUS

3.1. LE GONE DU CHAÂBA (1986)

Le récit du « *gone*¹⁰ » s’amorce trois ans après la décolonisation de l’Algérie. Azouz, le protagoniste, âgé de neuf ans et né en France de parents immigrés d’Algérie qui avec une vingtaine d’autres familles habitent dans le petit bidonville du « Chaâba ». Au Chaâba, les règles et le rythme de vie sont les mêmes que les adultes ont connus en Algérie : le respect et la solidarité, les femmes bavardent et se battent pour l’eau autour de « l’bomba »¹¹, les pères boivent leur café le soir après le travail et les « gones » attendent l’arrivée des camions-poubelles en espérant d’y trouver des choses utiles dans la décharge qui se trouve aux alentours du bidonville.

Les parents d’Azouz, tous deux analphabètes, accordent beaucoup d’importance à la réussite scolaire de leur fils. Bouzid, le père, un simple

¹⁰ Le gamin dans le patois lyonnais

¹¹ Pompe à eau manuelle

manœuvrier dans les chantiers, encourage son fils en lui offrant des livres à toute occasion. En classe, le maître l'encourage à bien travailler et voit en lui un exemple futur d'une bonne intégration dans la société française, ce qui ne manque pas de lui attirer la jalousie de ses camarades arabes persuadés que le fait d'être parmi les derniers est une preuve d'appartenance à la communauté immigrée et arabe en particulier. Isolé, insulté, bientôt il sera considéré comme traître à sa propre culture : de ne pas être un vrai Arabe, les Français le considèrent comme un Arabe et les Algériens voient en lui un Français. Son propre cousin et meilleur ami devient de plus en plus jaloux et se détourne de lui.

Le jour où la police vient au Chaâba pour mettre fin à la boucherie clandestine de Saïd, l'oncle de Azouz, tous les conflits s'intensifient et éclatent : Bouzid expulse son frère du Chaâba avec toute sa famille. Rien n'est comme avant : les gens se querellent et finissent par quitter le Chaâba pour s'installer dans les cités lyonnaises, restant seule, la famille d'Azouz est la dernière à s'en aller.

3.2.BÉNI OU LE PARADIS PRIVÉ (1989)

Dans ce roman, Begag transporte ses lecteurs sur les voies de l'adolescence, à la suite de son jeune héros, Béni ou Ben Abdallah Bellaouina. Adolescent d'une famille d'immigrés qui vit dans une cité périphérique de Lyon où il parfois est difficile de porter son surnom, Béni est comme les autres, entre la famille, l'école et les premières amours, il est victime de racisme qui ne dit pas son nom, dissimulé dans d'innocents signes quotidiens : des voisins suspicieux quand il emprunte l'ascenseur,

camarades « lyonnais » difficiles à côtoyer et des enseignants « butant » tout le temps sur son patronyme.

Face à ces problèmes identitaires, Béni montre de l'esprit et de l'humour à toute épreuve malgré le poids des traditions familiales constantes et entretenues par les soins du chef de famille, pour qui préserver une identité et une preuve d'appartenance à la communauté qui serait vraisemblablement selon lui, victime de l'évolution du monde qui l'entoure.

Un roman qui évoque avec beaucoup de tendresse et de nostalgie les événements du temps de l'innocence où l'auteur décrit son jeune narrateur apprenant tout autant les sentiments d'amour et d'amitié ainsi que ceux de la révolte et de l'indifférence. Des sentiments qu'on retrouve dans l'épisode où Béni se voit refuser l'entrée du Paradis, une boîte de nuit privée, mais il est sauvé ironiquement par une jeune fille blonde nommée France.

3.3.L'ÎLET-AUX-VENTS (1992)

En 1992, d'Azouz Begag marque un tournant avec *L'Îlet-aux-Vents*, où le roman n'a plus pour cadre les cités lyonnaises, mais un tout petit îlot. Le protagoniste de l'histoire n'est plus arabe, mais « non français ». L'écrivain universalise les problèmes et rompt avec le « diptyque » autobiographique lyonnais, bien qu'il offre à tous l'histoire d'un adolescent en quête d'identité : *L'Îlet-aux-Vents* est l'histoire de Siloo, un adolescent qui se cherche.

L'instituteur, Albercadaire, est, à plus d'un titre, un personnage capital dans la recherche identitaire de Siloo. Il lui apporte l'espoir d'un avenir meilleur et lui explique que le bonheur est dans l'action.

Dans L'Îlet-aux-Vents, Siloo Bali est confronté à deux langues, celle de ses parents analphabètes et celle de son maître d'école. Albercadaire ne va donc pas apporter à Siloo le goût de la littérature, mais la façon de lire cette dernière. C'est ainsi qu'il va lui envoyer deux livres après avoir quitté l'île : *L'Étranger* d'Albert Camus et *Soufian ou la Révolte de l'oasis*, livre qu'il a lui-même écrit et qui raconte la vie d'une oasis, Bledna, qui se défend contre la conquête de l'Algérie par l'armée française commandée par le général Grand et le colonel Robert. Pour briser la résistance menée par Soufian, ceux-ci coupent tous les palmiers, uniques ressources alimentaires et économiques de cette oasis.

Commentant de tels actes, les soldats ne coupent pas seulement les végétaux, mais aussi les racines des habitants de cette oasis. Soufian sera d'ailleurs étêté par les zouaves de l'armée française.

3.4.LES CHIENS AUSSI (1995)

C'est une famille de chiens qui ressemble à une famille d'immigrés où les mâles font tourner la roue le jour et, le soir, ils rejoignent leurs niches et mangent à la gamelle en subissant chaque jour l'oppression, les humiliations. Le protagoniste de l'histoire, César, est un chiot, qui mène une « vie de chien » et dont le père fait tourner apparemment une grande roue sans raison. César rêve d'aller au pays du Bonheur et du jour où les

chiens cesseront de faire les chiens. Entouré de Mohand comme seul ami Zumin, l'immigré algérien qui semble inséparable de sa culture d'origine et dans son passé et ne cesse d'évoquer sa participation à la guerre du Vietnam.

Akim, l'ami chien bien intégré dans la société d'accueil semble vivre l'émigration de manière confiante. Tout au contraire, César se trouve dans une position ambiguë, immigré dans la peau d'un chien, intégré dans la société en la refusant, il rassemble des chiens qui veulent avoir leurs droits dans la société des « zumins » injustement inhumaine. La révolte non violente semble particulièrement intéressante, car elle donne aux jeunes « banlieusards » d'autres modèles de revendication.

Dans ce roman, Begag évite la tendance communautariste en donnant une ampleur collective à la démarche de César qui prend la tête d'un mouvement de révolte « multiple » où participent les chiens tout autant que les humains, les albatros et les « zimigrés » nous donnant ainsi des leçons de civisme et d'humanisme.

3.5.ZENZELA (1997)

Cadencé au rythme des deux villes : Sétif et Lyon, ce roman a pour cadre spatial les deux lieux qui représentent les deux sphères identitaires de Begag.

Notre héros cette fois a pour nom Farid Belgacem et le roman s'amorce en Algérie, à Sétif dans le mausolée de Sidi El Khier précisément, où règne une atmosphère d'encens et de mystère. Au cours

de ses vacances à Sétif où son père construit la maison familiale, il assiste à un tremblement de terre, il raconte ses déceptions amoureuses au détour d'une rue échappée à une femme qu'il rencontre dans une maison close.

De retour à Lyon, dans son immeuble en bordure du périphérique, Farid est amoureux de sa voisine blonde qu'il épie du haut de son balcon. Quand il ressentit à Lyon un tremblement de terre qui eut lieu à El Asnam en Algérie, Farid, qui ne croit pas aux superstitions de sa mère, se prend tout à coup pour un voyant. Alors, sa mère s'inquiète pour lui, l'emmène chez le marabout de Vaulx-en-Velin, qu'elle avait l'habitude de consulter et qui voulait prendre sa fille pour bru. Étant amoureux de sa Gauloise, Farid décline le mariage arrangé avec la fille du marabout et il se mobilise pour faire une collecte de dons qui espère le rapprocher de sa voisine d'une part et de l'Algérie vers laquelle il veut acheminer les dons personnellement. À Sétif, tout s'achève par là même où toute l'intrigue a commencé, la Zenzela dévore la maison familiale en entier, une maison qui n'en finissait pas, tel cet espoir différé d'un retour incertain, à Lyon, les tourments d'une jeunesse perdue entre deux cultures continuaient.

3.6.DIS OUALLA (1997)

Passant leurs soirées en haut des escaliers de leur immeuble, quatre « ados », dont une fille, crachent, fument, se disputent. Ils agacent les vieilles dames et le gardien de l'immeuble et parfois leur font peur.

Deux garçons de la bande Vincent et Luis sont turbulents, mais pas dangereux : ils aiment se battre entre eux, jouer les fortes têtes, sans

jamais faire de mal à quelqu'un. Le climat familial et social pèse sur leur jeunesse qu'ils fuient dans un jeu de provocation révélateur d'un profond mal-être. Leur rêve : quitter la cité et refaire leur vie.

Le troisième garçon, quant à lui, « débarque » d'une autre planète : passionné par les mots, il écrit un roman et parle de manière formelle que ses pairs ne comprennent pas. Protagoniste et narrateur, Momo est le spectateur amusé et complice de la bande. Les séparant en réglant leurs faux conflits, il est plus réservé et rêveur sans que cela l'empêche d'être avec ses « copains. »

Émilie a la langue pendue, pas naïve du tout et bien que traînant avec des garçons, elle n'est pas garçon manqué pour autant : rêveuse et amoureuse de Vincent plus turbulent, elle est aussi pleine de tendresse pour le narrateur qui jalouse son ami turbulent en secret. L'histoire est une énigme à résoudre qui les emmène, sans bouger de la cité, au pays des kangourous.

Momo consigne des moments de sa vie, mais un jour, la première phrase du cahier disparaît, suivie de la deuxième, la troisième et ainsi de suite, elles font leur apparition ironiquement dans la bouche de Vincent.

Par cette histoire de mots sur fond d'immeubles HLM, Azouz Begag nous fait pénétrer dans l'imaginaire d'un adolescent perturbé, mais conscient de l'être. Il fait tomber les vieux clichés des jeunes de banlieue ne savent pas parler, pour s'attarder sur ceux qui se comportent bien et veulent réussir tout en étant discrets.

3.7.LE PASSEPORT (2000)

L'action a lieu dans l'Algérie des années de la tragédie nationale. Zoubir El Mouss, alias Zouzou, ancien agent de la circulation rêve d'une existence heureuse à regarder passer les « gazelles » aux carrefours d'Alger la blanche. Chaque matin, il se pose la même question : que fait-il dans une ville en guerre ? Ses collègues, Simon, Géloule et Karamel, ne sont pas mieux lotis. Tous les quatre patrouillant dans une Toyota, ils roulent en écoutant les instructions du « Central » quand leur fréquence est piratée par les terroristes qui semblent avoir tous les renseignements chaque membre de la patrouille. Aux yeux de Zoubir, le chaos d'un monde défile à cent à l'heure, sa consolation lui vient de la présence de ses parents à son chevet, alors qu'il s'était blessé et de la photo de ses deux petites filles qu'il espère un jour revoir. Partir en France, là où il est né, semble la seule échappatoire à la condition d'avoir un passeport.

Tandis que ses collègues consomment des tranquillisants pour pouvoir résister à la pression, Zoubir, quant à lui, s'adonne à Dahlia : une belle « gazelle » qu'il rencontre dans une discothèque puis au bureau du commissaire et dont il tombe fou amoureux et qui lui fait oublier son quotidien de flic affiché à l'article de la mort. Trimbalé par Gorigori, son taxi et ambassadeur fictif à qui il demande un passeport pour quitter le pays, il se représente des trajets qui le mèneraient au pays de son salut.

Azouz Begag laisse entendre la souffrance des acteurs de la tragédie algérienne, de tout un peuple qui, malgré la noirceur de la machine terroriste et les réalités quotidiennes, aspire à la vie et à la paix.

3.8.LE MARTEAU PIQUE-CŒUR (2004)

Si *Le Gone du Chaâba* raconte avec moquerie l'enfance de Azouz, fils d'immigré algérien dans un bidonville, *Le marteau pique-cœur* constitue assurément une suite de celui de l'enfant du Chaâba devenu romancier et sociologue. Dans ce roman, il raconte en partie la vie de ces enfants d'immigrés intégrés. L'autre partie parle de l'immigration maghrébine ouvrière, d'où la référence du titre du roman au marteau piqueur. D'aéroports en salles de conférences, traversés au pas de course, notre héros est un Français aux nerfs gaulois ainsi qu'un Algérien irritable et certains jours, il ne sait plus d'où il est.

Dans un hôpital à Lyon, son père, vieil immigré, s'en va comme il est venu : dans l'anonymat. La famille se réunit pour cette circonstance. Des prières s'élèvent de l'autre rive de la Méditerranée et le corps du père est conduit sur la terre maternelle dans un étonnant voyage à contresens où l'écrivain et sa fille se rapprochent : une origine commune et un pays commun.

Le roman ne raconte pas que la mort de « Abboué », depuis le séjour aux États-Unis, le colloque au Maroc et le retour à Sétif il fait l'état de la perte d'un symbole en la personne du père, de la double trahison de sa femme et de Marwan, un ami palestinien, et celui de la famille mobilisée dans le deuil. La tragédie de l'événement n'empêche pas de dresser le portrait de la bureaucratie administrative, en Algérie : ses séjours aux States et au Maroc font de lui une « persona non grata » et l'autorisation parentale pour sa fille complique davantage la donne.

Entre les lignes, on sent un homme engagé qui veut faire parvenir un message d'ouverture et une revendication adressée au monde.

3.9.DITES-MOI BONJOUR (2009)

Dès les premières lignes, l'auteur nous propulse dans un monde d'autobiographie et d'imaginaire : « J'ai réécrit l'histoire humaine avec des animaux. C'est un livre qui fait la jonction entre la sociologie et le roman. C'est la synthèse de trente années d'écriture », explique Azouz Begag.¹²

Sur son lit-bateau, un jour, l'enfant-narrateur fait une rencontre : sa bonne étoile lui dit que l'homme rencontre toujours deux types de personnages sur sa route, les Pépites et les Pépins. Les premières éclairent son chemin, tandis que les pépins le sèment d'obstacles, mais les choses se gâtent un « chouia » lorsque les pépins se déguisent en pépites. Les pépins reconnaissables à leur crainte du sourire des gens heureux !

Le Savant de Marseille accompagne le héros et découvre dans son pays les tourments de la nouvelle société appelée « la Satiété de Consommation » ou « XXL ». Un ordre policier terrible telle une pieuvre empêche les citoyens de penser. Le père de notre protagoniste est parti en mobylette au Paradis tandis que sa mère est à l'article des mourants. C'est à ce moment-là que des gens et des animaux qui réclament la restauration

¹² Invité dans le cadre du Salon international du livre d'Alger, Azouz Begag a rencontré, quelques-uns des représentants de la presse, afin de présenter son dernier roman, paru aux éditions Sedia (Algérie).

des valeurs de fraternité et de tolérance le rejoignent dans sa marche et affrontent les policiers de l'identité nationale, qui leur jettent des oursins et des hérissons sous leur chemin. À la fin du roman, le narrateur préférera laisser les citoyens se prendre en charge eux-mêmes en combattant pour la liberté.

CHAPITRE II

IMAGES RÉCURRENTES

4.1.« LE FEU » : CHALEUR DU PAYS¹³

L'héritage culturel d'un peuple, d'une nation ou d'un continent est ce qui est transmis consciemment ou inconsciemment de génération en génération. Pour la plupart des sociétés, l'héritage culturel est véhiculé par la langue, l'écriture et la parole. Comme l'écrit Jacques Chevrier dans *L'Arbre à palabres* :

Le support culturel prioritaire et majoritaire par excellence, dans la mesure où elle en exprime le patrimoine traditionnel et où elle tisse entre les générations passées et présentes ce lien de continuité et de solidarité sans lequel il n'existe ni histoire ni civilisation. (Chevrier, 2005, p. 9)

Dans son œuvre littéraire, Begag s'est arrogé le statut de passeurs de culture. Ses romans sont parsemés de détails qui reflètent la vie des Algériens nés en Algérie et qui, en traversant la méditerranée, ont emporté

¹³ Les coutumes, le décor, le caractère, la religion, le bled

dans leurs « valises en papier mâché » (Begag, entretien, 2011, 19 décembre) leurs habitudes et leurs traditions comme pour les tenir au chaud contre le froid en France. Ces traditions en question reflètent l'attachement de ces familles à leur origine, à leur pays.

Comme les cinq doigts de la main de Fatma, connues sous le nom de « khomsa ¹⁴» dans les cultures dont elle est issue, nous avons choisi cinq éléments qui renvoient à la thématique culturelle : les coutumes qui distinguent une culture d'une autre ; le caractère qui, sur le plan individuel ou collectif, reflète une certaine mentalité ; l'Islam qui, en Afrique du Nord et en Algérie particulièrement, occupe une place très privilégiée, et par là même, une constituante identitaire. Le décor, comme dans tout processus de communication, représente à lui seul la plus grande part de la représentation et de l'image. Ainsi, plus le décor est décrit, plus l'impression d'être en Algérie (ou ailleurs) est forte. Le dernier élément de cette série porte l'étiquette « bled », qui vient de l'arabe « balad » signifiant pays et qui désigne en Afrique du Nord, l'intérieur des terres. Cette partie décrit davantage certains aspects typiques de l'Afrique du Nord et de l'Algérie notamment.

Coutumes

¹⁴ La khamsa est essentiellement répandue dans le monde nord-africain et se voit vendue sous différentes formes, en particulier en Algérie, en Égypte, au Maroc et en Tunisie. Elle est souvent peinte sur les façades des maisons et des plaques, souvent réalisées en céramique de couleur turquoise, sont très communes dans l'Égypte moderne. Toutefois, beaucoup de Nord-Africains, chrétiens ou musulmans la considèrent simplement comme un symbole de superstition : ils pensent que Dieu seul les protège et que la khamsa peut être interprétée comme un totem lié à de l'idolâtrie, ce qui constitue un péché majeur dans l'islam.

Dans *Le Gone du Chaâba*, et dès la page 11, le narrateur décrit une fin de journée ordinaire dans le bidonville :

Bouzid a fini sa journée de travail. Comme à l'accoutumée, il s'assied sur sa marche d'escalier, sort de sa poche une boîte de chemma, la prend dans le creux de sa main gauche et l'ouvre. Avec trois doigts, il ramasse une boulette de tabac à priser, la malaxe pendant un moment et, ouvrant la bouche comme s'il était chez le dentiste, fourgue sa chique entre les molaires et sa joue. Il referme la bouche et la boîte, puis balaie de son regard interrogateur l'amoncellement de huttes qu'il a laissées s'ériger là. Comment refuser l'hospitalité de tous ces proches d'El-Ouricia qui ont fui la misère algérienne ?

Un moment typiquement algérien : ramasser une boulette de tabac à priser, la malaxer et la mettre entre les molaires et la joue puis soliloquer en son for intérieur sur la vie et ses aléas. Même si tous les Algériens ne le font pas, ce geste plonge le lecteur non algérien dans une atmosphère bien particulière, loin du cliché occidental du « mégot au coin de la bouche » et de « la pipe à tabac ». Le tabac à chiquer ayant perdu sa popularité au début du XX^e siècle en Europe au profit des tabacs à fumer (cigarette, pipe, cigare), il reste toujours populaire dans certaines zones rurales, notamment sur les rives du Sud de la Méditerranée où il est plus populaire chez les personnes âgées ou en milieux défavorisés ce qui est exactement le cas dans le quartier du Chaâba où se déroulent les événements du récit. Si le narrateur n'avait pas évoqué la fuite face à la misère, cette scène aurait pu avoir pour cadre spatial n'importe quel village algérien.

Bien que cette scène soit typiquement masculine, un fait particulier est notable lors de la lecture des romans de Begag : la présence de personnages féminins qui accompagnent les protagonistes, que ces personnages féminins aient une présence discrète ou en toile de fond, ils agissent au premier plan dans l'histoire et influencent le développement et l'aboutissement de cette quête identitaire. Ces personnages féminins sont liés au pays d'origine et à la tradition que nous appellerons femmes « mères ».¹⁵ Les autres femmes dans l'œuvre de Begag sont des jeunes françaises aimées ou convoitées par les différents personnages, mais dont la présence reste négligeable.

Le féminin occupe une place de taille et de choix, car les femmes « mères » sont les gardiennes incontestées des traditions dans le monde entier. Elles ont le sentiment de la sacralité de la tradition qu'elles diffusent non seulement dans leurs sociétés respectives, mais qu'elles échangent volontiers avec d'autres femmes venant d'ailleurs et finissent dans certains cas par adopter quelques-unes des traditions.

Une de ces traditions consiste dans le fait de manifester la douleur par une « mandaba » (scène de lamentations) où les femmes généralement apparentées à la famille du défunt s'arrachent les cheveux et se déchirent les joues dans une représentation de la douleur. La gestuelle de cette scène est probable pour Béni, dans *Béni ou le Paradis privé*, si ses parents venaient à apprendre que leur fils était amoureux d'une Française et qu'il comptait l'épouser :

Alors s'ils savaient aussi que je suis tombé
amoureux fou de France dès la première heure de

¹⁵ Telle que la mère, les sœurs, les filles et les autres femmes de la communauté (voisines ; maîtresses...)

cours, mon père m'expédierait illico au bled et ma mère, comme d'habitude, se déchirerait les joues, s'arracherait les cheveux, avant d'aller consulter un marabout. (Begag, 1989, p. 44)

La scène de lamentations est suivie par une visite chez le marabout, sûrement pour lui demander de préparer un talisman contre l'amour envers les Françaises. En effet, les marabouts en Algérie et en Afrique du Nord font office de shamans d'Afrique Noire ou d'Amérique Indienne : on leur attribue un large éventail de connaissances ésotériques, et souvent des pouvoirs surnaturels de protection ou de lutte contre des phénomènes paranormaux, jugés appartenant au folklore et loin de toutes considérations scientifiques répertoriées. Ce passage qui suit le précédent, décrit la mère de Béni qui dans sa jeunesse avait été conduit chez le marabout afin d'apporter un remède à son mal :

Ses cheveux rouges de henné lui donnent l'allure d'une Sioux des Temps modernes. Sur ses tempes et au beau milieu de son front, elle porte les marques bleues de deux remarquables tatouages que lui avait tracés le marabout du bled, lorsque, très jeune, elle avait perdu la vue. [...] (1989, pp. 48-49)

Béni qualifie sa mère de « *Sioux des Temps modernes* » à cause de ses cheveux roux de henné et de ses tatouages qui servent à la fois d'artifices de beauté et de moyens de protection contre les maladies ou la mort. Cette mère ne croit pas seulement à ces choses : elle est superstitieuse et souvent engagée dans quelques pratiques magiques ou en suivant les conseils que lui donnent les marabouts qu'elle va consulter.

La mère constitue un des personnages qui évoluent autour du protagoniste surtout ¹⁶ dans *Le Gone du Chaâba*, *Béni ou le Paradis privé*, et *L'Îlet-aux-Vents*. En général, la femme « mère » répond au cliché de la femme maghrébine traditionnelle qui, même face à un nouveau système social (occidental) et à une nouvelle situation (l'immigration), garde ses pouvoirs habituels et les renforce au détriment du père¹⁷. Même si socialement elle est quasi inexistante, en contrepartie elle exerce un énorme pouvoir dans sa maison et avec sa famille : les fils et les brus lui sont soumis, et de ce fait son rôle est plus important que celui du père. Étant chargée de l'éducation et de la formation des enfants, elle transmet ainsi des traditions ancestrales dans le plus haut respect du détail. Afin de donner l'exemple ; elle observe scrupuleusement tous les rituels prescrits par la tradition : elle porte toujours les cheveux cachés sous un foulard. [...] *Son visage était strié de tatouages, au front, sur les tempes et sur le menton. Ses cheveux étaient maintenus par trois ou quatre foulards aux couleurs d'Afrique.* (Begag, 1997, p. 11)

Cette description que l'on retrouve dans *Zenzela* décrit en effet les femmes maghrébines dans leurs habits traditionnels, en l'occurrence dans ce passage dans lequel Farid Belgacem décrit la femme qui s'occupait du mausolée de Sidi El Khier à Sétif. Il décrit également la tenue de sortie des femmes du Constantinois que portait sa mère : [...] *Dissimulée derrière son voile noir des femmes du Constantinois, elle m'avait fait un clin d'œil pour céder au caprice du petit dernier.* (1997, p. 7)

¹⁶ La mère est toujours présente chez Begag, mais elle apparaît d'avantage dans les trois romans cités

¹⁷ Bien que la vision traditionnelle que l'Islam a de la femme, sur le plan pratique elle est toujours l'ombre de l'homme.

Ce voile noir est en fait plus connu dans le Constantinois sous le nom de « m'laya¹⁸ dont l'histoire est liée au destin tragique de Salah bey qui gouverna Constantine au dernier tiers du XVIII^e siècle. Cette « m'laya », qui enveloppe tout le corps de la femme, se porte toujours, avec un accessoire couvrant le visage, plus particulièrement le nez et la bouche de la femme et ainsi, lorsque les femmes se rencontrent dans la rue, elles peuvent bavarder sans gêne. Les traditions étaient, jusque-là, très fermes quant à la sortie de la femme sans accompagnement de la maison. C'est la raison pour laquelle la rencontre d'une autre femme, même inconnue, donne sujet à de longs moments où elles discutent de tout en de n'importe quoi. Voici un exemple :

— Vous partez pour Saint-Arnaud ? demande la vieille en plaçant sa main en visière sur son front.

[...] La vieille dame continue :

— Pourquoi vous allez à Saint Arnaud ? ... Moi j'y vais pour voir mon fils... une éternité que je l'ai pas vu, oui, une éternité... il a pas de voiture, c'est pour ça... avec le car ça lui fait trop loin, il a son travail, sa famille, sinon il viendrait me voir plus souvent, c'est sûr, c'est mon fils, je suis sa mère. (Begag, 1992, p. 129)

Dans cet extrait, la vieille femme questionne la mère de Siloo sur le sujet de sa sortie et de son voyage puis elle justifie sa propre sortie en donnant les raisons qui la poussent à voyager seule. Si en Algérie les femmes ne sortent pas forcément pour faire les courses, cela étant une tâche traditionnellement masculine, en France, par contre, les femmes le

¹⁸ Qui vient de l'arabe *Moula'at se lisant /mula at/*

font plus souvent pour diverses raisons : la première étant que les HLM ne permettent pas les rencontres entre femmes comme c'est le cas au bled où il existe toujours un espace dérobé aux regards des hommes et qui permet aux femmes de discuter pleinement. La deuxième raison est la langue, car, dans les banlieues où vivent les familles d'immigrés, toutes les familles ne sont pas rassemblées dans le même immeuble d'où le besoin de rencontrer les siens.

Une troisième raison a pour effet que les mères de famille doivent sortir pour faire des courses de tout genre, leurs maris étant occupés toute la journée et ne peuvent s'accorder un moment pour s'occuper des besoins de leurs familles. Pour ces raisons citées plus haut, et d'autres sûrement, l'endroit le plus propice à ces rencontres entre femmes reste le marché où elles font les courses : produits alimentaires, tissus, objets décoratifs, etc. Ces sorties sont décrites dans le passage qui suit :

De jours de marché en jour de marché, elle finit par se retrouver au milieu d'un groupe de femmes algériennes, et à chaque fois qu'elle briquait l'appartement, ce n'était plus pour pousser le temps, mais pour préparer leur arrivée lors des visites. L'une était de Sétif, comme nous, une autre de Bou-Saada dans le Sud, une autre de Tlemcen dans le Nord, une autre encore de Constantine. [...] (Begag, 1989 , p. 57)

Dans cet extrait, le narrateur profite de cette rencontre des femmes pour nous faire visiter les quatre coins du pays. Un parallèle ingénieux décrivant la rencontre des femmes et la rencontre des points cardinaux : tous les kilomètres et les différences qui séparent ces femmes au sein

même de leur pays font d'elles et de leurs familles une communauté unie dans cette patrie d'accueil. La femme n'est-elle pas celle qui possède le pouvoir de l'union ?

Dans les romans Azouz Begag, nous trouvons les mêmes clichés du personnage féminin caractérisés par des aspects extérieurs et psychologiques, qui, d'une façon moins évidente et beaucoup plus péjorative, n'ont pas une fonction purement « folklorique », mais qui servent à renforcer et à mieux illustrer sa fonction narrative par rapport au protagoniste dans les trois romans cités précédemment.

Ainsi, dans le premier roman, le petit Azouz dit d'abord de sa mère : « *La bouche béante, les yeux ronds et luisants tels des perles, ma mère met en branle toute sa rondeur de femme maghrébine.* » (Begag, 1986, p.15)

Un peu plus avant, lorsqu'il parle d'une autre femme arabe il nous en donne indirectement une autre description : « *Elle est habillée comme ma mère lorsqu'elle fait la cuisine : un binouar orange, des claquettes aux pieds et un foulard rouge qui lui serre la tête* » (1986, p. 77)

Mais la description est encore plus précise quand il se rappelle du jour où sa mère alla le chercher à la sortie de l'école : « *Le binouar tombant jusqu'aux chevilles, les cheveux cachés dans un foulard vert, le tatouage au front encore plus apparent qu'à l'accoutumée : Emma.* » (1986, p. 190)

Emma parle un français incorrect et passe la plupart de son temps à la maison, aux prises avec le ménage, ou dans la cour à se disputer avec

les femmes de l'autre clan. Les rares fois où elle sort, elle préfère faire ses courses au marché, là où il y a beaucoup de marchands qui comprennent l'arabe et où elle peut acheter des produits qui viennent de son pays. Pour le petit Azouz du Chaâba, la mère incarne un monde qu'il n'accepte pas, car constituant un obstacle, et parfois un sentiment de honte s'y dégage. Pour Béni, la mère représente aussi l'incarnation de la tradition :

Ses cheveux rouges de henné lui donnent l'allure d'une Sioux des Temps modernes. Sur ses tempes et au beau milieu de son front, elle porte les marques bleues de deux remarquables tatouages que lui avait tracés un marabout du bled. (Begag, 1989, p. 48)

C'est elle qui a la charge de garder le souvenir du pays dans le cœur de ses enfants et de les diriger vers une éducation traditionnelle et de faire d'eux d'authentiques Maghrébins. Elle influence leur décision quant au renouement avec leurs racines originelles. Ce processus passait parfois par de longues heures que passait l'enfant à côté de sa mère : soit à la maison, soit quand il l'accompagnait pour certains trajets comme c'est le cas dans quatre des romans de notre corpus, à savoir, *Le Gone du Chaâba*, *Béni ou le Paradis privé*, *L'Îlet-aux-Vents* et *Zenzela*.

Ainsi, le petit Azouz vivant au Chaâba passe le plus clair de son temps entre l'école et le bidonville où il s'asseyait sur le seuil de la baraque pour observer ce qui se passait entre les femmes du Chaâba, d'ailleurs le récit commence par une scène de dispute autour de la pompe à eau.

Dans le passage suivant, le petit Azouz, toujours, décrit une scène qui aurait pu être en Algérie : la mère qui prépare le dîner, des « pâtes au

lait », une autre particularité des familles pauvres qui n'ont que ce plat à proposer à tous les repas :

Ma mère, rivée à la cuisinière, prépare des pâtes au lait. Les yeux braqués sur elle, Bouzid la regarde sans la voir ? Il écoute sans doute, sur son poste de radio, le commentateur de Radio Le Caire ou Radio Alger, mais ne le comprend pas. (Begag, 1986, p. 103)

Le père Bouzid, lui, écoute *Radio Alger*¹⁹, chose qu'il fait quotidiennement à l'heure du dîner. Le « *sans doute* » dans ce passage renforce la régularité du geste : l'Algérie est présente à table chaque jour que Dieu faisait. Le chef de famille se devait d'écouter la radio pour avoir des nouvelles du pays ce qui dénotait l'attachement et l'idée du retour.

Pour Béni, qui rêve d'intégration, la discussion avec sa mère porte sur le sujet de la femme qu'il voudrait épouser : une Française que ses parents n'accepteront jamais et surtout sa mère qui selon ses propos à lui, se lamentera sûrement avant d'aller voir un marabout.

Dans *L'Îlet-aux-Vents*, la mère de Silo lui demande de l'accompagner à Saint Arnaud afin de retirer l'argent des allocations familiales :

¹⁹ *Radio-Le Caire* est une station de radio égyptienne qui fut fondée en 1953 et qui a joué un rôle non négligeable dans le processus de décolonisation dans les années 1950 et 1960, d'où l'intérêt des Algériens à l'écouter, un engouement qui s'est prolongé durant les premières années de l'indépendance algérienne. Ce réflexe est décrit par le narrateur qui ajoute que son père, Bouzid, écoutait le commentateur sans comprendre ce qui se disait.

Elle demande à la maison qui veut venir avec elle.
Pas d'amateurs au voyage. Elle se braque sur moi :
— Toi, Silo, tu aimes bien voyager, tu
m'accompagnes, mon fils, comme ça on en profitera
pour faire des courses.
C'est bizarre que personne ne veuille aller à la
capitale. J'accepte. (Begag, 1992, p.128)

Farid, quant à lui, raconte la fois où il s'est rendu avec sa mère chez le marabout de Vaulx-en-Velin pour comprendre le mystère des visions qu'il avait à propos du tremblement de terre qui avait eu lieu dans la ville d'El-Asnam en Algérie.

À l'opposé de cette présence maternelle dans le récit du protagoniste, figure une autre catégorie prédominante de personnages féminins que nous appellerons les femmes étrangères, et qui sont dans ce cas-là toujours françaises. C'est le cas de la jeune fille aimée par le petit Béni et qui se prénomme France et qui n'est pas aimée simplement en tant que jeune fille, mais pour tout ce que son nom symbolise : la France. Ce nom utilisé ici par l'auteur porte une valeur binaire : telle la France, cette fille ne se laisse pas cerner par le protagoniste. De l'autre côté, elle joue le rôle d'un catalyseur : cet élément qui provoque une réaction par sa seule présence ou par son intervention. En effet, cette présence pousse Béni à se révolter contre la culture et les traditions imposées par sa famille.

« *Entre France et mon père, j'ai choisi la blonde.* » (Begag, 1989, p.110)

Un autre passage aussi fort : quand, par amour pour la jeune fille, il décide de lui offrir une petite chaîne avec le Coran que lui avait offert sa maman pour le BEPC. (1989, pp.102-103)

Cette petite scène entre les deux adolescents est très chargée symboliquement : d'abord, cette chaîne est le cadeau d'une mère à son fils qui vient d'obtenir le premier diplôme dans la famille. Ensuite, elle symbolise, non seulement, l'appartenance à une confession, à savoir la confession musulmane comme c'est le cas du crucifix chez les chrétiens ou l'étoile de David chez les juifs, mais également elle est censée apporter le bonheur et éloigner le mauvais œil dans la croyance maghrébine. Enfin, le refus d'accepter le cadeau pourrait avoir d'autres raisons que celles avancées par la jeune fille qui prétextait refuser la chaîne à cause de sa valeur, l'objet étant en or et qu'elle fréquentait quelqu'un d'autre. Ce refus pourrait cacher, en effet, d'autres raisons comme le fait que la fille n'était ni musulmane, ni arabe, et que surtout, qu'elle n'était prête à troquer ni son appartenance, ni son petit ami contre une cette autre culture que Béni représentait à ses yeux. La réaction de ce dernier, offrait le tableau inversé : il était prêt à jeter la chaîne avec le Coran dans le cabinet, comme pour renier sa foi pour l'amour de France, mais le fait de se retenir et de ne pas commettre cet acte qui aux yeux de la communauté arabo-musulmane aurait été inqualifiable, par là même cet acte se révèle le signe d'une forte appartenance et d'une crainte incommensurable vis-à-vis de Dieu.

La fonction narrative du personnage féminin correspond très simplement dans le modèle actantiel suggéré par Greimas, à l'adjuvant. La femme réussit à faire parvenir nos héros à une décision. C'est elle, en effet, qui l'aide à prendre sa destinée en main face aux obstacles qui entravent sa quête.

Ma mère insiste encore une fois, en arabe

— Tu sais, il vaut mieux une fille un peu grasse et de très bonne famille, qu'une fille malade. Et puis qu'est-ce que ça veut dire "trop blanche", tu vas pas nous dire que tu préfères les carlouchettes aux belles fleurs, aux gazelles blanches ! (1989, p.108)

Cet autre extrait de *Béni ou le Paradis privé* montre l'implication de la mère dans les grandes décisions familiales et concernant le mariage de son fils l'importance est capitale et le choix de la bru est d'une délicatesse vitale. Ce même passage nous renseigne également sur une coutume bien algérienne : privilégier la peau claire sur la peau foncée quant au choix de la future épouse de son fils. Le teint clair, les formes généreuses sont des critères de choix tout autant que les origines de la famille, sa notoriété ainsi que sa richesse. Les études et la situation professionnelle de la future belle-fille ne figurent pas forcément dans les critères de choix : sa dot serait alors moins que celle d'une femme instruite. Ainsi quand la sœur de Béni rate son diplôme de couture et, par là, le moyen de s'intégrer dans la société française ; elle dit dans la famille qu'elle l'avait obtenu ainsi, elle se garantissait une bonne dot lors du mariage en équivalence à son niveau intellectuel. Béni le raconte d'une façon qui frôle le comique.

L'échec a brisé l'élan de sa vie. Net. Elle disait toujours qu'elle voulait être hôtesse de l'Air Algérie, mais comme elle n'avait pas l'air du tout, un CAP de mécanicienne en couture aurait pu lui donner le grade de diplômée de la société française. Elle a dit à tout le monde qu'elle avait gagné le diplôme [...] ça augmentait son prix de vente lors du mariage. (1989, p.112)

Ce qui attire l'attention dans ce passage c'est le fait d'évoquer la compagnie aérienne « Air Algérie » : l'Algérie est nommément citée sans détour ni allusion. Pour la sœur de Béni, travailler à Air Algérie serait un signe d'appartenance au pays et éventuellement une envie de retour, sinon, il serait plus évident pour une personne vivant en France de travailler pour Air France par exemple.

Ces deux catégories de femmes représentent le conflit intérieur qui déchire les personnages principaux entre la tradition et la modernité dans la quête de l'identité. Chemain y voit du conservatisme et de l'adaptation :

L'image féminine exprime et oriente d'une part les tendances profondes au conservatisme, au retour à des structures anciennes sécurisantes [...] et d'autre part elle reflète et canalise un effort vers l'adaptation à des structures nouvelles, non familières, fécondes peut-être dans l'avenir, mais inconnues. (Chemain-Degrange, 1980, p.22)

Géographiquement, chacune des catégories tire le protagoniste vers les antipodes de son conflit : la femme française symbolise l'intégration dans la société d'accueil alors que la mère symbolise le retour (non seulement au sens géographique) au pays d'origine, dans notre cas l'Algérie.

Justement, à propos du retour, le passage suivant parle du projet ultime du père de Béni : retourner au pays pour s'y installer définitivement avec toute la famille :

Pour la énième fois, Abboué avait parlé de son plan qu'on connaissait par maintenant par cœur à la

maison : un camion Berliet, expédié en Algérie, Nordine qui fait son service militaire à Alger, il fait la connaissance de douaniers, ça facilite les choses, il trouve chaussure à son pied, autrement dit il se marie, il fonde un foyer, il achète une maison, ou bien il fait construire c'est encore mieux, il nous prépare notre arrivée et tout va pour le mieux, Allah en soit remercié. (Begag, 1989, p.106)

Dans cet extrait, le père semble avoir pensé à tout de son point de vue : le service militaire du grand frère, son mariage, la maison afin d'accueillir toute la famille au bled. Cela dit, dans le passage suivant (extrait du roman *Le Passeport* qui, contrairement à toute l'œuvre de Azouz Begag, a pour cadre spatial l'Algérie durant les années 90, et ce, du début à la fin du roman). Le personnage-narrateur *Zoubir el Mouss*, comme par un prolongement de l'extrait précédent, raconte comment réellement il se rappelait ses voyages de retour au bled avec sa famille pendant les vacances d'été et ce qu'ils devaient apporter comme cadeaux une fois arrivés dans la grande famille :

Les pneus essouffés d'un si lourd fardeau, d'un tribut si cher à payer pour revenir à la source, aux origines. [...] Cela me rappelait les premiers voyages de notre famille au bled à bord du Ville-de-Marseille. (Begag, 2000, p.25)

Caractère

Le caractère est l'une de ces choses qui différencient les immigrés des natifs : la langue, le groupe ethnique et le culte constituent ce qui reste. En effet, le caractère reflète, sur le plan individuel ou collectif, une

certaine mentalité : une sorte de cachet qui servirait à identifier notre origine.

Ce qui caractérise les gens qui habitent la rive sud de la méditerranée, outre leur peau basanée, est la solidarité au quotidien dans leur pays d'origine. Ce sentiment s'avère plus fort dans les pays d'accueil, et surtout entre les frères de la même patrie et encore plus entre les personnes issues de la même région. À la page 12 du premier roman de Begag, Bouzid le père du petit Azouz finit sa journée de travail et, comme d'habitude, il s'assied sur « sa marche d'escalier » puis balaie de son regard les baraques du bidonville en s'interrogeant : comment refuserait-il l'hospitalité de tous ces proches d'El-Ouricia qui ont fui la misère algérienne ?

Dans ce passage, Bouzid s'inquiétait du sort de ces proches qui ont quitté la misère du temps de la colonisation française, mais des années après l'indépendance du pays, les choses n'avaient pas trop changé. Dans le passage qui suit, Farid, de retour au bled, prend un auto-stoppeur par esprit de solidarité et s'étonne de voir ce dernier voulant lui payer le prix du service. Dans un tout autre esprit, ce passage du roman *Zenzela* montre que les mentalités avaient bien changé depuis l'indépendance : l'esprit de solidarité qui régnait durant la colonisation commençait à se dissiper quelques années seulement après l'indépendance.

[...] il éprouvait du mal à comprendre une telle charité, de cette façon, sur un banal accotement d'une route, sans témoin. Moi, j'étais étonné de sa surprise. Comment ? Dans ce pays de mes ancêtres, mon hospitalité n'était donc pas chose naturelle ?

[...] Ainsi, les paysans des villages socialistes qui faisaient de l'auto-stop sur les routes de la Révolution devaient rémunérer les chauffeurs auto-stoppés ?

Un monde à l'envers. (Begag, 1997, pp. 49-50)

Cette solidarité ne se manifeste pas que chez les hommes, les femmes aussi sont souvent solidaires entre elles et à leur manière. Ainsi, dès la huitième page du *Gone du Chaâba*, la mère du petit Azouz prend parti avec une voisine d'un clan contre une autre, issue d'un autre pour une histoire de pompe à eau :

Attirées par l'agitation, les autres femmes sortent des baraques. L'une d'elles s'intercale entre les belligérantes pour apaiser les esprits. Soi-disant pour calmer la plus nerveuse, elle assène un revers de main terrible sur la joue droite. Il n'en faut pas plus à ma mère pour qu'elle se jette dans la mêlée. [...] C'est si étrange de voir des femmes se battre. (Begag, 1986, p.8)

Beaucoup d'agitation sans rancœur, non par bonté de cœur, mais parce que les femmes ont peur de la réaction des hommes. De plus, la vie est dure et à un moment ou un autre elles doivent s'entraider. Ces agitations « au féminin » finissent parfois dans des éclats de rire. C'est le cas quand elles entendent crier le petit Azouz alors qu'il était sorti faire ses besoins dans les toilettes communes du Chaâba : « *Ma mère et mes sœurs accourent, affolées. Ali les rassure et chacun s'abandonne au rire.* » (1986, p.15)

Il s'est avéré qu'il criait parce que son oncle lui avait versé dessus, par mégarde, le pot de chambre plein d'urine.

Cette scène reflète une hygiène de vie peu recommandée qui tend à être un mode de vie distinctif d'une population. C'est le cas dans toutes les villes algériennes, mais ce n'est sûrement pas le cas de tous les Algériens : on ne se réclame pas d'une image aussi négative et, pourtant, certains y voient une manifestation de virilité quand ils écrasent leur mégot de cigarette par terre ou encore quand ils crachent. Dans le passage qui suit, le narrateur-personnage décrit la colère de sa fille qui aperçoit un homme au moment où il récurve son gosier pour éjecter du mucus :

À ce moment précis, un des fumeurs lâcha bruyamment un mollard sous sa table, ce qui provoqua l'ire de ma fille et un éclat de rire chez Farid qui comptabilisa un argument de plus à sa thèse du dépérissement du pays. (Begag, 2004, p.216)

Ce dépérissement finit par conduire le pays au fond du gouffre, dans ce qui porte dorénavant le nom de « décennie noire » durant laquelle la population qui, exaspérée de la situation du pays sur tous les plans, finit par maudire toute la classe dirigeante et les militaires qui selon toute vraisemblance ont mené le pays à une ruine aussi bien matérielle que morale. Ce fait est attesté par l'auteur dans toute son œuvre quand il évoque l'Algérie et plus particulièrement dans son roman *Le Passeport* qu'il consacre entièrement à « la décennie noire »

[...] Depuis la foule ; des insultes fusaient à l'encontre des responsables politiques et militaires du pays, président, ministre et colonels tous réunis dans le même sac-poubelle. (Begag, 2000, p.96)

L'insulte pour Schopenhauer (2004), est, pour ainsi dire, une composante de la culture maghrébine : le moindre sujet de discorde dans ou en dehors de la famille génère des insultes de part et d'autre. Si l'identité et l'appartenance viennent du fait d'être identique à un groupe, être singulier c'est se distinguer du groupe et l'insulte intervient à ce niveau : « sale nègre, sale juif, sale Français, chien d'infidèle... » Celui qui insulte quelqu'un confirme son appartenance au « bon » groupe en mettant à distance le groupe de l'autre perçu comme « mauvais ». Dans le passage suivant tiré du roman *Béni ou le Paradis privé*, le père de famille insulte tout le monde :

Debout sur ses deux jambes d'Algérien, de musulman, de paysan sétifien, de maçon acharné et fatigué, il a insulté pendant encore longtemps toute sa vie, sa famille et la France. (Begag, 1989, p.109)

Ici, le père de famille s'en prend à sa condition ; ses origines algériennes qui le défavorisent dans un pays étranger, sa confession musulmane qui, de tradition, alourdit ses épaules d'interdits. Il insulte sa famille qui, au lieu de l'aider, finit par le submerger de responsabilités et il achève de maudire la France qui l'a poussé à quitter sa patrie où il était paysan pour devenir maçon sur ses chantiers. Devenir maçon pour gagner de quoi acheter le pain de sa famille, force le père à mener une vie d'austérité où chaque sou gagné à la sueur du front va soit dans le ventre de la famille, soit dans le ventre de la bétonnière qui sert à couler les fondations de cette maison qu'on construit au bled. Pas de place donc pour devenir une victime de la société de consommation encore moins si c'est pour acheter des jouets : on est là pour faire entrer des sous pas pour les dépenser rétorque le père dans ce passage :

Mon père n'achète pas de jouets au marché aux puces du Tonkin. Et d'ailleurs, il n'achète jamais rien, car quand on achète des choses, on dépense de l'argent et c'est pas bien de dépenser de l'argent, on est pas là pour ça. Il n'est pas descendu de la montagne pour se transformer en consommateur, mais seulement pour faire entrer des sous dans sa poche et dans le porte-monnaie de ma mère. (Begag, 2004, p. 73)

C'est cette origine montagnarde qui explique la rudesse du caractère. En effet, le père et le fils non certainement pas grandis dans les mêmes conditions : le premier est né dans une Algérie colonisée, au milieu d'une région montagnarde, le second, lui, a grandi en banlieue et il a fréquenté l'école des Français qui lui ont inculqué la culture et les valeurs de la République. Loin d'être des « gens du voyage », la première génération d'immigrés se considérait presque comme telle : sa présence en France se justifiait par les dures conditions de vie en Algérie, néanmoins, cette présence dans l'esprit des gens n'était que temporaire : on parle alors toujours d'un retour imminent. Cette intention de rentrer au pays des ancêtres fait que l'intégration de la première génération était quasi impossible chose qui a compliqué la tâche des générations qui ont suivies. Partagées entre leurs racines maghrébines et leur vie française, cela ne leur offrait qu'un aller simple au pays des ancêtres ou un déracinement progressif au fil des générations. Cette position de l'entre-deux faisait que les enfants d'immigrés nés en France n'appartenaient qu'à moitié à ce monde et cette culture dans lesquels ils vivaient, ce qu'on ne manquait pas de leur rappeler :

Ces gens ont été parqués ici comme des bestiaux, poursuit le Sorciologue. Le Président du Nouvel Ordre a même révélé au peuple, dans une intervention télévisée, qu'ils égorgaient des moutons dans les baignoires sabots de leurs cages à poule, ce qui évidemment n'a pas amélioré leur image. (Begag, 2009, p. 80)

L'allusion est très claire dans cet extrait où le narrateur décrit les conditions de vie des familles d'immigrés : vivant dans des appartements comparés à des cages à poules, parqués comme du bétail et où ils égorgent le mouton de l'Aïd dans les baignoires. Cette allusion renvoie aux propos tenus par Nicolas Sarkozy, alors candidat à la présidence de la république, où il disait : « *on n'est pas polygame, on ne pratique pas l'excision sur ses filles et l'on n'égorge pas le mouton dans son appartement.* » (Sarkozy, entretien, 5 février 2007). Ces propos qualifiés alors de racistes et d'islamophobes, inspireront cette fois Azouz Begag pour le titre de son essai paru en 2007 qui raconte son expérience en tant que ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances sous le gouvernement de Dominique de Villepin. Dans cet essai, il évoque ses relations difficiles avec le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, à la suite, notamment, des émeutes dans les banlieues françaises en 2005.

La pratique du mouton dans la baignoire fut cet élément culturel qui marqua la communauté musulmane dans les banlieues françaises. Ce rituel désormais est délégué à des sacrificateurs qui le font dans des abattoirs agréés par les autorités religieuses et l'administration dans un respect total de la réglementation sanitaire et de la tradition musulmane.

Décor

Dans *L'Îlet-aux-Vents*, le narrateur nous emmène en Algérie dans un village innommé situé non loin de Saint-Arnaud qui est l'ancien nom d'El Eulma (wilaya de Sétif). Le petit Siloo, personnage principal de l'histoire, accompagne sa mère à Saint Arnaud. En bus, il décrit ce qu'il voit :

Un petit s'avance vers le car, traverse le flot des voitures et des camions [...] Il passe devant les vitres du bus en tendant aux voyageurs un sandwich, dans un cornet de papier journal :

— Sandwichs, boissons fraîches, gazouz, fruits, figues de Barbarie, j'ai le couteau... !

Une dame lui achète trois figues de Barbarie. Il les épluche soigneusement avec son couteau et les sert prêtes à manger. C'est pour ça qu'il dit "j'ai le couteau" dans son slogan commercial. (Begag, 1992, p.132)

Ce slogan, sur lequel le narrateur s'est arrêté, est en fait traduit de l'arabe, slogan où les vendeurs ambulants de figues de Barbarie scandent : « *Haw El ha'ndi, wel mouss men A'ndi* », phrase qui veut dire que, celui qui a envie d'en manger, il n'a pas à se soucier du couteau pour les éplucher, car le vendeur s'occupe de la tâche. Ce slogan « publicitaire » scandé par les vendeurs de fruits saisonniers est typiquement algérien, il suffit de le connaître pour faire le lien direct avec l'Algérie.

La langue est sûrement l'élément identitaire qui permet cette distinction entre les différentes ethnies qui composent le visage de l'immigration en France. Pour les Maghrébins en général et les Algériens en particulier, car cette communauté est la plus importante

numériquement, la langue arabe constitue un élément doublement identitaire : d'une part, l'arabe est la langue du grand Maghreb à côté de la langue amazighe depuis les conquêtes arabes. D'autre part, cette même langue est celle d'une religion à savoir l'Islam et de ce fait parler arabe confère à la personne une double appartenance : arabo-musulmane²⁰. Parler l'arabe en France pourrait être par analphabétisme ou pour l'affirmation de soi. Ainsi une personne qui vit en France devrait parler en français afin de mieux communiquer et pour s'intégrer plus rapidement. Le contraire pourrait alors être considéré comme une forme de résistance face à cette intégration escomptée par les autorités françaises.

Dans le passage qui suit, extrait du roman *Béni ou le Paradis privé*, le narrateur parle de sa mère qui l'entretient à propos du mariage et elle insiste *en arabe*, il dit, pour bien lui faire parvenir le message et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque :

Ma mère insiste encore une fois, en arabe
— Tu sais, il vaut mieux une fille un peu grasse et de
très bonne famille, qu'une fille malade. »
(Begag, 1989, p.108)

Le mariage étant un sujet très ancré dans les coutumes et un pacte sur lequel la religion insiste, la mère du petit Béni le lui dit en arabe et par là même, elle lui donne des conseils bien algériens : mieux vaut une fille un peu grasse et de bonne famille.

²⁰ Les habitants du Grand Maghreb ne sont pas ou Arabes ou Berbères et la frontière entre ces deux composantes n'est pas toujours visible, de plus tous les musulmans du monde ne sont pas uniquement arabes l'Islam étant une religion universelle.

Sur l'autre rive, en Algérie, où presque tout le monde parle arabe, l'affirmation de son moi identitaire passe par la langue Amazighe, parlée dans l'ensemble du pays, et particulièrement dans certaines régions, comme les Aurès et la Kabylie. Parler Amazigh signifie qu'on n'est pas arabe, qu'on appartient à un autre groupe et qu'on possède une autre culture. Dans le roman *L'Îlet-aux-Vents*, Siloo se rend avec sa mère dans une autre ville : Saint-Arnaud, qui est l'ancien nom d'El-Eulma (Sétif). Sachant que Sétif est limitrophe de Bejaïa, il serait presque impensable que personne n'y parle kabyle. Chose que confirme ce passage du roman cité plus haut :

Dans un bar, assises sur des tabourets, deux filles dévoilent le haut de leurs jambes croisées.
— Tu veux croquer quelque chose, aquechiche ? fait le barman, un grand Noir aux yeux éthiopiens et à la bouche pleine de blanc. (Begag, 1992, p.139)

Dans ce passage, le petit Siloo atterrit dans un bar où il se fait appeler « *aquechiche* » par le barman ce qui signifie « garçon » en kabyle, bien que dans la description donnée du barman, ce dernier n'a rien d'un Kabyle : le narrateur le décrit comme *un grand Noir aux yeux éthiopiens et à la bouche pleine de blanc* en somme un Africain. Mais il n'y a pas que lui qui soit africain ; l'atmosphère est tout aussi africaine : le soleil, la chaleur, la soif et tous les inconvénients qui en découlent, en somme, la description collerait plus à une île des caraïbes qu'à l'atmosphère connue de Bejaïa.

Dans le passage qui suit, extrait du roman *L'Îlet-aux-Vents*, le narrateur décrit les rues de Saint-Arnaud en plein été :

Dans les rues étroites de Saint-Arnaud, il fait beaucoup plus chaud que chez nous. Les murs des habitations aux volets clos couvent la chaleur comme un four.

(Begag, 1992, p.134)

Caractérisant les régions chaudes du globe, cette description pourrait s'encadrer parfaitement avec n'importe quel pays d'Afrique.

Dans le passage qui suit immédiatement le premier, on y retrouve plus de détails :

J'ai soif. Ma mère est sur les nerfs. Elle souffle, renifle, piaffe sur le bitume fumant et crasseux. L'effet des allocations familiales. Se retrouver riche d'un coup, ça bouleverse. (1992, p.134)

Dans un autre passage extrait d'un autre roman, nous retrouvons une description complémentaire à celle citée plus haut :

Dans ce quartier populaire, les trottoirs, les caniveaux, les façades des immeubles et leurs entrées portaient les marques d'un délabrement rédhitoires. Des sacs de plastique crevaient à terre, bouches béantes. »

(Begag, 2000, p.50)

En parlant de bitume *fumant et crasseux*, un *délabrement rédhitoire* ; cela évoque un pays en voie de développement où généralement le respect des conditions hygiéniques et de l'environnement ne constitue pas une priorité. Les populations déambulent souvent dans une anarchie urbaine où les déchets ménagers jonchent les trottoirs, s'ils en existent, les vendeurs ambulants pullulent en vendant tout et n'importe

à ras des caniveaux, on y circule sur la chaussée encombrant le trafic même des voitures et là également, la marchandise se fait écoulée :

Un petit s'avance vers le car, traverse le flot des voitures et des camions [...] Il passe devant les vitres du bus en tendant aux voyageurs un sandwich, dans un cornet de papier journal :

— Sandwichs, boissons fraîches, gazouz, fruits, figues de Barbarie, j'ai le couteau... ! (Begag, 1992, p.132)

Bien que la ville Sétif soit considérée comme l'une des villes les plus propres d'Algérie et cela par le narrateur dans un autre roman (Begag, 2004, p.176), un autre narrateur décrit, dans une localité voisine (El-Eulma) la vente d'un sandwich dans un cornet de papier journal. Sachant que le journal ne peut en aucun cas remplacer le papier alimentaire, il serait facile d'imaginer dans quelles conditions la nourriture se vend sans oublier la chaîne de froid rompue, fait qui passe, dans certains pays, sous silence. En parlant de silence c'est sûrement la chose qui ne caractérise pas l'atmosphère africaine et plus particulièrement algérienne : une cacophonie où tout le monde crie ce qu'il veut quand il le veut et de la manière qui se présente à lui :

Place des Martyrs. Le chauffeur crie : "Terminus !" et le contrôleur reprend en écho : "Terminus ! ... », comme mes deux sœurs Lila et Lola.

— Envoir, dit ma mère. » (1992, p.132)

« Envoir » n'est pas une faute de frappe, mais, bel et bien un emploi voulu de l'écrivain, un emploi dont le narrateur ne fait même pas référence comme si ce « mot » faisait partie du dictionnaire de la langue

française et pourtant il s'agit là d'un emploi bien algérien de l'expression française « au revoir » que beaucoup d'Algériens croient bien prononcer quand ils disent « envahir ». Un autre emploi bien connu est celui qui consiste à dire : « en cas où » au lieu de dire « au cas où ». Ces petits usages si particuliers renvoient à un seul espace géographique et culturel dans lequel ils sont employés : l'Algérie.

Un autre aspect de ce soleil saharien est bien évidemment la sécheresse et le manque d'eau : tous les aspects de la vie tournent autour de cet élément précieux qui hante les rêves : « *Les paysans contemplent la terre sèche et rêvent de pays gorgé d'eau, et moi je cours toujours sur la piste de papier.* » (Begag, 2000, p.187)

En effet, bien que l'Algérie soit un pays méditerranéen, l'eau n'abonde pas contrairement à ce qui se trouve dans les pays de la rive nord du bassin. Les montagnes de l'Atlas freinent l'avancée des nuages chargée de pluies, ajouter à cela, la mauvaise gestion des ressources hydrauliques qui fait que certaines régions, bien qu'au Nord ne tirent pas profit de cette denrée précieuse comme c'est le cas des régions rurales qui ; depuis l'indépendance du pays à nos jours, continuent de s'alimenter en eau potable grâce aux sources millénaires.

Les villages pauvres se suivent et se ressemblent. Sur les chemins de terre, une vieille femme courbe l'échine, blessée par le fagot qui lui casse les épaules. Une autre tient une baguette et marche à grands pas derrière des brebis. À califourchon sur un âne surchargé de bottes d'herbe, un vieil homme enturbanné émet de drôles de bruits avec sa langue pour commander le rythme de sa bête. (2000, p.187)

Cet extrait décrit des scènes du quotidien maghrébin des femmes berbères surtout qui s'occupent de certaines besognes comme le ramassage de bois ou de conduire des brebis aux pâturages. Cette image de femmes aurait pu être dans n'importe quel pays du globe, mais le vieil homme enturbanné clôt la discussion : le turban étant une spécificité de la tenue vestimentaire maghrébine arabe. Le narrateur nous conduit ensuite dans la seule boutique du village où il achète de l'eau : « *J'entre dans la seule boutique du village et j'achète de l'eau et des biscuits secs, pour arriver au bout de mon chemin hypothétique. [...]* » (2000, p.187)

D'autres extraits du même roman décrivent pourtant une atmosphère plus douce, voire froide :

[...] L'air de septembre se rafraîchissait au contact des cumulonimbus qui coiffaient la ville. C'était un jour frontière où l'on sentait sur sa peau la fin de l'été et le lever de rideau sur l'automne des arbres nus.

[...]

(2000, p.65)

Et à la page 82, il passe à une autre saison : « *Vues du ciel, la nuit, les rues de la ville ressemblaient aux branches nues et glacées de l'arbre dans l'hiver précoce. [...]* »

Puis le narrateur nous emmène vers un autre paysage : la mer et ses rivages et son air :

L'air vivifiant de la ville me ramenait une odeur de pin. La mer n'était pas loin. J'ai respiré un grand coup pour me remplir. Les taxis et les bus pétillaient d'effervescence dans les rues. La ville comptait peut-

être quarante pour cent de chômeurs, mais il restait soixante pour cent de travailleurs à transporter chaque jour. [...] (2000, p.128)

Loin des paysages aux paysans, c'est la ville et son effervescence, ses bus et leurs occupants vaquant à leurs occupations. Faisant le tour des saisons, il fallait bien s'arrêter au printemps que le narrateur dans le roman *Le marteau pique-cœur* qualifie de *meilleure saison* : « [...] *C'était la première fois que je découvrais l'Algérie du printemps, tout le monde s'accordait à reconnaître que c'était la meilleure saison.* » (Begag, 2004, pp.148-149)

Parler du printemps, revient à parler d'eau, mais l'eau qui jadis arrosait le pays faisant pousser son blé si célèbre et qui lui valut une colonisation de cent trente-deux ans :

Et voilà les deux cousins de la montagne qui partent pieds nus sur les chemins des contes. Ils évoquent leur enfance dans les champs de blé en Algérie, quand l'eau coulait à grands flots dans les ruisseaux, quand les cumulo-nimbus s'arrêtaient au-dessus du pays pour arroser les grasses prairies, et puis leur voix change quand s'amène le temps de l'exile, il se met à pleuvoir, ils posent du papier journal sur la tête pour que les grêlons français ne leur fassent pas mal. (2004, pp. 75-76)

Subtile comparaison entre la pluie fine de l'Algérie, qui fait pousser le blé d'une part et les grêlons français qui font mal de l'autre. Cette comparaison renvoie à l'épisode de la colonisation française de l'Algérie, colonisation dont le blé fut le *casus belli*. Cela renvoie également aux

rudes conditions de vie sur une terre d'accueil, d'où l'inévitable nostalgie de l'immigré pour sa terre natale. Cet immigré, qui se rend en pèlerinage une fois par an, est qualifié d'exilé par le narrateur du *Passeport* roman dont l'intrigue se passe en Algérie, contrairement à l'ensemble de l'œuvre de Begag qui a pour cadre spatial les banlieues de Lyon. « Ces exilés » rentrent chaque année au « bled » pour y passer les vacances d'été :

Un grand bateau transméditerranéen a ouvert sa gueule de métal pour dégorger des voitures sur le sol natal. Voitures d'exilés reconnaissables à leurs toits surchargés d'objets hétéroclites négociés chez Tati, Carrefour, Auchan [...] (Begag, 2000, p.25)

Ce moment est attendu avec impatience le long des deux rives : « les exilés » reviennent en Algérie avec des cadeaux pour toute la famille afin de consolider les liens de parenté. Pour ceux qui les reçoivent, c'est le « passeport social » assuré qui leur permet d'accéder au rang de privilégiés, leur donnant par là même un ascendant sur les autres : les défavorisés qui souffrent et qui n'ont que l'indifférence comme écho à leurs gémissements comme le décrit *Zoubir*, le personnage principal du roman *Le Passeport* :

[...] dans la traîne de mon hurlement, les morts ont été virés. [...] J'ai de nouveau vérifié que dans mon dos on ne m'avait pas entendu, mais la ville endormie avait l'air de plaindre ma solitude, inconsciente ou hermétique à la souffrance des habitants. [...] À quoi bon d'écrire au ministre, en effet, la ville s'en foutait superbement. [...] (2000, p.103)

Les différents narrateurs que fait évoluer notre romancier ont un contact particulier avec « le silence » : un silence d'indifférence et un autre de sérénité et de l'admiration face à la beauté des paysages de l'Algérie. Le narrateur de retour au pays afin d'y enterrer son père²¹ évoque des souvenirs d'enfance dans lesquels il se rappelle les mêmes paysages pittoresques et silencieux, ces hautes montagnes qui le rapprochent de son défunt père :

J'ouvris grand mes poumons, nous étions si près du ciel pur. Si près d'Abboué. Je sentais sa présence. N'était-ce pas là ma prière, ma religion, ce silence, cette Algérie des hauteurs, des immortels paysages ? Depuis mon dernier passage en ces lieux, rien n'avait changé, les années avaient sarclé les flancs de ces collines sans lâcher leurs irrémédiables semences.
(Begag, 2004, p. 209)

Les montagnes majestueuses de la région sont habitées par des aigles qui lui rappellent son père prenant son envol en solitaire tout comme il a toujours vécu. Les aigles ont toujours symbolisé l'idée de beauté, de force et de prestige : ils furent utilisés par les Romains comme emblème pour leurs armées ainsi que par d'autres nations après. Le narrateur en parle ici comme pour dire qu'il était au pays des aigles avec tout ce qu'ils représentent :

En contrebas, dans la roche grise, un aigle toutes ailes repliées, attendait l'heure de la chasse impassible photographe des micro-mouvements.

²¹ À la page 132, le narrateur se présente en tant qu'écrivain qui a pour héros de ses romans son propre père : se dévoile-t-il ? Est-ce Azouz Begag lui-même ?

J'ouvris grand mes poumons, nous étions si près du ciel pur. Si près d'Abboué. Je sentais sa présence. »
(2004, p.208)

Religion

La religion peut être perçue comme une façon de rechercher des réponses aux questions les plus profondes de l'humanité tout comme la philosophie à condition qu'elle ne s'écarte pas de la raison, sinon elle deviendrait alors de la superstition. Elle est le plus souvent communautaire et publique, liée à la politique dans beaucoup de pays. Elle s'exprime essentiellement à travers la pratique d'un culte, d'un enseignement, d'exercices spirituels et de comportements en société.

L'article 02 de la constitution algérienne stipule que l'Islam est la religion de l'État se basant sur la proportion la plus élevée de la population algérienne qui est musulmane nonobstant la présence de minorités de confession juive ou chrétienne d'avant la colonisation de 1830. La Régence d'Alger sous l'Empire ottoman étant de confession musulmane fait que, dès les premiers mois de l'expédition française en Algérie, le Djihad ou Guerre sainte fut proclamé par beaucoup de tribus arabes et berbères. De plus, l'expédition française en Algérie a toujours été perçue comme une croisade dans l'esprit de la population algérienne et algéroise particulièrement qui, dès 1832, voyait en la conversion de la mosquée de Ketchaoua en un lieu de culte chrétien, un acte visant à la christianisation de tout le pays. L'Association des oulémas musulmans algériens fut pour beaucoup dans la naissance de l'esprit qui déclencha la lutte de libération nationale en 1954, Français et Algériens étant diamétralement opposés sur tellement de plans à commencer par celui de la religion.

Après cette mise au point, il serait difficile à quiconque voulant parler ou écrire sur l'Algérie de ne pas évoquer le thème de la religion qui se retrouve à la base des coutumes, traditions et comportements en société et les immigrés algériens en France n'échappent pas à la règle. Mais qu'en est-il de la première génération d'enfants d'immigrés nés sur le sol français ? Azouz Begag mêle autobiographie et fiction dans ses romans et tous les personnages sont algériens, mis à part quelques-uns qui sont français et que l'auteur emploie comme catalyseur afin de révéler certains aspects de la vie française, certains comportements vis-à-vis des immigrés.

Les personnages arabes sont très attachés à leur identité : ils l'exhibent à longueur de temps et aux différentes circonstances dans lesquelles ils se trouvent. Ainsi le petit Azouz dans *Le Gone du Chaâba* démontre son origine arabe et son appartenance à la communauté en évoquant sa circoncision dans le passage qui suit : « [...] *Si ! Je suis un Arabe et je peux le prouver : j'ai le bout coupé comme eux, depuis trois mois maintenant. C'est déjà pas facile de devenir arabe, et voilà qu'à présent on me soupçonne d'être infidèle.* » (Begag, 1986, p.103)

L'ablation totale ou partielle du prépuce est un rituel pratiqué pour des motifs culturels et religieux depuis l'Antiquité. Dans le monde musulman, on la considère comme une tradition de tous les prophètes comme c'est le cas pour le judaïsme ainsi que chez les protestants et certaines communautés chrétiennes d'orient. Être circoncis n'est alors pas strictement réservé aux musulmans. Mais pour le petit Azouz, « avoir le bout coupé » signifie qu'il est devenu arabe et qu'il appartient désormais à la communauté ; or cela sous-entend qu'on n'est pas arabe si l'on est

circoncis ce qui est totalement faux puisque la circoncision en Islam est vue comme un signe d'appartenance au rite monothéiste abrahamique : le prophète de l'Islam étant lui-même né circoncis (Fabre, 1841, p.217) selon certains récits²².

Le mariage est aussi une affaire de religion. En islam, le mariage n'est pas une obligation certes, mais il est considéré comme l'un des fondements de la religion²³. De ce fait, la grande famille se donne pour objectif le mariage de ses enfants et vit le célibat tout comme le divorce non comme un échec de l'individu ou du couple, mais celui de toute la famille, voire une épreuve divine que tout le monde doit traverser pour expier ses fautes auprès de Dieu. Le mariage d'un Algérien avec une Française, qui plus est porte le prénom de France, est vu comme une affaire d'État : les parents, étant issus de la première génération d'immigrés, ont un rapport conflictuel avec tout ce qui est français et ne justifient leur présence en France qu'à travers la situation engendrée par la colonisation de leur pays par cette même dernière. Le mariage avec une non-musulmane est toujours vu comme annonceur de malheurs : un acte que tout musulman appréhende par crainte de Dieu bien que dans le Coran certains versets ne le défendent pas. Culturellement, les choses sont bien différentes : se marier avec une Française, c'est mettre Dieu en colère et pactiser avec l'ennemi, ce qui tend à diaboliser la France. Cette situation est décrite par le petit Béni dans *Béni ou le Paradis privé*

²² Il est mentionné sur le « Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers » une absence de prépuce à la naissance.

²³ Dans un hadith authentique, avec le mariage, l'homme parvient à accomplir la moitié de sa confession et il ne lui reste qu'à bien se conduire dans ce qui lui reste.

Alors s'ils savaient aussi que je suis tombé amoureux fou de France dès la première heure de cours, mon père m'expédierait illico au bled et ma mère, comme d'habitude, se déchirerait les joues, s'arracherait les cheveux, avant d'aller consulter un marabout.
(Begag, 1989, p.44)

Dans cet extrait, les parents du petit Béni illustrent bien la réaction des parents musulmans en général, et des Algériens en particulier, face à une pareille annonce : le père en général banni, quant à la mère, elle se lamente en premier lieu avant de recourir aux forces paranormales. Curieusement, être polygame avec une femme du bled, au bled, et une seconde européenne et en France (ou ailleurs) semble être un bon compromis qui contente les parents.

J'ai fait remarquer que j'avais deux femmes, une dans le pays de mes parents, en réserve pour le mariage, Schéhérazade-la-sauvage j'ai même dit qu'elle s'appelait, et l'autre pour la consommation courante, qui fréquentait la même classe que moi au lycée : France. (1989, p.77)

Béni le dit de la manière la plus crue : une de réserve pour le mariage et l'autre pour la consommation rapide, autrement dit une femme pour fonder une famille et se stabiliser afin d'accomplir la moitié de la confession et satisfaire Dieu (ou plutôt la famille) et l'autre pour la vie de tous les jours en France, elle assurerait l'aspect social (intégration en France et fanfaronnade au bled). Comme le mariage à l'algérienne est une affaire de famille, personne n'y échappe :

[...] un camion Berliet, expédié en Algérie, Nordine qui fait son service militaire à Alger, il fait la connaissance de douaniers, ça facilite les choses, il trouve chaussure à son pied, autrement dit il se marie, il fonde un foyer, il achète une maison, ou bien il fait construire c'est encore mieux, il nous prépare notre arrivée et tout va pour le mieux, Allah en soit remercié. (1989, p.106)

Le retour au pays étant l'essence même du projet de mariage : plus qu'une simple assurance pour l'avenir des enfants, c'est une loyauté envers *la Patrie*. Passer son service militaire à Alger atteste bien de la chose, alors que beaucoup d'Algériens nés en Algérie font tout pour ne pas passer le service national et leurs parents sont du même avis qu'eux.

Leurs cousins nés en France sont soumis la plupart du temps à la volonté de leurs parents pour qui servir sous les drapeaux est un honneur, une appartenance et un hommage à la mémoire collective : « si l'on est là, c'est un peu à cause de la France ». Le revers de la médaille est moins patriotique quand on vit en Algérie. Pour les enfants issus de l'immigration quel pays faut-il servir la France ou l'Algérie ? Servir le pays qui a accueilli temporairement leurs parents est qui ne les reconnaît pas comme citoyens à part entière ou bien servir le pays qu'on ne connaît qu'à travers le prisme de la mémoire des parents. Une mémoire à la fois chargée et à recharger : chargée de souvenirs bons et mauvais et à recharger avec une fin de vie heureuse et un avenir optimiste pour leurs enfants. Entre l'illusion de l'espoir et la désillusion de la réalité, seule la foi en Dieu permet alors la sérénité. La lecture du Coran pour le musulman est une activité qui permet une connexion avec Dieu, le Coran

étant la parole de Dieu révélée à Mahomet et la seule preuve encore existante de sa prophétie et de son message. Le texte du Coran considéré comme inaltérable par les musulmans fait qu'ils le considèrent comme le Saint des Saints : rien que pour le toucher, il faut passer par un rituel de purification afin d'être prêt à le lire et à recevoir le message contenu entre ces pages.

Dans *L'Îlet-aux-Vents*, l'instituteur Monsieur Albercadaire²⁴ qui vient de « *NotrepayslaFrance* » évoque l'importance de la lecture pour les enfants devant les parents de l'îlet. En parlant du livre (avec une minuscule), un participant rétorque par le fait que tout le monde avait le Livre (avec la majuscule) à la maison, chose qui irrite l'instituteur :

— Ce Livre est l'opium du peuple ! Dieu et la création des hommes de pouvoir, destiné à endormir le peuple !... vous n'avez rien compris du tout ! C'est inacceptable de ruiner les enfants avec des fantaisies obscurantistes. Il faut ouvrir les portes de la tête, ouvrir...(Begag, 1992, p.65)

La formule célèbre de Marx dit « la religion est l'opium du peuple » (Marx, 1992), que l'instituteur reformule en remplaçant le mot « religion » par « livre ». Le livre ici, pourrait être tout aussi bien la Bible que le Coran, mais le contexte fait que l'allusion est claire : tous les musulmans du monde possèdent une copie du Coran à la maison qu'ils emploient plus dans son aspect protecteur que pour le lire est le

²⁴ Un patronyme forgé à la base par deux prénoms : l'un Français, Albert (peut être en référence à Camus) et l'autre Arabe, Kader (par rapport à l'Émir Abdelkader) qui dénote le jeu de style chez Begag qui aime être à la frontière de ses deux sphères culturelles.

comprendre. Monsieur Albercadairé reprend la définition de la notion de religion selon Marx pour son compte. Pour le philosophe allemand, la religion est une illusion produite par notre imaginaire et dans laquelle l'individu opprimé se réfugie pour oublier sa propre misère. Pour l'instituteur, ce qui ruine l'avenir des enfants, ce sont de telles idées obscurantistes par lesquelles les adultes endoctrinent les enfants. N'a-t-il pas raison quand on voit ce qui se passe dans le monde musulman aujourd'hui ?

La réaction du participant, cité plus haut, ne se laisse pas attendre :

Cet emporté, s'il n'avait été le maître envoyer par NotrepayslaFrance, serait depuis longtemps enfourché, écartelé sur une roue de chariot, broyé. Il n'y eut pas d'autre réunion. (1992, p.66)

Face à la divergence d'opinions, c'est la violence qui prend le dessus : *enfourché, écartelé, broyé*. Des termes aussi médiévaux que la pensée dite musulmane est véhiculée par le Coran. Mais cet écart incombe-t-il le texte ou bien les lectures qui enflamment l'ardeur des lecteurs. Un exemple pris de la culture algérienne est qui concerne la chasse déclarée aux chiens que l'on considère comme porte-malheur. Cet exemple s'appuie sur des hadiths disant que les chiens ne doivent pas cohabiter avec l'homme sous le même toit. Sans avoir la présomption de vouloir interpréter les hadiths, cette interdiction n'a jamais eu pour objectif d'éradiquer une espèce animale, mais de préserver l'homme dans un premier temps. Dans la culture algérienne, cette prescription a pris des airs de phobie, voire d'une animosité gratuite : les chiens sont tellement mal vus que le mot lui-même n'est jamais prononcé sans qu'il soit suivi

de l'expression « sauf votre respect ». Qu'un roman de Begag soit intitulé *Les Chiens aussi* n'est pas fortuit : l'image du chien renvoie au mal aimé, celui qui n'a pas de droits, qui vit dans la misère, qui erre sans patrie.

L'extrait qui suit est tiré du roman cité plus haut :

Akim et sa famille ont quitté l'Afrique, il y a belle lurette. Là-bas, les chiens n'ont que les restes des zumains à manger. Ça fait pas beaucoup. Là-bas, il n'y a pas grand-chose pour grossir, alors les zumains font la chasse aux chiens. Ils disent qu'ils portent malheur. [...] Ici, ce n'est pas pareil, quand même. On ne meurt pas de faim. Les poubelles sont des restaurants de luxe. (Begag, 1995, pp.21-22)

La comparaison entre l'image du chien et celle de l'immigré est si évidente qu'il n'y a pas besoin de la rendre plus explicite : l'Afrique, d'où sont originaires souvent les immigrants, les « petites gens » qui veulent vivre en paix sont chassés comme des chiens par les « zumains ». Ils se réfugient alors en Europe pour échapper à la faim et cette dernière leur offre gracieusement ses poubelles que « ces immigrants chiens » considèrent comme des menus gourmets par rapport à leurs conditions en Afrique.

Dans le passage suivant du même roman, le sujet de la nourriture se poursuit cette fois avec un autre thème : celui de ce qui est licite et de l'illicite, de « l'hallal » et du « haram ». Le petit chiot César se fait rosser par des « zumains » pour avoir volé un sandwich-jambon à un enfant. Une fois battu à mort, il les entend discuter : « — *Ils mangent du jambon ? C'est pas interdit par leur religion ?* » (1995, p.46)

Depuis quand les chiens ont-ils une religion qui leur interdit de consommer du jambon ? Ce chiot est une image qui renvoie à un immigré arabe et musulman de surcroît, qui fait tout pour survivre quitte à voler un sandwich au jambon pour ne pas mourir de faim.

Le sexe est plus régi par les coutumes bien qu'en apparence il doive l'être par les textes de la charia dits divins²⁵. Ce qui est permis dans une culture ne l'est pas forcément dans une autre d'où les divergences d'opinions et les différents modes d'éducation qui au fil des décennies s'érigent en dogme considéré par la société comme une affirmation fondamentale, incontestable et intangible. En Algérie, tout ce qui a attrait au sexe est tabou : le mot « sexe » lui-même n'existant pas dans le langage populaire contrairement à la langue académique. Le narrateur évoque le sujet dans un colloque sur le Tabou et le Sacré :

C'était gagné d'avance, j'allais parler de l'éducation ultra-puritaine que j'avais reçue dans ma famille de paysans immigrés d'Algérie, qui prohibait toute allusion aux affaires sexuelle dans l'espace public et privé. (Begag, 2004, p.45)

L'éducation des enfants en Algérie considère que le sexe est un tabou dont on évite d'en parler au maximum et dans beaucoup de famille c'est totalement banni et l'on considère très irrespectueux d'en parler même à titre privé. Tout comme dans la famille, ni l'école ni l'université n'en parlent : avant l'âge, ce n'est pas l'âge, et après l'âge, ce n'est plus l'âge et du coup on n'en parle jamais surtout en pleine puberté. Cette

²⁵ La jurisprudence en Islam, étant une source de législation reposant le plus souvent sur des consensus, que sur un texte explicite.

méconnaissance du sujet fait que beaucoup d'hommes et de femmes se tournent vers la magie et la sorcellerie et le culte des saints afin d'augmenter leurs chances pour le mariage ou la naissance d'enfants : ce qu'on ne comprend pas étant souvent lié, à tort, aux forces occultes qui gèrent la vie. Ainsi le célibat, la stérilité, la frigidité et l'impuissance sexuelle et d'autres poussent les gens à se rendre sur les tombeaux des différents saints pour s'attirer les bénédictions et réaliser leurs rêves de richesse, de mariage et de progéniture. Parmi ces saints, « Sidi el Khier », le protecteur de la ville de Sétif, pour qui la population locale et celle du Constantinois vouent un culte particulier en lui rendant des visites périodiques lors des grandes fêtes musulmanes ou lors du rituel de la « Zerda », un festin solennel en guise d'offrande au saint protecteur.

« À Sétif, les femmes de la maisonnée avaient décidé d'aller en pèlerinage sur la koubba d'un saint où elles avaient coutume de brûler des cierges pour envoûter la sérénité. » (Begag, 1997, p.7)

Farid, le narrateur dans *Zenzela*, raconte cet épisode où les femmes de la famille se sont rendues au mausolée afin de rendre visite au Saint. Après cette visite, il découvre qu'il a le don de faire de prémonition : chose qu'il confirme quand il ressent à Lyon le tremblement de terre qui eut lieu à El Asnam en Algérie et bien qu'il ne croisse pas aux superstitions de sa mère, il se prend pour un voyant.

Cette superstition se trouve dans un autre roman d'Azouz Begag, *L'Îlet-aux-Vents*, un autre roman dont l'action se déroule non loin de

Sétif, où le petit Siloo part avec sa mère dans la ville de Saint Arnaud. À bord du, car il se dit :

« Sur la vitre du car, je lis :

ISSUE DE SECOURS.

NE BRISER QU'EN CAS D'URGENCE

J'ai de la chance d'être bien placé » (Begag, 1992,
p. 31)

Se retrouver à côté de la vitre à briser en cas d'accident et un événement fortuit qui ne présage aucun accident à venir, mais dire avoir de la chance d'y être si près cela relève d'un esprit très superstitieux, la chance étant une manifestation superstitieuse.

La superstition est la religion des âmes faibles, disait Edmund Burke dans *Réflexions sur la Révolution de France*. En effet, cette forme élémentaire de sentiments qui consiste dans la croyance à des présages tirés de phénomènes matériels fortuits comme la salière renversée ou le nombre treize dans le monde occidental ou le fait de manger prochainement de la viande si l'on se mord la langue et de devenir chauve si l'on mâche du chewing-gum le soir dans la culture algérienne, reste un témoin des épreuves qu'a traversées le pays, de ses traditions séculaires et de l'imaginaire populaire où s'entrelacent le sacré et le profane.

La superstition populaire en Algérie et ailleurs dans le monde arabe attribue à l'eau de pluie la propriété de guérir de la sorcellerie bien que cela ne repose sur aucun fondement religieux : le Coran et la tradition du prophète Mohammed ne rapportant aucune utilisation semblable à l'eau de pluie. Les gens se précipitent malgré cela pour remplir des récipients

dès que la pluie commence à tomber, d'autres se servent directement en passant les mains sur l'ensemble du corps comme pour se purifier. Cette pratique pourrait être l'explication à l'étonnement de Zoubir dans *Le Passeport* dont l'action se déroule à Alger : « *Le ciel charriait des cumulus qui s'étaient donné rendez-vous au-dessus de la ville pour l'autopsier. C'était drôle : dans la rue, les gens ne cherchaient pas à éviter les gouttes.* » (Begag, 2000, p.164)

Un autre extrait, mais celui-ci du *marteau du pique-cœur*, semble être l'écho du précédent : « [...] *et puis leur voix change quand s'amène le temps de l'exile, il se met à pleuvoir, ils posent du papier journal sur la tête pour que les grêlons français ne leur fassent pas mal.* » (Begag, 2004, pp. 75-76)

Quand les deux vieux immigrés se mettent à parler de leur « exil » le ciel « français » se met à pleuvoir des grêlons « français » qui font mal comme si ceux d'ailleurs n'avait pas le même effet ? Les gouttes de pluie d'Algérie guérissent de la sorcellerie, mais les grêlons français rendent malades !

Bled

L'intitulé « bled » renvoie à tout ce qui est typique d'Algérie. En argot français, un bled est un petit village, avec connotation péjorative de lieu perdu, sans intérêt. Pour un Algérien immigré ou fils d'immigré, c'est le lieu où l'on est né d'où l'expression « rentrer au bled ». En arabe algérien le mot « bled » d'autre sens cependant : dans certain contexte, il signifie le village natal sans connotation péjorative. Dans d'autres contextes, il est synonyme de centre-ville et les natifs d'une ville sont appelés « Ouled

bled ». Rentrer au bled était le rêve de la première génération d'immigrés, ceux qui ont quitté une Algérie colonisée. Leur présence en France représentait une étape dans leur vie, mais pour leurs enfants, nés en terre d'accueil, cette notion de bled ne s'appliquait pas à eux : c'est un amalgame de sentiments, par moment, contradictoires. Ce concept de « bled » signifie à la fois les origines, l'histoire et l'appartenance à un monde différent ; comme pour dire aux Français qu'ils sont différents d'eux, voire meilleurs. L'accent est mis parfois sur l'exotisme afin de faire rêver « l'autre » et de lui dire : « je viens d'un autre pays aux paysages multiples et chatoyants. Chance que tu n'as pas ». La langue arabe ou amazighe, la culture, le teint et autant de choses sont miroitées devant « l'autre » comme pour l'évincer ou l'attirer. Bled signifie aussi cette fatalité à laquelle on n'échappe pas, cet obstacle qui fait face à l'intégration et à une vie discrète : Mohamed, Abdelkader et Azouz sont des noms difficiles à porter ne serait-ce que sur le plan phonétique et le fait d'alléger la prononciation, fini par créer une autre identité. Le « bled » c'est aussi cet espace géographique et culturel qui a des spécificités qu'on ne retrouve nulle part ailleurs bien que les pays de la rive sud de la méditerranée aient bien des choses en commun. L'une d'elles est évoquée par le narrateur dans le passage qui suit :

Pour la énième fois, Abboué avait parlé de son plan qu'on connaissait maintenant par cœur à la maison : un camion Berliet, expédié en Algérie, Nordine qui fait son service militaire à Alger, il fait la connaissance de douaniers, ça facilite les choses... (Begag, 1989, p.106)

« Connaître des douaniers, ça facilite les choses » selon le narrateur. En effet, lors du passage des frontières algériennes, le recours à cette pratique est très courant surtout si la personne qui voyage ne veut pas être dérangée outre mesure. Il n'est pas question de contrebande, et cela ne concerne en rien notre sujet, mais il s'agit de faire passer parfois un peu trop de cadeaux pour la famille et les amis et dans ce cas, cela rassure de connaître un douanier ou d'en soudoyer l'un d'entre eux. Ces pratiques se répandent dans tout pays où règnent le laxisme et l'impunité ce qui conduit à l'abus de pouvoir. Tout s'obtient alors par des pourboires douteux ou par le procédé du « donnant-donnant » et beaucoup de formalités administratives n'y échappent pas, et souvent pour acquérir un droit tel que le sursis militaire qui fait « galérer » les jeunes diplômés algériens :

À l'époque, j'étais en plein cycle d'études universitaires et ne pouvais m'offrir le luxe de m'absenter deux longues années pour effectuer le service militaire dans une caserne au fin fond du Sahara [...] Pendant plusieurs années, j'avais pu accompagner mes parents dans la traditionnelle transhumance estivale vers Sétif, avec l'assurance de pouvoir ressortir du pays grâce à un sursis militaire [...] » (Begag, 2004, p.135)

La conscription en Algérie est obligatoire pour tous les hommes arrivés à l'âge de 19 ans et n'ayant aucune maladie ni aucun problème physique ou mental. Jusqu'en 2002, il durait 24 mois. Sa durée a ensuite été réduite à 18 mois, puis à 12 mois en 2014 (J.O., 2014, n°48). Cependant, le service militaire constitue encore un obstacle majeur pour

le jeune homme algérien, car il l'empêche de s'insérer dans la vie active : conformément à l'article 7 du Journal Officiel, le citoyen qui ne justifiant pas sa situation régulière vis-à-vis du service national ne peut être recruté dans le secteur public ou privé, ou exercer une profession ou une activité libérale. En raison de la surcharge des effectifs dans les différentes casernes du pays, les jeunes diplômés ne peuvent servir immédiatement sous les drapeaux et doivent attendre leur tour durant une assez longue période qui peut aller jusqu'à cinq ans et parfois plus. C'est à ce niveau que des interventions sont opérées afin d'accélérer la cadence des ordres d'appel ou de cartes de dispenses fournies grâce à de fausses déclarations souvent appuyées par de faux documents (faux dossier médical, faux dossier de soutien familial, etc.). Le narrateur craint de passer son service dans une caserne au Sahara et plus loin dans le même texte, il évoque le Sahara Occidental et le Maroc :

Nous étions dans un pays spécial, habité par des gens spéciaux, et avec mon passeport Gaulois, bariolé de visas fantaisistes du monde entier, je ne passerais pas comme une lettre à la poste. J'avais même un récent tampon du Maroc et on allait me demander des comptes à ce sujet, à cause du contentieux autour du Sahara occidental. » (2004, p.214)

En effet, au lendemain de l'indépendance algérienne, un conflit militaire opposa les forces algériennes aux forces marocaines autour de la question des frontières entre les deux pays. Depuis les années soixante-dix à nos jours, le conflit se transforma en guerre froide autour de la question du Sahara Occidental : le Maroc la considérant comme une partie indiscutable de son territoire, l'Algérie plaidant pour le droit à

l'autodétermination du peuple Sahraoui. En vérité, la relation entre les deux peuples n'est pas aussi mauvaise, bien au contraire, mais ce qui se trame en politique est bien plus ambigu et finit par déteindre sur les esprits. Les circonscrits craignent alors de servir sous les drapeaux dans cette région frontalière qui est considérée comme la plus chaude sur les deux plans : climatique et militaire.

Le régime postcolonial choisit pour l'Algérie une politique socialiste sur le modèle soviétique afin de rompre avec l'impérialisme colonial. Ce choix devient le leitmotiv du président Boumediene qui se rapproche davantage du bloc soviétique et toute la politique de l'état s'y trouve embarquée. Après la révolution contre le colonialisme, l'heure est aux multiples révolutions contre ce qui reste : nationalisation, arabisation et révolution agraire. Le pays devient la Mecque des mouvements révolutionnaires dans le monde, mais la seule révolution dont le pays avait réellement besoin c'était la révolution des mentalités :

« (Monsieur Albercadair) Il dit que le salut de L'Îlet-aux-Vents et de ses habitants est dans la révolution des mentalités. Sinon pas d'espoir de s'en sortir.

La révolution des mentalités ? se demandent les habitants de l'Îlet-aux-Vents. » (Begag, 1992, pp. 63-64)

Dans ce passage de *L'Îlet-aux-Vents*, l'instituteur étranger réunit les parents d'élèves afin de leur expliquer que la vraie révolution est celle des mentalités, car elle est seule porteuse d'espoir. Il leur parle d'une révolution grâce au livre que tout le monde confond avec le Livre c'est-à-dire le Coran. Dans la sourate II verset 2 du Coran, on peut lire « C'est

le Livre au sujet duquel il n'y a aucun doute, c'est un guide pour les pieux ». En effet pour un musulman quand « livre » est évoqué à côté de l'article défini « le », il ne peut s'agir pour lui que du Coran. Annexée au mot « révolution », l'allusion à la révolution islamique en Iran est établie. En effet, beaucoup de mouvements révolutionnaires ont prôné la guerre sainte (le Djihad) au lendemain des invasions coloniales européennes, surtout françaises qui commencèrent sous la monarchie de Juillet avec la Conquête de L'Algérie en 1830.

Le communiqué du 1^{er} novembre 1954 appelle aussi à la restauration de l'État algérien souverain, démocratique et social dans le cadre des principes islamiques²⁶. Après les reformes de 1989 certains partis politiques d'obédience islamiste proposèrent le slogan « l'Islam est la solution » pour combattre la corruption qui gangrène le pays. D'autres prirent les armes face à leurs frères au nom du Djihad contre l'État Taghout (impie) et corrompu. Le pays entre alors dans une phase qui ne serait qualifiée que d'anarchique. Dans le roman *Le Passeport* de Begag, le narrateur n'est pas étonné quand affirme la facilité avec laquelle on peut trouver des armes à feu :

J'ai dit que les barbares n'attendaient pas de nos subtiliser nos armes pour commettre leurs actes de terreur parce qu'il était plus facile de trouver des armes que des brochettes et du lait dans cette ville...
(Begag, 2000, p.101)

L'image est confondante quand il est plus aisé de trouver des choses qui tuent que des choses qui assurent la vie. Le plus étonnant est

²⁶ Consulter en annexe « Le communiqué du 1^{er} novembre 1954 ».

d'entendre, dans un autre passage du même roman, un militaire qui prétend empêcher l'anarchie :

« [...] Puis il reprend un air de résignation :

— Faut bien que quelqu'un assure la sécurité, sinon ce serait l'anarchie dans le pays, non ? » (2000, p.11)

Soudain, le mot « anarchie » dans la bouche du soldat paraît assez faible pour décrire cette situation dans laquelle « il était plus facile de trouver des armes que des brochettes et du lait ». Si cela n'est pas déjà l'anarchie ? Une corruption étant la principale cause de l'anarchie, le narrateur dans *Le marteau pique-cœur* la fait remonter à l'ère Boumédienne où les choses les plus simples ne s'obtiennent que par « le graissage de patte ».

C'était une maison de peu, recouverte d'un carrelage socialiste déprimant, le seul qu'on trouvait en vente du temps de l'Algérie de Boumédienne et qu'on était bien heureux d'acquérir, avec du piston et un bon graissage. » (Begag, 2004, p.158)

Le narrateur évoque ici la construction de la maison au bled qui tarde à cause du manque des matériaux premiers qu'on n'obtient que par des pots-de-vin. Il faut dire qu'à cette époque-là, la production locale était prioritaire et l'importation était sujette au monopole de l'état qui n'importait que ce qu'il jugeait nécessaire et qu'il ne pouvait produire avec ses moyens. Ce monopole de l'état qui n'allait pas au même rythme que la production et la croissance, faisait que pour obtenir certains produits il fallait transgresser l'éthique et la loi. Ce thème de la corruption

est évoqué d'une manière plus crue dans un autre roman de Begag : *Le Passeport*. Dans ce dernier, la corruption arrive à son apogée après l'effondrement du prix du pétrole en 1986, ce qui conduit aux événements du 5 octobre 1988, lesquels événements débouchent sur une série de transformations dans le pays qui aboutissent à l'impasse puis à une « décennie sanglante » de 1991 à 2001. Dans *Le Passeport*, Zoubir El Mouss patrouille avec ses collègues du commissariat et décrit la ville :

Dans ce quartier populaire, les trottoirs, les caniveaux, les façades des immeubles et leurs entrées portaient les marques d'un délabrement rédhibitoires. Des sacs de plastique crevaient à terre, bouches béantes. Visiblement, les gens d'ici ne profitaient pas la corruption généralisée. » (Begag, 2000, p.50)

L'état de délabrement des immeubles dans les quartiers populaires et la saleté des rues indique que l'argent des contribuables n'est pas utilisé à bon escient, mais détourné pour servir certaines personnes :

— rien ne sert de courir, il faut mourir à point... votre combat est vain. Vous servez les intérêts de colonels qui ont ruiné le pays [...] » (2000, p.95)

Le narrateur qualifie les « gens qui profitaient de la corruption » de « colonels qui ont ruiné le pays ». En fait, il aurait peut-être mieux valu dire « généraux », car cette période des années 80 a connu une ascension fulgurante de colonels qui sont passés au grade de général et qui, compte tenu de leurs nouvelles fonctions, ont été accusés à tort ou à raison d'être derrière tous les maux du pays :

La pénurie des médicaments était très préoccupante dans la ville, entretenue par la corruption. [...] La tuberculose était revenue. Et le choléra. [...] Pourquoi n'avais-je encore vu aucun médecin, aucune infirmière ? Je n'étais pas un malade comme les autres. » (2000, p.125)

Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé, l'Algérie avait copié le modelé soviétique, mais que reste aujourd'hui de ce modèle : « *Nous étions loin de la Russie de Moscou sur laquelle l'Algérie des années soixante-dix avait copié son développement économique et son modèle politique.* » (Begag, 2004, p.155)

Même l'utopie des villages socialistes a fini par se volatiliser et lesdits villageois se sont retrouvés encore plus coupés du monde civilisé auquel ils étaient censés y participer et en bénéficier :

Ainsi, les paysans des villages socialistes qui faisaient de l'auto-stop sur les routes de la Révolution devaient rémunérer les chauffeurs auto-stoppés ?

Un monde à l'envers. » (Begag, 1997, p.49)

Certes, l'Union soviétique n'est plus, mais la République de Russie reste un pays qui a son poids économique, politique et militaire, alors que l'Algérie n'a connu d'éclat que pendant une décennie ensuite tout a fini par éclater ; ce qui a été construit entre 1968 et 1978 a été démantelé jusqu'en 1988 puis affaibli, vendu ou brûlé²⁷ durant les années 90.

²⁷ À titre d'exemple Sonitex, qui fut restructurée, l'usine de sidérurgie El Hadjar, qui fut achetée par les Indiens ou encore l'usine de Batna (eau minérale), qui fut incendiée.

C'est à se dire si la Révolution de novembre 1954 a bien récompensé le peuple qui l'a fait passer à la postérité, ou si le peuple a bien compris les enjeux de sa révolution ou bien voulait — il juste essayer autre chose après 132 ans de colonisation ? Cependant, ce qui est vrai est que, sur le plan de la situation sociale, beaucoup d'Algériens, qui avaient immigré avant le déclenchement de la révolution, ont réussi à se faire une meilleure situation que leurs compatriotes restés au bled. Cette situation avantageuse s'est fait sentir après 1963 quand le pays a sombré de nouveau.

Pour le narrateur dans *Zenzela*, avoir une voiture était un privilège que ceux qui vivaient au bled n'avaient pas : de quoi avoir honte selon lui.

« Sétif

J'avais déjà rencontré son sosie dix ans auparavant, aux portes du désert, derrière les monts des Aurès. [...] J'avais un peu honte d'un tel privilège – tant de gens n'avaient pas de moyens de locomotion dans le pays [...] au pays des racines [...] » (1997, pp.44-45)

Ceux qui finirent par avoir un véhicule, se plaignaient toujours du manque des pièces de rechange et devaient recourir au bricolage, « c'était ça, le bled » selon le narrateur :

En remontant dans son véhicule, le chauffeur trempé balbutia pour conclure que c'était ça, le bled, tout du bricolage, il fallait faire avec les moyens du bord, c'est-à-dire rouler sans réfléchir, parce que le bord n'avait pas beaucoup de moyens, lui non plus. (Begag, 2004, p.150)

Le « bricolage » était devenu la devise officieuse du pays. On faisait avec ce qu'on avait et à la manière dont on savait le faire : aucune norme n'était respectée et tout se perdait dans les méandres de la bureaucratie. Tous les vices étaient pratiqués par l'administration et cela même dans des ambassades censées donner une meilleure image du pays. Farid Belgacem, le narrateur – personnage se rend à l'ambassade de « son pays » afin d'acheminer des vivres et des couvertures pour les victimes du tremblement de terre du 10 octobre 1980 qui ravagea la ville d'El-Asnam, à mi-distance entre Oran et Alger, faisant 2 633 morts, des milliers de blessés, de disparus et de sans-abri sur une population de 120 000 habitants. Farid décrit l'ambassade à cette époque-là :

Zone diplomatique

Je me suis rendu à l'embrassade de mon pays, au centre-ville. [...] J'aimais retrouver, au cœur de la capitale des Gaules, l'ambiance épique et épicée du bled [...] (2004, p.113)

Cette ambiance « épicée du bled » est évoquée de manière presque nostalgique :

Les gens qui faisaient la queue aux guichets, les gamins qui couraient dans les couloirs en attendant leurs parents, les hommes âgés accoudés à un coin de mur qui se faisaient remplir leurs papiers par des jeunes, les femmes qui patientaient en salle d'attente, les cigarettes qui se consumaient sous les panneaux où était affiché (en arabe et en français) interdit de fumer [...] (2004, p. 113)

L'anarchie et la bureaucratie sont presque enjolivées dans le récit :

Les agents administratifs en costume cravate arborant un air business class, qui sortaient d'une porte, un dossier à la main, et traversaient la foule, suivis au pas par des paires d'yeux qui épiaient chaque mouvement de paperasserie. » (2004, pp.113-114)

Farid se moquerait-il de « l'embrassade » du pays pour lequel il était accouru ? Azouz Begag, en ventriloque habile ferait-il parler sa marionnette Farid pour critiquer la réalité tout en nous faisant sourire ?

L'Algérie des années 90 faisant moins sourire, le ton du narrateur est moins sarcastique dans *Le Passeport*, le réel est décrit de manière fidèle et cette fois de l'intérieur de l'Algérie. Zoubir El Mouss, policier décrit son quotidien :

De loin me parvenaient les rumeurs de la ville. Surtout des gargarismes de véhicules encombrant les boulevards et leurs klaxons de colère. [...] Puis je suis allé à la salle de bains, l'idée de prendre une douche d'eau chaude me ranimait. Je me suis installé sous le robinet, j'ai tourné, rien n'est venu. [...] Hélas, les coupures d'eau étaient fréquentes dans la ville [...] (Begag, 2000, p.88)

De son appartement à l'hôpital où il est admis, c'est le même sentiment de manque qui se transforme en angoisse : l'hôpital manquait de médecins comme le robinet manquait d'eau. « *Pourquoi n'avais-je encore vu aucun médecin, aucune infirmière ? Je n'étais pas un malade comme les autres. L'angoisse était de retour au pays.* » (2000, p.125)

Effectivement, l'état des hôpitaux algériens durant les années 80 et 90 laissait à désirer. Tout manquait à l'appel : de l'oreiller au fil de suture en passant par le tomodynamomètre (scanneur) et l'aide-soignant. Une situation angoissante pour le personnage du récit qui, après avoir échappé à un attentat, se réveille dans un hôpital où il ne voit aucune équipe médicale, c'est à se demander s'il s'agit vraiment d'un hôpital ou d'un traquenard dans lequel il serait tombé : un endroit isolé où ceux qui avaient attenté à sa vie pourraient continuer leur travail plus tranquillement de jour comme de nuit. Cette pénurie ne touchait pas uniquement les hôpitaux ; la vie de tous les jours manquait aussi de tout.

Pour parler de la vie d'un Algérien entre l'Algérie et la France, Begag fait appel à l'allégorie animale où l'immigré algérien passe pour un chien dans son roman *Les Chiens aussi* :

Akim et sa famille ont quitté l'Afrique, il y a belle lurette. Là-bas, les chiens n'ont que les restes des humains à manger. Ça ne fait pas beaucoup. Là-bas, il n'y a pas grand-chose pour grossir, alors les humains font la chasse aux chiens. Ils disent qu'ils portent malheur. [...] Ici, ce n'est pas pareil, quand même. On ne meurt pas de faim. Les poubelles sont des restaurants de luxe. (Begag, 1995, pp. 21-22)

Le narrateur étant à la fois homme-chien, les deux aspects sont mêlés, mais ne se confondent pas. Quand c'est l'humain qui parle, il évoque le départ de l'Afrique à cause de la faim, mais quand c'est l'animal, il se plaint d'être chassé par les humains. En France, les choses sont différentes : les gens mangent bien à tel point que « les poubelles sont des restaurants de luxe », on n'y meurt pas de faim en France. En

Afrique²⁸, les gens ne grossissent pas, car ils ne mangent pas à leur faim et si cela ne leur plaît pas, il y a toujours quelqu'un pour le leur rappeler :

Les clients se sont tournés vers elle.

— Oh non, non, retenez-moi ! elle (la propriétaire du bar restaurant) disait. Vous allez me tuer avec vos conneries. Des chiens qui font la révolution avec les immigrés ! Mais c'est du délire. Déjà vous êtes vivants et vous avez de la bière et de la bouffe, vous devriez vous la fermer ! Regardez ce qui reste de vos pays du soleil ! » (1995, p. 62)

Dans *Le marteau pique-cœur*, le narrateur reprend la même idée :

Tu as vu des gens obèses en Algérie ? Le jour où les gens seront gros, les poules auront des dents ! Comment tu veux te nourrir convenablement avec l'équivalent de cent euros par mois pour la famille ? » (Begag, 2004, p.190)

En effet, le salaire national minimum garanti est de 18 000 dinars par mois (soit moins de 140 euros). Cela dit, des centaines de milliers de handicapés doivent aujourd'hui (2017) vivre avec une allocation de 5 000 dinars par mois (soit moins de 50 euros). Près d'un million de retraités vivraient avec moins de 10 000 dinars par mois (soit moins de 100 euros). Un nombre considérable, et indéterminé de chefs de famille, des chômeurs, des veuves sont sans emploi et sans aucun revenu connu avec des enfants à charge.

²⁸ Le narrateur sous-entend l'Algérie, qu'il qualifie de pays du Bonheur

Cette situation pousse des gens à travailler dans n'importe quelle activité quitte à demander la charité pour vivre. Les chômeurs porteurs de diplômes universitaires, après être passés par l'incorporation, finissent par attendre des années avant de pouvoir trouver un travail qui peut leur permettre de subvenir à leurs besoins et dans le meilleur des cas fonder une famille. C'est l'exemple dont parle le narrateur dans l'extrait qui suit :

Le garçon s'avérait un puits de connaissance, doublé d'un comédien, n'hésitant pas à faire appel à ses talents de conteur pour captiver son auditoire. Farid était subjugué. Il n'avait jamais vu ce visage culturel de l'Algérie. » (2004, p.211)

Il s'agit sûrement ici d'un jeune diplômé en histoire qui s'est improvisé guide touristique afin de gagner sa vie. Le narrateur termine sur une note patriotico tragicomique : « [...] *c'est l'Algérie. Je l'ai en moi. Seuls les adeptes du yoga et de la plongée en apnée peuvent y survivre.* » (2004, p.225)

4.2.« L'AIR » : DE L'ÊTRE À L'APPARTENANCE.

Vivre en France est une expérience qui diffère d'une personne à une autre : l'Européen qui s'expatrie pour aller à la rencontre d'une autre culture et apprendre une autre langue ne ressemble en rien à l'Algérien qui part pour améliorer sa condition de vie et qui aspire au retour. Le « beur », lui, vit le supplice de l'écartèlement ; ayant reçu les valeurs de la société occidentale française sur des soubassements d'une éducation orientale, musulmane et de surcroît maghrébine, il ne peut s'intégrer

qu'en s'allégeant de son héritage ancestral qui représente son passeport génétique dans ce nouveau monde, c'est-à-dire une chose à laquelle il ne pourrait y renoncer quand bien même il le voudrait.

Communauté

La communauté est cet ensemble de personnes unies par des liens d'intérêts, des habitudes communes, des opinions ou des caractères communs. Pour les protagonistes de notre corpus, la communauté, c'est cette entité qui les empêche de s'intégrer pleinement dans la société d'accueil, qui notifie leur différence et leur appartenance.

La communauté d'un fils d'immigré algérien est celle de ses parents : d'abord, la grande famille ensuite, les gens de leur ville natale puis celle de leur pays et enfin tous les gens qui parle nativement la même langue qu'eux, c'est-à-dire l'arabe.

Dans *Le Gone du Chaâba*, le premier roman de Azouz Begag, c'est le lieu d'habitation qui dicte son rythme au récit : un bidonville habité par des Algériens venus d'El Ouricia, village natal des parents du petit Azouz. La communauté dans ce cas de figure partage un espace géographique et des conditions de vie qui les forcent à être solidaires. C'est le cas de cette femme du Chaâba qui vient, à la sortie des classes, demander au petit Azouz d'aider son fils dans ses devoirs d'école :

Je commence à comprendre pourquoi elle est venue vers moi.

Nous sommes tous des Arabes, non ? Pourquoi vous ne vous aidez pas ? Toi tu aides Nasser, lui il t'aide, etc.

[...] Elle m'implore au nom de son fils, au nom de notre origine commune, au nom de nos familles, au nom des Arabes du monde. (Begag, 1986, pp.74-75)

Dans cet extrait, la dame demande de l'aide pour son fils en jouant sur la fibre de l'origine arabe. Ce discours est toujours employé en terre d'accueil : c'est cela que d'appartenir à la communauté.

- T'es pas un Arabe, toi !
Aussitôt, sans même comprendre la signification de ces mots, je réagis :
- Si. Je suis un Arabe !
- Non, t'es pas un Arabe, j'te dis !
- Si, je suis un Arabe !
- J'te dis que t'es pas comme nous ! » (1986, p. 90)

Dans l'extrait précédent, un des camarades du petit Azouz lui dit qu'il n'est pas Arabe, car ce dernier réussit à obtenir de bonnes notes à l'école : appartenir à la communauté, c'est rester avec le troupeau. En cela, Nietzsche disait : « Veux-tu avoir la vie facile ? Reste toujours près du troupeau, et oublie-toi en lui ».

Le troupeau possède également ces avantages : se soutenir les uns les autres et pas question de service entre ses membres, il s'agit d'abord de devoir.

— Non, non Bouzid, je te dois quelque chose. Tu m'as accueilli ici avec ma famille pendant des années. Tu m'as trouvé un travail chez ton patron, et je ne t'ai jamais donné un dinar pour te remercier. »
(1986, p.133)

Dans ce passage, un des habitants du Chaâba cède du mobilier dont il n'a plus besoin au père du petit Azouz pour le gratifier des services rendus au long des années. Ce dernier refuse, car pour lui c'est plus un devoir qu'un service et dans la culture algérienne cela est considéré comme une insulte que de donner de l'argent à l'encontre d'un service que l'on fait de bon cœur envers les gens que l'on connaît ou pas. C'est le cas de cette collecte que Farid, dans *Zenzela*, organise pour les victimes du séisme d'El Asnam de 1980 envers lesquelles il ressent une appartenance au nom de l'humain avant celle de la communauté et pour cela il y sensibilise même les pieds-noirs du grand Maghreb :

J'allais organiser une collecte, solliciter les vingt-cinq mille habitants des immeubles, parler de solidarité entre les peuples de la terre. Ici habitaient beaucoup de pieds-noirs d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Tous avaient encore des odeurs de cumin, de jasmin, d'anisette et de kemia dans les narines de leur mémoire. » (Begag, 1997, p.69)

La solidarité entre pieds-noirs ne se limite pas qu'aux catastrophes naturelles, mais se manifeste aussi dans les simples gestes quotidiens tels que les divers achats :

— Allez-y, profitez, je vous arrange ! chuchote en arabe le marchand comme s'il faisait déjà des faveurs particulières à ma mère.

Puis en français, il dit en me regardant et en plaisantant :

— Si tu trouves mieux sur le marché que chez Bensimon, Allah il m'allonge le nez.

[...] — Trente francs le mètre... parce que t'es du pays, dit-il. » (Begag, 1989, pp. 48-49)

Dans cet extrait, le petit Béni accompagne sa mère au marché où une foule de commerçants étalent leurs articles et crient à tue-tête leurs slogans commerciaux. Parmi ces marchands, un certain Bensimon qui correspond au stéréotype du commerçant Juif qui vivait au Maghreb, parlant l'arabe et jurant comme eux. Ce Bensimon et le représentant à lui seul d'une communauté qui, aujourd'hui, fait profil bas pour des raisons à la fois religieux et historiques.

La présence de la communauté juive en Algérie est antérieure à la colonisation française²⁹ et l'implication des « israélites » dans la conquête est attestée historiquement à travers « l'affaire Bacri et Busnach ». En effet, les juifs ont dû quitter le Moyen-Orient lors des différentes persécutions dont ils ont été les victimes à travers les siècles depuis le chapitre de l'Exode biblique à la Shoa en passant par le premier exil à Babylone. Leurs pérégrinations les ont conduits à se disperser à travers le monde lors des deux diasporas. Une grande partie de juifs maghrébins est arrivée lors de l'expulsion des juifs d'Espagne par les souverains catholiques, après la chute du royaume de Grenade qui a marqué la fin de la Reconquista en 1492. La relation entre Juifs, Arabes et Berbères à travers les siècles n'est pas étudiée en profondeur et la situation au Moyen-Orient complique même jusqu'à l'étude de ce chapitre de l'histoire. L'origine même de cette communauté est sujet de polémique entre ethnologues et historiens : pour certains, il s'agit de familles venant

²⁹ Les tablettes en hébreu retrouvées en Libye et au Maroc attestent de la présence de Juifs issus de Judée.

du Moyen-Orient et qui se seraient établies au Maghreb et auraient converti des Berbères à leur religion. Pour d'autres, il serait question d'une immigration de quelques tribus qui se seraient installées en Afrique du Nord et leurs descendants seraient les représentants de cette communauté en Algérie.

Origines et appartenance

Si j'avais découvert la nation algérienne, je serais nationaliste et je n'en rougirais pas comme d'un crime. [...] cette patrie n'existe pas. J'ai interrogé l'histoire, j'ai interrogé les vivants et les morts, j'ai visité les cimetières, personne ne m'en a parlé.

(Abbas, F., 23 avril 1936)

En effet, l'origine des Algériens est très disparate étant donné que cette région géographique est un carrefour dans lequel se sont brassées diverses ethnies. La difficulté de dire d'où viennent exactement ces populations dénote qu'elles sont très anciennes, cela dit, le panorama linguistique depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui atteste de l'existence de deux grandes identités culturelles qui composent l'Afrique du Nord : celle des Berbères et celle des Arabes.

Azouz Begag pourvoit ces textes de personnages qui appartiennent à plusieurs sphères identitaires qui s'entrecroisent et parfois se mêlent les unes dans les autres. Ces sphères identitaires se révèlent et se développent au fur et à mesure que l'on avance chronologiquement dans le corpus, c'est-à-dire depuis son premier roman *Le Gone du Chaâba* jusqu'au dernier de notre choix. Les héros des romans de Begag sont des Berbères Afro-Méditerranéens arabisés et Algériens de par leur double nationalité que leur confèrent les Accords d'Évian d'une part et la loi française du droit du sol de l'autre part. Cette « quadruple appartenance » se reflète dans ce que disent les protagonistes pour s'identifier ou identifier l'autre.

Dans les textes de Begag les dialogues et les descriptions sont parsemés d'éléments qui renvoient à cette « quadruple appartenance » en

se basant surtout sur la composante « arabe » que le personnage principal assume pleinement.

Une dame arabe a franchi le portail de l'entrée principale. Elle se dirige vers moi. Son accoutrement attire les regards. Après m'avoir salué en arabe, elle me parle à voix basse comme si elle avait peur d'être surprise par quelqu'un. (Begag, 1986, p.74)

Dans cet extrait, le petit Azouz est abordé par une dame qu'il devine arabe à son « accoutrement » ; elle s'adresse à lui en « arabe » en espérant compter sur lui pour donner un coup de main à son fils en classe : « *C'est bien toi le fils de Bouzid d'El-Ouricia ? [...] J'habite moi aussi à El-Ouricia.* » (1986, p.74)

Appartenir au même village dont sont originaires les parents de Azouz, assure à la dame un ascendant sur lui qu'il ne comprend pas très bien : on ne doit pas tricher en classe et aider un camarade juste parce que sa mère vient du même village que ses parents, mais Azouz regrette son refus et craint d'être accusé de faux frère si ce n'est que sa sœur Zohra le rassure.

L'appartenance multiple facilite la création de réseau relationnel qui rend les aléas de la vie plus prévisibles, et même, contrôlables parfois, mais quelques fois le choix de se dire arabe inscrit la personne dans une catégorie ethnique dont il faut assumer aussi les tares. Être Arabe c'est assumé de dire être contre l'État d'Israël implanté sur des terres d'Arabes Palestiniens depuis 1948 et durant le conflit arabo-israélien de 1967 dire en France être contre Israël revient à dire être un antisémite. Loin de toutes ces considérations, le petit Azouz assure aux frères Taboul qu'il est

juif comme eux (les juifs étant plus forts que les Arabes durant la guerre des Six Jours) :

Je suis juif ! dis-je, convaincu.

Les deux Taboul manifestent leur satisfaction.

Je savais qu'ils étaient juifs, car, à la télévision, on n'entend plus parler que de la guerre de Six Jours entre Arabes et Israéliens d'ailleurs, fréquemment, l'aîné traite son frère de "sale Arabe" lorsqu'il veut l'injurier le plus gravement possible. (1986, p.182)

Se dire être arabe signifie pour lui être faible donc il feint d'être juif né en France et donc il serait Français ce qui n'arrange pas non plus ses affaires :

À l'école Léo-Lagrange ; les Arabes de la classe me traitaient en faux frère, parce que je n'étais pas dernier avec eux. Et ici, les Français ne vont pas tarder à jaser sur mon compte, parce que Loubon et moi nous avons l'Algérie en commun. Mais je ne les crains pas. J'ai un peu honte, c'est tout. (1986, p. 211)

Avoir honte d'être Arabe puis d'être Algérien donne le sentiment de « ne se sentir chez soi nulle part, mais bien mal presque partout »³⁰. Cette honte réapparaît dans *Le marteau pique-cœur* que nous considérons comme suite du « Gone » où le petit Azouz a grandi, est devenu un grand écrivain qui rentre en Algérie pour enterrer son vieux père :

Où en étions-nous ? Ah oui, et la discussion reprenait sur les difficiles conditions de vivre en Algérie, la

³⁰ Georges Perec « l'Utopie villageoise »

honte des Arabes qui laissent les Palestiniens se faire massacrer par Sharon, les avions qui s'étaient crashés sur le World Trade Center. » (Begag, 2004, p. 170)

Ce sentiment de honte a mûri avec l'âge et l'écrivain Azouz l'exprime différemment : la honte de n'avoir rien fait ou d'avoir tout fait de travers.

L'Algérie, grand pays défenseur de la cause palestinienne depuis toujours, se bat avec ses propres démons intégristes ; l'Égypte victorieuse de la Guerre de 1973 signe à Camp David en 1979 des accords qui assurent le retrait des forces israéliennes armées du Sinaï au détriment des Palestiniens qui se feront massacrer dans les camps de Sabra et Chatila en 1982 sur ordre de Ariel Sharon, alors ministre israélien de la Défense. En 2000, ce dernier déclenche par sa visite délibérée à l'Esplanade des mosquées la deuxième Intifada qui le propulse au poste de Premier ministre d'où il continue à massacrer les Palestiniens sous prétexte de combattre le terrorisme palestinien qui devient international après les attentats du WTC en 2001. Tous ces événements que Azouz évoque dans *Le marteau pique-cœur* reflètent plus sa colère contre son origine arabe, son incapacité à défendre les terres arabes cache au fond de lui une autre incapacité : celle de défendre sa propre famille quand il comprend que sa femme le trompe avec son ami palestinien Marwan. Dans *Béni ou le Paradis privé* ce sont les parents du protagoniste qui font valoir la composante arabe dans la famille par l'usage qu'ils font de la langue du « Coran » :

À chaque occasion, il ne manquait pas de questionner la définition du moindre petit mot qu'il ne comprenait pas. C'était fatigant. Surtout quand on regardait le journal à la télévision. Quand le présentateur parlait des Arabes ; du pétrole, de l'Islam, de l'Algérie, il nous disait à tous de nous taire, fixait avec la plus grande attention les lèvres du journaliste pour ne pas perdre un seul mot [...]
(Begag, 1989, p.30)

Béni décrit son père qui, ne comprenant pas le français pendant le JT, demande à ses enfants de lui traduire tout ce qui concerne le monde arabe dans les clichés français c'est-à-dire le pétrole et l'Islam. Pour la mère, c'est un autre sujet qui la préoccupe ; la bru :

« Ma mère insiste encore une fois, en arabe

— Tu sais, il vaut mieux une fille un peu grasse et de très bonne famille, qu'une fille malade. » (1989, p.110)

La mère de Béni insiste, en arabe, car c'est la seule langue qu'elle parle, mais c'est aussi la gardienne incontestée des traditions dans la famille : parler une autre langue que l'arabe serait un sacrilège comme c'est le cas de beaucoup de traditions que la modernité tente d'effacer malgré l'acharnement des mères à les sauvegarder au nom du sacré.

Quittons la composante arabe, mais sans quitter le sacré qui revient cette fois dans l'image du mausolée de Sidi El Khier qui symbolise l'attachement des habitants de Sétif aux hommes saints de l'Islam ; ce creuset où fusionnent beaucoup de cultures et notamment : l'arabe et le

berbère. Ces deux composantes se côtoient depuis les conquêtes musulmanes, et, comme c'est le cas dans toute coexistence, chacune des composantes s'est enrichie au contact de l'autre. Un exemple nous est fourni dans cet extrait : « [...] *Un mausolée massif remplissait le centre de la pièce, haut d'un mètre cinquante, nappé de fastueux tapis persans et berbères.* » (Begag, 1997, p.9)

Bien que le tapis berbère authentique ne descende pas des tapis persans, la similitude de certains motifs indique des racines communes, qui remontent au néolithique d'Asie Mineure. Création artistique de la femme berbère, le tapis reproduit des phases de la vie féminine et l'expérience de sa vie sexuelle : de la vierge à la mère en passant par l'union avec l'homme (Barbatti, B. 2016). Cette union expliquerait sans doute la présence de ces tapis dans le mausolée du saint homme, ces lieux étant généralement exclusivement masculins. Les formes stylisées que les femmes reproduisent scrupuleusement renvoient à leur culture (rivière, fleurs, étoiles, etc.) de même que les tatouages et les motifs peints ou gravés sur les poteries :

Sur ses tempes et au beau milieu de son front, elle porte les marques bleues de deux remarquables tatouages que lui avait tracés le marabout du bled, lorsque, très jeune, elle avait perdu la vue. [...] (1997, pp. 48-49)

Les montagnes hébergent des communautés ayant des cultures et des traditions anciennes, et sont des lieux de culte religieux, de pèlerinage et de rituels dans le monde entier. L'Algérie n'échappe pas à la règle et ses Berbères occupent des régions montagneuses depuis des siècles. Les

montagnes, étant à l'origine de sources et de rivières, ont été vénérées à travers les âges comme étant les maisons des dieux³¹. Les montagnes ont aussi marqué le contenu de certaines religions³² et de certaines légendes comme celle de Yemma Gouraya à Bejaïa. L'isolement, dû aux barrières topographiques accidentées, a contribué à garder intactes un grand nombre de cultures différentes dont sont issues diverses langues qui attestent de leur ancienneté³³ : « [...] Parfois, un vieux chibani, un ancien habitant de la montagne originelle en Petit Kabylie, s'avance jusqu'à moi pour m'embrasser... » (Begag, 2004, p.93)

Cette montagne originelle dont parle Azouz l'écrivain dans *Le marteau pique-cœur* pourrait être les Babors, qui sont une chaîne montagneuse au nord de l'Algérie, constituant l'essentiel de la petite Kabylie. Les gens de la région parlent le kabyle de manière exclusive surtout s'ils ne sont pas allés à l'école ou l'on apprend l'arabe :

Mais Lunettes de Prof ne comprend pas un traître mot du montagnard du Djurdjura, il me réclame du secours, désorienté, avant de revenir à mon père.

— Fils... livre... bon !

Il parle en petit nègre. » (Begag, 2004, p.80)

Les vieillards « qui descendent de la montagne » ne parlent que le kabyle qui reflète leur identité certes, mais aussi leur opiniâtreté ou leur

³¹ Le Mont Olympe

³² Le Mont Sinäï

³³ Les montagnes abritent une incroyable profusion de langues. Par exemple, le ladin, une ancienne langue romane, est encore parlé par environ 30 000 personnes dans les Dolomites, la chaîne montagneuse au nord des Alpes italiennes. Dans les montagnes du Caucase, on compte plus de 50 groupes ethniques, chacun avec sa propre tradition en architecture, art et habillement, et au moins 37 langues indigènes y sont parlées.

ingénuité. Parler à un montagnard de livres revient à négocier l'achat d'un réfrigérateur au pôle Nord, avec un Esquimau. Dans ces souvenirs, « Azouz l'écrivain » raconte cette rencontre entre son père et un individu sur marché aux puces, du côté des bouquinistes, où ce monsieur à lunettes, vraisemblablement un intellectuel, veut faire comprendre au père de Azouz, alors tout jeune, l'importance du livre et de la lecture. Cette culture étant absente chez la génération des Algériens de l'après indépendance, il serait difficile de constater sa présence chez la génération de « l'Algérie française » bien que cela paraisse paradoxal, étant donné que les parents non instruits font en sorte que leurs enfants le deviennent, mais dans certains cas, les conditions sociales se dressent contre eux : à choisir entre l'instruction et la vie active, la question alors ne se pose même pas.

C'est contre ces conditions de vie que des Algériens issus du Parti du Peuple Algérien (PPA) se sont révoltés en novembre 1954 dans la région de l'Aurès, combattant le colonialisme sous la bannière qui deviendra, à l'indépendance du pays en 1962, le drapeau de l'État algérien. Dans *Le marteau pique-cœur*, le narrateur évoque cette brise qui souffle sur les montagnes de l'Aurès :

Un drapeau algérien flottait fièrement à l'entrée en
faisant miroiter son teint vert dans le bleu du ciel.
[...] Dans le ciel, le drapeau algérien avait cessé
d'onduler. La brise s'en était allée de l'autre côté des
montagnes des Aurès qui bordaient une partie de
l'aéroport. » (Begag, 2004, pp.215-217)

Ce sentiment d'appartenance à l'Algérie révolutionnaire est très présent dans les romans de Azouz Begag, les voix des protagonistes le scandent haut et fort, et ce, depuis les premières années de la colonisation française :

Je descends de mes arbres avec l'histoire de Soufian coincée dans mon short. Je n'arrive pas à croire qu'elle est vraie, que le valeureux chef de Bledna était un ancêtre d'Albercadair. J'aurais tellement aimé qu'il me le dise de sa propre bouche.

C'est trop tard, fils. (Begag, 1992, p.151)

Dans ce passage, Siloo raconte l'histoire d'une révolte populaire qui s'était déroulée dans la région des oasis. Soufian, le valeureux chef de Bledna, était l'ancêtre d'Albercadair³⁴ quand on sait que l'émir Abdelkader, à qui le narrateur fait allusion, a commencé la lutte contre la présence des Français à partir de 1832, on a le droit de se poser la question : qui était cet ancêtre qui a combattu les français ? Cela est sans doute une autre allusion aux combats que les habitants de l'Algérie ont toujours menés contre les envahisseurs, et ce depuis l'Antiquité et jusqu'à nos jours. Cette aspiration à la paix on la retrouve dans *Dites-moi bonjour* quand le narrateur lit une plaque commémorative dans les méandres du métro :

Elle indique que "Dans cette station, le 8 février 1962, neuf personnes ont été tuées par la police lors d'une manifestation pour la paix en Algérie". J'entends leurs fantômes scander encore "Paix en

³⁴ Patronyme forgé par Begag, expliqué en note 24 de ce travail.

Algérie ! Non au colonialisme ! Algérie algérienne !”

(Begag, 2009, p.113)

Ces fantômes de martyres Algériens disent tout haut ce qui hante l’inconscient collectif algérien : la paix ce que les Algériens appellent “l’hna”³⁵, une Algérie qui rassemble, une Algérie pour tous :

- Vous ne connaissez pas Jules Roy³⁶ ?

- Non, m’sieur.

- Alors prenez vite ce livre. Je vous le donne. Jules Roy est un Algérien comme nous, un très grand écrivain de l’Algérie.

[...] j’ai confié à mon père que mon professeur pied-noir m’avait donné un livre qui parlait de l’Algérie.

Il a dit :

- C’est un bon broufissour, ça ! (Begag, 1986, pp.207-208)

Ce passage illustre cette idée d’une Algérie pour tous : le petit Azouz qui change d’école apprend que son instituteur est un pied noir qui aime l’Algérie est les Algériens, il lui fait connaître Jules Roy, un autre Algérien qui a défendu l’idée d’une Algérie indépendante aux cotes de son ami Albert Camus. Curieusement, cette idée d’une Algérie qui rassemble les Algériens ne s’est pas réalisée sur le sol algérien, mais en France où les pieds noirs, les juifs d’Algérie, les premiers immigrés et

³⁵ En prononçant le h comme dans home en anglais

³⁶ Son parcours intellectuel, après l’armée, a été très marqué par sa rencontre avec Albert Camus dont il admirait l’intelligence et qui lui a fait prendre conscience de la question coloniale en Algérie. Son engagement en faveur de l’indépendance de l’Algérie lui vaut des menaces de mort envoyées par L’OAS. Son engagement anticolonial s’était déjà affirmé lors de la guerre d’Indochine. Jules Roy est invité dans l’émission Italiques de la deuxième chaîne de l’ORTF, le 17 février 1972, à l’occasion du dixième anniversaire de l’indépendance de l’Algérie. (Wikipédia)

ceux de l'après-indépendance se sont rencontrés pour former une nouvelle communauté multiethnique autour d'une terre natale, l'Algérie qui réunit même ses propres enfants :

- Lui, c'est Kamel, dit Ali.

Je lui tends la main et il me demande :

- T'es d'où, en Algérie ?

- Sétif. Et toi ?

- Oran." (Begag, 1986, p.180)

De jours de marché en jour de marché, elle finit par se retrouver au milieu d'un groupe de femmes algériennes, et à chaque fois qu'elle briquait l'appartement, ce n'était plus pour pousser le temps, mais pour préparer leur arrivée lors des visites. L'une était de Sétif, comme nous, une autre de Bou-Saada dans le Sud, une autre de Tlemcen dans le Nord, une autre encore de Constantine. [...] (Begag, 1989, p.57)

Examinons ces trois passages :

Cet amour du "pays" se transmet culturellement et devient dans les temps d'adversité, le point de ralliement de tous, en dépit des divergences. Les deux passages bien qu'ayant été extraits de deux romans différents, reflètent la même idée que nous avons développée plus haut ; une Algérie qui rassemble tout le monde est surtout quand elle est blessée, personne ne résiste à son appel, telle une mère, mais n'est-elle pas la mère patrie ? [...] Lorsqu'il dit : l'Algérie est en deuil, j'ai compris qu'il s'adressait à moi. J'ignorais s'il posait une question ou faisait un diagnostic, s'il se réjouissait de

ce malheur ou compatissait avec les victimes.

(Begag, 1997, p.70)

Quant à mon autre pays, la fierté de le servir enfin me faisait monter les larmes aux yeux. (1997, p.96)

Et moi, je faisais des essais de voix dans le combiné pour lui enseigner la façon d'économiser ses décibels : « Un, deux, trois. Un, deux, trois... One, two, fri, vive l'Algérie ! » (1997, p.108)

Ces trois passages extraits de *Zenzela* illustrent l'amour que porte le narrateur Farid pour un pays dans lequel il n'est pas né, où il n'a pas d'amis, mais un pays qui lui fait monter les larmes aux yeux. Ces mêmes larmes, nous les retrouverons dans les yeux d'un autre personnage, le narrateur du *Marteau pique-cœur*, "l'écrivain algérien" qui vit en France et qui revient au *Bled* pour l'enterrement de son père :

Je n'avais aucun moyen de prouver que Louisa était vraiment ma fille, c'était un constat, de ma seule responsabilité. Voilà un vrai pays démocratique ! Bravo les gars ! Que dis-je ? Pas les gars, les frères ! Je le relance quand même, ému aux larmes. Je veux l'entendre dire que je suis écrivain algérien, connu et reconnu, que mon père enterré sous cette terre fait définitivement de moi un enfant d'ici. (Begag, 2004,p.228)

Cet extrait est très intéressant, car il relie la paternité à l'appartenance. Le sentiment d'appartenance constitue l'un des aspects de l'identité et donc du sentiment de Soi. Le sentiment d'appartenance prend ses sources « dans la relation primitive du nourrisson avec sa mère, puisqu'on sait que, dans son état premier, le nourrisson ne se distingue

pas de sa mère », et découle tout autant du fait que l'être humain est un être social (Mucchielli, 1986, p.49)

Pour l'adulte, le sentiment d'appartenance est avant tout ce qui définit l'image qu'il projette dans la société, c'est-à-dire son statut. Selon le sociologue Guy Rocher, « Appartenir à une collectivité, c'est partager avec les autres membres assez d'idées ou de traits communs pour se reconnaître dans le « nous » (Rocher, 1968, p.124)

Le sentiment d'appartenance ne peut pas se former isolément chez l'individu. Pour pouvoir partager ses idées avec les autres membres, l'individu doit être d'abord accepté et reconnu par ces derniers. Dans notre cas, Azouz *l'écrivain algérien* cherche à être reconnu par les autorités algériennes afin qu'ils lui reconnaissent la paternité de sa fille en s'appuyant sur l'appartenance de son père à lui à l'Algérie par le fait qu'il y soit enterré. Si son père est enterré en Algérie, cela prouve bien qu'il est algérien et par là Azouz prouve aux autorités qu'il est lui-même algérien en espérant qu'ils le traitent en frère et ainsi ils lui permettront de faire entrer sa fille sur le territoire national algérien, alors que rien ne prouve qu'elle soit sa fille et encore moins qu'elle soit algérienne.

Cette appartenance est perçue par certains et dans quelques situations comme une marque de pureté du sang : un berbère musulman et d'Algérie ne peut et ne doit épouser une Française sous peine de salir le nom de la famille et de contaminer le sang de la race ! Telle est la vision des choses selon les parents dans les romans de Begag.

[...] c'est des Françaises que vous voulez, bandes de chiens ! Vous voulez salir notre nom, notre race !

Debout sur ses deux jambes d'Algérien, de musulman, de paysan sétifien, de maçon acharné et fatigué, il a insulté pendant encore longtemps toute sa vie, sa famille et la France. (Begag, 1989, p.109)

Ma mère insiste encore une fois, en arabe

— Tu sais, il vaut mieux une fille un peu grasse et de très bonne famille, qu'une fille malade. Et puis qu'est-ce que ça veut dire "trop blanche", tu vas pas nous dire que tu préfères les carlouchettes aux belles fleurs, aux gazelles blanches ! (1989, p.108)

Cette pureté du sang tant convoitée par les parents pour des motifs idéologiques ou esthétiques conduit parfois à certaines extrémités telles que le racisme envers les noirs.³⁷ Décrivant une rencontre entre femmes du pays, *Béni* s'arrête sur l'attitude de certaines d'entre elles qui se croient meilleures, car venant du *Nord* elles ressemblent plus à des européennes qu'à des africaines qui viennent du *Sud* du pays :

L'une était de Sétif, comme nous, une autre de Bou-Saada dans le Sud, une autre de Tlemcen dans le Nord, une autre encore de Constantine. [...] Encore une qui croit qu'elle vaut mieux qu'une autre parce qu'elle a la chance de ne pas ressembler à une Africaine ! Heureusement, c'était pas mon genre de femme. (1989, p.57)

Béni met en avant deux images qui s'opposent : la femme algérienne qui vient d'Afrique et qui se croit meilleure qu'une femme « noire » face à la jeune fille blonde qui s'appelle France et qui ne se

³⁷ Nous évoquerons ce sujet dans la partie III, chapitre 2 de ce travail.

refuse pas à son amitié ou comment peut-on être à la fois victime de racisme et le pratiquer ?

Dans les extraits qui suivent, l'immigré est *décrit* comme victime du racisme en France : quand il ne comprend pas la langue, on s'adresse à lui « en petit nègre ».

Dans cette géométrie aux dimensions si extravagantes, la France faisait figure de petit coin de terre, et l'Algérie, mon autre fontaine identitaire, de petit bac à sable blanc.

— Fils... livre... bon !

Il parle en petit nègre. (Begag, 2004, p.13)

Toutefois quand il comprend la langue, on s'adresse à lui comme on s'adresse à un chien et pas n'importe quel chien, un chien qui débarque avec toute sa famille des terres d'Afrique :

Akim et sa famille ont quitté l'Afrique, il y a belle lurette. Là-bas, les chiens n'ont que les restes des zumains à manger. Ça fait pas beaucoup. Là-bas, il n'y a pas grand-chose pour grossir, alors les zumains font la chasse aux chiens. Ils disent qu'ils portent malheur.

[...] Ici, ce n'est pas pareil, quand même. On ne meurt pas de faim. Les poubelles sont des restaurants de luxe. » (Begag, 1995, pp.21-22)

L'ironie dans cette scène vient du fait qu'en Afrique de manière générale et au Maghreb en particulier, les chiens sont mal traités, voire abattus, car on les considère comme animaux impurs. Le narrateur dans *Les chiens aussi*, — lui-même un chien- se plaint d'être maltraité par les

Zumains dans un excellent jeu de mots et de projection que l'auteur réalise pour critiquer cette situation de « bourreau-victime-bourreau » que les immigrés vivent en France et insiste sur une règle d'or que reprend le quinzième verset du chapitre de Tobie « Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir ». ³⁸

4.3.« LA TERRE » : ITHAQUE ET LE RETOUR

Bouzid a fini sa journée de travail. [...] puis balaie de son regard interrogateur l'amoncellement de huttes qu'il a laissées s'ériger là. Comment refuser l'hospitalité de tous ces proches d'El-Ouricia qui ont fui la misère algérienne ? (Begag, 1986, p.11)

À ce passage tiré du premier roman de Begag, répond un autre extrait pris du même roman :

D'ailleurs, au marché ; il n'y pas de petits Français qui vendent des lilas, seulement nous, les Arabes du Chaâba. » (Begag, 1986, p.71)

Les deux passages dialoguent en effet : le père du narrateur avait fui la misère de cette Algérie colonisée afin de s'assurer un meilleur avenir pour sa famille et surtout pour ses enfants qui étaient condamnés comme leur père à la misère s'ils étaient restés en Algérie, mais arrivé en France, ce père illettré ne trouvera que des petits métiers et des conditions défavorables. Habitant dans un bidonville, celui appelé *Chaâba*, la famille

³⁸ L'Ancien Testament.

vit dans la misère, peut être mieux que d'autres familles, cependant le rêve d'une vie décente est loin de se concrétiser. Le petit Azouz remarque que ce sont les Arabes du Chaâba qui vendent des fleurs au marché pour gagner quelques sous et aider leurs familles.

La famille du petit Azouz n'était pas mieux lotie, certes leur maison du bidonville était en béton (Begag, 1986, p.11), mais la vie dedans était misérable, la nourriture se résumait à des pâtes préparées avec du lait : « *Ma mère, rivée à la cuisinière, prépare des pâtes au lait. Les yeux braqués sur elle, Bouzid la regarde sans la voir ?* » (Begag, 1986, p.148)

Dans un autre roman, et par la voix d'un autre narrateur, le peu d'argent que gagnait le père suffisait tout juste aux besoins de la famille, mais pour construire une maison au bled la tâche s'est avérée extrêmement onéreuse :

Sétif

La maison comportait deux étages. Le troisième restait couché sur les plans de l'architecte. Il fallait beaucoup d'argent pour construire. Les deux premiers avaient déjà coûté plus que les économies de mon père. (Begag, 1997, p.21)

Cependant, si les conditions de vie des parents immigrés étaient difficiles au début, les choses se sont améliorées par la suite. Une fois les enfants nés et scolarisés, leurs familles touchées des allocations familiales qui leur permettaient de ne pas être dans la précarité. Pour Siloo dans *L'Îlet-aux-Vent*, touché des allocations familiales est bouleversant : « *J'ai soif. Ma mère est sur les nerfs. Elle souffle, renifle, piaffe sur le bitume*

fumant et crasseux. L'effet des allocations familiales. Se retrouver riche d'un coup, ça bouleverse. » (Begag, 1992, p.134)

Il est intéressant à noter que les narrateurs dans les différents romans écrits par Begag, racontent la misère que vit le petit peuple en Algérie. Ce passage du *Passeport* en témoigne :

Les villages pauvres se suivent et se ressemblent. Sur les chemins de terre, une vieille femme courbe l'échine, blessée par le fagot qui lui casse les épaules. Une autre tient une baguette et marche à grands pas derrière des brebis. À califourchon sur un âne surchargé de bottes d'herbe, un vieil homme enturbanné émet de drôles de bruits avec sa langue pour commander le rythme de sa bête. (2000, p.187)

L'Algérie profonde, celle des petites villes, des douars³⁹ et des mechtas⁴⁰, vit toujours comme au Moyen Âge à quelques différences près. Cette image de l'Algérie qui manque de tout est étalée sur les pages de toute l'œuvre de Begag, avec amertume, lassitude et désillusion : « [...] *Leurs voyages retours en Algérie s'étaient espacés à cause des médicaments qu'on ne trouvait qu'en France, de la lassitude ; de la désillusion que suscitait le naufrage de leur pays natal.* » (Begag, 2004, p.97)

Dans cet extrait, le narrateur évoque la désillusion et le naufrage du pays natal, c'est-à-dire de l'Algérie : la désillusion vient du fait que les Algériens attribuaient la misère durant la colonisation à la présence des

³⁹ Division administrative rurale en Afrique du Nord, notamment au Maghreb.

⁴⁰ Hameaux.

Français qui spoliaient les richesses du pays. Ces Algériens, qui ont émigrés en France, pensaient trouver une meilleure situation et rêvaient d'un retour au pays après l'indépendance pour s'y installer en propriétaires. Cette version de l'Algérie où ils seraient maîtres s'est évaporée avec l'Eldorado espéré en France, car en quittant la misère d'un pays colonisé, ils se sont retrouvés dans un pays d'accueil qui leur prend plus qu'il ne leur donne et le retour au pays natal devient salvateur pour des raisons à la fois culturelles et économiques, mais ce retour définitif au bled s'avère être difficile vu que les deux pays offrent deux réalités contrastées : rester dans un pays où ils vivent bien, mais qui n'est pas le leur combien même ils le voudraient ou revenir dans un pays où il n'y a rien pour eux ni pour ceux qui ne l'ont jamais quitté et qui rêvent à leur tour d'y aller.

Tu as vu des gens obèses en Algérie ? Le jour où les gens seront gros, les poules auront des dents ! Comment tu veux te nourrir convenablement avec l'équivalent de cent euros par mois pour la famille ?
(Begag, 2004, p.190)

Le narrateur dans *Le marteau pique-cœur* compare la vie en France et celle de l'Algérie : il demande à sa fille si elle avait vu des gens obèses en Algérie, cela équivaut à dire qu'il y a des gens obèses en France. Ensuite, il lui communique une estimation chiffrée en lui demandant, à sa fille, si on pouvait nourrir une famille avec cent euros par mois. Cette question n'en est pas une, car la réponse est connue : c'est chose impossible que de vivre avec cent euros par mois ! Ce dialogue entre le père et sa fille dévoile une meilleure situation financière en France par

rapport à l'Algérie, chose qui fait des immigrés une proie dès leur arrivée au « bled » :

Un peu plus tard, j'ouvrais grand la porte de l'enceinte principale de l'aéroport de Bejaïa devant laquelle une nuée de chauffeurs de taxi attendaient nerveusement le client immigré de France, cousu d'or et bordé d'euros. (Begag, 2004, p.147)

« Le client immigré de France, cousu d'or et bordé d'euros » sait que c'est son argent que les autres visent, mais cela n'entame en rien sa nostalgie pour le pays de ces ancêtres : « *Il est environ 6 heures. Il faut rentrer. Je redescends vers la place Sathonay par la montée de la Grande Côte. Magasins d'alimentation générale, boucheries, coiffeurs, bars, hôtels... on est en Algérie* » (Begag, 1986, p.164)

Le narrateur-enfant dans *Le gone du Chaâba* évoque avec nostalgie l'Algérie, mais en réalité il s'agit de l'auteur adulte qui a eu plusieurs fois l'occasion de se rendre au pays et de ce fait se remémore des souvenirs de là-bas, de beaux souvenirs qui le rendent nostalgique. Il en est de même pour deux vieux montagnards Algériens qui se rappellent leur vie en Algérie :

Et voilà les deux cousins de la montagne qui partent pieds nus sur les chemins des contes. Ils évoquent leur enfance dans les champs de blé en Algérie, quand l'eau coulait à grands flots dans les ruisseaux, quand les cumulo-nimbus s'arrêtaient au-dessus du pays pour arroser les grasses prairies, et puis leur voix change quand s'amène le temps de l'exile, il se met à pleuvoir, ils posent du papier journal sur la tête

pour que les grêlons français ne leur fassent pas mal.

(Begag, 2004, pp.75-76)

La nostalgie provient d'un endroit insoupçonné du narrateur lui-même :

La question ne me surprend pas. Depuis maintenant de longs mois, le prof a pris l'habitude de me faire parler en classe, de moi, de ma famille, de cette Algérie que je ne connais pas, mais que je découvre de jour en jour avec lui. (Begag, 1986, p.205)

Le petit Azouz découvre alors que son instituteur, un pied noir, aime l'Algérie et les Algériens, il lui fait connaître Jules Roy, un autre Algérien qui a défendu l'idée d'une Algérie indépendante aux cotés de son ami Albert Camus. Le père du petit Azouz qui apprend, de son fils, que le maître d'école aime l'Algérie lui dit alors : « *C'est un bon broufissour, ça !* ». (1986, p.208)

Ce père qui ne comprend du français que des vocables utiles pour gagner sa vie avait du mal à saisir le sens des reportages du JT et demandait à son fils *Béni* dans *Béni ou le Paradis privé* de lui expliquer le présentateur :

À chaque occasion, il ne manquait pas de questionner la définition du moindre petit mot qu'il ne comprenait pas. C'était fatigant. Surtout quand on regardait le journal à la télévision. Quand le présentateur parlait des Arabes ; du pétrole, de l'Islam, de l'Algérie, il nous disait à tous de nous taire, fixait avec la plus grande attention les lèvres du

journaliste pour ne pas perdre un seul mot [...]

(Begag, 1989, p.30)

Vivre avec des parents qui ne se sont jamais intégrés dans la société française et qui n’y comptaient pas trop, cadrerait mal avec l’avenir de leurs enfants qui étaient nés en France et qui, pour la plupart, la considéraient comme leur pays natal :

[...] – ça vient de NotrepayslaFrance ! s’exclame Djuliane, les yeux collés sur les timbres moutarde et pourpres. Je les connais, les timbres de Paris. Quoi ça pourrait qu’ils viennent d’ailleurs, ceux-là...

Siloo le libère à mi-voix :

- Ça vient d’ailleurs.

- Ah, grogne Djuliane.

Puis un silence.

- République de Djibouti, si tu veux savoir

Son père paraît triste. Il sort de la pièce sans ajouter un mot. (Begag, 1992, p.72)

Quand les enfants se querellent devant le père à propos de l’origine d’un timbre collé sur une lettre reçue, cela réveille la nostalgie du père qui avait pris l’habitude d’envoyer des lettres en Algérie et de recevoir des réponses avec des timbres algériens auréolés du drapeau national et estampillés en lettres arabes. *Siloo* remarque alors la tristesse du père, car il sait à quel point ce dernier est attaché à son pays que *Siloo* lui-même connaît mal :

Je descends de mes arbres avec l’histoire de Soufian coincée dans mon short. Je n’arrive pas à croire qu’elle est vraie, que le valeureux chef de Bledna

était un ancêtre d'Albercadair. J'aurais tellement aimé qu'il me le dise de sa propre bouche.
C'est trop tard, fils. (1992, p.151)

Dans ce passage, Siloo raconte l'histoire de la révolte populaire menée par un certain *Soufian* qui serait l'ancêtre de l'émir Abdelkader⁴¹ et que ce dernier est nommé *Albercadair*, et il évoque cela avec chagrin, car il aurait aimé en savoir plus sur ce patriote.

Cette révolte du peuple est menée également sur le territoire français quand les immigrés s'indignent contre leurs conditions de vie dans un pays dont la devise est « Liberté-Égalité-Fraternité » :

Les clients se sont tournés vers elle.
- Oh non, non, retenez-moi ! elle disait. Vous allez me tuer avec vos conneries. Des chiens qui font la révolution avec les immigrés ! Mais c'est du délire. Déjà vous êtes vivants et vous avez de la bière et de la bouffe, vous devriez vous la fermer ! Regardez ce qui reste de vos pays du soleil ! (Begag, 1995, p.62)

La patronne du bar-restaurant s'irrite quand elle voit les immigrés réclamer à propos de leurs droits, leur soulignant au passage qu'ils devaient s'estimer heureux tant qu'il y avait à boire et à manger, contrairement à la situation dans *leurs pays du soleil*. Paradoxalement, dans ces pays où il n'y a visiblement rien, il y avait *du Bonheur* avec un « B » majuscule : « [...] *Les chiens murmuraient la chanson du pays du Bonheur. Tout était fini. Tout recommençait. Bien sûr, un jour tous les papas finissent par mourir.* » (1995, p.125)

⁴¹ Évoqué plus haut en section (b) du chapitre 2 de la partie II de ce travail.

La nostalgie, c'est aussi le regret d'avoir quitté le pays des ancêtres, un pays où beaucoup y sont restés et où ils ont réussi malgré toutes les contraintes : « *Le train arrivait à Sétif vers minuit. [...] À douze kilomètres des Sétif, dans le village d'El Ouricia, nous allions voir la ferme du colon français où ils avaient travaillé et survécu.* » (Begag, 1997, p.28)

Le personnage du père dans *Dis Oualla* regrette non seulement son départ du pays tout comme celui de *Zenzela*, mais il regrette aussi le fait de ne pas être allé à l'école, car les Algériens, qui avaient été à l'école coloniale avaient pu s'intégrer dans l'administration française en Algérie à la veille de son indépendance et qui par-là ont pu avoir de hauts postes dans l'administration algérienne post coloniale, alors que ceux qui avaient quitté l'école n'avaient pas le choix : ou ils restaient dans une misère imposée par le colonialisme ou ils quittaient l'Algérie pour la métropole, alors en plein essor après la Seconde Guerre mondiale.

Il m'a embrassé sans quitter des yeux mon livre,
avant de lancer sa ritournelle :
- Ah, si j'étais allé à l'icoule et que j'avais appris à
lire et à écrire, je ne serais jamais parti du village que
j'aimais... (1997, pp.44-45)

Certes, les immigrés ne sont pas des exilés, mais ils ressentent la déchirure de la même façon puisqu'il ne s'agit pas d'un voyage de plaisance et c'est plutôt leur retour au pays qui est vécu ainsi : quelques jours pris à la volée pendant les vacances scolaires où c'est le moment de faire découvrir l'Algérie à leurs enfants afin que la déchirure ne devienne pas un déracinement définitif.

Un grand bateau transméditerranéen a ouvert sa gueule de métal pour dégorger des voitures sur le sol natal. Voitures d'exilés reconnaissables à leurs toits surchargés d'objets hétéroclites négociés chez Tati, Carrefour, Auchan, [...] les pneus essoufflés d'un si lourd fardeau, d'un tribut si cher à payer pour revenir à la source, aux origines. [...] Cela me rappelait les premiers voyages de notre famille au bled à bord du Ville-de-Marseille. (Begag, 2000, p.25)

Ces va-et-vient éphémères, en attendant le retour ultime, entretiennent la flamme dans le cœur des parents qui rêvent de la transmettre aux enfants ou à leurs petits-enfants afin qu'un jour toute la famille depuis le premier ancêtre jusqu'au dernier de la diaspora soit enterrée sur les terres « *d'Ithaque* » :

Ce serait dans ses forêts d'origine ou aux États-Unis, car il m'avait déjà parlé à deux ou trois reprises de ce pays, son Ithaque à lui, ou les Noirs comme lui avaient gagné le droit d'être simplement tels quels. (Begag, 2009, p.154)

En effet, l'Algérie tient lieu de « Terre promise » pour les Juifs d'Algérie, les pieds noirs et les Algériens qui vivent en France, non seulement pour l'idée de l'appartenance et du retour, mais également pour évoquer une nouvelle terre, comme pour les colons arrivant en Amérique du Nord ou comme l'exploration de la planète Mars. Ce retour symbolise en vérité un nouveau départ, une renaissance, une prise de conscience profonde, mais encore immature tel un rêve indistinct : « *Les femmes rêvent d'évasion ; les hommes ; du pays. Je pense aux vacances, en*

espérant que demain sera un jour de composition à l'école. » (Begag, 1986, p.63)

Begag met dans la bouche du petit Azouz du Chaâba des mots qui ne sont pas de son âge. En effet, si le grand souci des femmes est d'améliorer leur situation et celle de leurs familles, les hommes, par contre, ont tendance à se reposer sur leurs lauriers, prouvant ainsi pour l'unième fois cette dichotomie homme/femme : des femmes qui regardent vers le ciel et des hommes qui voient sous leurs pieds. Des hommes enracinés et des femmes volant au-dessus des nuages.

Le rêve englobe les deux visions, celle des femmes et celle des hommes qui, le temps de prendre un café, ne sont plus là où ils le prennent : « *Pendant ce temps, mon père sert le café à Bouchaoui, l'arrosant de "comment ça va ?". Les deux hommes ne sont plus là déjà, ils voguent dans les contes, ils retournent à El-Ouricia, ils remontent le temps.* » (Begag, 1986, p.150)

Entre les deux textes (le Gone du Chaâba et Dites-moi bonjour) le village natal devient la ville mythique d'Ithaque symbolisant le retour après l'errance : « *Sitôt qu'ils ont avalé ces produits locaux, ils se mettent à planer et ne rêvent plus que de s'installer chez leurs hôtes pour le restant de leurs jours. Plus question de retour à Ithaque !* » (Begag, 2009, p.106)

Le retour n'est pas juste de la nostalgie : c'est un projet familial qui consiste à avoir des biens en Algérie, et plus particulièrement une maison, un toit.

Régulièrement, je rendrai visite à toute ma famille avec une valise bourrée de « louise » d'or et je dirai : « Voilà de quoi aller au marché faire des commissions, voilà de quoi construire un palais en Algérie si vous voulez ! (Begag, 1989, p.76)

Ce palais ou cette maison sont surtout un besoin naturel de sédentarisation primordial à l'être humain moderne contrairement à ces ancêtres nomades. Ce besoin d'habiter quelque part et de s'y installer définitivement accentue l'appartenance et renforce les marques de l'identité : un algérien habite où ses aïeux sont enterrés et fera tout son possible pour que sa descendance y reste :

Pour la énième fois, Abboué avait parlé de son plan qu'on connaissait par maintenant par cœur à la maison : un camion Berliet, expédié en Algérie, Nordine qui fait son service militaire à Alger, il fait la connaissance de douaniers, ça facilite les choses, il trouve chaussure à son pied, autrement dit il se marie, il fonde un foyer, il achète un maison, ou bien il fait construire c'est encore mieux, il nous prépare notre arrivée et tout va pour le mieux, Allah en soit remercié. (Begag, 1989, p.106)

La France n'étant qu'en étape du voyage, une escale, de longue durée certes, mais qui reste une escale. C'est ce qui nous explique *Farid* dans *Zenzela* :

Alors il n'y avait plus rien d'autre à faire pour nous que de repartir à la maison de Sétif. » (Begag, 1997, p.16)

ou dans *Le marteau pique-cœur*

Ils parlent la même langue, celle du pays des grues et du préfabriqué. Ils visent la même fin, une petite maison à deux étages dans le coin de terre originel, verdoyant [...] (Begag, 2004, p.79)

ou encore dans *Béni ou le paradis privé* :

Un jour, j'ai demandé à mon père ce qu'allaient devenir Aïssa et ses enfants et il m'a répondu qu'ils ne devraient pas tarder à rentrer en Algérie parce que maintenant ils n'avaient plus rien à faire en France. [...] Il a regardé dans mes yeux avec une grande naïveté parce que j'ai tout de suite vu qu'il n'en savait rien du tout pourquoi on ne rentre pas chez nous. Il n'avait rien à dire à part : « On va pas tarder ! » (Begag, 1989, pp.99-10)

Et peu importe les contraintes :

Il fallait presque quatorze heures pour faire trois cents kilomètres ! mais au bout c'était ma maison, le train pouvait bien mettre trois jours s'il voulait. (Begag, 1997, p.26)

Le retour est parfois vu comme impossible à réaliser du point de vue de la génération enfants, car cette dernière s'est vue naître en France et ne connaît de l'Algérie que ce qu'on lui a raconté : un pays où tout est beau, où les gens sont frères, bref *le pays du Bonheur* qui n'existe que dans les rêves ou sur les dépliants des agences de voyages.

Nous avons croisé un groupe de trois chiens errants qui s'en allaient, drôle d'idée, à l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle pour prendre un avion clandestinement. Pas moins que ça. Mon père a parlé

avec eux, en sérieux. Ils fuyaient la roue et s'en allaient émigrer au pays du Bonheur.

Quand ils ont prononcé ce mot, j'ai fait :

- Au pays du Bonheur ?

- Quand les grands parlent, tu fermes ta gueule, fiston ! a rappelé papa.

OK. J'ai serré les dents.

Puis il leur dit que le pays du Bonheur n'existe que dans les dépliants des agences de voyages. » (Begag, 1995, p.16)

En attendant, j'ai scruté des affiches touristiques qui tapissaient les murs verdâtres du bureau ; elles invitaient à venir passer des vacances, loin des turbulences du monde moderne, à Timgad au milieu du désert, Tipasa et ses ruines romaines sur la côte méditerranéenne, Tizirt dans les forêts du littoral. (1995, p.119)

Ce pays du bonheur s'apparente au paradis parfois quand il faut mourir pour le rejoindre : « *Quand je l'aurais quitté, mon corps lui aussi retournera au pays des ancêtres et des gens payeront pour ça, pour que les choses normales continuent d'être normales à travers le temps.* » (Begag, 1989, p.98)

La mort comme solution face à l'impossible retour, telle est la philosophie de l'immigré première génération : il se bat toute sa vie et avec toutes ses forces pour revenir à son pays et s'il faiblit en chemin, il demande à ce qu'il soit enterré sur la terre natale.

Leurs voyages retours en Algérie s'étaient espacés à cause des médicaments qu'on ne trouvait qu'en

France, de la lassitude ; de la désillusion que suscitait le naufrage de leur pays natal. [...] Il ne laissait pas au chagrin le temps de l'envahir, pour une bonne raison : il était trop occupé. En train d'organiser la cérémonie religieuse, de choisir un imam qui allait prononcer les prières de l'absent, de discuter des modalités de rapatriement du corps au pays.» (Begag, 2004, p.97)

[...]

- Tu veux venir au bled pour l'enterrement ?

Farid faisait le tour des candidats au voyage. Je répondis oui, évidemment. Je demandai qu'on réserve également une place pour ma fille ainée, quinze ans. C'était son premier voyage à Ithaque. (2004, p.121)

Ce retour à Ithaque, comme celui de Ulysse, est perçu comme un retour à l'espace des humains, au monde des mangeurs de pain et à son organisation sociale et hiérarchisée où chacun occupe une fonction précise et respecte le comportement et les valeurs qui y sont attachées. Begag, dans son roman *Dites-moi bonjour*, utilise beaucoup de symboles : celui du père est joué par *la grosse Pépité* qui, une fois passée de l'autre côté, c'est-à-dire quand elle meurt, le fils (incarné par un Sorciologue !) se fraie un chemin pour rentrer à Ithaque (encore !).

« *La grosse Pépité a enfin basculé de l'autre côté.*

J'en ai profité pour me faufiler entre chien et loup et reprendre ma route à destination d'Ithaque. Confiant, j'ai mis en marche ma mobylette. » (Begag, 2009, p.167)

Comme nous l'avons dit plus haut, la France n'est considérée que comme escale dans le grand voyage du retour, une étape dans cette renaissance qui a suivi la mort engendrée par le colonialisme et la misère, un pont pour atteindre la réussite sociale que la première génération n'avait pas pu réaliser dans l'Algérie des colons et qu'elle espérait accomplir dans la France des républicains :

Bouزيد se leva à son tour, les yeux hagards ; pleins de vide et d'effroi. En tendant sa main, il tenta un sourire de bonne éducation et dit :

Merci !

- Y a pas de quoi, répondit l'homme. Alors, quand c'est que vous repartez dans votre pays ?

Hou là là ! fit mon père en levant les bras au ciel. Ci Allah qui dicide ça. Bi titre, j'va bartir l'anni brouchaine, bi titre li mois brouchain. (Begag, 1986, p.230)

Le retour si la volonté divine le permet sonne comme une ordonnance religieuse et non pas comme une résolution humainement prise et si un changement d'adresse était possible, il n'était que dans la mesure de « rentrer au bercail » (toujours au sens religieux)⁴²

J'en avais ras le bol d'habiter là. J'aurais volontiers déménagé. Mais mon père avait tellement sué pour trouver ce logement qu'il n'allait pas en décamper de sitôt. J'y suis, j'y reste. Fallait pas lui parler de changement... Ou bien du seul qui valait la peine à ses yeux : retourner au pays. (Begag, 1997, p.15)

⁴² En allusion à la parabole du Bon Pasteur : sein de l'Église où les fidèles trouvent sûreté et paix, hors duquel ils sont égarés. Revenir, rentrer au bercail, revenir à la pratique de la vraie religion, à une conduite pieuse dont on s'était écarté.

Enfin, le retour était conditionné par la réussite sociale, ainsi le père intime à son fils de devenir une personne respectée pour rentrer au pays. Cette réussite était perçue comme le tribut de l'expatriation : « - *Quand toi tu seras devenu quelqu'un, avec des diplômes, un nom respecté, nous plierons bagages et nous retournerons au pays.* » (1997, p.45)

4.4.« L'EAU » : L'ASCENSEUR SOCIAL DE L'INTÉGRATION

L'intention de rentrer au pays des ancêtres fait que l'intégration de la première génération était quasi impossible, chose qui a compliqué la tâche des générations qui se sont succédé. Partagées entre leurs racines maghrébines et leur vie française, cela ne leur offrait qu'un aller simple au pays des ancêtres ou un déracinement progressif au fil des générations. Cette position de l'entre-deux faisait que les enfants d'immigrés nés en France n'appartenaient qu'à moitié à ce monde et cette culture dans laquelle ils vivaient, ce qu'on ne manquait pas de leur rappeler :

« Soudain, un homme intrépide d'une quarantaine d'années fait face aux assaillants, leur crie :

-Bande de p'tits bougnoules ! Vous croyez que je vais vous laisser faire les caïds dans notre pays ? » (Begag, 1986, p.52)

À défaut de faire les caïds, il fallait être bon à l'école : les parents analphabètes accordent beaucoup d'importance à la réussite scolaire de leur fils. Bouzid, le père, un simple manœuvrier dans les chantiers, encourage son fils en lui offrant des livres à toute occasion. Toutefois et même si le maître l'encourage à bien travailler et voit en lui un exemple

futur d'une bonne intégration dans la société française contrairement à ses camarades arabes persuadés que le fait d'être parmi les derniers est une preuve d'appartenance à la communauté immigrée et arabe en particulier : « *Nous les Arabes de la classe, on a rien à dire. Les yeux, les oreilles grandes ouvertes, j'écoute le débat.* » (1986, p.57)

Quand le personnage clef du roman n'est pas encouragé pour l'intégrer, il est victime de son faciès alors il s'interroge sur son existence, sur son importance puis il s'efface face au racisme :

Ben est mort, m'sieur ! » Et qu'est-ce qu'il ferait le prof d'anglais ? Il se mordrait les doigts de rage, il se flagellerait pour avoir été raciste avec moi, [...] C'est ce qu'on dit, mais en vérité, il resterait prof au lycée Branly, car le souvenir de Béni s'effacerait comme le vent du temps construit et reconstruit les dunes du Sahara ou des Landes. (Begag, 1989, p.101)

L'autre moyen pour *Béni* c'est le mariage pour lutter contre le racisme : si une fille française l'accepte, si sa famille l'adopte, lui l'algérien, c'est qu'il a réussi à échapper au racisme :

Il y a une Française. On se mariera, on aura des enfants et je ne les appellerai pas Jacques. Ses parents ne sont pas contre les Algériens, je ne leur ai jamais demandé, mais je le sens, sinon elle ne me parlerait pas en cours. Je serai obligé de lui dire, à mon père, que la guerre d'Algérie est finie, il faut sortir des tranchées, l'armistice est signé. (Begag, 1989, p.120)

Les personnages de Begag ne cherchent pas la bagarre face au racisme, ils discutent, essaient de comprendre et tentent de convaincre, et quand cela n'aboutit à rien, ils font semblant de ne pas être concernés :

Je suis arrivé devant un café. [...] Mais à cause de cette affiche INTERDIT AUX ARBRES ET AUX CHIENS, collés à côté du plat du jour, j'ai eu une retenue. [...]

- Qu'est-ce qu'ils vous ont fait les chiens ? Pourquoi vous nous interdisez ? Je ne vous ai rien fait, j'ai juste soif. Elle a viré au rouge vif.

- On en a marre de vous nourrir et de vous abreuver ! on vous aime pas, c'est tout ! (Begag, 1995, pp.30-31)

Akim ne faisait jamais la gueule. Comme Nikita, il ne se posait jamais de questions. Il était content de vivre et de me retrouver. Il remuait la queue, levait la patte et pissait contre un arbre. S'en fichait de se faire traiter de « sale chien-retourne dans ton pays. (1995, pp.21-22)

Dans *Zenzela, M. Oas* (en référence à l'O.A. S) représentait à lui seul cette tranche qui était raciste et xénophobe dans la société française, des gens qu'il fallait tout juste éviter, car cela ne servirait à rien de dialoguer avec eux tant qu'ils étaient imbus de leurs personnes :

Pendant que M. Oas cherchait la sienne (la carte d'abonnement), je me suis esquivé vers le fond. Bon débarras. De toute façon, j'avais lu dans son esprit ce qu'il s'apprêtait à invoquer : que si les Français étaient restés en Algérie, il n'y aurait pas eu de tremblement de terre. (BEGAG, 1997, p.43)

Si le racisme n'est que le résultat de l'ignorance de ce qu'est l'autre, et on a toujours peur de ce qu'on ne connaît pas, peur d'entrer en contact avec lui et de subir sa malveillance, il subsiste cependant une chance de découvrir l'autre et de s'étonner de sa bonté et enfin de l'accepter. Cela est l'ultime objectif des enfants d'immigrés qui veulent avoir une chance pour s'intégrer et qui tentent depuis plus d'un demi-siècle de dire aux Français qu'ils sont français à part entière comme les différentes communautés qui habitent en France et qui se sont intégrés certes difficilement, mais qui sont parvenu à se faire traiter comme Français⁴³, mais pour cela, les maghrébins en général et les Algériens en particulier seraient-ils prêts à faire des sacrifices quand on sait que la culture arabo-musulmane est le premier rempart contre l'intégration. Le petit Azouz du Chaâba avait compris dès le départ que la langue était considérée comme le premier handicap qu'il fallait surmonter : « *À partir d'aujourd'hui, terminé l'Arabe de la classe. Il faut que traite d'égale à égale avec les Français.* » (Begag, 1986, p.59)

Le deuxième élément était le patronyme, car tant que le fils d'immigré portait un prénom arabe ou berbère, il fallait alors soit le changer, soit l'assumer :

[...] Pourquoi tu t'appelles Azouz ? demande Alain, intrigué par cette consonance berbère.

C'est parce que mes parents sont nés en Algérie, c'est tout. Alors j'ai un nom de là-bas. Mais je suis né à Lyon de toute façon, alors je suis français. Ah bon ?!
fait Alain perplexe. (Begag, 1986, p.182)

⁴³ Cas des Juifs après l'Affaire Dreyfus en particulier.

Mais le plus grand handicap des enfants d'immigrés reste leurs propres parents qui se refusent à toute forme d'intégration vu qu'ils sont nés ailleurs, vécu sur une autre terre qu'ils essaient de regagner par tous les moyens tandis que leurs enfants s'accrochent à la terre d'accueil, car c'est là qu'ils sont nés et où ils ont grandi avec parfois, le rêve de ressembler aux Français, juste pour une période, voire une journée : « *C'était le plus grand moment de l'année, celui où, avec mes frères et mes sœurs, nous nous sentions vraiment proches des Français. De leurs bons côtés.* » (Begag, 1989, p.12)

Pendant les fêtes de fin d'année, *Béni* voulait voir un sapin de Noël orner leur salon, juste pour « *se sentir bien dans sa peau* », car vivre toute l'année comme un Français et ne pas fêter Noël était insensé dans sa tête d'enfant né en France, tout comme le fait de ne pas passer les vacances d'été comme ses camarades, c'est-à-dire au bord du littoral français alors que lui il était obligé de les passer au bled :

[...] Nous, les mois d'août, on allait à Sétif, aux portes du désert, loin de la mer, sans eau dans les robinets. C'était sans doute moins bien que la Côte. Je me suis dit : Pour les prochaines vacances, tu iras voir aussi Saint-Trop, Saint-Raph et les autres ! Avec les copains ! Comme les jeunes ! (1989, p.59)

Ce n'est pas tant le refus de s'intégrer des parents qui dérange les enfants, mais plutôt leur apparence qui ne trompait personne :

Je lui explique que la société a changé par rapport à celle de son enfance dans son douar, que maintenant il y a la télévision, les voitures, li triziti... ettau-

ettau... et que maintenant les garçons se maquillent
pour être plus beau. (Begag, 1989, p.118)

Dans *Béni ou le Paradis privé*, le jeune *Béni* s'efforce d'expliquer à sa mère la différence culturelle entre les deux pays, insistant sur le fait que l'évolution naturelle des choses conduit à adopter une autre culture dans laquelle les hommes sont tenus d'être propres pour être estimé à leur juste valeur, non pas comme au Maghreb où il y a un dicton tristement célèbre qui dit « *qu'il suffit à l'homme d'être un mâle pour ne point avoir de défauts* » :

[...] - Regardez-moi ce dégueulasse ! a pesté l'un.
- Salopard ! Tu peux pas aller faire tes cochonneries ailleurs !
- À cause des pouilleux comme toi, toute notre race est mal vue ! a fait le dernier avec des traces de dégoût dans la voix. »
(Begag, 1995, p.29)

C'est ici le cas d'uriner où bon lui semble que le narrateur nous raconte, ce qui l'exacerbe alors il accuse son compagnon d'être à l'origine de la mauvaise réputation de la communauté ce qui cause la honte à tout le monde : *la rhouma*.

Y en a qui se croient partout chez eux devaient-ils penser. Ils n'avaient pas tort : j'avais vraiment la rhouma quand mon père s'oubliait comme ça en plein air comme si nous étions au bled. C'est quand que je pourrai être grand, moi ? Et naviguer sans père, peinard ? (Begag, 1997 p.33)

Face à la *rhouma* que l'enfant ressent à cause du père, ce dernier éprouve de la fierté quant aux résultats scolaires de ses enfants

Béni en quatre lettres, comme B.E.P.C., le Brevet d'Enseignement du Premier Cycle que j'ai passé l'année dernière au CES des Capucines, les doigts dans le nez. Premier diplôme de taille dans la famille. Abboué en a fait dix-sept photocopies pour envoyer en Algérie. (Begag, 1989, p.35)

Le B.E.P.C. pour un père analphabète est une marque de fierté, cela signifie pour lui que son sacrifice n'était pas vain, que ses enfants avaient désormais des diplômes français, le retour en Algérie pour les garçons n'était plus une contrainte : avec leurs diplômes, ils trouveront bien, selon lui, une place au bled pour aider à le construire. Pour les filles, les choses diffèrent un peu :

L'échec a brisé l'élan de sa vie. Net. Elle disait toujours qu'elle voulait être hôtesse de l'Air Algérie, mais comme elle n'avait pas l'air du tout, un CAP de mécanicienne en couture aurait pu lui donner le grade de diplômée de la société française. (Begag, 1989, p.112)

Autant pour les garçons un diplôme signifiait l'intégration quasi immédiate en France, pour les filles c'est un « *chouia* » compliqué : une fille qui n'a pas de diplôme ne pourra pas intégrer la vie française, car mariée à un Arabe musulman selon la coutume, elle n'aura plus droit de toucher au gouvernail de sa vie. Elle aura à choisir entre le fait d'être une Algérienne en France ou d'être une fille d'immigré en Algérie, mais en aucun cas elle n'aura le grade de « *diplômée de la société française* »

comme le précise *Béni*, sa sœur rêvait de devenir hôtesse de l'air sur Air Algérie, mais sans diplôme son avenir était brisé.

Le mariage reste le meilleur moyen de s'intégrer dans la société d'accueil, peu importe la destination d'immigration : pour les jeunes Algériens candidats à l'immigration clandestine communément appelée « *la Harga* », le mariage avec une Française par exemple est le moyen le plus rapide pour une carte de séjour en bonne et due forme. Pour un jeune issu de la première ou la deuxième génération d'immigration qui a acquis la nationalité étant né sur le sol français, les choses sont différentes : il ne cherche pas à régulariser ses papiers, administrativement parlant, il est en quête d'une authentification sociale qu'il considère comme droit, après un acquis.

J'en ai eu marre de ces discussions de pauvres, des projets de retour au bled, du camion Berliet, des sous, du mariage avec une Arabe blanche ou noire : [...] Moi je reste là, et vous vous allez dans votre pays si vous voulez ? (Begag, 1989, p.110)

Dans mon cœur, Schéhérazade n'est pas. Il y a une Française. On se mariera, on aura des enfants et je ne les appellerai pas Jacques. Ses parents ne sont pas contre les Algériens, je ne leur ai jamais demandé, mais je le sens, sinon elle ne me parlerait pas en cours. (1989, p.120)

Les personnages de Begag sont le reflet de toute une génération d'enfants d'immigrés qui ne peuvent pas choisir entre l'Algérie et la France, car l'une, tout autant que l'autre représente le pays : comment peut-on renier ses origines ou ne pas aimer le pays où on a vu le jour ? Un

véritable dilemme que le personnage Azouz dans *Le marteau pique-cœur* résume à la perfection au travers d'une seule phrase que nous avons soulignée pour le lecteur :

Contrairement aux autres membres de ma famille qui avaient toujours gardé leur passeport algérien par illusion patriotique, j'étais porteur d'un passeport de nationalité française, comme ma fille, et devais me rendre au consulat pour me faire établir un visa d'entrée en Algérie. Un visa touristique pour retourner dans mon pays ! C'était un comble.
(Begag, 2004, p.135)

À travers les personnages de ses romans, Azouz Begag n'a qu'un leitmotiv : dire aux gens des deux côtés de la Méditerranée que des guerres dans le monde, il y a en toujours eu et il y en aura toujours, mais ces guerres, aussi atroces qu'ils soient, ne sont-ils pas un des moyens de rapprocher les différents peuples de la Terre. Les exemples pour illustrer ses propos ne manquent pas : les croisades n'ont-elles pas constitué un véritable choc civilisationnel pour les croisés qui découvraient un Moyen-Orient embelli par la civilisation arabo-musulmane ? L'Andalousie n'est-elle pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui, si les armées berbères musulmanes n'avaient pas franchi le détroit de Gibraltar ? Ou encore, l'Union européenne serait-elle née si l'Allemagne et la France n'avaient pas décidé de mettre leurs différends de côté ?

France est-elle déjà là ? Comment vais-je faire pour l'embrasser ? [...] Et ensuite, pour le reste de la vie : comment mes parents vont-ils prendre la chose ? Je partirai avec elle dans une autre ville. J'écrirai de temps en temps à mes frères et sœurs. Ils traduiront

pour mes parents. Avec le temps ils finiront par comprendre. La guerre d'Algérie est finie. Faut sortir des abris. (Begag, 1989, pp.163-164)

Dans ce passage, *Béni* est le porte-parole de cette génération qui affirme aux plus vieux que le fait de vivre en France, de se marier à des Françaises ne signifiait pas la négation de ses racines, bien au contraire, cela pourrait apporter du sang neuf à la tribu, que la guerre entre l'Algérie et la France était belle et bien finie et que c'est le passé qui empêchait les choses d'évoluer et d'aller vers l'avenir.

4.5.« LA QUINTESSENCE » : UN PEU D'HISTOIRE !

Dans cette section de ce travail nous n'allons pas parler de l'histoire de la colonisation française de l'Algérie, mais l'impact que cette dernière a eu sur la vie des jeunes générations issues de l'immigration et comment un écrivain porte-étendard de « l'écriture Beur » vit et décrit la chose par le biais de personnages de ses romans.

« C'était décidé : j'allais tout dire à mon père. Fini l'hypocrisie, les mensonges, les fausses illusions, finie l'Algérie des colons, vive la France des amours. » (Begag, 1989, p.153)

Zola ne disait-il pas que l'histoire des peuples n'est qu'une leçon de mutuelle tolérance. Begag, comme nous l'avons déjà vu précédemment véhiculait tout au long de ses romans le slogan « faites l'amour, pas la guerre » qui est à l'origine un slogan antiguerre issu de la contre-culture des années 1960 aux États-Unis (Make Love, Not War).

Utilisé principalement par les opposants à la guerre du Vietnam, il a été repris pour d'autres guerres par la suite.

Les personnages dans les romans de Begag ont souffert de la colonisation de l'Algérie, car l'administration coloniale n'avait jamais entrepris de moderniser « la vie des indigènes » et tous les efforts déployés visaient essentiellement les colons, les Algériens étaient traités comme du bétail à tel point que toutes les naissances inscrites sur les livrets de famille n'étaient qu'approximatives. Que ferait un Algérien d'une date de naissance, diraient certains alors que d'autres accuseraient « l'indigène » de ne pas prendre le train de la civilisation et de vivre marginaliser, mais l'a-t-on invité à la modernité ?

Je lui rappelai qu'Abboué avait — selon les approximations du livret de famille établi au temps de l'Algérie française — frôlé la barre des quatre-vingt-dix ans et que, peut-être, on pouvait concevoir qu'il avait reçu une bonne part de gâteau ici-bas.
(Begag, 2004, p.90)

Les femmes, grandes victimes des hommes au sens large, ne sont pas exclues des mauvaises conditions sous l'administration coloniale que le narrateur qualifie de moyenâgeuse : « [...] Elle avait vécu dans l'Algérie des Français une enfance moyenâgeuse. Donnée à un homme dès l'âge de treize ans, elle avait accouché d'une fille deux ans plus tard, qui mourut à la naissance. » (2004, p.95)

Le colonialisme ne s'est pas contenté de réduire l'homme à l'esclavage, il fallait le couper de ses racines. L'école coloniale n'enseignait pas la devise de la République française, de plus, il était clair

que l'expédition sur Alger en 1830 préparée par Charles X et exécutée par la monarchie de juillet n'était qu'une croisade à ajouter aux nombreuses croisades menées par l'Occident catholique contre l'Orient musulman. Ainsi les instituteurs au début du XIXe siècle n'étaient que des missionnaires dans une blouse d'enseignant, ils ne respectaient pas la confession musulmane et son livre sacré :

Cet emporté, s'il n'avait été le maître envoyé par
NotrepayslaFrance, serait depuis longtemps
enfourché, écartelé sur une roue de chariot, broyé. Il
n'y eut pas d'autre réunion. Albercadair disparut de
l'Îlet-aux-Vents, comme enlevé par un coup de vent.
(Begag, 1992, p.63)

Les habitants avaient de l'estime pour le maître d'école, mais ils ne respectaient plus personne quand il s'attaquait au livre, ici le livre renvoie exclusivement au Coran.

Tous les Algériens étaient-ils donc maltraités par l'administration coloniale française ? Pas du tout, certains autochtones avec déjà, des privilèges du temps de l'occupation ottomane, les ont conservés pour servir d'intermédiaire avec le reste des gens, mais cette entremise, qui leur a valu le nom de caïd (gaïd en algérien), a surtout servi à l'émergence d'une caste de personnes au-dessus des lois de la France coloniale, tant que cela servait ses intérêts. Le terme caïd désigne en Afrique du Nord un notable qui cumule des fonctions administratives, judiciaires, financières ; chef de tribu(s) (Fromentin, 2010, p.15).

Dans une bande de jeunes, dans un milieu spécifique, se prendre pour un caïd désigne un homme qui s'impose avec dureté :

« Soudain, un homme intrépide d'une quarantaine d'années fait face aux assaillants leur crie :

- Bande de p'tits bougnoules ! Vous croyez que je vais vous laisser faire les caïds dans notre pays ? » (Begag, 1986, p.52)

Il apparaît clairement dans les propos du quadragénaire que, ce qui le dérange, ce n'était pas tant que les enfants fassent les caïds, mais qu'ils le font sur le sol français. La France coloniale n'a jamais eu de scrupules quand il y avait des exactions en dehors du sol français, elle en commettait sous l'anonymat de la Légion étrangère, corps de l'Armée de terre française créé en 1831 pour permettre l'incorporation de soldats étrangers dans l'Armée française, jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie en 1962, elle fait partie du 19e corps d'armée, communément appelée sous le vocable d'armée d'Afrique.

Ce corps qui a pour but de servir les intérêts des colonialistes convertis en vendeurs d'armes dans le monde entier et qui s'adonnent à cœur joie dans leur nouvelle manière de coloniser le monde avec le slogan « Si on ne peut se l'approprier, on doit l'asservir ».

En Algérie, la Légion étrangère est coupable de bien de choses, mais on lui attribue surtout les massacres de Sétif perpétrés au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale au nom du maintien de l'ordre. Les historiens ne s'accordent pas sur le nombre exact de morts, alors que les procolonialistes parlent de centaines de morts, les historiens algériens avancent le chiffre de 45 000 morts (une coïncidence entre le chiffre 45 et l'année 1945 ?). Les témoignages objectifs parlent de milliers, mais un

massacre est un massacre et le meurtre ne justifie pas par le nombre de victimes : le meurtre reste un meurtre.

« [...] *Légion étrangère, 1945 ; L'Algérie française était tatouée partout dans cette région, dans les champs de blé, sur la pierre, dans les mémoires.* » (Begag, 2004, p.152)

Le 8 mai 1945 est considéré comme décisif dans la lutte algérienne contre le colonialisme, le déclenchement de la révolution en 1954 est une conséquence majeure de ce massacre. L'arrivée du Général de Gaulle à la tête de l'exécutif de la 5e République contribue à l'apaisement du conflit débouchant sur des négociations entre le gouvernement français les dirigeants du FLN. La figure charismatique du Général de Gaulle, héros français de la guerre 39-45 ne pouvait être négligé, ainsi dans *Les Chiens aussi*, le préfet endosse le rôle du Général qui « n'avait pas l'œil mauvais » et qui essayait de comprendre la situation des immigrés afin de répondre à leurs demandes :

Le Préfet n'avait pas l'œil mauvais. Il ressemblait au général de Gaule, en plus petit.

[...] -... oui, je sais. Vous allez me dire : c'est à cause de l'injustice sociale, de l'histoire, de la colonisation, et du grand capital, et du grand Satan et patati et patata... » (Begag, 1995, p.101)

La guerre d'Algérie est le nom que les Français donnent à la révolution algérienne contre le colonialisme, une guerre qui a coûté cher tant aux Algériens qu'aux Français et qui reste le sujet qui fâche dans les relations bilatérales tant diplomatiques que économiques et sociales. Même si cette guerre est finie depuis 1962 avec l'indépendance de

l'Algérie, le sujet reste à la fois tabou et douloureux des deux côtés de la méditerranée. L'Algérie meurtrie par 132 ans de colonialisme ne sera jamais prête à pardonner à une France qui ne veut pas reconnaître et si le sujet reste brûlant, c'est parce que les blessures saignent toujours : la grande puissance coloniale et militaire qu'a été la France ne veut pas admettre un échec comme celui du Vietnam où ses pertes s'élèvent à plus de 47 000 en huit ans. Les Algériens ont été fortement marqués par la bataille de Điện Biên Phủ et la victoire du Général Giap tantôt en rappelant aux Français leur participation à leurs côtés tantôt en leur rappelant la déroute de l'armée française qui a fait la Seconde Guerre mondiale face à une guerre de guérilla qui a inspiré le commandement de ALN (armée de libération nationale et bras armé du FLN algérien).

Le représentant de la société française et de son Histoire lui servait des « fellagha et des fellouzes » en veux-tu en voilà, et Mohand se défendait avec des Diên Biên Phu et des Montecassino. (Begag, 1995, p.100)

Mohand tremblait jusqu'à la pointe des cheveux.
[...]

- Missiou li Prifit, ji souis tiraillour algirien, j'ai tirailli à Din Bin Fou, Mountacassinou... » (1995, p.102)

Cette non-reconnaissance de la France envers les soldats nord-Africains du Maghreb a toujours suscité la déception puis la colère des jeunes tirailleurs qui avaient montré tant de bravoure en évitant à la France une plus grande humiliation. Le fait d'être ainsi humilié par la France est ce qui précipita la chute de l'empire colonial et à sa

fragmentation en républiques nationalistes hostiles à France et à ce qu'elle représente jusqu'à nos jours.

N'importe qui pouvait lire ça, même cet ignoble collègue qui venait d'arriver à l'arrêt de bus, à qui je n'adressais plus la parole parce qu'il défendait encore l'Organisation Armée Secrète, vingt ans après l'indépendance de ma République Démocratique Socialiste et Populaire. » (Begag, 1997, p.41)

La brutalité avec laquelle l'OAS menait clandestinement (ou officieusement !) l'offensive contre l'ALN a marqué pour toujours l'esprit des Algériens qui racontent encore les opérations coup de poing visant toute personne soupçonnée de lutter contre la présence coloniale en Algérie. L'OAS a toujours été le symbole de la droite française coloniale et raciste et dont le Front National de Jean-Marie Le Pen et le tristement célèbre héritier comme il a été par le passé le grand défenseur : « [...] *La guerre d'Algérie était terminée, les paras étaient rentrés chez eux, Le Pen aussi, alors ? il ne voulait pas parler, c'était son droit.* » (Begag, 2004, p.161)

Pour ces personnes, la guerre d'Algérie n'était pas terminée et à défaut de récupérer l'ancienne colonie, il fallait se débarrasser des immigrés qui, leur rappelant l'échec de la mentalité colonialiste, fasciste et réductrice face à l'universalisme et au respect mutuel, mais la guerre en Algérie, ce n'est pas uniquement contre le colonialisme qu'elle a été menée, mais également contre le terrorisme.

Dans les années 90, le terrorisme islamiste à secouer le monde en général, et ce depuis la débâcle russe en Afghanistan, l'Algérie en fut fortement touchée et paya le tribut en centuple :

Je parle à l'imparfait, car depuis le déclenchement de la guerre, ici, j'ai perdu mes plumes, j'ai le cœur dans l'encrier.

(Begag, 2000, p.7)

À la fin de sa missive, Alilou terminait par "à part ça, comment vas-tu ?" et je me suis regardé dans le blanc des yeux, je me suis vu comme un flic avec les deux pieds dans une guerre civile [...] Et puis, les manifestations de jeunes, la répression, l'armée, la guerre civile, la barbarie, les attentats, la religion, la politique, le président assassiné, le naufrage. Ma boussole qui explose. (2000, p.8)

C'était un sale spectacle que de voir ce militaire à peine sorti du lycée, fou, armé, inerte, muet, planqué sous cette 404 Peugeot des années soixante qui avait connu l'allégresse des années d'indépendance. [...] (2000, p.20)

[...] Dans toute la ville, les attentats allaient crescendo. La barbarie atteignait des figures jamais explorées jusqu'alors par l'humanité. Des villages entiers étaient laissés en proie, la nuit, à des hordes de bêtes fanatiques qui découpaient à la hache, à la scie, au couteau, des vies humaines. [...] Dans les rues de la ville, on tuait un peu de tout, un peu partout. (2000, p.89)

À la guerre de l'Algérie qui opposa des Français et des Algériens, tous les deux nés en Algérie, succéda une guerre de l'Algérie qui cette

fois opposait des Algériens avec un islamisme radical et des Algériens avec un islam universaliste : « [...] *Je lui confiai sincèrement que j'avais quelque appréhension à me rendre dans ce pays, qui était le mien certes, mais que le terrorisme avait sérieusement défiguré.* » (Begag, 2004, p.141)

Cette guerre a eu, pour conséquence immédiate, de classer l'Algérie comme pays à haut risque ce qui l'isole du monde et la rend célèbre par ces terroristes qui opèrent dans d'autres pays plutôt que par ces « moudjahidines » qui ont élevé l'étendard de la liberté aux plus hauts sommets et converti l'Algérie, en un siècle d'un nid à pirates, à la Mecque des révolutionnaires :

On parlait d'un regroupement de chiens dans le parc André-Malraux et de l'arrestation d'un suspect d'origine tirailleur en possession de grenades, qui s'apprêtait à commettre des attentats en France, au nom d'une "révolution ***", non encore identifiée dans le catalogue du terrorisme.» (Begag, 1995, p.108)

L'image de l'algérien « pirate » du XVIIIe au XIXe siècle fut remplacée par le « fellagha » au XXe siècle qui devient « le terroriste » à l'aube du XXIe siècle, comme si ce peuple était condamné à être un hors la loi, aux yeux des autres, toute sa vie.

Une histoire turbulente de racines, pas très éloignée de la vie des arbres. [...] Soudain, l'idée macabre vint illuminer son esprit embourbé par cette résistance inattendue. Le général Grand donna l'ordre d'abattre sur-le-champ tous les palmiers. Un

par un. Il répéta sa sentence. Pour des gens qui ne vivaient que de la récolte des dattes, ces arbres qui tombaient ressemblaient à la mort. La fin. Les soldes exécutèrent l'ordre et exécutèrent les arbres.

L'œuvre invraisemblable de dévastation s'accomplit jusqu'au bout. Le bruit de la chute de chaque palmier causait dans le cœur des habitants de Bledna une désolation infinie. Pour ne pas perdre sa dignité, la France avait commis une atrocité. Et, quand le dernier palmier s'affaissa sur le sable, Bledna baissa sa garde d'un cran. C'était presque fini. Le général Grand avait coupé court à la vraie bataille [...]
(Begag, 1992, p.106)

L'histoire de ce peuple qui occupe aujourd'hui ce territoire appelé d'un commun accord l'Algérie ne commence pas avec l'invasion française en 1830, bien que l'histoire de l'Algérie moderne soit étroitement liée à l'expédition sur Alger sous le commandement du Général Bourmont :

Les renforts réclamés depuis deux semaines par le général Grand arrivèrent enfin le 8 novembre, sous le commandement du colonel Robert, un géant frôlant de sa tête de la barre des deux mètres. Heureux de se présenter en libérateur à Grand, il amenait de Sétif un bataillon du troisième zouaves, un bataillon du seizième de ligne, un escadron de spahis et une sélection d'obusiers de campagne. Pendant le trajet de Sétif... Le livre est petit. L'écriture, large. Je suis presque à la fin. J'aime bien les livres qui vont vite. Je sais déjà comment Soufian et Bledna vont finir. Mais pourquoi Albercadair a-t-il choisi cette

histoire entre soldats français et résistants du désert, dans le Sahara ? Quels liens l'unissaient au général Grand et à Soufian ? (1992, pp.113-114)

Dans *Le Passeport*, le narrateur est plongé dans la guerre contre le terrorisme islamiste alors que, dans *L'Îlet-aux-Vents*, c'est plutôt dans le lointain passé du colonialisme que le roman est ancré : les premiers résistants défendaient leur patrie à coups d'épée, de mousquets et d'Allahou Akbar comme du temps des croisades.

[...] à huit heures du matin, le soleil avait déjà installé sa lourdeur sèche et blanche sur le paysage guerrier. Les officiers ont harangué leurs zouaves avec férocité, il leur fallait prendre Bledna coûte que coûte ou alors laisser leurs cadavres pourrir dans son sable. [...] Le chef de Bledna avait perdu. Il regarda fixement l'officier français. Il parla français :

- Vous êtes les plus forts. Dieu seul est grand : que Sa volonté soit faite.

Silence. De mort. [...] Le 28 novembre, le général Grand levait son camp. Le 30, son armée était rentrée à Biskra. Le roman d'Albercadair s'achève au mot "Biskra". Je suis bouleversé. J'ai lu la mort de Soufian, balle après balle. (1992, pp.149-150)

« *Le chef de Bledna* » n'est nul autre que L'Émir Abdelkader qui fut contraint de se rendre après son échec à obtenir le soutien des tribus de l'Est. Le 21 décembre 1847, Abdelkader se rend au général Louis de Lamoricière en échange de la promesse qu'il soit autorisé à aller à

Alexandrie ou à Acre. Il a commenté sa propre reddition avec les mots :
« *Et Dieu défait ce que ma main a fait* »⁴⁴.

Sa demande est acceptée et, deux jours plus tard, sa reddition est rendue officielle au gouverneur général français d'Algérie, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, auquel Abdelkader remet symboliquement son cheval de bataille. En fin de compte, cependant, le gouvernement français refuse d'honorer la promesse du général de Lamoricière : Abdelkader est envoyé en France et, au lieu d'être autorisé à être conduit en Orient, est gardé en captivité.

Le livre à la main, pensif dans le vide, je regrette
d'être allé trop vite. Je ne reverrai plus jamais
Albercadaire. Je tourne la page. La suivante est
griffonnée en son milieu : À Djeddi, mon arrière-
grand-père. (1992, p.150)

Avec Siloo, Begag brouille toutes les frontières de l'identité double de ses personnages : le personnage sensé être arabe s'appelle *Siloo Bali* et l'instituteur porte le nom *Albercadaire* qui prête un livre à Siloo sur lequel il y a, griffonnée sur une page, la phrase « *À Djeddi, mon arrière-grand-père* » et surgissent alors des questions sur l'identité cachée de cet instituteur qui est à la fois « Albert » et « Kader » comme pour dire qu'il n'y a plus deux identités, mais une seule où les deux composantes ont fusionné pour donner un tout qui s'assume pleinement. Dans cette fusion le personnage est un Algérien francophone qui considère que les deux cultures peuvent bien coexister sans pour autant s'entretuer et les exemples d'une telle fusion ne manquent pas dans le bassin méditerranéen

⁴⁴ Bien que cela soit probablement apocryphe.

et le personnage principal dans *Le Passeport* résume très bien ce fait dans le passage qui suit :

Je me suis étendu sur ma carte de géographie mondiale, pilotant mon crayon, j'ai voyagé en regardant le plafond de mon studio. Une fissure de plus. J'ai prononcé quelques mots espagnols pour commencer à exercer mon accent [...] L'Andalousie était mon pays. Granada, Sevilla, Cordoba, Cadiz. J'ai retrouvé les mégots de cigarettes de mes ancêtres. Les populations locales matérielles et en digne successeur des civilisateurs de jadis. [...]
(Begag, 2000, p.156)

En effet, le meilleur exemple qui puisse être donné est celui des Arabo-Berbères qui avaient franchi le détroit de Gibraltar pour fonder l'une des plus merveilleuses fusions humanitaires et sur laquelle il n'y a point de discordes entre les historiens : L'Andalousie qui en dépit de tout réussit à faire ressusciter l'Atlantide, jadis perdue (Castrillo Márquez, R. 1992) et l'Algérie, vu la richesse de terre, fut pour beaucoup un Éden perdu qu'on essayait de reconstruire, non pour aller de l'avant vers un futur glorieux, mais plutôt pour revenir sur un passé majestueux :

Elles n'étaient que des leurres, souvenir figé d'un temps où cette région des hauts plateaux était appelée le grenier à blé.
[...] Moi qui nourrissais l'ambition de participer un jour à la révolution agraire du pays – étudiants, paysans, même combat ! — . (Begag, 1997, pp.47-48)

L'Algérie fut, aussi longtemps, un espace géographique à de multiples cultures et un creuset dans lequel beaucoup d'ethnies se sont mélangées à d'autres, avant et pendant les différentes dynasties qui régnaient au nom de l'Islam, mais la chute de Grenade en 1492 et l'intensification des attaques espagnoles sur les côtes sud de la méditerranée suivie par l'arrivée des corsaires turcs rompit un fragile équilibre instauré au fil des siècles et plongea le pays depuis dans d'interminables révoltes auxquelles l'invasion française à importer son lot de problèmes internes, l'antisémitisme chrétien et la volonté de christianiser les autochtones finirent par créer une atmosphère invivable dans ce pays ce qui déboucha des décennies après l'indépendance à une guerre fratricide qui détruisit tout sur son passage.

Le printemps glissait lentement. Les premières images que je glanais de l'Algérie déchirée étaient plutôt rassurantes, et pourtant le terrorisme faisait des victimes chaque jour, d'après les informations. [...] Je devinai que ces couleurs éblouissantes étaient celles que des milliers de pieds-noirs avaient emportées dans leur cœur lorsqu'ils durent quitter cette terre lors de l'indépendance. (Begag, 2004, pp.148-149)

Aussi loin que la mémoire de l'humanité le puisse, les habitants de l'Algérie étaient en guerre pour défendre leur terre. Les envahisseurs les plus connus étaient les Romains avec lesquels il y eut des alliances et de révoltes jusqu'à l'arrivée des Arabes qui partagèrent la vie politique et sociale avec les Berbères. Les hostilités reprirent avec la colonisation française dont les marques restent encore présentes jusqu'à nos jours :

Et toute la journée, j'ai trimbalé cette phrase dans mes pensées. Je l'ai répétée à Mohand que j'ai trouvé devant Le Casablanca, il a fait un signe de compassion.

— Pour oussi, c'i li dégoûtage !

[...] Nous nous sommes baladés. Il m'a parlé de sa guerre d'Indochine, de son grade de tirailleur algérien, de son dégoûtage, encore.

[...]- Ti vouas, rigarde maintenant, li Din Bin Fou ils sount vinis là ! Di zimmigris, comme li zalgiriens !

[...] Sa tête était encore dans la bataille. Un demi-siècle après, il était au front, prêt à se jeter à terre, pousser des cris de guerre, en arabe, en kabyle, en français, en nanterrien, en vietnamien et repartir à l'assaut. (Begag, 1995, pp. : 86-87)

Avec la colonisation française, l'Algérien connut les deux guerres mondiales et mit les pieds dans contrées que ces ancêtres n'avaient jamais foulé : au Vietnam sur le continent asiatique et à Cayenne sur le Nouveau Monde où des Algériens y vivent encore et se réclament fièrement de leurs origines et de leur passé.

Elle indique que “Dans cette station, le 8 février 1962, neuf personnes ont été tuées par la police lors d'une manifestation pour la paix en Algérie”. J'entends leurs fantômes scander encore “Paix en Algérie ! Non au colonialisme ! Algérie algérienne !” (Begag, 2009, p.113)

En 2009, quand Azouz Begag écrivit ce passage tiré de son roman *dites-moi bonjour*, il ne se doutait pas que dix ans après l'Algérie serait en train de vivre les plus grandes manifestations de son histoire depuis

1962. Les manifestants scandaient presque exactement ce que disaient haut et fort leurs grands-parents cinquante ans plus tôt, les mêmes revendications : la paix en Algérie avec une meilleure situation sociale pour les Algériens afin qu'ils pensent plus à la construction plutôt qu'à l'immigration. Non au colonialisme d'où qu'il vient et que l'Algérie choisisse par elle-même son destin et enfin une Algérie pour tous les Algériens peu importe leurs origines, leurs couleurs, leurs confessions ou leurs idéologies s'ils sont tous animés du même espoir : construire une Algérie plus grande encore pour qu'elle puisse recevoir plus et à son tour donner plus.

L'Algérie reste le lieu « inspirateur » même si, de manière générale, le cadre spatial de l'œuvre de Begag est la banlieue lyonnaise. L'espace de communication à l'intérieur duquel s'insère le texte est bien la France, mais, en filigrane, l'Algérie est inscrite : c'est ce conflit avec l'origine des parents qui s'impose et impose par le coup cette présence de l'Algérie.

Si Begag était issu de la première génération d'immigrés arrivés en France ou s'il était né en Algérie, la chose serait aisée : nous dirions alors qu'il serait nostalgique pour sa terre natale, celle qui l'aurait vue naître ! Mais tout comme ses personnages de romans, notre auteur a vu le jour, certes de parents Algériens, mais en France.

Le cas d'Albert Camus est aux antipodes : né en Algérie de parents français, il fait son parcours scolaire à Alger, y joue au football, rencontre l'amour et donc raconte l'Algérie. Le même schéma appliqué à Begag ferait qu'il raconte plus la France, chose qu'il fait, mais toujours à côté de l'Algérie.

Dans cette partie qui représente le centre même de notre questionnement, nous nous sommes intéressés aux différentes images et représentations que véhicule l'œuvre littéraire de Begag.

Essentiellement, ces images renvoient à plusieurs thèmes : la famille, les traditions, la religion, la femme, l'histoire et bien d'autres que nous avons regroupés afin d'en faciliter l'étude et l'inventoriage et auxquels

nous avons donné des noms qui proviennent de la symbolique aristotélicienne des cinq éléments⁴⁵.

Dans les passages choisis, l'Algérie n'est pas toujours citée nommément, mais par allusion directe ou indirecte quand le personnage parle des traditions et coutumes reflétant la culture de ses parents ou de son entourage immédiat. La répartition des extraits obtenus en cinq groupes a permis d'aboutir à la conclusion que le corpus choisi foisonne d'images, de symboles, d'allusions qui renvoient à l'Algérie même si les récits ont pour cadre spatial, la France métropolitaine (ce qui correspond aux critères d'une écriture « beure ») et/ ou un espace non défini, fruit de l'imagination de l'auteur et qui se trouve souvent dans une zone mitoyenne.

L'écriture chez Begag répondrait elle à une continuité qui résulte du genre « beur » ou bien elle est le résultat d'un choix délibéré de l'auteur qui obéit à une stratégie d'écriture ?

Dans la partie qui suit, nous allons aborder l'étude des stratégies d'écriture chez Begag, autrement dit ce qui rend son écriture particulière.

⁴⁵ Selon Aristote, les êtres naturels, quels qu'ils soient (pierre, vivants, etc.), sont constitués des quatre premiers éléments d'Empédocle auxquels il ajoute l'éther, qui occupe ce qui est au-dessus de la Terre : Terre, qui est froide et sèche ; correspond de nos jours à l'idée de solide. Eau, qui est froide et humide ; c'est de nos jours l'idée de liquide. Air, qui est chaud et humide ; c'est de nos jours l'idée de gaz. Feu, chaud et sec ; correspond de nos jours à l'idée de plasma et de chaleur. Éther, substance divine dont sont faites les sphères célestes et les corps lourds (étoiles et planètes).

TROISIÈME PARTIE
STRATÉGIES D'ÉCRITURE

Les stratégies d'écritures, sont l'art, de combiner et de coordonner diverses actions, pour atteindre un but. Elles donnent au texte littéraire sa spécificité, car celui-ci tire sa signification non seulement de son propos (de son histoire), mais aussi de sa forme (de la manière dont il est écrit).

Les procédés d'écriture constituent donc des particularités de la forme, que le lecteur doit apprendre à repérer et à interpréter, s'il veut saisir toute la richesse d'une œuvre. Dans le Guide des procédés d'écriture (2007), le procédé d'écriture est défini comme un moyen d'expression dont il est possible de tirer du sens ou de dégager un effet.

Chez Begag deux caractéristiques semble déterminer son écriture : l'invisibilité comme procédé de mise en abyme et l'humour comme thérapie idéologique.

CHAPITRE I

DE L'INVISIBLE AU VISIBLE

Basculer de la visibilité à l'invisibilité semble être une des stratégies d'écriture chez Azouz Begag. Passer d'une zone de clarté à une zone d'ombre, se manifeste aussi bien dans l'écriture d'Azouz Begag, et notamment dans ses romans autofictionnels. L'autofiction est un genre littéraire réunissant le roman et les mémoires, soit une biographie romancée (Encyclopédie Universalis en ligne s. d.). L'écriture de Begag est considérée comme autofictionnelle puisque autobiographique par laquelle l'auteur/narrateur, bien qu'il raconte ses souvenirs d'enfance et d'adulte, il met sur ses œuvres la mention « roman ». Le roman étant un genre fictionnel, l'autofiction semble désigner ce type d'écriture. Le narrateur relate certes ses pensées personnelles, mais de manière détournée de la biographie. Les détails biographiques ne sont pas les mêmes d'un texte à l'autre : le cadre spatial n'est pratiquement jamais le même et les anthroponymes non plus. Une question alors surgit d'elle-même sur le choix même de l'autofiction. Dans notre étude, on a mis à nu cette stratégie qui consiste à révéler des choses en essayant de les cacher par l'intermédiaire de l'autofiction (en passant de l'invisible au visible).

5.1.L'INVISIBILITÉ DANS LE LIEU ET LE TEMPS

Les romans que nous avons choisis reflètent des étapes différentes dans la vie de l'auteur/narrateur : de Azouz, l'enfant du *Gone du Chaâba*, à *Dites-moi bonjour*, où le protagoniste devenu adulte, découvre les angoisses de la nouvelle société française. Ces romans décrivent le combat d'une communauté à des époques différentes et en des lieux divers. La fiction est ici le moyen utilisé pour rendre visible ce qui est invisible. Cette dénudation s'articule autour de trois facteurs : le lieu, la représentation et la trame. Les héros des différents récits évoluent tout d'abord dans un cadre spatial, dans une représentation, l'image du pays, et dans une trame, la vie de tous les jours.

Ainsi, dans son premier roman, Begag décrit le rapport entre la communauté d'immigrés et le lieu d'habitation comme très affectif. L'invisibilité dans ce récit opère sur trois niveaux : le lieu, les femmes puis les hommes. Commençons par les taudis qui sont invisibles depuis les immenses immeubles. À l'intérieur du bidonville, les hommes partent pour leurs labeurs si tôt qu'ils sont absents tout au long de la journée, laissant derrière eux leurs épouses analphabètes, enfermées au sein du taudis. Le petit Azouz décrit le lieu de son enfance :

Des baraquements ont poussé côté jardin, en face de la maison. La grande allée centrale, à moitié cimentée, cahoteuse, sépare à présent deux gigantesques tas de tôles et de planches qui pendent et s'enfuient dans tous les sens. Au bout de l'allée, la guérite des WC semble bien isolée. La maison de béton d'origine, celle dans laquelle j'habite, ne parvient plus à émerger de cette géométrie

désordonnée. Les baraquements s'agglutinent,
s'agrippent les uns aux autres, tout autour d'elle.
(Begag, 1986, p.11)

L'état du bidonville décrit précédemment peint les conditions de vie de ses habitants. En effet, tout comme le Chaâba, qui se trouve en contrebas de la ville, ses habitants se trouvent en bas de l'échelle sociale. De la même façon dont « les baraquements s'agglutinent » et « s'agrippent les uns aux autres », les immigrés du bidonville miséreux sont attroupés autour de la seule « maison en béton », celle de la famille du petit Azouz. Cela dit, en aucun cas cette misère n'est décrite comme un malheur. Begag évoque « la maison d'origine » avec nostalgie de laquelle il n'arrive plus « à émerger », c'est-à-dire faire surface, quitter l'invisible pour la clarté du jour, renoncer au Chaâba pour l'insertion dans la société qui accueille les habitants du bidonville. Cela dit, en quittant le bidonville, ils abandonnent cette ambiance algérienne qu'ils se sont créée vu qu'ils sont tous issus du même village à côté de Sétif. Atmosphère que le petit Azouz retrouve dans le nouveau logement dans un immeuble de la Croix Rouse :

En partant de la rue Terme, je suis parvenu jusqu'en haut de la Croix-Rousse en empruntant les traboules. [...] Dans ce quartier habitent de nombreuses familles arabes. [...] Magasins d'alimentation générale, boucheries, coiffeurs, bars, hôtels... on est en Algérie. (1986, p.170)

Ainsi, l'Algérie est là même en dehors du Chaâba, certes ses habitants sont logés dans des HLM où ils sont minoritaires, donc invisibles, mais les différents commerces dans les artères de la ville

témoignent de la présence d'une âme algérienne bien visible. Le même procédé est employé par le narrateur dans *Le marteau pique-cœur* quand il décrit la cité où son paternel vit ses derniers instants.

« *Un quartier de pauvres gens dans lequel les travailleurs immigrés mélangeaient leur faciès de sudistes à celui des immigrés venus du talon de l'Italie* » (Begag, 2004, p.71)

Begag cite implicitement l'Algérie en parlant du sud dans l'expression « *leur faciès de sudistes* ». Ne pas citer le pays natal des immigrés c'est le pointer du doigt.

Le lieu n'est pas le seul facteur dans ce passage de l'invisible au visible. Le temps joue également un rôle essentiel dans ce procédé. Évoquer les souvenirs partagés où l'on vivait en Algérie, éveille beaucoup de nostalgie et de regret. Pour se reposer le soir, après une journée éreintante, rien de mieux que de se remémorer le passé. Le petit Azouz se rappelle les longues discussions entre son père et le voisin : « *Les deux hommes ne sont plus là déjà, ils voguent dans les contes, ils retournent à El-Ouricia, ils remontent le temps* ». (Begag, 1986, p.156)

Évoquer la terre natale et parler des racines et de l'histoire sont des éléments dont regorge toute l'œuvre de Begag. Ainsi, le narrateur adulte du *marteau du pique-cœur* raconte ces moments partagés avec son père à Vaulx-en-Velin :

Dans ce monde grouillant, mon père rencontre un cousin de là-bas. [...] Et voilà les deux cousins de la montagne qui partent pieds nus sur les chemins des

contes. Ils évoquent leur enfance dans les champs de blé en Algérie, quand l'eau coulait à grands flots dans les ruisseaux, quand les cumulo-nimbus s'arrêtaient au-dessus du pays pour arroser les grasses prairies, et puis leur voix change quand s'amène le temps de l'exil, il se met à pleuvoir, ils posent du papier journal sur leur tête pour que les grêlons français ne leur fassent pas mal. » (Begag, 2004, p. 74-75)

Cet extrait souligne le sentiment de regret que les immigrés éprouvent quand ils se rappellent l'Algérie perdue avec le sentiment de n'être nulle part puisque la France n'a pas concrétisé leurs vœux de bonheur et de richesse. Seul demeure le doux passé dans lequel ils vivent : un autre passage vers la visibilité. Cette douceur du passé est bousculée dans *Le Passeport* où Zouzou (diminutif probable de Azouz) de retour au pays découvre une Algérie meurtrie : « *Pourquoi suis-je tombé dans ce borbier ?* » (Begag, 2000, p.8)

Ballotté entre la France et l'Algérie, son traumatisme est important puisqu'il s'est imaginé, faisant ce périple, malgré tout, le réussissant en dépit des embûches. (Benarab, 1994, p.190)

« *Le métier m'allait à merveille. Et puis, les manifestations de jeunes, la répression, l'armée, la guerre civile, la barbarie, les attentats, la religion, la politique, le président assassiné, le naufrage. Ma boussole qui explose.* » (2000, p.9)

Les deux premières scènes dans *Le Gone du Chaâba* sont cette habitude féminine qui consiste à faire la lessive :

Attirées par l'agitation, les autres femmes sortent des baraques. L'une d'elles s'intercale entre les belligérantes pour apaiser les esprits. Soi-disant pour calmer la plus nerveuse, elle assène un revers de main terrible sur la joue droite. Il n'en faut pas plus à ma mère pour qu'elle se jette dans la mêlée. [...]
C'est si étrange de voir des femmes se battre.
(Begag, 1986, p.8)

Cette bagarre qui éclate entre les femmes du Chaâba est une scène quasi quotidienne où les femmes invisibles quand les hommes sont au bidonville manifestent leur existence : elles deviennent visibles le temps où les hommes sont absents. La deuxième scène décrit le père au retour du travail :

Comme à l'accoutumée, il s'assied sur sa marche d'escalier, sort de sa poche une boîte de chemma, [...]. Avec trois doigts, il ramasse une boulette de tabac à priser [...], fourgue sa chique entre ses molaires et sa joue. Il referme la bouche et la boîte, puis balaie de son regard interrogateur l'amoncellement de huttes qu'il a laissées s'ériger là.
(1986, p.12)

Le retour du père d'Azouz marque la phase de l'invisibilité féminine : lui seul au nom de tous les hommes du Chaâba est visible. L'usage du présent narratif dans cette description du père indique une habitude du geste et non une exception d'un jour : le passage ici de l'invisible au visible est tributaire des codes sociaux relatifs à cette société algérienne qui veut que la femme s'efface quand l'homme est là.

Quand Azouz Begag décrit la génération de ses parents, il met l'accent sur leur visibilité dans le lieu qui est défini par les frontières du Chaâba. Cette même génération est invisible en dehors de ce lieu : elle fait profil bas, vu les différences socioculturelles, elle a beaucoup de mal à s'intégrer. La génération des enfants, elle, vit un *écart d'identité*. (Begag, 1990)

5.2.L'INVISIBILITÉ DE L'IDENTITÉ

Ressembler aux parents qui n'arriveront jamais à s'intégrer dans la société d'accueil, les enfants essaient de trouver un compromis entre l'invisibilité d'être algérien et la visibilité aux normes françaises. La notion d'« autofiction » qui mêle intimement fiction et autobiographie pour qualifier l'écriture de Begag lui permet de mêler le quotidien français, les conditions des immigrés algériens, et enfin un imaginaire fantaisiste qui puisent dans une zone qui se retrouve à la croisée des chemins. Ainsi les personnages dans les romans de Begag sont toujours algériens par leur origine, français de naissance et de nationalité et le tout revêt une coloration « panachée » issue d'un métissage culturel très insolite. Ainsi Begag vit, pense, agit et écrit à partir de cette zone de « l'entre-deux » il n'est ni tout à fait algérien et encore moins français comme il le dit lui-même : « *Je ne suis ni Français ni Algérien : je suis Lyonnais* ». (Begag, interview, 4 avril 1997)

Pour Benarab les enfants de la première génération d'immigrés considèrent la société française visible avec deux attitudes diamétralement opposées :

L'apparition d'un "moi" dans l'espace littéraire de la seconde génération issue de l'immigration s'est faite par rapport à une résistance ou un paradoxe créé par le regard d'autrui. Les personnages développeront une attitude d'un double choix imposé par ce regard de la société d'accueil : la conformité ou la révolte. (Benarab, 1994)

Azouz adulte dans *Le marteau pique-cœur* atteste de sa conformité : « *Moi, en fréquentant l'école de Français, en faisant de Vercingétorix le héros de mes jeux, j'avais accompli un autre déplacement, moins loin, mais sans retour, j'étais devenu Franc, Gaulois.* » (Begag, 2004, p.11)

Accomplir un déplacement correspond parfaitement à ce passage de l'invisible au visible, pourtant à la page 13, le même narrateur, partant pour le continent américain, se dit : « *Dans cette géométrie aux dimensions si extravagantes, la France faisait figure de petit coin de terre, et l'Algérie, mon autre fontaine identitaire, de petit bac à sable blanc* »

Ce que l'on pourrait croire être un retour à l'invisibilité et en fait un autre passage vers la visibilité, car le narrateur changeant de continent ne s'identifie plus *uniquement* à la France qui devient à ses yeux un « *petit coin de terre* », mais aussi à l'Algérie qu'il qualifie de « *petit bac à sable* » en référence au Sahara qui fait quatre fois la superficie de la France. Il ne s'agit pas là d'un rejet de l'identité française, mais le narrateur ajoute son héritage culturel comme une valeur ajoutée qui rend son affiliation plus importante à ses propres yeux puis à ceux des autres.

Ce n'est pas le lieu qui pose problème dans l'esprit de la deuxième génération d'immigrés : l'Algérie tout comme la France sont un pays pour lui :

[...] nous avons appris le français, nous prononçons correctement école au lieu d'icoule, nous ne rêvons pas de retour dénifictif, on est français, j'y suis, j'y reste, séjour définitif, nous jouons de l'imparfait du subjonctif pour nous défendre avec la langue contre ceux qui se disent héritiers exclusifs de Vercingétorix. (Begag, 2004, p.188)

La francité du narrateur est affirmée comme passage vers le visible ; le passage à l'invisible se trouve dans le retour au pays du père.

Les lieux ne sont jamais interchangeables [...]. C'est pour les mathématiciens que tout lieu en vaut un autre, car la terre où l'on a vécu dès sa naissance et son enfance constitue un espace de "géographie pathétique". (Benarab, 1994)

Raconter l'immigration, c'est parlé de l'espace : la terre natale et la terre d'accueil. L'"espace de géographie pathétique" dont parle Benarab est l'Algérie, le pays du bonheur pour "le chiot-narrateur" dans *Les Chiens aussi* (BEGAG, 1995). Pour les personnages autofictionnels chez Begag, ils ne se sentent chez eux nulle part, mais bien partout : culturellement, ils sont français, mais territorialement ils sont à la fois algériens et français.

Il semble clair, maintenant, que ce passage du l'invisible au visible est une intention marquée dès le début par l'auteur est cela même dans son choix des titres qu'il attribue à la plupart de ses romans. Ceux de notre

corpus correspondent assez donc à cette stratégie d'écriture, ainsi le titre *Le Gone du Chaâba* est révélateur de ce passage, "*l'enfant du Chaâba*" comme titre n'aurait pas donné le même effet : le vocable "gone" typiquement lyonnais et annexé au mot "Chaâba" très algérien et l'ensemble voudrait alors dire ce "gone" qui vient du "Chaâba" ce qui semble d'emblée paradoxal, car si l'on vient du Chaâba on le reste, il n'y pas de métamorphose comme pour une chenille dans un cocon, mais pour l'auteur, il s'agit d'opérer un passage vers le visible : le narrateur était une chenille invisible, il est devenu un papillon.

Dans *Béni ou le Paradis privé*, Béni (Ben Abdallah Bellaouina) réussit à pénétrer dans une boîte de nuit nommée le Paradis grâce à une jeune fille qui s'appelle France. Une autre formulation du titre donnerait : "*Rester Béni ou enter au Paradis grâce à France*" ce qui équivaut à dire rester dans l'ombre et l'invisible ou pénétrer dans la visibilité de la culture française : « *Alors s'ils savaient aussi que je suis tombé amoureux fou de France dès la première heure de cours, mon père m'expédierait illico au bled [...]* » (Begag, 1989, p.44)

Béni craint que ses parents ne sachent qui il est amoureux de France, le cas échéant, son père l'envoie au bled pour le marier à une Algérienne ce qui équivaut pour lui à devenir invisible.

L'Îlet-aux-Vents désigne un petit îlot à la merci des vents c'est-à-dire aux changements, ce qui nous conforte dans l'idée du passage de l'invisible au visible. Les deux vocables renvoient au thème du voyage : voyager est défini comme une action de se rendre dans un lieu relativement lointain ou étranger, les îles sont généralement des

destinations de voyage et les bons vents y amènent les voyageurs. Le passage de l'invisible au visible s'opère sur deux niveaux au sein de ce roman : le premier sur le plan spatial quand Siloo quitte l'îlot pour aller dans une plus grande ville où il devient visible :

Elle demande à la maison qui veut venir avec elle.
Pas d'amateurs au voyage. Elle se braque sur moi :
- Toi, Silo, tu aimes bien voyager, tu m'accompagnes, mon fils, comme ça on en profitera pour faire des courses.
C'est bizarre que personne ne veuille aller à la capitale. J'accepte. (Begag, 1992, p.128)

Le second plan est temporel quand le narrateur plonge dans le passé de "Bledna" synonyme de visibilité pour lui, car il remonte au début de cette histoire entre la France et l'Algérie :

Le livre est petit. L'écriture, large. Je suis presque à la fin. J'aime bien les livres qui vont vite. Je sais déjà comment Soufian et Bledna vont finir. Mais pourquoi Albercadaire a-t-il choisi cette histoire entre soldats français et résistants du désert, dans le Sahara ? Quels liens l'unissaient au général Grand et à Soufian ? (Begag, 1992, p.113)

Le choix du terme "Bledna" qui se compose de "bled" (pays) et "na" (notre) renvoi à cette terre ancestrale à laquelle il oppose "NotrepayslaFrance" orthographié attaché comme pour signaler l'attachement à la France tout autant qu'à l'Algérie.

Dans *Zenzela* (séisme), le titre évoque le passage d'un état à un autre, de choses qui étaient visibles avant le tremblement de terre et qui

deviennent invisibles après. Dans le roman, le narrateur était invisible aux yeux de sa bien-aimée française ainsi que dans sa propre famille jusqu'à ce qu'il fasse un rêve prémonitoire concernant un séisme qui frappe l'Algérie. Une fois la prémonition réalisée, le narrateur passe à la visibilité : dans sa propre famille où on lui accorde plus d'importance et dans son quartier où il devient le représentant d'une Algérie blessée qu'il tente d'aider grâce à la charité des Français, ce qui le rapproche de sa dulcinée :

[...] J'allais organiser une collecte, solliciter les vingt-cinq mille habitants des immeubles, parler de solidarité entre les peuples de la terre. Ici habitaient beaucoup de pieds-noirs d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Tous avaient encore des odeurs de cumin, de jasmin, d'anisette et de kemia dans les narines de leur mémoire. (Begag, 1997, p.69)

Dans *Le Passeport*, il est facile de dire qu'en comparant avec le document officiel, il s'agit d'un passage de frontières, mais dans le roman, il s'agit plus en réalité d'un retour à l'invisibilité. Comment ? Le héros du roman *Zoubir*, fils d'immigré algérien qui rentre au bled pour se retrouver dans la peau d'un "flic" durant la décennie noire. Devenu trop visible pour les terroristes, il décide de retourner à l'invisibilité en France :

Je me suis étendu sur ma carte de géographie mondiale, pilotant mon crayon, j'ai voyagé en regardant le plafond de mon studio. Une fissure de plus. J'ai prononcé quelques mots espagnols pour commencer à exercer mon accent [...] L'Andalousie était mon pays. Granada, Sevilla, Cordoba, Cadiz.

J'ai retrouvé les mégots de cigarettes de mes ancêtres. (Begag, 2000, p.156)

Dites-moi bonjour débute par l'emploi d'un verbe à l'impératif ce qui indique, sans nul doute, une demande. Sortir du silence pour demander quelque chose est un passage à la visibilité, mais quand on demande à l'autre de nous dire "bonjour" cela veut dire, ou qu'il ne nous voit pas, ou qu'il nous rejette : « Liberté, égalité, fraternité, diversité ! » reprit un isolé en riant. Le mot "diversité" crépitait dans les airs comme un tir de fantasia, un baroud d'honneur. » (Begag, 2009, p.76)

Le narrateur, dans ce passage, évoque ce que dit un passant, le mot « diversité » est celui qui renvoie directement au titre du roman : dites bonjour, aux minorités visibles⁴⁶(Larousse en ligne s. d.), la diversité qui compose la France. L'invisible est désigné par le « tir de fantasia » le « baroud d'honneur » qui fait allusion aux gens du grand Maghreb : le jeu du passage du visible à l'invisible continu.

⁴⁶ Le concept de minorité, utilisé en France depuis quelques années, désigne selon l'INED les immigrés non européens, les personnes nées dans les départements d'outre-mer (DOM) et les personnes qui en sont les fils ou les filles. La presse qualifie de « minorités visibles » : les Noirs, les Arabes, les Asiatiques, les Indo-Pakistanaïes ou encore les métis.

CHAPITRE II

CASTIGARE RIDENDO MORES (CHÂTIER LES MŒURS PAR LE RIRE)

6.1. DE L'HUMOUR OU LA THÉRAPIE IDÉOLOGIQUE

L'humour s'est révélé être une thérapie efficace face à tout type d'idéologies, là où les discours que nous pouvons qualifier de « sérieux » ont échoué. Dans la littérature, l'humour est souvent associé à une légèreté d'esprit et, de ce fait, tout écrivain qui recourt à cela est exclu de ce « giron » des hommes de lettres chez lesquels on ne plaisante pas avec le mot ; le verbe n'étant pas un des moyens par lesquels s'exprime Dieu lui-même ? L'hypothèse est que le rire serait perçu comme entrave non seulement à la cohérence et à la stabilité des systèmes, mais également un obstacle au sérieux et à la rigueur tant recherchés par la théorie : l'affect et la sensation sont vus comme source avérée de perturbation des processus intellectuels et de toute pensée qui se veut scientifique.

Si l'intellect est spécifique à l'être humain, le rire est aussi le propre de l'homme ; affirmait ainsi François Rabelais dans son prologue de Gargantua. En effet, le rire est étroitement lié à la bipédie, à la respiration et à la parole, et bien que possédant ces trois facultés, le chimpanzé ne

peut néanmoins rire, car il ne peut produire qu'un son par expiration et inspiration. Comme tout un chacun sait, les nouveau-nés sourient dans leur sommeil, il a été observé même que les bébés sourds ou aveugles, vers l'âge de trois mois, émettent des sons surgis inopinément et ressemblants à des rires. Ce qui prouve que le rire n'est donc pas mimétique et que l'humour est profondément ancré dans notre cerveau. Le rire et l'humour sont intimement liés, mais ils ne sont pas pour autant synonymes. En effet, le rire peut être la conséquence de l'humour, mais il peut aussi s'enclencher de manière mécanique. De la même manière, l'humour peut engendrer le rire, mais pas nécessairement. Lorsqu'il s'agit d'humour noir, d'autodérision ou d'humour ethnique, il ne peut plus être considéré comme l'expression de la gaîté, mais révèle des significations bien plus complexes. Dans le cas de l'humour ethnique, rire, c'est se moquer de l'autre, voire même l'insulter.

Corriger les hommes en les divertissant disait Molière dans la préface de *Tartuffe*. Ridiculiser, c'est donc châtier par le rire. L'humour va chercher au plus profond de l'être une réaction spontanée de confiance, infantile, innocente, et par conséquent rend le rieur vulnérable. C'est aussi la faculté d'aller réveiller l'Autre qui est en soi. Rire avec quelqu'un, c'est le rencontrer, créer un espace-temps commun dans lequel on va se libérer, pendant un temps, être supérieur à tous les préjugés dont on a affublé l'autre, et, en cela, l'humour est une catharsis. Sécurisant, réconfortant, socialisant : l'humour, par sa capacité à se jouer des distances, est ainsi un vecteur d'ouverture, de relativisation et donc de tolérance.

6.2. L'HUMOUR CHEZ BEGAG : « PEINTURE » OU « OSSATURE » ?

On peut identifier deux usages très différents de l'humour qu'on pourrait appeler l'un, l'humour comme peinture, et l'autre, l'humour comme ossature. Dans le premier cas, l'humour est placé sur un plan secondaire, sans importance majeure ; dans l'autre cas, tout au contraire, l'humour fait rire, mais d'un rire auquel succèdent des enjeux essentiels. Tel un principe actif qui désigne une substance qui possède des propriétés thérapeutiques, l'humour transforme le lourd en léger. Chez Begag, l'autodérision et l'humour se sont substitués à la contestation et au misérabilisme dans les écrits des beurs en général. Ce traitement plus « léger », plus distancié, moins passionnel dont résulte l'humour est devenu le trait marquant du déchirement entre deux cultures et deux pays. Loin des revendications, cette production d'humour tend à créer un espace commun d'identification dans lequel adhèrent les lecteurs : un espace de respiration, de légèreté, de sécurité, bref de rencontre par le biais de l'humour qui permet à tout le monde de s'intégrer. Dans la plupart de ses romans, Azouz Begag prend la défense des beurs, valorise leur culture d'origine et leur propose des modèles positifs d'identité. Il joue de l'humour et démontre qu'il n'a pas de complexes face aux genres établis, son style est volontairement libéré des contraintes du dictionnaire de la langue française. Cette écriture est pleine d'humour et peu importe la couleur de ce dernier, il est le moyen par lequel l'écrivain raconte les mésaventures de la communauté algérienne entre la France et l'Algérie. Comment être Algérien d'essence et d'apparence et vivre en France tout comme être Français d'accent et de réflexe et vivre en Algérie : tenter

d'exorciser les maux par les mots. Purger les idéologies sûrement pas ! mais rallier à sa cause le plus de personnes : assurément.

Le recours à l'autodérision est une stratégie qui représente l'ossature même des romans de Begag. La forme du récit découle de la narration même qui l'appuie. Pour Maingueneau « *les œuvres littéraires adoptent le plus souvent l'éthos attaché aux genres dans lesquels elles s'investissent* (Maingueneau, 1991, p.81).

Les romans de Begag sont à la première personne c'est-à-dire que le narrateur, dans presque toute l'œuvre de Begag, est censé nous raconter une histoire à laquelle il a pris part, et qui peut même être présentée comme son histoire (Rivara, 2000, p.250) où le récit propose les commentaires d'un enfant sur les événements racontés, sur les personnages. Pour Lejeune, c'est une narration de second degré où le personnage remplit une fonction de narration (Lejeune, 1980, pp.20-23).

Cependant, les instances narratives employées dans les écrits de Begag témoignent d'une certaine complexité : le narrateur-scripteur se cache totalement derrière l'enfant, narrateur-personnage. Les commentaires censés être émis par un enfant sont, en fait, ceux produits par le regard d'un adulte :

Je savais qu'ils étaient juifs, car, à la télévision, on n'entend plus parler que de la guerre de Six Jours entre Arabes et Israéliens d'ailleurs, fréquemment, l'aîné traite son frère de "sale Arabe" lorsqu'il veut l'injurier le plus gravement possible. (Begag, 1986, p.182)

Une telle analyse de la situation échapperait facilement à l'enfant Azouz, mais pas du tout à l'œil de narrateur-scripteur. Dans ce passage, où l'humour jaune prime, un juif traite son propre frère de « sale Arabe » sachant que dans la culture algérienne c'est souvent l'inverse : l'arabe injurie son frère en le qualifiant de juif. L'expression « sale Arabe » émanerait plutôt d'un Français raciste. La leçon qu'on pourrait tirer d'une telle tournure serait de ne pas faire à l'autre ce qu'on n'aime pas subir soi-même.

Dans *Béni ou le Paradis privé* qui raconte l'histoire d'un adolescent beur amoureux d'une Française et qui désire se marier avec elle sachant cependant que les mariages mixtes ne sont pas très appréciés dans les familles du côté arabe comme du côté français :

Ma mère insiste encore une fois, en arabe
- Tu sais, il vaut mieux une fille un peu grasse et de très bonne famille, qu'une fille malade. Et puis qu'est-ce-que ça veut dire "trop blanche", tu vas pas nous dire que tu préfères les carlouchettes aux belles fleurs, aux gazelles blanches ! De toute façon ; si ta femme elle est trop blanche, tu l'emmènes l'été en Algérie, au lieu qu'elle fasse la sieste entre midi et quatre heures, tu l'étends sur la terrasse au beau soleil
[...] (Begag, 1989, pp.109-110)

Là, nous sommes en face d'une autre thématique, celle du mariage où la couleur de peau de la future mariée pose problème : blonde ou brune ? Béni veut une Française, chose que sa mère ignore. Elle pense qu'il préfère les « carlouchettes » ce qui signifie littéralement « négresses » et pas brunettes, alors elle lui propose une blanche qu'il

laisserait « cuire » au soleil, mais dans la tête de l'adolescent, la polygamie est plutôt d'ordre pratique :

J'ai fait remarquer que j'avais deux femmes, une dans le pays de mes parents, en réserve pour le mariage, Schéhérazade-la-sauvage j'ai même dit qu'elle s'appelait, et l'autre pour la consommation courante, qui fréquentait la même classe que moi au lycée : France. (Begag, 1989, p.77)

Ici, l'humour dénonce l'absence de l'amour pour une polygamie abjecte pratiquée par certains immigrés, qui consiste à se marier avec une Française pour régulariser sa situation de résidence vis-à-vis de l'état français et avoir une seconde épouse en Algérie, bien souvent issue de la famille, afin de garantir une progéniture conforme aux traditions du bled, car les enfants d'un mariage franco-algérien sont souvent considérés comme versatiles et improbables, alors que les enfants issus d'un couple d'Algériens sont plus contrôlables en raison de l'éducation qu'ils reçoivent. Le narrateur dans *Béni ou le Paradis privé* assume son amour pour la Française contre la tradition familiale :

Il y a une Française. On se mariera, on aura des enfants et je ne les appellerai pas Jacques. Ses parents ne sont pas contre les Algériens, je ne leur ai jamais demandé, mais je le sens, sinon elle ne me parlerait pas en cours. Je serai obligé de lui dire, à mon père, que la guerre d'Algérie est finie, il faut sortir des tranchées, l'armistice est signé. (Begag, 1989, p.120)
C'était décidé : j'allais tout dire à mon père. Fini l'hypocrisie, les mensonges, les fausses illusions,

l'Algérie des colons, vive la France des amours.

(Begag, 1989, p.153)

La dimension historique des relations franco-algérienne serait responsable de l'échec d'une éventuelle intégration dans la société d'accueil, le français étant toujours assimilé au colon dans le raisonnement collectif algérien : être français, c'est être responsable des 132 ans de colonisation française, de spoliation et de violence. Cet illogisme conduit certains pieds noirs à considérer tout Algérien comme responsable de leur déracinement et que tout malheur qui touche l'Algérie ne serait que malédiction divine méritée :

Pendant que M. Oas cherchait la sienne (la carte d'abonnement), je me suis esquivé vers le fond. Bon débarras. De toute façon, j'avais lu dans son esprit ce qu'il s'apprêtait à invoquer : que si les Français étaient restés en Algérie, il n'y aurait pas eu de tremblement de terre. » (Begag, 1997, p.43)

Les différents narrateurs semblent s'accorder à dire que les générations nouvelles nées d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée ne sont pas responsables de ce que leurs ancêtres ont fait : ils ne cherchent pas, dans l'avenir, à retrouver le passé. (Gide, 1995)

Un autre passage de *Béni ou le Paradis privé* où le narrateur évoque les rencontres de sa mère avec d'autres femmes immigrées venues d'Algérie :

« De jours de marché en jour de marché, elle finit par se retrouver au milieu d'un groupe de femmes algériennes [...] L'une était de Sétif, comme nous, une autre de Bou-Saada dans le Sud, une autre de

Tlemcen dans le Nord, une autre encore de Constantine. [...] Encore une qui croit qu'il vaut mieux qu'une autre parce qu'elle a la chance de ne pas ressembler à une Africaine ! Heureusement, c'était pas mon genre de femme. » (Begag, 1989, p.57)

Begag tente ici d'attirer l'attention sur un phénomène tabou au Maghreb : le racisme. En effet, les Maghrébins se plaignent toujours de racisme quand ils sont en Europe, mais ce qu'on ne dit pas souvent, c'est qu'au Maghreb, les gens de couleurs et notamment les Africains souffrent d'un genre de racisme qui ne dit pas son nom. Il est rare de voir des couples Arabo-Africain ou encore berbéro-africain : en général, les gens du Sud se marient entre eux. Souvent, cela est justifié par une forme de régionalisme, chose qui n'est d'ailleurs pas tout à fait fausse, mais le mal est beaucoup plus profond.

Le recours au symbolisme bestiaire est une autre stratégie utilisée pour rendre l'autodérision plus frappante, car le symbolisme employé reflète non pas l'animal, mais l'idée que s'en fait l'homme de lui-même, c'est pourquoi les personnages composites, humain/animal, font partie intégrante de l'écriture dans *Les Chiens aussi*. Dans un entretien avec Begag, celui-ci souligne que : « *L'insulte arabe "fils de chien" est très drôle, car mon père ne savait pas que le chien était lui et que si son fils est un chien c'est qu'il est lui-même un chien* » (Begag, entretien, Juin 2002). Le burlesque de la situation vient justement de cette composition où l'on ne peut séparer la partie humaine et ce qui fait l'animal sans altérer les personnages. Dans *Les chiens aussi*, cet autre roman de Begag, les

immigrés revêtent le costume de chiens : « *Les chiens et les zimmigris, c'est kif-kif* » (1995, p.61)

Le petit chien César s'étonne : « *Je suis arrivé devant un café. [...] Mais à cause de cette affiche INTERDIT AUX ARBRES ET AUX CHIENS, collés à côté du plat du jour, j'ai eu une retenue.* » (1995, p.30). Ce qu'il fallait comprendre, c'est que c'était interdit aux Arabes et aux chiens. Il poursuit ainsi : « [...] — *Qu'est-ce qu'ils vous ont fait les chiens ? Pourquoi vous nous interdisez ? Je ne vous ai rien fait, j'ai juste soif.* » (1995, p.30)

Le chien a toujours été considéré comme le meilleur ami de l'homme, mais l'accès de ses pauvres bêtes est souvent interdit dans certains établissements. César, le narrateur dans *Les Chiens aussi* établit un parallèle « détourné » entre chiens et Arabes : les Arabes n'ont-ils pas été les amis de la France dans les deux grandes guerres et à Diên Biên Phu. Pourquoi sont-ils traités en chiens après le retour de la guerre ?

L'autodérision dénonce l'oppression par le biais de César le chien, qui exhorte ses semblables à attaquer les Zumins, leurs oppresseurs :

La République a peur des chiens méchants, surtout quand ils sont en bande. Nous savons que l'émeute de chiens peut être un argument... mais il ne faudrait pas tomber dans le piège, nous ne voulons pas éliminer les autres. Nous voulons être AVEC EUX, mais plus comme clébard de service »

(1995, p.120).

Dans ce passage, le petit César se fait rosser à cause d'un sandwich volé, car il n'avait rien à manger :

« [...] - Chez EUX, on dit hot dog ou chien chaud, a précisé un brigadier. Ils ne parlent pas comme nous, ces bâtards.

- Ils mangent du jambon ? C'est pas interdit par leur religion ? »
(1995, p.46)

Les mots « clébard » et « bâtard » dans ce passage renvoient aux immigrés par ce que Berrendonner nomme le « paradoxe ironique » (1981, p.114), c'est-à-dire, ces mots servent un mouvement à double sens, reliant l'histoire du chien César à une reproduction du comportement raciste envers les immigrés, qui manquent de tout, selon lui, même de nourriture :

« C'était l'enfant au sandwich... qui me barrait la route avec son escouade de policiers qui allaient jouer au baise boule avec leur batte à la main. Une ratonnade. Les regards étaient en furie, les bouches tordues de haine ». (1995, p.43)

Cette haine qui vient de la difficulté d'intégration, la non-acceptation de l'autre malgré les efforts d'assimilation en terre d'accueil :

Un musicien Kabyle qui se prend pour une tsar, mais qui ne sait même pas prononcer correctement star, et qui crie sur tous les toits qu'en vérité Amadéus Mozart s'appelait Ahmed Mozart, qu'il a dû latiniser son nom pour percer ». (1995, p.59)

Réussir en France exige parfois des immigrés, non pas des efforts d'intégration, mais plutôt des tentatives d'assimilation dont la réussite est tributaire de profonds stigmates. Le narrateur ne dénonce pas que l'intolérance cachée par la devise de la République, dans *Le Gone du*

Chaâba, le petit Azouz qui réussit, à l'école, est dénigré par ses frères de race. On l'assimile à des Français à cause de ses résultats scolaires alors il se justifie de la sorte :

Si ! Je suis un Arabe et je peux le prouver : j'ai le bout coupé comme eux, depuis trois mois maintenant. C'est déjà pas facile de devenir arabe, et voilà qu'à présent on me soupçonne d'être infidèle. »
(Begag, 1986, p.103)

Dire son appartenance par le truchement de la circoncision, c'est drôle, mais c'est aussi hautement moralisant : l'appartenance et l'intégration ne doivent pas passer par l'assimilation et vivre avec l'autre ne signifie pas devenir l'autre :

Contrairement aux autres membres de ma famille qui avaient toujours gardé leur passeport algérien par illusion patriotique, j'étais porteur d'un passeport de nationalité française, comme ma fille, et devais me rendre au consulat pour me faire établir un visa d'entrée en Algérie. Un visa touristique pour retourner dans mon pays ! C'était un comble.
(Begag, 2004, p.135)

Écrire de la sorte vient d'une intention, celle de calmer une crise d'identité entre communautés, d'où, justement, un humour à la frontière qui, à la fois, les sépare et les unit, et ce par l'auto dépréciation comme forme de dénonciation.

Le narrateur s'attaque aux traditions et aux conditions de vie en France par le biais de l'autodérision :

Son fils, grand devineur d'avenir, marié à la fille d'un marabout de banlieue, diplômé ès sciences occultes, c'était le bonheur, assuré par la MMFM, la Mutuelle des Marabouts de France et du Maghreb (limited inc.). (Begag, 1997, p.63)

Être en France, le pays de Descartes et penser maraboutisme est absurde pour le narrateur qui s'en donne à cœur joie pour créer une mutuelle des marabouts, vu qu'en France, toute activité qui génère du profit est soumise à la réglementation. Cependant, cette même France dont le narrateur de *Zenzela* vante l'organisation, se voit violemment critiquer par le narrateur dans *Dites-moi bonjour* :

Ces gens ont été parqués ici comme des bestiaux, poursuit le Sorciologue. Le Président du Nouvel Ordre à même révélé au peuple, dans une intervention télévisée, qu'ils égorgaient des moutons dans les baignoires sabots de leurs cages à poule, ce qui évidemment n'a pas amélioré leur image. » (Begag, 2009, p.80)

Dans ce passage plein d'amertume, le narrateur rapporte ce que dit le « Sorciologue » avec un « S » en majuscule⁴⁷ qui dénonce les conditions de vie dans lesquelles vivent les communautés issues de l'immigration à l'aube du XXI^e siècle en France. « Le Président du Nouvel Ordre » qui parle de moutons égorgés dans les baignoires (Sarkozy, entretien, 5 février 2007) en référence au rituel musulman en oubliant de donner la dimension des appartements que le « Sorciologue » ironiquement compare à des cages à poules et semble alors dire au « Président du

⁴⁷ La majuscule est un des signaux de l'énoncé ironique pour Philippe Hamon.

Nouvel Ordre » : respecter les gens en leur donnant plus d'espace et ils vivront leur culte dans le respect des lois de la République. Le mot « Sorciologue » forgé à partir de « sorcier » et « sociologue » entreprend même le dialogue entre ces deux mondes : le Maghreb africain avec sa culture d'une part et la France des lois républicaines de l'autre.

L'autre rencontre est celle avec l'ambiance particulière qui règne à l'ambassade d'Algérie en territoire gaulois :

Je me suis rendu à l'embrassade de mon pays, au centre-ville. [...] J'aimais retrouver, au cœur de la capitale des Gaules, l'ambiance épique et épicée du bled : les gens qui faisaient la queue aux guichets, les gamins qui couraient dans les couloirs en attendant leurs parents, les hommes âgés accoudés à un coin de mur qui se faisaient remplir leurs papiers par des jeunes, les femmes qui patientaient en salle d'attente, les cigarettes qui se consumaient sous les panneaux où était affiché (en arabe et en français) interdit de fumer, [...] (Begag, 1997, pp.113-114)

Le narrateur dans *Zenzela* change « ambassade » en « embrassade » pour décrire ce qui s'y passe réellement, un grand souk à travers lequel il retrouve l'ambiance du pays. Les deux passages cités plus nous offrent une mise en scène énonciative où domine l'ironie. Farid décrit l'ambiance au niveau de « *l'embrassade* » avec nostalgie et ironie, cette tendresse mêlée au sarcasme crée un sentiment de perplexité : on ne sait pas si l'on doit hurler de colère ou de rire. Cet état voulu par le narrateur entre dans la stratégie d'écriture employée par l'auteur qui pousse le lecteur à une réaction, peu importe la réaction, tant qu'elle est là l'objectif est atteint.

Sur un autre plan, l'écriture permettrait de s'exprimer, de se révéler, de se purifier, en se délivrant des hantises et des tabous, et ce par le biais des néologismes, la reproduction des stéréotypes et l'enchevêtrement des voix narratives. Cette facilité, que Begag connaît lors de son écriture, est comme une seconde nature en lui, il aime plaisanter et jouer avec les mots dans toute circonstance :

« [...] un élève leva le doigt pour poser une question. Je lui donnai la parole et il affirma sur un ton académique qu'il connaissait le nom de l'homme qui avait inventé le fil à couper le beurre. Immédiatement, je cherchai dans son regard le signe d'une plaisanterie qu'il avait préparée dans son coin, mais son visage sérieux n'indiquait aucun signe d'humour. Sur quoi, j'enchaînai et lui dis : le fil à couper du Beur ? Ah, je sais : c'est Le Pen ! » (Geat & Devrièsère, 2017, p.59)

Des formules originales de Begag comme celle que nous venons de citer se retrouvent dans sa façon d'écrire qui n'est pas puriste, car il prend ses richesses à toutes mains (si on ose dire), mots techniques, mots populaires et surtout certains néologismes dont il calcule adroitement le pittoresque ou même la brutalité ; mots enfin qu'il forge pour le besoin ou pour le plaisir.

C'est ce plaisir-là qui nous a conduit à l'étude des stratégies d'écriture chez Begag qui se caractérisent surtout après constat, par deux caractéristiques : l'invisibilité comme procédé de mise en abyme et l'humour comme thérapie idéologique.

Il semble clair que ce passage de l'invisible au visible est une intention marquée dès le début par l'auteur est cela même dans le choix des titres attribués à la plupart de ses romans. L'autofiction étant le genre que semble privilégier Begag, il emploie alors la fiction comme procédé afin de rendre visible ce qui est invisible.

Le second volet soulève la question de l'humour qui joue deux rôles : peinture et ossature. Dans le premier cas, l'humour est placé sur un plan secondaire, sans importance majeure ; dans l'autre cas, tout au contraire, l'humour est un principe actif qui possède des propriétés thérapeutiques et transforme le lourd en léger.

Chez Begag, l'autodérision et l'humour se sont substitués à la contestation et au misérabilisme que l'on retrouve dans les écrits des beurs en général.

Comment être Algérien d'essence et d'apparence et vivre en France tout comme être Français d'accent et de réflexe et vivre en Algérie : tenter d'exorciser les maux par les mots.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les romans d'Azouz Begag sont toujours pris comme des prétextes à des discours idéologiques, ethnographiques ou sociologiques et sont rarement abordés comme de vrais textes littéraires devant être analysés avec la même exigence critique et la même rigueur théorique que n'importe quel autre texte de la production littéraire mondiale. Il est évident que ces préoccupations qui animent des auteurs conscients de l'exigence littéraire leur soient refusées et la critique journalistique et médiatique en France, se complaît parfois à se référer à cette littérature comme à l'expression de phénomènes sociaux ou politiques.

Toutes les œuvres d'Azouz Begag ne sont pas cantonnées dans les banlieues françaises même s'il est vrai que l'auteur s'identifie toujours à ses personnages. Le cadre spatial est très souvent repérable, mais le lieu d'inspiration, celui qui pousse le narrateur à raconter, est parfois difficile à situer, en particulier quand ce discours se dédouble dans les réflexions produites par la mise en abyme que Azouz Begag emploie fréquemment dans ses œuvres.

Dans la première partie de notre travail, nous avons étudié la représentation et la mimésis d'un point de vue théorique, l'opposition que l'on rencontre entre la tradition occidentale la plus ancienne qui affirme que l'œuvre d'art parle du monde, et la critique moderne qui oppose au réalisme la théorie littéraire structuraliste et post-structuraliste qui considère que la référence est une juste illusion, car la littérature ne parle pas d'autre chose que de la littérature. Nous avons abordé la différence entre la mimésis et la représentation en insistant sur les problèmes de la première et la crise de la dernière. La crise de la représentation se

manifeste avec le plus d'évidence dans le traitement de l'espace qu'offrent les textes de fiction, choix motivé par la liberté de l'auteur. La description chez Begag est en effet pleine de la fantaisie et d'inventions qui relèvent des procédés de brouillage référentiels. Il en résulte que l'étude de la représentation de l'espace de notre corpus a permis de faire le point sur la théorie classique de la représentation : le texte littéraire qui encadre et met en valeur des ornements raffinés est le plus beau et le plus réussi et, de ce fait, Azouz Begag nourrit son imagination de nombreuses références autobiographiques et culturelles, comme en témoignent les différents passages dont nous avons fait l'inventaire.

Dans la deuxième partie intitulée « au sein des romans », nous avons d'abord présenté les romans, les protagonistes, l'intrigue et le cadre spatial et temporel dans lequel se déroulent les événements du récit. Ensuite, nous avons analysé minutieusement tous les passages issus du corpus choisi, c'est-à-dire depuis *Le Gone du Chaâba* jusqu'à *Dites-moi bonjour*. Dans ces passages, l'Algérie n'est pas toujours citée nommément, mais par allusion directe ou indirecte. En effet, même si le narrateur, dans chaque texte, ne nomme pas l'Algérie, il en est toujours question quand il parle des traditions et coutumes reflétant la culture de ses parents ou de son entourage immédiat. Nous avons extrait cinq groupes dont chacun renvoie à une thématique distincte de l'autre, ainsi, les cinq thématiques obtenues correspondent aux quatre premiers éléments de Empédocle auxquels Aristote ajoute la quintessence. Nous avons choisi le feu comme première catégorie qui renvoie à la chaleur du pays natal, cette flamme éternelle que les différents narrateurs évoquent à travers les coutumes, l'espace, le caractère des gens, leurs croyances

religieuses, et enfin tout qui est typique au « bled ». La deuxième catégorie appelée « de l'être à l'appartenance » est représentée par l'air qui symbolise pour nous l'omniprésence cachée, ce qu'on ne voit pas, mais qui nous entoure quand même. Dans cette catégorie d'extraits, il est question de communauté dans laquelle vivent les protagonistes et avec laquelle ils entretiennent des relations, ce qu'ils sont, leurs origines et à quelle classe ethnosociale ils appartiennent et ce qui la caractérise. Le troisième thème récurrent est celui de la terre des ancêtres que nous avons intitulé « Ithaque et le retour » et pour lequel nous ne pouvions que choisir le symbole de la terre. Pour ce thème, les narrateurs de notre corpus évoquent les conditions de vie dans lesquelles vivent les immigrés en France et le sentiment de nostalgie qui berce le rêve d'un éventuel retour en Algérie. Face au racisme ressenti par les enfants d'immigrés, nous retrouvons leurs tentatives d'intégration dans la société d'accueil. Dans ce groupe de passages intitulé « l'ascenseur social de l'intégration », nous avons choisi l'eau comme symbole de changement d'un état à un autre : briser l'iceberg du racisme par la volonté de s'intégrer dans la société française, c'est passer de l'eau solidifiée à sa forme liquide.

Enfin, le cinquième élément pour nous est celui qui est à l'origine de tout ça : la colonisation de l'Algérie. En effet, comment serait l'Algérie aujourd'hui s'il n'y avait pas eu l'expédition de 1830 ? Y aurait-il eu une immigration vers ce pays ? La relation avec le pays d'accueil serait-elle aussi conflictuelle ? Y aurait-il eu une littérature beure ? Dans cette partie du chapitre, il est question d'Histoire, de ce qui s'est passé en 132 ans de présence française sur les terres d'Algérie, présence ternie par la violence dans les rapports entre colons et autochtones étiquetés indigènes, et demi-

close par une indépendance à l'arraché qui a envenimé davantage les relations fragiles entre les communautés qui vivaient et qui vivent toujours en Algérie. Il en résulte de cette étude investigatrice de ces passages que notre corpus foisonne d'images, de symboles, d'allusions qui renvoient à l'Algérie même si les récits ont pour cadre spatial, ou bien la France métropolitaine, ce qui correspond aux critères d'une écriture « beure », ou bien un espace non défini, fruit de l'imagination de l'auteur et se trouvant souvent dans une zone mitoyenne.

Nous avons constaté que les protagonistes dans les romans de Begag sont toujours de type autobiographique. Il est vrai que Azouz Begag s'identifie toujours à ses personnages, il s'assimile toujours au héros souvent de sexe masculin et d'origine maghrébine, et cela même quand il s'agit d'un chien ! Les membres de la famille tiennent une place notable, en particulier le père, ce qui, en aucun cas n'abaisse le rôle de la femme et en particulier la mère qui tel un général commande de loin. Elle occupe une place de taille et de choix, elle est la gardienne incontestée des traditions dans le monde entier. Elle a le sentiment de la sacralité de la tradition qu'elle diffuse non seulement au sein de son groupe, mais qu'elle échange volontiers avec d'autres femmes venant d'ailleurs et finissant dans certains cas par adopter quelques-unes de leurs traditions.

Dans la troisième partie de notre travail, nous avons étudié les stratégies d'écriture chez Begag, autrement dit ce qui la rend particulière ; à ce sujet, deux caractéristiques déterminent l'écriture chez Begag : l'invisibilité comme procédé de mise en abyme et l'humour comme thérapie idéologique.

Il semble clair que ce passage, de l'invisible au visible, est une intention marquée dès le début par l'auteur est cela même dans le choix des titres attribués à la plupart de ses romans. L'autofiction étant le genre que semble privilégier Begag, il emploie alors la fiction comme procédé afin de rendre visible ce qui est invisible. Cette dénudation s'articule autour de trois facteurs : le lieu, la représentation et la trame. Les héros des différents récits évoluent tout d'abord dans un cadre spatial, dans une représentation, l'image du pays, et dans une trame, la vie de tous les jours. Changer de cadre spatial fait partie de ce jeu de l'invisible au visible. Quitter l'Algérie pour la France peut s'interpréter dans les deux sens : devenir visible en temps normal pour fuir la misère, où devenir invisible en fuyant le terrorisme, par exemple. Quand le narrateur dans *Le marteau pique-cœur* change de continent pour aller en Amérique, c'est un autre passage vers la visibilité. Il ne rejette pas son identité française, mais il ajoute son héritage culturel comme une valeur ajoutée qui rend son affiliation plus importante à ses propres yeux puis à ceux des autres. Nous avons constaté que le lieu n'est pas le seul facteur dans ce passage de l'invisible au visible, le temps joue également un rôle essentiel dans ce procédé, les souvenirs partagés où l'on vivait en Algérie, éveillent la nostalgie et le regret.

Le second volet qui traite des stratégies d'écriture chez Begag soulève la question de l'humour. En théorie, on peut identifier deux usages très différents de l'humour : le premier, nous l'avons qualifié « d'humour peinture, le second est « l'humour ossature ». Dans le premier cas, l'humour est placé sur un plan secondaire, sans importance majeure ; dans l'autre cas, tout au contraire, l'humour est un principe actif qui

possède des propriétés thérapeutiques et transforme le lourd en léger. Chez Begag, l'autodérision et l'humour se sont substitués à la contestation et au misérabilisme dans les écrits des beurs en général. Ce traitement plus « léger », plus distancé, moins passionnel dont résulte l'humour est devenu le trait marquant du déchirement entre deux cultures, et deux pays. Loin des revendications, cette production d'humour tend à créer un espace commun d'identification dans lequel adhèrent les lecteurs : un espace de respiration, de légèreté ,de sécurité ,bref de rencontre par le biais de l'humeur qui permet à tout le monde de s'intégrer. Dans la plupart de ses romans, Azouz Begag prend la défense des beurs, valorise leur culture d'origine et leur propose des modèles positifs d'identité .Il joue de l'humour et démontre qu'il n'a pas de complexes face aux genres établis, son style est volontairement libéré des contraintes du dictionnaire de la langue française. Cette écriture est pleine d'humour et peu importe la couleur de ce dernier, est le moyen par lequel l'écrivain raconte les mésaventures de la communauté d'immigrés algériens entre la France et l'Algérie. Comment être Algérien d'essence et d'apparence et vivre en France tout comme être Français d'accent et de réflexe et vivre en Algérie : tenter d'exorciser les maux par les mots. Purger les idéologies n'est sûrement pas l'intention de l'auteur, mais il vise assurément à rallier le plus de personnes à sa cause. Le recours à l'autodérision est une stratégie qui représente l'ossature même des romans de Begag où la forme du récit découle de la narration même qui l'appuie.

Nous avons choisi dans notre travail une approche déductive en émettant une hypothèse générale dès le départ de notre investigation puis

nous l'avons vérifié par l'analyse du corpus. Cette dernière ne s'est pas révélée sans difficulté, non pas que corpus soit volumineux, mais parce qu'il était tellement riche qu'on pouvait étudier d'autres pistes de manière à étaler encore le volume de ce travail au risque de s'éloigner de notre préoccupation première fixée dans la problématique à savoir les représentations de l'Algérie. Ainsi, nous sommes passés à contrecœur à côté de certaines « originalités » de Begag dans sa façon d'écrire qui n'est pas puriste, car il prend ses richesses à toutes mains, mots techniques, mots populaires et surtout certains néologismes dont il calcule adroitement le pittoresque ou même la brutalité ; mots, enfin, qu'il forge pour le besoin ou pour le plaisir.

Pour clore ce travail, on notera que les textes de Azouz Begag suscitent une réflexion, qui ne se contente pas de poser le problème d'un dialogue entre des cultures, mais amène à une remise en question de la définition même de la culture. Le fait qu'il existe au sein du champ littéraire français cette « littérature métisse », dont le résultat provient d'une osmose et de la porosité de frontières culturelles, que certains discours idéologiques désignent pourtant comme infranchissables. De plus, la littérature beure pour sa part pourra, également, être un domaine fécond pour de nombreuses études linguistiques, notamment la sociolinguistique et la psycholinguistique. Les beurs sont, au vrai sens du terme, victimes du racisme et de la société qui les traite comme des citoyens de deuxième degré. Il s'ensuit que toute la littérature beure qui se veut porte-parole de cette génération évoque la crise d'identité, le déracinement et l'exclusion. Une étude psycholinguistique des romans

beurs sera passionnante et démontrera comment la langue est révélatrice de la psychologie du locuteur.

En conclusion, et bien que les romans de Begag ne constituent pas une scission avec les thèmes abordés par l'écriture beure, cependant son écriture a le mérite d'éloigner le lectorat de la grisaille des banlieues françaises pour aller « prendre des couleurs » au pays du Bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres du corpus

- Begag, A. (1986). *Le gone du Chaâba*. Éditions du Seuil.
- Begag, A. (1989). *Béni ou le Paradis privé*. Éditions du Seuil.
- Begag, A. (1992). *L'Ilet-aux-Vents*. (Points virgule éd.). Éditions du Seuil.
- Begag, A. (1995). *Les chiens aussi*. (Point-virgule). Éditions du Seuil.
- Begag, A. (1997b). *Zenzela*. (Point-virgule). Éditions du Seuil.
- Begag, A. (1997a). *Dis oualla!* Fayard.
- Begag, A. (2000). *Le passeport*. Éditions du Seuil.
- Begag, A. (2004). *Le marteau pique-cœur*. Éditions du Seuil.
- Begag, A. (2009). *Dites-moi bonjour*. Fayard.

II. Autres œuvres

- Dib, M. (1998). *L'arbre à dire*. A. Michel.
- Djura. (1990). *Le voile du silence*. (Le Livre de poche). Michel Lafon
- Fromentin, E., & Christin, A. M. (2010). *Un été dans le Sahara*. Flammarion.
- Gide, A. (1995). *Les Nourritures terrestres : suivi de Les nouvelles nourritures*. Gallimard.
- Khadra, Y. (1997). *Morituri*. (Coll. Instantanés de polar). Éd. Baleine.

- Langille, É., & de Monbron, L. C. F. (2010). *Louis-Charles Fougeret de Monbron, « le Cosmopolite, Ou Le Citoyen Du Monde » (1750)*. Modern Humanities Research Association.

III. Ouvrages de théories littéraires et de méthodologie

- Auerbach, E., & Heim, C. (1977). *Mimésis : La représentation de la réalité dans la littérature occidentale (Tel, 14)*. GALLIMARD.
- Bakhtine, M. (1998). *Poétique de Dostoïevski(la) (Points essais) (0 éd.)*. Contemporary French Fiction.
- Barthes, R., Bersani, L., Watt, I., Riffaterre, M., Hamon, P., & Genette, G. (2015a). L'effet de réel. Dans *Littérature et réalité* (p. 81-89). Éditions du Seuil.
- Barthes, R. (1998). La mort de l'auteur. Dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques 4* (p. 61-67). Seuil.
- Barthes, R., Kayser, W., Booth, W. C., & Hamon, P. (2017). Distance et point de vue. Dans *Poétique du récit* (p. 85-112). Seuil.
- Barthes, R., Bersani, L., Watt, I., Riffaterre, M., Hamon, P., & Genette, G. (2015a). Un discours contraint. Dans *Littérature et réalité*
 - (p. 119-168). Éditions du Seuil.
- Compagnon, A. (1998). *Le démon de la théorie*. (Point). Éditions du Seuil.
- Dällenbach, L. (1977). *Le récit spéculaire : Essai sur la mise en abyme (Collection Poétique) (First Edition)*. Éditions du Seuil.
- Gefen, A. (2002). *La mimésis*. Flammarion.

- Genette, G. (1972). *Figures III*. (Poétique). Éditions du Seuil.
- Ghitti, J. M. (1998). *La parole et le lieu*. Éditions de Minuit.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit*. Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Éditions du Seuil.
- Rivara, R. (2000). *La langue du récit, introduction à l'analyse énonciative*. L'Harmattan
- Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard

IV. Ouvrages sur l'écriture « Beure » et « autobiographique »

Benarab, A. (1994). *Les voix de l'exil*. L'Harmattan.

Chemain, A. (1980). *Émancipation féminine et roman africain*. Nouvelles éditions africaines.

Dejeux, J. (1979). La littérature maghrébine de langue française devant la critique. *Œuvres critiques*, IV (2). Éd. J.M. Place.

Laronde, M. (1993). *Autour du roman beur, immigration et identité*. L'Harmattan.

Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Éditions du Seuil.

Lejeune, P. (1980). Le récit d'enfance ironique. Dans *le "je" est un autre*. Éditions du Seuil.

Touzin, M.-M. (1993). *L'Écriture Autobiographique*. Bertrand-Lacoste

V. Sciences humaines

- Begag, A., & Chaouite, A. (1990). (Point-virgule). *Écarts d'identité*. Seuil.
- Berrendonner, A. (1981). Ironie. Dans *Éléments de pragmatique linguistique*. Éditions de Minuit.
- Bertaux, D. (1989). *Les histoires de vie : Utilisation pour la formation*. (Pineau & Jobert-Éd.). L'Harmattan.
- Freud, S., & Messier, D. (1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Gallimard.
- Gaulejac (de), V., & Ernaux, A. (2016). *La névrose de classe*. Éditions Payot & Rivages.
- Meunier, J.-G. (2002). Représentation, information et culture. Dans *Une introduction aux sciences de la culture*. (« Formes sémiotiques »). PUF
- Marx, K. (1992). *Critique de la philosophie du droit de Hegel*. Broché
- Mucchielli, A. (1986). *L'identité*. PUF.
- Rocher, G. (1968). Introduction à la sociologie générale. Éditions H.M.H.

VI. Dictionnaires et encyclopédies

- Caradec, F., & Pouy, J. B. (2009). *Dictionnaire du français argotique et populaire*. Larousse.
- Fabre, A. F. (1850). *Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers*, Germer-Baillière

- Gadet, F. (1992). *Le Français populaire*. (collection Que sais-je), PUF.
- Lecarme, J. (s. d.) Autofiction. Dans *Encyclopédie Universalis*. Consulté le 19/06/2015 sur :
<https://universalis.fr/encyclopedie/autofiction>
- Larousse (s. d.) Minorité. Dans *Larousse en ligne*. Consulté le 19/06/2015 sur :
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/minorit%C3%A9/51666>

VII. Ouvrages divers

- Adam, J. (2011). *The Republic of Plato : Volume 2, Books VI-X and Indexes*. Cambridge University Press.
- Barbatti, B. (2015a). *Tapis berbères du Maroc*. ACR édition.
- Chevrier, J. (2005). *L'arbre à palabres*. Hatier.
- Derivery, N. (1997). *La phonétique du français*. Seuil.
- Gagnon, A., Perrault, C., & Maisonneuve, H. (2019). *Guide des procédés d'écriture*. ERPI.
- Gernez, B. (1997). *Aristote, Poétique (Classiques En Poche)* (Bilingual éd.). Les Belles Lettres.
- Goodman, N. (1990). *Langages de l'art, Une Approche de la théorie des symboles*, (Rayon art). Éditions Jacqueline Chambon
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale, Vol. 2 : Rapports internes et externes du langage*. Éditions de Minuit

- Johnson, S., O'Casey, B., & Vierne, B. (2007). *L'Art de l'insulte et autres effronteries*. Anatolia.
- Journal Officiel de la République Algérienne, (2014, 10 août), (n°48)
- Maingueneau, D. (1991). *Éléments pour une analyse linguistique du texte littéraire*. Hachette.
- Maingueneau, D. (1994). *L'énonciation en linguistique française*. Hachette.
- Merleau, M. (1979). *Le Visible et l'invisible*. (Collection « Tel »). Éditions Gallimard.
- Montalbetti, C. (1997). *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. PUF
- Platon, (2004). *La République (traduit par Georges Leroux)*. G F Flammarion
- Schopenhauer, A., & Vierne, B. (2004). *L'Art de l'insulte*. Anatolia.
- Spitzer, L. & Foucault, M. (1948). *Art du langage et linguistique*. Gallimard
- Tocqueville (de), A. (1992). *De la démocratie en Amérique II, (1840)*. Les Éditions Gallimard
- Vouilloux, B. (2004). *L'Œuvre en souffrance, Entre poétique et esthétique. (« L'Extrême contemporain »)*. Belin

VIII. Articles et colloques

- Abbas, F. (1936, 23 avril) Extrait d'un article intitulé « La France, c'est moi ». Dans *le journal L'Entente*

- Bonn, C. (1994). Roman féminin de l'immigration d'origine maghrébine. *Nouvelle écriture féminine, Notre librairie* (n° 118)
- Castrillo Márquez, R. (1992). Joaquín Vallvé, La división territorial de la España musulmana. *Anaquel De Estudios Árabes*, 3, 350.
Consulté sur :
<https://revistas.ucm.es/index.php/ANQE/article/view/ANQE9292110350A>
- Djaout, T. (1991). Une littérature au « Beur » Noir. *Poétiques Croisées de Maghreb, Itinéraires et Contactes de cultures, volume (14)*. L'Harmattan,
- Geat, M., & Devrièsère, V. (2017). Littérature de jeunesse et construction de soi chez les enfants de migrants de France. Dans *L'interculturel : quels défis et problématiques aux niveaux européen et international ?* Amsterdam University Press.
- Keil, R. (1991). Entre la politique et l'esthétique : « littérature beur ou littérature franco-maghrébine ? ». Dans *Poétiques croisées*. L'Harmattan
- Monde, L. (2000, 8 février). Alger, vingt ans après. *Le Monde.fr*.
https://www.lemonde.fr/archives/article/2000/02/08/alger-vingt-ans-apres_3680108_1819218.html
- Riffaterre, M. (1994). L'inscription du sujet. Dans *Qu'est-ce que le style ? 'Actes du colloque International, sous la direction de Georges Molinié et Pierre Cahné*. PUF.

IX. Entretiens, émissions

- Begag, A. (1997, 4 avril). Propos recueillis par la journaliste Marie-Josée Ballista, dans *Le Berry Républicain*.
- Begag, A. (2002, Juin). Entretien à l'Université Lyon lumière II.
- Begag, A. (2011, 19 décembre), Entretien avec Virginie Bloch-Lainé, *À voix nue : L'enfance entre le bidonville de la Feyssine et les HLM de La Duchère. (Transcrit en annexes)*
- Echenoz, J. (1999, 16 septembre). « La réalité en fait trop, il faut la calmer », entretien avec Jean-Baptiste Harang, *Libération*, <http://www.remue.net/cont/echenozjbh2.html>
- Sarkozy, N. (2007, 5 février). Propos tenus pendant l'émission « J'ai une question à vous poser » sur TF1.

ANNEXES

ILLUSTRATIONS

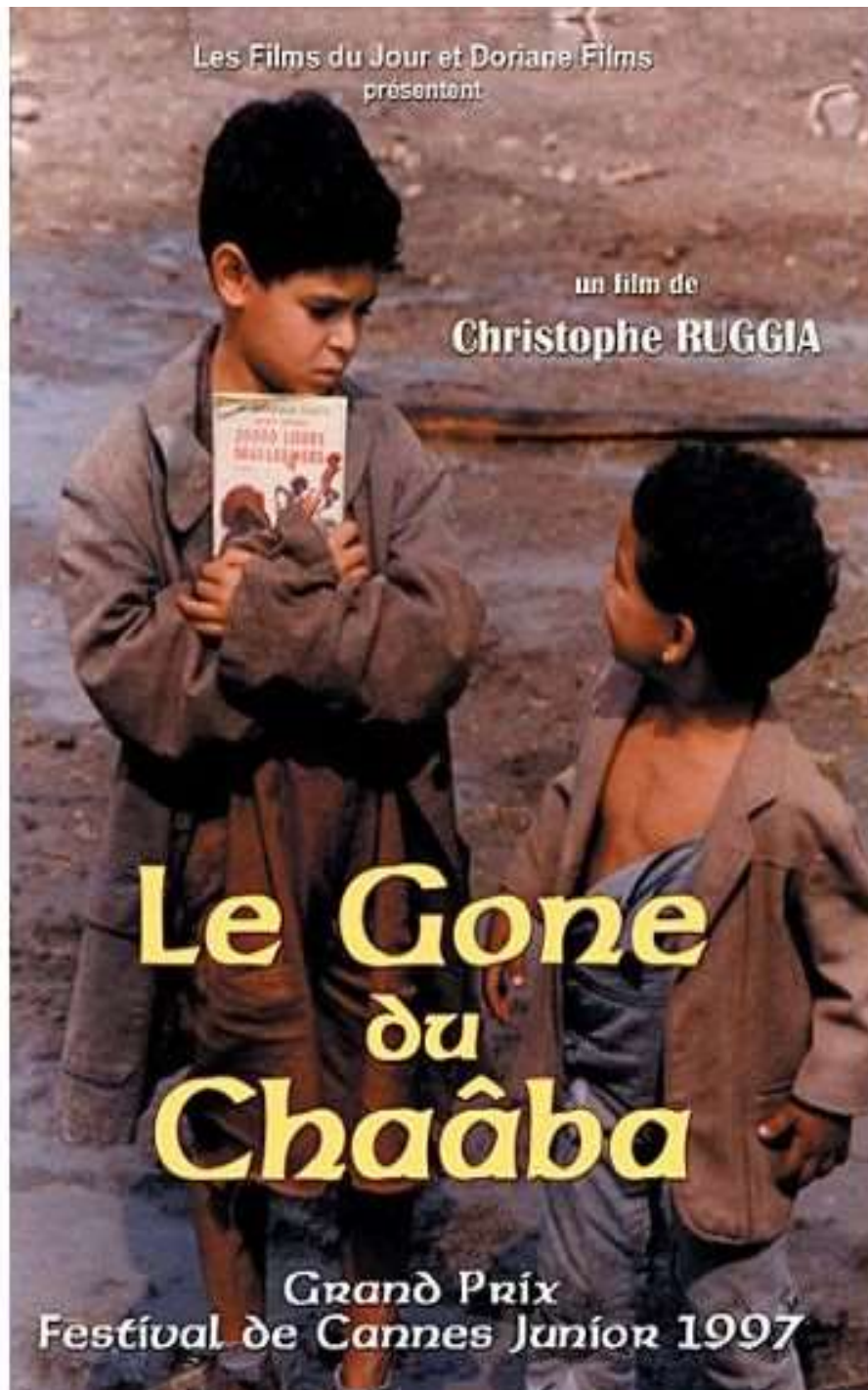


Figure 1 : Le Gone du Chaâba est un film franco-algérien réalisé par Christophe Ruggia en 1997 et sorti en janvier 1998, adapté du livre autobiographique d’Azouz Begag.

Azouz Begag Béni ou le Paradis Privé



Figure 2 : Béni est français. Ses parents, algériens. Et la société, compliquée. Alors quand on lui demande d'où il vient, il répond qu'il est « d'origine humaine », pour rire...

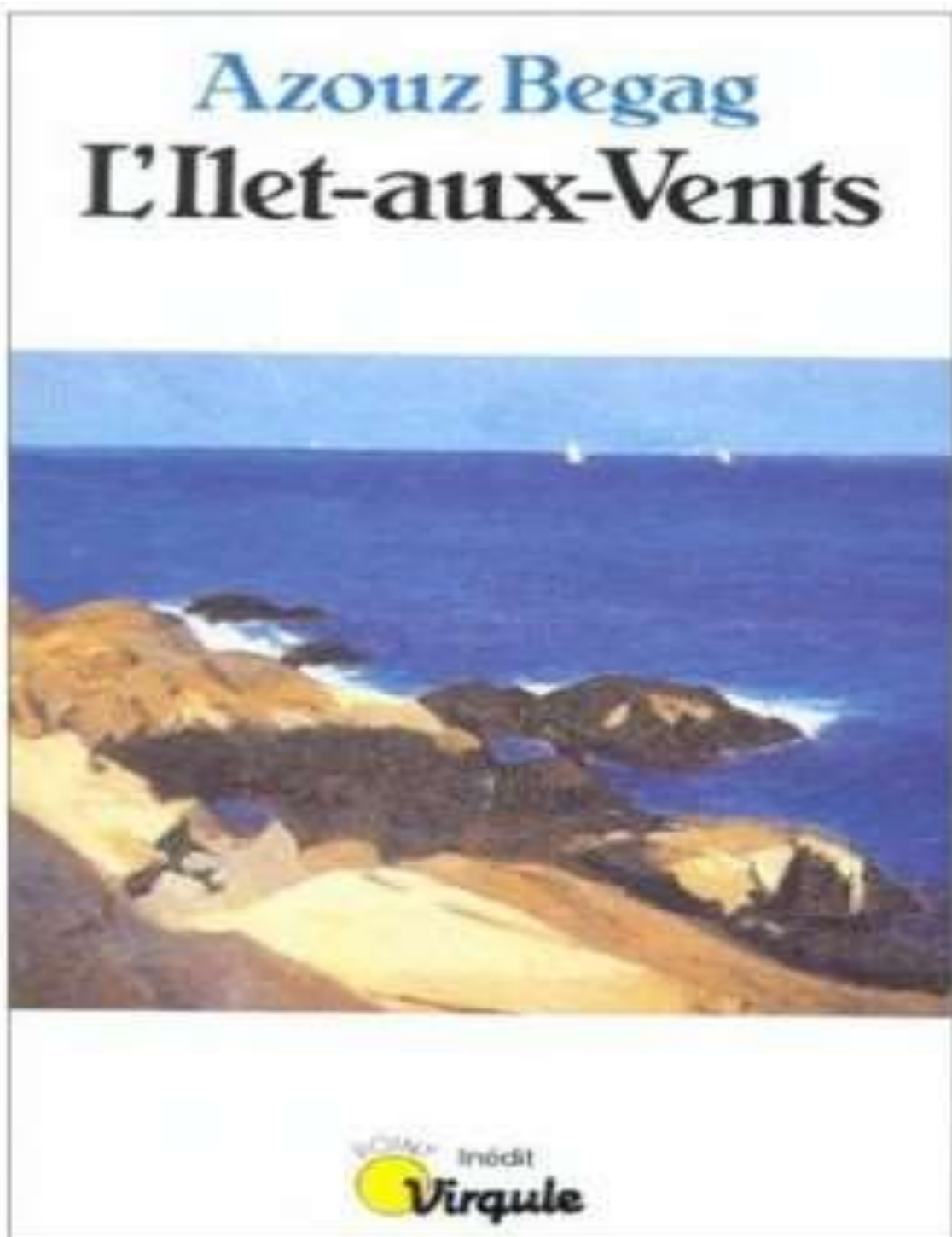


Figure 3 : Pour ne pas perdre sa dignité, la France avait commis une atrocité. et quand le dernier palmier s'affaissa sur le sable, Bledna baissa sa garde d'un cran.



Figure 4 : Nous avons croisé un groupe de trois chiens errants qui s'en allaient, drôle d'idée, à l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle pour prendre un avion clandestinement. (À tous les Harga)

Azouz Begag Zenzela



POINT
Virgule

*Figure 5 : En hommage à toutes les victimes du séisme d'El-Asnam de
1980*

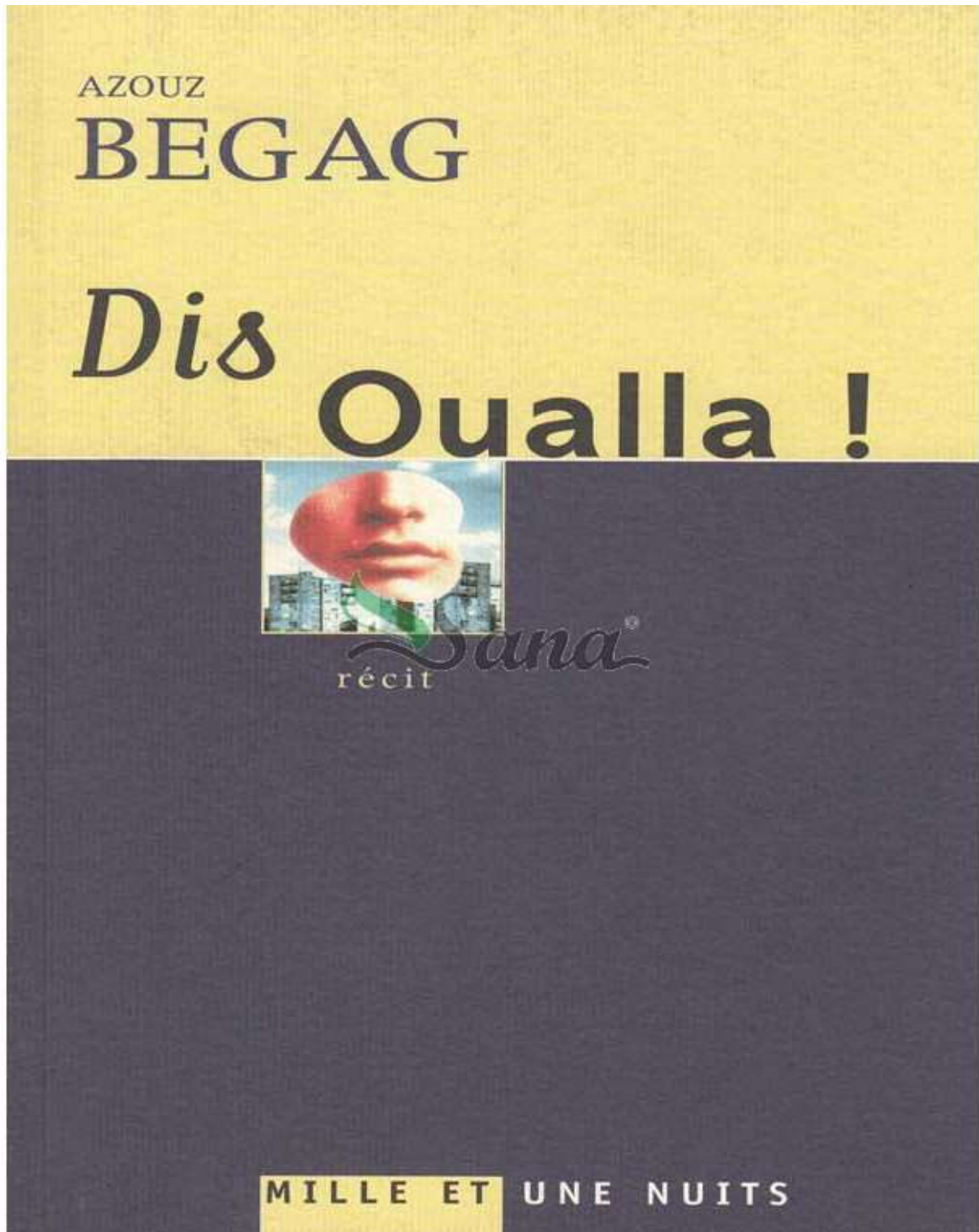


Figure 6 : Un jour, la première phrase du livre disparaît, puis la deuxième, puis la troisième. Elles s'effacent du cahier, laissant un blanc derrière elles, et réapparaissent dans la bouche de Vincent.

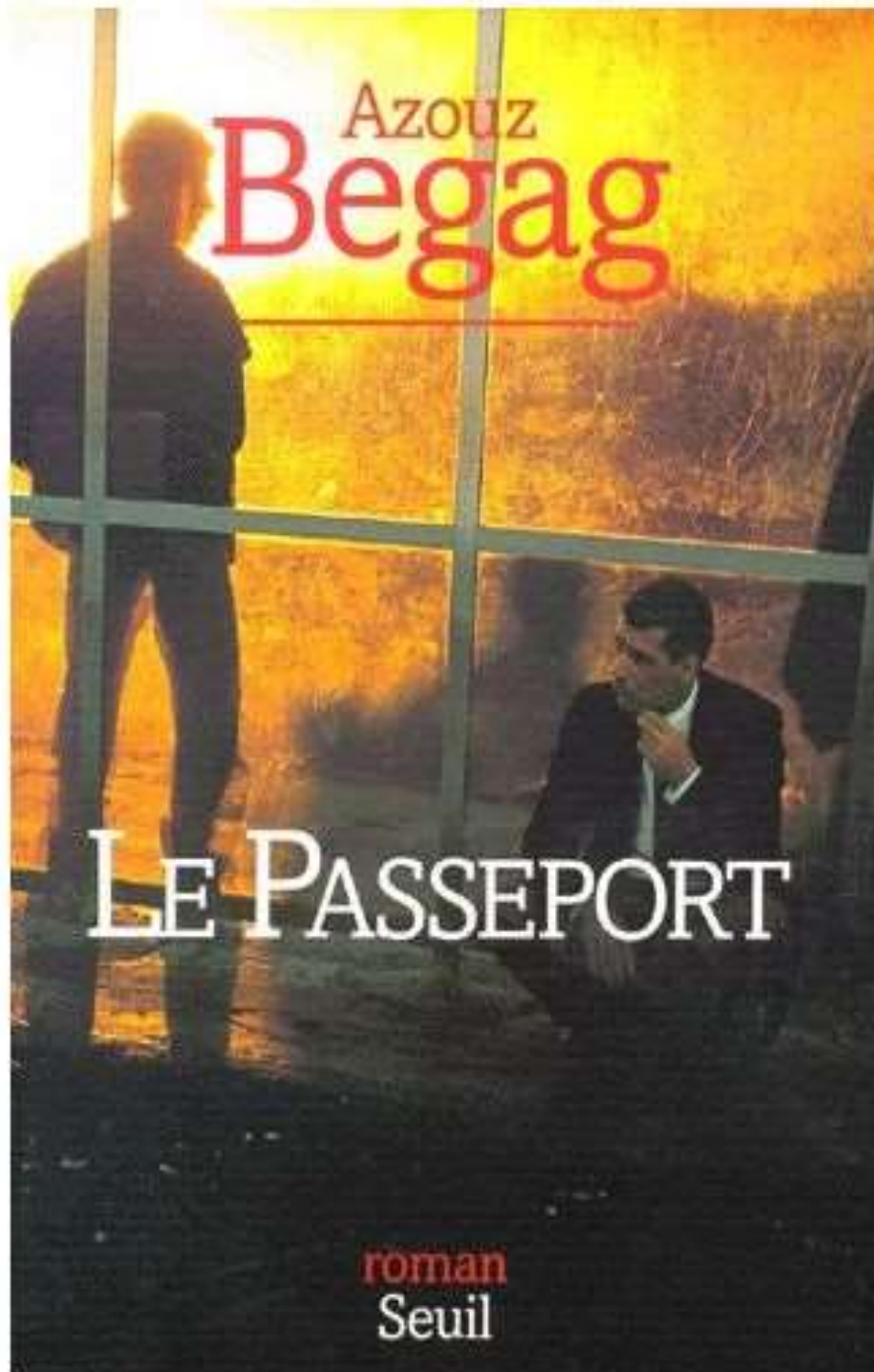


Figure 7 : on ne savait plus qui tuait qui et pourquoi, dans les rues de la capitale. Il donnait des détails terrifiants de la confusion, entretenue, qui régnait dans le pays.



Figure 8 : à mon père, ma mère qui n'auront jamais pu lire un de mes livres.



Figure 9 : « Liberté, égalité, fraternité, diversité ! » reprit un isolé en riant. Le mot diversité crépitait dans les airs comme un tir de fantasia, un baroud d'honneur.

Le Soir

D'ALGERIE

Culture : EN LIBRAIRIE
DITES-MOI BONJOUR DE AZOUZ BEGAG
Hilarant et fantasmagorique

Le dernier roman de Azouz Begag vient de paraître. Dès les premières lignes, le lecteur est propulsé dans un univers où se mêlent récits autobiographiques et univers imaginaire. L'auteur a une philosophie de la vie bien à lui. Le chemin de chaque être humain est jalonné de pépites et de pépins. Les pépites éclairent sa route tandis que les pépins la sèment d'embûches, de herses et de ronces. Certains malchanceux naissent avec plus de pépins que de pépites et là, bonjour la galère dans ce bas-monde.

Évidemment, les choses se gâtent un petit «chouia» lorsque la contrefaçon s'en mêle et que les pépins se déguisent en pépites. Le style de Azouz Bagag déploie tous son art à travers des jeux de mots, des images et des métaphores. Ainsi J. R. M. signifie insolation radicale mortelle et B. D. D. veut dire brûlure du dernier degré. Le narrateur a comme amis un sociologue et un savant de Marseille. Quant à sa voisine, une vieille peau qui passe son temps à concocter des soupes à base d'ortie et de pissenlit, il la surnomme Chauve-sourire. Il ne l'a jamais vu décrire les zygomatiques et rêve de la pousser sur ses orties... Avec dérision, humour et amusement, Azouz Begag dissèque la société de consommation dans laquelle nous vivons aujourd'hui qu'il désigne d'ailleurs par la satiété de consommation. Un regard avisé qui nous renvoie notre propre image, comme dans un miroir. Il y a aussi des histoires truculentes comme un remake d'Ulysse le héros d'Homère et une balade dans un drôle de zoo où les animaux s'expriment en verlan. De quoi avoir l'esprit sens dessus-dessous. Un univers drôle et déjanté. De la légèreté, certes, mais également une réflexion sur les travers de la société moderne dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

Sabrinat

Dites-moi bonjour, de Azouz Begag.

Collection Mosaïque, éditions Sédia 2009, 167 p., prix 600 DA.

Source de cet article :

<http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2009/11/17/article.php?sid=91450&cid=16>

À VOIX NUE

L'enfance entre le bidonville de la Feyssine et les HLM de la Duchère.

À voix nue cette semaine Virginie Bloch-Lainé s'entretient avec Azouz Begag. Ce soir premier volet : l'enfance entre le bidonville de la Feyssine et les HLM de la Duchère.

Azouz Begag, vous êtes chercheur en sociologie urbaine au CNRS et écrivain, vous êtes né dans la banlieue lyonnaise à la fin des années 50, de deux parents algériens analphabètes et à peine francophones. En juin 2005, Dominique de Villepin, alors Premier ministre, vous nomme ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances. Vous êtes le Premier ministre « beur » à entrer dans un gouvernement en France. Deux ans plus tard, vous démissionnez avec perte et fracas, mais en 2005 vous incarniez une confiance en un idéal républicain qui depuis quelques années prenait des coups. Vous étiez en même temps conscients de l'échec de trente ans de politique d'intégration est optimiste comme l'est le ton de votre livre, le *Gone du Chaâba*, publié en 1986, best-seller adapté au cinéma. Alors nous reviendrons dans un autre entretien sur le fait que ce roman est le premier de son genre, qu'il inaugure par son thème un terrain vierge ce qui lui vaut notamment le statut de livres de référence, mais pour que l'on comprenne l'expérience dont vous étiez riche en arrivant au gouvernement, j'aimerais ce soir que l'on rappelle dans quel environnement vous avez grandi ? Pourquoi Azouz Begag est-ce dans

la banlieue lyonnaise que vos parents se sont installés en 1949 en arrivant d'Algérie ?

La plupart des migrants qui sont arrivés, après la seconde guerre mondiale en France, se sont dirigés de toute façon vers les centres industriels ; c'est là où il y avait le travail ; c'est là où la reconstruction de la France était à l'œuvre, par conséquent, Marseille, Lyon, Strasbourg, Paris, furent les lieux de destination privilégiée de ces migrants, ces hommes et anciennement qui sont arrivés en France. Mon père a débarqué ici, dans la ville de Lyon en particulier, parce que un lointain cousin de son village, un peu fou, était allé dans cette ville et en était revenu en disant qu'il y avait des grands immeubles, des grandes bâtisses qu'on appelait les « zizines » avec des machines à l'intérieur et quand on entrait dans la « zizine » et qu'on travaillait dans la machine, pendant quelques semaines, le patron vous donner de l'argent. Ces paysans-là, étaient, la plupart du temps, des travailleurs journaliers qui travaillaient dans les fermes des colons français et quand le moment de partir en France est arrivé, l'idée de gagner de l'argent, c'était aussi l'idée de gagner la liberté. C'est comme ça que mon père a débarqué en France à Lyon avec, sur un bout de papier, griffonné une adresse : c'était l'adresse d'un garni, c'est-à-dire l'adresse d'un marchand de sommeil qui louaient des pièces dans lesquelles les ouvriers s'entassaient généralement selon leur origine géographique, villageoise parfois tribale et mon père est arrivé avec ce papier sur lequel il avait marqué garni machin 12 rue « Granbandi », « Granbandi ». Et il a erré à la gare de Lyon Perrache pendant des heures et des heures parce qu'en fait c'était rue Garibaldi à côté du cours « Granbeta » pour dire Léon Gambetta il a eu un premier télescopage

linguistique à la première heure de son arrivée. Voilà comment je suis devenu lyonnais, pas le Lyonnais comme les autres, Lyonnais de bidonvilles. C'était différent !

Et le bidonville ressemblait à quoi ?

Exactement, exactement à tous ces bidonvilles qu'on voit aujourd'hui à l'orée des villes de France, mais qui sont habités par des Roumains. C'est drôle, ce ne sont plus des Arabes, ce ne sont plus des Italiens ou des Espagnols qui les habitent sont des Roms ; mais quelle étrange chose de voir que soit 50 ans, 60 ans après le premier bidonville et, ben, de nouveau sont en train d'éclorre dans les mêmes lieux, les lieux interlopes, les lieux où des grandes artères se croisent, les lieux où il y a des gars, les lieux généralement d'où l'on part. Les migrants sont toujours installés dans le lieu où l'on part, les terrains vagues où l'on est là en partance ou en « arrivance ».

Il était où exactement ? Parce que ce n'était pas..., c'était à la périphérie de Lyon...

Oui, c'est dans la périphérie dans un bois dans un bois, c'était une maison en fait à l'origine maison que l'un des compagnons de travail de mon père, monsieur Berthier, un vieux Français qui voyant la douleur de mon père, la douleur de la solitude de mon père et son projet, peut-être, celui de mon père, de faire venir un jour sa famille lui tint à peu près ce propos et lui dit : « écoute ! J'ai une petite maison à l'orée de la ville de Lyon, si tu ne sais pas comment faire pour faire venir ta famille, je peux te l'a prêté pendant quelque temps. » Voilà et c'est mon père, mon père de sauter sur cette opportunité est de faire venir sa femme et ses trois enfants nés au

pays, mais aussi son frère, sa femme et leurs quatre enfants qui étaient aussi intimement et « forever » pour toujours liés à notre famille. La famille, c'était la tribu, c'est ainsi que, dans cette petite maison originelle que monsieur Berthier offrit à mon père, deux de familles d'une dizaine de personnes sont venues habiter juste avant la décennie 50. Mais comme au bout de quelque temps et s'avéra que cette maison était un peu petite pour les deux familles et sans aucune intimité on décida de construire sur le flanc gauche de la maison de Berthier, une petite cabane rudimentaire, en planches, en taule, en plastique dans laquelle le cousin donc mon oncle sa femme et leurs enfants sont allés habiter pendant quelques mois.

Que ne fut pas la surprise de voir, un jour, débarquer la famille des cousins des cousins qui au village ayant entendu dire que la famille Begag et la famille Cherifi à Lyon avaient trouvé un logis et du travail ; et ben ils sont venus naturellement avec leurs deux valises en en papier mâché, demander asile et demandé du travail. Comme on ne pouvait pas leur construire une maison en dur, on construisit sur le flanc gauche de la première baraque des cousins, une autre baraque. Quelle ne fut pas la surprise de voir que deux semaines plus tard, la famille des cousins de ces derniers arrivés là et entendu dire par le téléphone arabe qu'il y avait là-bas en France à Lyon rue « Granbandi », ou quelque part, des cousins qui avait trouvé et voilà... C'est ainsi qu'au bout de quelques mois de cette maison originelle de monsieur Berthier, un bidonville 25 baraque dans laquelle 25 familles toutes originaires du même village de Sétif, dans la région de de la petite Kabylie, très connue pour les massacres de Sétif du mois de mai 1945, va retrouver asile et un peu plus tard et lieu à peu près huit enfants par famille 25 x 8.

Vous, vous étiez sept ?

Nous, nous étions sept.

Il n’y avait pas de Français alors dans le bidonville ?

À côté, il y avait une dame pauvre qui vivait là avec son mari...

Et il n’y avait pas d’eau, pas d’électricité ?

Une pompe. Non pas d’électricité, pas de chauffage et des rats qui matin, midi et soir venait contester notre bouffe ha ha ha ! Ils voulaient leur part. C’était horrible ! Je me souviens, par exemple que mon père et les hommes du bidonville, plutôt l’hiver je crois, chassaient les hérissons pour les manger. On faisait des grillades de hérisson. On a vécu en fait comme des petits trappeurs en pleine forêt et c’était un moment de grand bonheur pour les enfants puisqu’on avait un fleuve à côté, le lac Ontario, qui coulait à côté, on avait la forêt qui s’appelait le bois noir, on avait une imagination à 360°. Infinie ! L’hiver, est bien la neige arrivait toujours elle recouvrait nos baraques et on pouvait jouer au père Noël et puis surtout il n’y avait pas de grandes surfaces et donc tous nos jouets, par exemple tous nos objets ludiques, nous nous les fabriquons nous-mêmes et ça, c’est un critère de développement de l’imagination des enfants, incommensurable.

Comment vous partager l’espace Azouz Begag dans la maison, il y avait un... une pièce pour les parents, une pièce pour les enfants...

Il y avait une cuisine de mètres carrés dans laquelle il y avait un poêle à bois ou à charbon et puis une autre pièce où il y avait tous les lits parce

que les pièces étaient bien entendu multifonctionnelles. Une fois, il y a un type, un voisin d'à côté qui a apporté une boîte noire qu'il avait branchée avec des fils électriques sur une batterie de camion et il a dit c'est la télévision... ha ha ha ! Et on a regardé un machin qui s'appelait Rintintin et Rusty, c'est un petit soldat américain qui avait un chien qui s'appelait Rusty.

Et l'argent que votre père gagner, il suffisait à quoi alors, donc pas à acheter de la nourriture... y avait pas assez pour acheter un...

On avait un jardin, un jardin, c'est un kolkhoze ou un sovkhoze et donc est du côté... oui des fruits et légumes aussi ce que... c'est, c'est marrant que vous posiez cette question parce que le bidonville a été détruit et aujourd'hui il y a une belle pelouse sur lesquels les lyonnais, les Villeurbannais peuvent courir dans le quartier dit de la Feyssine et de tous les arbres fruitiers que nos pères et son et son frère avaient fait pousser là la mairie a décidé d'en garder un, un cognassier.

C'est quoi comme quartier maintenant, la Feyssine ?

C'est un quartier... c'est un terrain sportif de de villégiature où les Lyonnais vont se balader, mais c'est important de savoir aussi qu'à chaque fois que les pères recevaient leurs paies, ils ont consacré une part non négligeable à la construction de la baraque au bled, la vraie vie, la vraie maison et donc le salaire mensuel était amputé par le mythe du retour...

Parce que dans ces années-là dans ces années 50, la vie en France elle est considérée comme tampon, provisoire...

Tout du provisoire...

Et vous le croyiez ?

Mais bien entendu on avait nous aussi ce mythe homérique, ce mythe homérique du retour à Ithaque, parce que tous les matins, on allait à l'école de France, on disait nos ancêtres ne sont pas les Gaulois, nos ancêtres ne sent pas les Gaulois, et on, on revendiquait le pays où nous n'étions pas nés où nos parents étaient nés. J'aime bien insister sur le fait qu'il n'y avait pas d'électricité, parce que nous n'étions pas reliés au monde, en fait à l'exception d'un petit poste de radio que le soir les ouvriers rentraient du travail, installés au milieu de la cour de ce bidonville, c'était la marque « la voix de son maître » et ils écoutaient, ils écoutaient, les vieux, les pères écoutaient « la voix du Caire » il écoutait le président Gamal Abdel Nasser. J'entendais parler du canal de Suez, c'était loin, mais ils écoutaient ça en arabe. J'suis pas sûr qu'ils comprenaient tout ce qu'il disait...

Vous, vous compreniez ?

Non et le... nous, quand c'était fini, quant à Gamal Abdel Nasser le président égyptien avait terminé son speech, nous, on écoutait le hit-parade de la chanson française, et j'entendais les chansons de Charles Aznavour, de Jacques Brel, de Georges Brassens et c'est je crois grâce à cette radio, « la voix de son maître » que j'ai appris l'articulation, j'ai appris la maîtrise de la langue française. Alors souvent quand je vois Charles Aznavour je lui dis que c'est grâce à la radio que... et les chansons, ses chansons que j'ai appris la langue française. Il y avait aussi une chanson de Richard Anthony, qui disait que : « C'est triste un train

qui siffle dans le soir » et à côté de chez nous passer une micheline la nuit et à chaque fois que... qu'elle passait, mais je chantais cette chanson de Richard Anthony et la langue française ce sont les chanteurs francophones qui me l'ont apprise.

Et puis il y avait ce que vous appelez, dans le Gone du Chaâba, le boulevard de Ceinture...

Oui le boulevard Ceinture, le boulevard Ceinture c'est là où les tractions avant circulaient, les 2 CV, les 4 CV, la France, la France des 4 roues...

Mais vous étiez allé à Lyon, vous alliez à Lyon ?

Non.

Pourquoi ?

Parce que c'était pas notre pays. Notre pays c'était deux kilomètres autour du bidonville et puis l'école Léo Lagrange de l'autre côté du pont de Croix-Luizet et oui à deux kilomètres et c'est tout, le reste, la France, on connaissait pas ; la France était le hit-parade de la chanson et puis, parfois des journaux, parfois des journaux quels journaux ? Le progrès de Lyon et où on le trouvait ce progrès de Lyon, on le trouvait sur les poitrines des travailleurs parce que comme ils roulaient tous à vélo ou en mobylette ils utilisaient des feuilles de papier journal qu'ils plaquaient contre leurs poitrines contre le froid...

Et votre père, il vous demandait ce qu'il y avait dans le journal ?

Non ! Parce que ça ne l'intéressait pas vraiment ce qui l'intéressait lui c'était ce qui se passe est plutôt de l'autre côté puisque imaginons que

nous sommes encore dans les années 50 et que c'est la guerre d'Algérie, c'est la guerre d'Algérie qui se termina en 1962, mais pendant ces années-là, il y a pas mal de gens étranges qui venait passer le soir dans notre bidonville. Et à ce moment-là et il y avait des rencontres, les femmes faisaient le café, à manger, des hommes installés autour des tables et on demandait à tous les enfants de partir et je comprenais à ce moment-là que quelque chose de grave se passait.

Vous ne saviez pas y avait la guerre en Algérie ?

Je ne crois pas, non... la guerre était en France...

Vous saviez que la guerre... que l'Algérie était française ?

C'est flou !

Ah oui, vous étiez né en 57...

C'est flou. Tout ce que je savais c'était sentir les pressions, le moment de grandes émotions, de peur, que les mères nous transmettaient physiquement ou que le père, sentir que des choses graves se passaient...

Et votre père, il se tenait régulièrement au courant alors...

Oui, oui... Ils étaient parfaitement impliqués, nos parents. Le père dans le mouvement d'indépendance avec le FLN, parfois aussi avec un autre parti qui s'appelait le MNA, je crois...

Et puis un jour Azouz Begag vous avez déménagé dans un appartement, un vrai appartement à la Duchère, la Duchère c'est à Lyon...

Nous sommes dans les années 60

Comment vous quittez le bidonville ?

À peu près tous les... toutes les familles sont parties parce que ces travailleurs-là qui sont là, dans ces bidonvilles, sont en train d'œuvrer tous les jours dans les banlieues de Lyon à construire les immeubles d'habitation à loyer modéré...

Les grands ensembles...

Oui, ils ne savent même pas qu'ils sont progressivement en train de construire leurs propres habitats. C'est pour eux, ils ne savent pas parce qu'ils sont encore habités par l'idée du mythe du retour au pays, mais en réalité ils sont en train de construire l'immeuble ici, et la maison là-bas. Ils sont coincés, des deux côtés sont coincés, et malheureusement pour eux ben voilà dès l'instant où ces appartements qu'ils étaient en train de construire bas se sont avérés plus spacieux plus confortable, qu'il y avait le luxe absolu, il y avait de la lumière dans les appartements, des pièces pour les enfants, il y avait des toilettes avec des chasses d'eau. On n'était pas obligé d'aller derrière le platane du champ d'à côté et cette modernité, ce modernisme progressivement a fait que dès que la première famille à trouver, parce qu'il y avait des conflits importants dans ce bidonville où la promiscuité...

C'était alors les conflits, c'était quoi ?

Ben, entre les femmes la plupart du temps parce qu'elles restaient toute la journée dans ce bilan vie de pourri où il n'y avait aucun confort. C'était super dur pour les femmes en fait, et à s'occuper des enfants, dans cette

promiscuité, aussi parce que c'était cinq mètres carrés dans... lesquels habitait dix personnes. C'était aussi cette promiscuité où l'on se chauffe est donc avec des poêles à charbon ou à bois, mais aussi où on s'éclairait avec des lampes à pétrole. En arabe, nos parents disaient « lquinki », « lquinki » qui est en réalité c'est un mot français le quinquet, c'est une lampe à pétrole. Les gens regardaient la possibilité d'habiter dans ces lieux-là avec, avec un intérêt de plus en plus marqué, une famille a commencé à partir et puis la deuxième et la troisième la nôtre à rester la dernière...

Parce que votre père ne voulait pas y aller ?

Bah, non il avait pris conscience que nous étions dans un endroit merveilleux, qu'on pouvait célébrer les mariages arabes, on pouvait faire les circoncisions, on pouvait, dans la maison donc originale de monsieur Berthier, qui, finalement, une fois que les baraques et écroulé... (**Vous étiez seuls**) Oui, elle est redevenue la maison de vieux Berthier. On pouvait « amini li mouto dans la baignoire » sans que personne ne vienne nous importuner, ne vous demandez pourquoi vous égorger les moutons dans les baignoires. Et donc c'était la liberté, c'était aussi un sentiment qu'on pouvait avoir le droit de reconstituer le petit village du bled en France, qu'on pouvait y vivre sans que la France et ses institutions viennent y fourrer leur nez, à part de temps en temps, la police qui venait voir ce que les bougnoules faisaient dans leur... dans leur bidonville. Mais mon père avait le sentiment qu'on était privilégiée, qu'il fallait rester là, que c'était le lieu de notre indépendance. Et voilà une fois que tout le monde est parti, les enfants de monsieur Begag ont commencé, eux-mêmes, à revendiquer le départ parce qu'ils savaient que leurs cousins là-

bas il était vachement bien, ils avaient la télé en noir et blanc, il pouvait me regarder les Américains atterrir sur la lune alors que nous, on avait les deux pieds embourbés dans ce bidonville pourri, on voulait partir...

Et comment il a trouvé l'argent pour partir ? Il a pris sur la somme qu'il réservait à la maison ?

Non, c'était des habitations à loyer modéré HLM et donc comme nos parents avaient des revenus modérés les loyers modérés leur permettait... d'abord on est passé par une période de trois ans dans le centre-ville de Lyon, en fait, où mon oncle était devenu boucher, il avait ouvert une boucherie commencer à gagner de l'argent et finalement ben nous on est allés habiter le centre de Lyon à côté de la boucherie de l'oncle. Je me souviens très bien, cet appartement hideux. Ce qui me blessait le plus, il n'y avait jamais de lumière, jamais. Il n'y avait que des vieux qui habitaient dans l'immeuble ça nous faisait peur et on n'avait plus les pieds sur terre puisque on habite au 4e étage de cet immeuble du vieux Lyon. C'était triste ! Et ma mère mourait d'ennui... Wāh ! C'était dur ! Et là un jour-là, on est resté deux ans aux trois là c'était en 68 dans le vieux Lyon sans lumière et un jour, ils ont trouvé... mon père... non en fait, c'est lui, la régie qui nous a demandé de dégager parce que le propriétaire avait décidé de vendre son appartement que nous louions et le propriétaire avait trouvé pour mon père un logement de substitution dans un quartier qui s'appelait la Duchère loin, loin, 5 km et c'était ça ou rien. Mon père a dit : « le rien j'en ai déjà trop vu, je vais prendre ça ». C'est ainsi que nous sommes allés habiter en 1969 dans ces HLM de la Duchère. Wāh ! L'immense solitude. On l'a déménagé au mois de juillet, l'immense

solitude et l'immensité de l'immeuble où il y avait des milliers d'habitations.

Ça venait d'être construit

Oui quelques années... quel froid ! Le ciment de ces immeubles, de ces barres d'immeubles, un froid, ça vous congèle sur le coup et a fortiori quand vous êtes méditerranéen et que vous nourrissez le mythe du retour au bled et qu'on est au mois de juillet. C'est-à-dire qu'au lieu de rentrer au pays comme nous le faisons on était restés pour le déménagement. Je me souviens, j'entendais des... il y avait une piscine à côté et j'entendais des cris d'enfants et on avait peur d'aller nous les deux garçons de la famille à la piscine parce que vous connaissais personne.

Donc le mythe du retour Azouz Begag fonctionnait sur vous et quels sentiments identitaires vous aviez dans les années... à la fin des années 60... vous êtes né en 57 ans donc vers 10 ans...

Qu'on n'était pas Français, on était Algériens. C'était une étrange situation que de voir aussi que tous les copains pieds-noirs que j'avais dans la barre d'immeuble étaient nés à Oran, à Alger, à Mostaganem et Sidi Bel Abbes. Ils étaient Français et que moi, né à Lyon à l'hôpital Édouard Herriot, j'étais Algérien de nationalité, des comme ça, nos parents étant donc Algériens depuis 62, nous, on était automatiquement Algérien et comme il y avait encore l'idée de retourner au pays, c'est-à-dire de participer à la révolution, la révolution agraire, la révolution culturelle, la révolution je sais pas quoi, ça nous donne un objectif dans la vie.

Et vous imaginer quoi de votre vie future en Algérie la maison...

Les... les petites installations la société de consommation, une vie, une vie de père de famille, oui... avec une petite entreprise parce que on l'a tous fait dans l'autre famille, par exemple des... un bac électrotechnique. Tous les garçons électrotechniques, on est super doué en électricité et tous les enfants (**pour être entrepreneur**). Oui, tous les enfants de familles de migrants, à cette époque, que ce soit, les Italiens, les Portugais, les Espagnols ou les Arabes, avaient aussi l'ambition d'acquérir des savoir-faire techniques à l'école. C'est pour ça que les écoles spéciales... les classes spécialisées, la section d'éducation spécialisée qu'il y avait dans les années 70 ça par exemple... c'était... n'était plein que d'enfants de Maghrébins et de Portugais parce qu'on y faisait l'acquisition de savoir-faire technique. Nous, ça convenait à nos parents, on allait rentrer avec ça, ouvrir un petit garage, une petite société, un petit atelier et voilà. Continuer une petite vie matériellement à l'aise, débarrassée de toutes les contingences matérielles.

Et vous pensez quoi de la France, qui était donc une parenthèse ?

C'est la période aussi où le mot melon, bougnoule, bicot, commencent à faire partie des mots d'amitié que je reçois ici et là parce que la guerre d'Algérie est terminée. Les cicatrices sont purulentes, purulentes, j'habite dans un quartier des dizaines de milliers de pieds noirs sont là et ils pleurent, ils pleurent l'Algérie perdue, ils chantent, ils chantent : « j'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison, mon cœur s'est traîné sans raison » Enrico Macias, il chante et il chante : « Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays ».

Il vous agaçait Enrico Macias ?

Non, mais je me dis, mais de quoi il parle ? C'est le pays de qui ? Les filles de son pays la France et nous, on est complètement paumé là. Des pieds noirs qui parlent l'arabe et des pieds noirs qui connaissent tous les quartiers d'Alger, tous les quartiers d'Oran qui parlent du cinéma le Rex, qui vous parle Alger, de la pointe Pescade, qui parle de chaque rue, d'Isly, Michelet, rue Marengo, et nous, connaît rien. On est né à Lyon et qui sont eux les Algériens et nous on n'est rien. On est juste là, des êtres transitaires, transitoires, des êtres temporaires, des silhouettes qui passent au milieu de leurs blessures parce que les pieds noirs, ils sont super blessés d'avoir été dans l'obligation de fuir leur pays, et moi je suis dans une totale insécurité, instabilité, parce que je sais pas moi. J'ai peur de leur dire que c'est le mien, ce pays parce que je suis pas né là-bas, je connais pas les rues comme eux, je connais pas la langue comme eux. C'était super dur en réalité, et les mots commençaient à fuser, les mots flèches

Bicot, bougnoules ou melon à c'est quoi qu'on disait je me retournais pour voir s'il y avait derrière moi des melons à Cavaillon et à Donnons... C'était... c'était dur, parce que les gens souffraient. Ils croyaient que c'était moi et ma famille qui somme responsables. Nous, on était responsable de rien du tout. Je leur dis, mais c'est à cause du général Bugeaud. Allez demander à Bugeaud. Moi je suis pour rien. Regardez, on est des pauvres types on essaie de donner du sens à notre pauvre vie dans cet immeuble HLM.

[Musique]

C'était « à voix nue » Virginie Bloch-Lainé s'entretenait avec Azouz Begag.

Demain, deuxième volet : Lyon laboratoire de la dépression identitaire et de la relégation.

Réalisation : Clotilde Pivin

Prise de son : Benoît Jégou

Attaché des missions : Claire Poinsignon

Vous pouvez podcaster et réécouter cette émission sur franceculture.com

À VOIX NUE

Lyon laboratoire de la dépression identitaire et de la relégation.

À voix nue cette semaine Virginie Bloch-Lainé s'entretient avec Azouz Begag. Ce soir deuxième volet : Lyon laboratoire de la dépression identitaire et de la relégation.

Azouz Begag vous êtes écrivain, auteur notamment d'un roman autobiographique paru en 1986, le Gone du Chaâba. Le gone et en un mot lyonnais pour désigner un petit bonhomme, le Chaâba à un mot arabe qui désigne le bidonville, le gourbi. Vous avez été ministre à la promotion de l'égalité des chances entre juin 2005 et avril 2007, et vous en avez démissionné quelques semaines donc avant l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la république. Mais vous êtes aussi sociologue, Azouz Begag, et c'est à la sociologie urbaine, à la sociologie des transports que vous vous êtes intéressés et sans doute y a-t-il un lien entre le choix de la sociologie urbaine et Lyon où vous êtes né, car Lyon n'est pas n'importe quelle grande ville. Lyon et sa périphérie furent le laboratoire au début des années 80 des premières grandes émeutes urbaines et de l'ethnisation de l'espace urbain, le théâtre et le laboratoire aussi, à la fin des années 70 d'une dégradation des relations entre la police et les habitants des grands ensembles. Est-ce que vous pouvez rappeler Azouz Begag comment ont évolué entre 1950 et la fin des années 70 les relations entre les

immigrés et la France donc d'où part-on est où en est-on à la fin des années 70 lorsque Lyon s'enflamme.

Il faut dire que de 1945 à 1975 nous vivons trente années glorieuses qui sont des années d'expansion économique. Il y a du boulot pour tout le monde, voilà pourquoi, les centaines de milliers de migrants venant du sud de l'Europe affluent en France dans les grandes villes. Comme on ne peut pas les loger dans les bidonvilles, parce que il y en a pas beaucoup progressivement ces gens vont habiter dans la cité HLM, à l'extérieur de la ville pour ça que les loyers y sont modérés parce que c'est le prix de l'immobilier dans ces zones permet de ces prix faibles et aussi la standardisation de la construction de l'habitat. 1945-1975, tous les gens qui sont là sont légitimes, légitimes socialement parce qu'ils ont un boulot, il y a une place pour eux parce qu'il y a une utilité économique pour eux, ayant cette utilité économique, ils ont cette légitimité sociale on ne les regarde pas en chien de faïence puisqu'ils servent quelque chose et tout le monde travaille travaille dur sur les machines sur les chaînes tout le monde souffre tout le monde en bave, mais tout le monde à l'idée qu'on va le faire qu'on va réussir que nos enfants soient sauvés parce que cette conception de la croissance économique illimitée de conception du progrès social sans fin est ancrée dans chaque cerveau et donc l'espace de la projection de soi et de sa famille est infini. 1975, c'est la crise économique, 1975, c'est les pays membres de l'OPEP l'organisation des pays exportateurs de pétrole qui décide de faire passer le prix du baril de pétrole de 5 à 40 parce qu'ils en ont marre la faiblesse des prix et qu'il décide de prendre la rente pétrolière à leur compte et tout d'un coup il y a mon voisin qui me diraient dit non c'est à cause de toi que on est dans la

crise que les usines ferment que les prix augmentent parce que de tes cousins arabes ils ont augmenté le prix du pétrole, mais je ne sais pas moi les gens nous ont regardés comme des intrus à partir de ce moment-là puisque le travail régressait il y avait de moins en moins de boulot et qu'il nous disait eh bien puisque c'est à cause de vous tout ça vous n'avez qu'à retourner dans votre pays perte de légitimité social

alors il y a des expulsions très violentes.

Alors c'est le moment aussi où d'abord ces moments où l'idéologie raciste du front national comment ça on n'est plus chez nous il faut le renvoyer et puis c'est le moment aussi où la visibilité des jeunes surprend l'espace public des dizaines de milliers de jeunes dans ces cités qu'on n'avait pas vues avant parce qu'ils étaient dissimulés par l'idée du mythe du retour donc ils étaient en transit donc ils n'étaient pas ici pour toujours et tout d'un coup ils sont là quel à t-il Azouz ils sont nés en 1957 en 1975 on a 18 ans 18 ans 18 ans c'est le moment où on va dans les boîtes de nuit pour nous c'est de draguer c'est le moment où on essaie de rencontrer la fille indigène la France la blonde la fille aux yeux bleus qui va nous permettre d'être français à 100 % et paradoxalement c'est là dans ce lieu emblématique qu'est la porte de la discothèque qu'elles vont toutes se fermer sur l'autre n'est parce qu'on est désigné comme des intrus et qu'il faut qu'on rentre chez nous c'est marrant que cette visibilité des jeunes soit malheureusement véhémente comme ça dans l'espace public au moment au pic de la crise économique et ben oui à ce moment-là les rixes avec la police parce que l'exclusion est super violente des rixes avec la police vont de plus en plus se développer et que le gouvernement place va commencer à à expulser ex ex j'aime bien ce verbe expulser les enfants

de France comme moi nés sur le territoire national, mais qui n'ont pas la nationalité française parce que leurs parents étant algériens tunisiens marocains et bien ils ont la nationalité de leurs parents dans qu'ils sont expulsables nous sommes 75 16 17 18 19

Sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing...

Et là je fais la connaissance d'un être merveilleux qui s'appelle le père Christian Delorme (**dont on a parlé**) et qui défend qui nous défend qui avait défendu auparavant les prostituées dans le centre de Lyon qui défend les jeunes des banlieues (**qui a fait une grève de la faim**) absolument et au milieu de tout ça il y a ce l'église de France il y a la CIMADE il y a le père Delorme le prêtre Jean Costil (le pasteur Jean Costil) protestant qui qui apporte un souffle qu'apporte un espoir qu'on va pas tous mourir et qui se réfère très souvent un homme américain et s'appelait Martin Luther King il y avait une femme aussi dont on parlait qui s'appelait madame Rosa Park qui est montée dans le bus dans le bus où les noirs étaient là où après le 12e rang et les blancs avant sur la partie avant du bus cette femme est montée à la 10e et ben je m'assiérai aujourd'hui où je veux et elle a provoqué en 1954 elle avait provoqué le déclenchement du mouvement des droits civiques aux États-Unis je ne sais pas pourquoi ce truc-là ça me rester gravé comme un tag comme un tag dans le mémoire de mon cerveau et que le père Delorme et de pasteur Jean Costil en 1980 ont réveillé parce que la marche pour l'égalité...

Alors c'est 83

81

81... qu'est-ce-qui s'est passé en 81 c'est parce que les années 80 c'est une nouvelle ère très importante.

Dans les années 80 parce qu'il y a un type qui s'appelle François Mitterrand qui arrive au pouvoir...

Mais il y a des limites aux Minguettes quelques mois après.

Absolument de ce qu'on appelait on appelait ça les rodéos, les étés chauds...

On disait pas les émeutes...

Non.

Vous habitiez où ?

J'étais à Lyon là, j'étais à la Duchère...

Toujours chez vos parents...

Dans le... ah weh ! Parce qu'économiquement ont été obligés de rester très longtemps chez les parents.

Vous êtes témoin de ces émeutes ou pas ?

Oui, oui je suis tellement non c'est pas des émeutes c'était chaud parce que tu veux plein de copains qui sont donc habitants Minguettes de Vénissieux à Vaulx-en-Velin parce que notre bidonville était situé très près de Vaulx-en-Velin et je vois bien que la tension est extrême extrêmes entre la police et ces jeunes et que le gouvernement va dans le sens de la police c'est-à-dire il traite d'une manière éhontée ses enfants de France

comme si c'était des comme si c'était des immigrés parce qu'on nous appelait les immigrés nous les jeunes immigrés ont été jeunes, oui, mais pas du tout immigré on était des indigènes français des gens d'ici ça drague ça cause et regarder la deuxième génération d'immigrés non n'étions pas et à partir de ce 10 mai 1981 Waoou ! quelle vague d'humanité et de fraternité qui est tout d'un coup parce que le père Delorme ne faisait là la leçon il disait que vous verrez Giscard va partir c'est les socialistes qui vont arriver vous allez tous être tranquille...

Enfin deux ans plus tard des problèmes 83, que les journalistes ont appelés la marche des beurs...

Absolument, mais qui s'appelle la marche pour l'égalité et contre le racisme

Ça commence à Lyon, c'est encore Lyon ?

Toujours.

Un garçon se prend des balles dans le ventre...

Toumi Djaidja, Toumi Djaidja des Minguettes de Vénissieux

Sur le son lit d'hôpital voilà on décide d'organiser une marche

Voilà et ça c'est l'église à nouveau donc c'est de ces deux hommes que sont le père Delorme et Jean Costil qui après de nombreuses grèves de la faim pour aider ces jeunes ont décidé que la meilleure réponse avec l'église de France était très importante parce qu'il y avait je me souviens c'est un fabuleux qui s'appelait l'archevêque de Courtrai c'est un homme magnifique. moi j'ai toujours été très sensible très ami très proche des

chrétiens c'est drôle et c'est ce sont des gens qui plutôt que de laisser exploser la violence et qu'ils allaient partir dans tous les sens ont décidé de suivre la trace de Martin Luther King que le père Delorme avait accueilli à Lyon en 1965 Lyon Martin Luther King il était là et donc heureusement ils ont canalisé la violence de ces jeunes ils ont la marche c'était la marche de Martin Luther King sur Washington « One million March, one million people » - et c'est comme ça que la puissance la puissance colérique de ces jeunes des banlieues par milliers au chômage par milliers exclu bafouée rejeté humilié humilié est devenue une force politique voilà il force canaliser politiquement et on arrive chez Mitterrand

Vous en faites partie de la marche ?

Non, je suis à côté moi je suis à côté pourquoi je suis à côté parce que je suis lycéen je suis dans un processus universitaire et que je regarde ça comme si je n'étais pas concerné puisque moi j'ai pas été expulsé j'ai fait des études je suis dans...

Vous aviez 26 ans en 83 ?

26 ans bah ouais mais je suis à la fac oui donc à côté de ceux qui protestent ceux qui ne sont pas contents sont des gens qui ont qui sont allés en prison indûment et qui sont qui ont été expulsés qui sont revenus qui sont devenus clandestins qui sont des gens qui ne trouvent pas de boulot parce que ils sont allés étudier la chaudronnerie la mécanique la plomberie et quand on ne veut pas d'eux pas ce sont des Arabes ce sont ceux-là qui sort dans la rue qui disent non au racisme non puis ce sont ceux aussi qui vivent les brimades quotidiennes et du contrôle au faciès de la police moi

étant complètement intellectuel à côté et, passant mon temps à la bibliothèque en train d'étudier la sociologie urbaine et la maltraitance des noirs américains à Montgomery Alabama là-bas chez Rosa Park ben, je suis sain je suis ce que le père Delorme fait en allant de temps en temps voir le lieu des grèves de la faim on rencontre et puis en le temps présent, mais sans en être membres actifs

Ce qui change c'est l'optimisme en 83 malgré la violence des expulsions malgré le racisme...

il y a la possibilité de changer cela cela va cesser et cette fraternité belle à voir eh bien ce sont des gens en vérité qui en 1981 et 83 disent que le mythe de l'égalité républicaine qui a été invoqué en 1789 ne fonctionne pas et pour que cela fonctionne en cette république égalitaire des mythes et bien il faut prendre en main son destin il faut manifester il faut faire peur aux institutions par centaines de milliers exercer une pression sur les gouvernements s'allier avec Georgina Dufoix ministre de la Solidarité des Affaires Sociales de l'époque pour dire que nous exigeons la fraternité nous exigent c'était en 1983 le mot discrimination n'existait pas dans le vocabulaire français ça n'existait pas ce mot parce qu'on n'était pas supposé être discriminé en quoi que ce soit le mot minorités ethniques n'existait pas.

Le mot diversité ?

Encore moins, mais le champ était ouvert pour transformer ça la France était ouverte la France était encore un pays où nous allons dire de désirs d'avenir, mais ce mot est devenu désuet aussi je voudrais signaler aussi que dans les années 60 dans les années de croissance économique quand

nous avions dix ans on regarde l'avenir avec une perspective de trente ans quarante ans j'étais en 1965 je me disais en l'an 2000 je serai médecin je serai professeur je serai avocat je serai ministre en 2011 personne ne parle de 2050 tout le monde parle de 2012 2013 j'ai le sentiment que cette restriction effrayante du temps de projection sociale de l'individu qui est passé de 30 ans à 2 ans à comprimer les possibilités d'avenir de telle manière qu'elles sont propices à toutes les peurs et toutes les angoisses c'est dans cette restriction du temps on ne sait pas ce que sera demain que les peurs se sont installées ont germé et que les politiques sans vergogne ont joué sur ses peurs pour s'emparer du pouvoir diviser les gens et pouvoir asseoir leur idéologie xénophobe et séparation finalement c'est incroyable de voir à quel point lorsque je dis ça le seul acteur qui est susceptible de restaurer le temps long le temps de la patience le temps de la récolte le temps de la durée et de la profondeur c'est l'enseignant c'est l'enseignant dans les années 60 la pièce centrale de dispositif familial et social, c'était l'enseignant madame Guattari Georgette elle avait 25 ans elle en a 50 de plus quand quelque chose dysfonctionnait dans mon carnet de notes elle allait au bidonville a dit elle disait mon père il y a quelque chose qui ne va pas et mon père sortait la ceinture dire que la relation était direct et mon père respectait le prof respecter les maîtres et maîtresses d'école mieux que ses enfants parce que c'est peut-être qu'il y avait la clef de l'avenir de ses enfants et aujourd'hui vous voyez à quel point dans cette construction à deux ans du temps de projection le sens de l'apprentissage le sens de la connaissance le sens de l'accumulation du savoir le sens de la présence du prof a perdu a perdu considérablement de sa valeur.

La première occurrence du mot beur Azouz Begag, elle date de quand ?

Ouais c'est les années 82 83 j'ai l'impression aussi que le mot a déjà le mot arabe peut-être à cause de la crise du pétrole et les membres de l'OPEP on employait plus (**le mot arabe**). Non il est devenu péjoratif

Et vous le mot beur ça vous allez ?

Ouais non non ça nous allait pas les provinciaux parce que c'est un mot éminemment Parisien c'est valable il avait une légitimité validité dans les banlieues parisiennes et nous on savait pas on détestait même se faire imposer des vocables qui venait du centre parisien un an ou deux ans après atterrissait dans les banlieues de province, mais c'était bien la volonté aussi peut-être de dissimuler le la rudesse de ce mot arabe et de le transformer quelque chose de plus onctueux plus vitaminée plus propice à la digestion ce que le beur...

En 1984 et créé SOS Racisme, vous en pensez quoi ?

C'est le début de la fin c'est le début de la fin c'est-à-dire toute la spontanéité toute la sincérité toute la naïveté de ce mouvement parti des Minguettes de Vénissieux va or quel mot horrible va être instrumentalisé par le pouvoir politique parisien et que toute cette naïveté de la province va être récupérée d'une manière éhontée systématiser massifier et dénaturer et c'est finalement une grande tristesse que de voir que tous les acteurs aujourd'hui nous avons parlé du jeune Toumi, le jeune Toumi qui a reçu une balle dans le ventre Toumi de cette année 1980 82 a disparu de la scène tous les acteurs les vrais acteurs réels de ce mouvement ont été

remplacés par de nouveaux acteurs qui eux étaient des idéologues des politiques il savait ce que c'était que le combat politique des trotskistes des maoïstes il nous a raconté des choses comme ça qui était contre le pouvoir central et le pouvoir des capitalistes à fait eu qui était formée à l'école à l'école de la guerre idéologique une journée que de gens naïfs.

Le mot beur SOS Racisme s'en empare...

Absolument, il s'en empare et

il le promet,

il en fait un instrument de propagande idéologique qui fait que pendant de très nombreuses années les socialistes ont considéré que les enfants des banlieues c'est à eux c'était acquis puisque Mitterrand avait ou avait mis fin aux expulsions que Mitterrand avait donné la carte de séjour, car de résidents de dix ans que voilà donc c'était déjà pas mal qu'on leur ait donné ça qu'est-ce qu'ils vont de plus ils vont tous voter socialiste alors qu'en réalité c'est pas vrai du tout on n'est absolument pas la plupart de ces jeunes ne sont pas politiques ils sont ce sont des enfants nous sommes des enfants la société de consommation on écoute beaucoup de musique noire Américaine on met des minets on aime bien se saper on aime bien draguer on aime bien aller dans les boîtes de nuit bref on est des enfants de la société de consommation on n'est pas idéologue du tout, mais comme on est très nombreux les socialistes de l'époque ont utilisé la masse que nous représentions pour pouvoir légitimer leur mainmise sur les banlieues c'est comme ça que finalement ils ont pu garder en réserve ses enfants des banlieues ne jamais en faire entrer un seul dans un quelconque appareil politique les tenir à l'écart de tout de tout jusqu'à ce

que en 2002, mais dont Jacques Chirac fasse entrer Tokia Saifi au gouvernement français en tant que secrétaire d'État au développement durable et deux ans trois ans plus tard Azouz Begag comme ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances, mais que les socialistes n'ont rien faire en la matière et que ce sont les zones de droite le RPR Jacques Chirac qui leur ont fait la nique.

Lyon, c'est aussi la ville où s'est formé le groupe Carte de Séjour avec la reprise de douce France en 1986...

Il revient à ma mémoire des souvenirs fabuleux ben oui c'est très important

Ben, c'est magique c'était magique moi j'adore Rachid Taha on a grandi ensemble à Badr dans cette... un quartier de Lyon des années 80 et c'est aussi Charles Trenet on a récupéré pendant que SOS Racisme et les socialistes récupérer les enfants des banlieues nous récupéré les chansons de Charles Trenet...

Et ça aussi c'est un signe de l'optimisme qui existaient à l'époque et qui...

Rachid Taha et le groupe carte de séjour c'est un groupe multiethnique et puis c'était beau c'était de deux beaux garçons la pêche ils avaient... c'était vivant c'était c'était intelligente très intelligent d'ailleurs de trente ans après Rachid Taha il est toujours là parce qu'il avait de l'intelligence derrière j'ai trouvé que c'était douce France reprise par elle les jeunes enfants maghrébins de la région lyonnaise était somptueuse idée pour inscrire dans l'histoire le rêve que ces années début 80 ont fait éclore

Mais il s'est vite éteint...

Oui, mais il s'est vite éteint voilà oui.

Tout ce que vous dites maintenant en 2011 sur ses années 80 vous le pensiez sur le moment vous rendiez compte que c'était un semblant...

Bien sûr on voyait très bien que Lyon n'existait plus les banlieues de Lyon n'existaient plus et que tout se déroulait désormais avec une autre histoire, mais que tout se déroulait à Paris entre la place Beauvau et Matignon est peut-être ce ministre d'alors qui était le ministre de l'Éducation nationale Jack Lang qui s'étaient emparé de cette logique des banlieues de « beur is beautiful » « black blanc beur » et nous ont été complètement dépassés on avait l'impression d'être des ploucs (**c'était la fête**) c'est ça ils festoyaient ils ont festoyé... en fait c'était une machine à aller récupérer tous ses enfants des banlieues perdus et les leur faire une éducation idéologique les Anglais dans le sillage du parti socialiste pour en faire des masses électorales moi j'avais de la chance parce qu'en 1986 quand le le gone du Chaâba mon premier roman et est publié aux éditions du Seuil à partir de ce moment-là moi j'avais beaucoup de lecteurs pas d'électeurs, mais j'avais beaucoup de lecteurs c'est ma façon de dire que ces enfants de l'immigration qui n'ont pas éclos en politique sont allés chercher dans la musique dans le théâtre dans le cinéma dans la littérature les moyens d'une ex ex-pression expression je rappelle aussi que c'est à cette période que les premiers films ont commencé à voir le jour je pense à bâton rouge de de Rachid Bouchareb je pense au roman magnifique de Mehdi Charef qui s'appelle « le thé au harem d'Archimède » ce premier bouquin aussi et ça foisonnait parce ce que parce qu'on n'avait pas peur en fait de réussir

on n'avait pas peur de réussir parce qu'on n'avait rien à perdre on n'avait rien nos parents ils ne parlaient pas français ne savaient pas lire écrire 90 % étaient analphabètes et nous on sortait des bidonvilles et des et des banlieues alors la voie est ouverte sur le champ sur le champ de l'expression artistique culturelle et puis de l'animation sociale dans lequel beaucoup ont été ferrés et enterrés.

Quand vous aviez une trentaine d'années dans ces années 80 Azouz Begag, vous pensiez faire de la politique ?

Ben on était des militants des banlieues donc on était déjà politique dans le sens naïf du terme c'est-à-dire on voulait participer au débat politique pas forcément être élu parce que j'avais encore le champ un champ réservé aux notables les notables très présents dans la France politique les caciques du parti socialiste la droite ne le considérait pas parce qu'on n'était pas censée être même et les caciques les chasses gardées être très puissante nous on connaissait rien du tout à la politique parce que nos parents n'ont jamais été des gens politiques c'était tous des paysans analphabètes et donc ils n'ont jamais voté qui ne savaient rien du tout et qui de toute façon n'ont jamais cru que c'était ni la démocratie ni les hommes politiques qui voudraient les sortir de leur galère donc donc compter que sur eux-mêmes et donc on était très peu à à part deux ou trois comme Djida Tazdaït par exemple une jeune femme très active dans la banlieue lyonnaise qui avait été élue dans un scrutin de liste aux élections régionales européennes député la première députée avec les verts avec les verts tous les autres se considéraient comme hors champ politique.

[Musique]

C'était « à voix nue » Virginie Bloch-Lainé s'entretenait avec Azouz Begag.

Demain, troisième volet : à quoi servent la littérature et la sociologie.

Réalisation : Clotilde Pivin

Prise de son : Benoît Jégou

Attaché des missions : Claire Poinsignon

Vous pouvez podcaster et réécouter cette émission sur franceculture.com

À VOIX NUE

À quoi servent la sociologie et la littérature

À voix nue cette semaine Virginie Bloch-Lainé s'entretient avec Azouz Begag. Ce soir troisième volet : à quoi servent la sociologie et la littérature.

Azouz Begag vous êtes sociologue et écrivain et vous avez été ministre dans le gouvernement de Dominique de Villepin entre juin 2005 et avril 2007 ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances un moment où la question identitaire était déjà explosive. Vous êtes né en 1957 si donc dans les années 60 et 70 que vous est scolarisé vos deux parents étaient Algériens ils vivaient en France depuis 1949 ne parlaient presque pas français et ne savaient pas écrire l'école l'acquisition des connaissances sont les moyens que vous identifiez pour sortir de la pauvreté et vous construire une position sociale autre que celle de vos parents dans une précédente émission Azouz Begag que vous nous avez parlé du mythe du retour donc l'idée qui fonctionne jusqu'à la fin des années 70 selon laquelle la vie en France est une parenthèse et la vraie vie sera pour plus tard en Algérie et dans ce programme du mythe du retour il y a aussi l'idée que les garçons doivent apprendre un métier qui leur permettra d'être entrepreneurs, patrons en Algérie et vous vous avez passé un bac technologique et après électronique, mais cette une profession intellectuelle que vous avez choisi : la sociologie.

Je me qualifie plus facilement comme un chercheur en sciences humaines et sociales et donc je j'ai interrogé très souvent la philosophie j'interrogeais la phénoménologie j'ai interrogé plusieurs champs disciplinaires des sciences sociales et humaines à côté de mon statut d'électrotechnicien ça me fait rire ce que vous avez dit parce que il est vrai que nos parents voulaient avec un savoir-faire technique donc retourner au pays, mais c'était pas pour monter une entreprise le but ultime de cette affaire c'était gagner de l'argent sept seulement seulement gagner de l'argent puisque nos parents ont été animés lorsqu'ils arrivèrent en France par ce seul objectif réussir une vie avec de l'argent donc nous avons grandi non dans cette obsession de l'argent...

Quand vous choisissez un métier de chercheur à... vous, allez un peu à contre-courant...

Bah oui je rentre dans celui des idées donc ne sont pas monétisable qui sont pas capitalisables je rentre dans celui de voilà de l'histoire de la géographie de la poésie Maurice Carême, Émile Verhaeren, Arthur Rimbaud dans mon enfance et mon père était souvent inquiets de voir que les profs de français enfin les maîtresses et maîtres d'école maternelle d'écoles primaires nous enseignaient des poésies alors que ça s'était pas monétisable dans le projet ha ha ha de mythe du retour au bled parce que l'on pouvait pas aller sur les marchés là-bas dans les souks vendre des poids des poèmes d'Émile Verhaeren oui de vos risques à rêves donc malgré tout c'est à cette fibre cette flamme de la vie des êtres humains ensemble les Normands qui m'intéressait qui me séduisaient.

Mais derrière ce choix des sciences humaines et de la socio économie il n'y a pas ce qui se passe à Lyon dans les années 80 ?

Oui bien bien entendu je me rends bien compte que je suis dans j'ai grandi dans un bidonville et dans une cité quelques questions l'explosion des questions identitaires et l'explosion des thèmes d'ici là bas de l'exil de l'immigration des conflits entre les uns et les autres m'ont conduit évidemment absolument naturellement à m'interroger sur, d'abord, les phénomènes de mobilité mobilité géographique des gens qui partent d'un endroit A parlé dans un endroit B (**c'est ça la sociologie des transports**) non c'est ça c'est plutôt la sociologie du mouvement la sociologie de la mobilité et puis aussi des gens qui n'acceptent pas forcément lorsqu'ils partent d'un point A jusqu'à un point B l'idée du changement qui est lié à leurs déplacements parce que c'est les êtres humains à la différence des plantes par exemple on cette fantastique faculté de se mouvoir dans l'espace et cette faculté de locomotion de locomotion est une source d'enrichissement extraordinaire traversé des paysages traversés des frontières traversée des cultures altération altercation aussi, mais aussi une source d'inquiétude profonde puisque l'idée du deuil qui est liée au départ d'un village d'une culture d'un pays d'une famille n'est pas garanti cette idée du deuil par la réussite d'une greffe dans le point B on arrive c'est-à-dire en France dans une nouvelle famille dans une nouvelle langue donc cette traversée de mobilité ce déplacement de ce mouvement est empreint d'angoisse d'incertitude de réflexe de repli sur soi...

Qu'est-ce qui vous dit votre père Azouz Begag lorsqu'il voit que vous faites des études que vous allez faire un métier qui ne rapporte pas beaucoup d'argent ?

Généralement je lui en parle d'homme on lui reparle pas parce que les mots pour traduire cette exploration dans les sciences sociales et humaines les mots que j'ai en français je ne les ai pas en arabe et donc l'absence de partage d'une langue commune entre mes parents et moi interdit certains types de dialogues et dont celui-là donc l'essentiel. Mes pauvres parents s'étaient finalement au bout du compte de se rendre compte que on était assez équilibré que sur les sept enfants il n'y en avait pas un qui était allé en prison contrairement à tous les autres enfants du bidonville dans les trois quarts ont connu la prison assez vite pourquoi, tout simplement, parce que à partir de l'âge de 6 ans 7 ans nos parents nous envoyez donc sur le marché forain le jeudi matin nous n'avions pas cours ce jour-là, mais aussi le samedi et le dimanche pour aller aider les forains à décharger leur marchandise à vendre pendant la durée du marché jusqu'à midi et après recharger leurs marchandises dans les camions cela pour quelques centimes pour quelques dizaines de centimes, mais c'était toujours un revenu d'appoint que l'on rapportait à nos parents et par conséquent assez fréquemment les enfants c'était toujours les garçons les enfants qui a 6 ans et en commencer à travailler ont eu ce rapport précoce et dangereux à l'argent et par conséquent assez rapidement ils ont mis la main dans le pot de miel dans la caisse et puis voilà ils sont devenus des délinquants ils sont allés en prison ils n'ont pas eu la chance de découvrir le monde de la poésie le monde des idées le monde des questionnements le monde autre que celui matériel pour lequel nos parents étaient venus en France là encore je suis les l'importance du rôle des parents est dans nos familles patriarcales du père c'est lui qui indique le chemin c'est lui qui ouvre la voie et c'est lui qui sévit.

Il avait saisi votre père qui avait ce danger dans le contact précoce avec l'argent

Tout à fait lui, il refusait que la mère nous envoie travailler sur le marché avec tous les autres enfants du bidonville parce qu'il disait que lui son rôle c'était de travailler est de fournir l'argent pour que ses enfants n'est plus allé comme lui travaillé à l'usine qu'ils aient accès à l'ascenseur social et aux chemises blanches pas seulement les cols blancs, mais toute la chemise blanche il était formidable ce père cette angoisse est terrible et à la société de construction de coopératives de construction de la ville de Lyon où il a travaillé pendant 40 ans qui s'appelait l'avenir il allait lorsque l'usine lui ouvrait à 6 h 30 ils allaient à 5 h 30 avec sa mobylette et ses deux sacoches à 5 h 30 ce pour étaient au boulot tellement ils avaient peur d'arriver en retard ils avaient l'impression qu'on lui faisait une faveur en arrivant au travail et donc en aucun cas jamais aimé arriver en retard y compris les jours où il était malade avait pas de maladies qui comptaient les sciences sociales ont permis à près de d'ouvrir mon regard sur le monde extérieur à nos nombrils à nos vies à nos misères d'avoir cette fantastique capacité de mise à distance des phénomènes observés à distance de moi-même par rapport à l'engagement du phénomène observé est de pouvoir être pas forcément au-dessus toujours, mais, mais à côté d'avoir cette distance analytique qui permet de vivre de comprendre les situations sans en être affectés psychologiquement, et identitairement aussi.

Vos frères et sœurs également ont aussi choisi des professions intellectuelles ?

Mes frères et sœurs sont surtout mes sœurs les pauvres n'ont pas eu la possibilité de faire autre chose que mère de famille comme métier elles ont fait très peu d'études parce que contrainte par l'environnement culturel familial et paternel elles se sont mariées à 15, 16 ans là dans le sang le bidon d'huile puis elles ont connu des vies classiques vie de pauvres alors que mes trois autres frères ont choisi eux des métiers techniques sont aujourd'hui beaucoup plus riche que moi financièrement parlant, mais peut-être un peu moins culturellement à échanger leurs nos vies aujourd'hui je préfère quand même celle que j'ai vécue parce que souvent je me dis que si c'était à refaire je referais exactement exactement la même chose parce que je suis en phase avec la construction de moi-même le chemin que je me construis c'est le mien.

Et vous en pensez quoi Azouz Begag du chemin que prenez vos sœurs ?

J'avais pas beaucoup de recul sur l'Europe triste destinée en fait parce que mes serait on était super sympa avec les garçons que nous étions elle était omniprésent nous aider à construire nos trajectoires et moi j'ai vu beaucoup mieux en valeur le rôle de ma sœur aînée Zohra dans mon roman le Gone du Chaâba, mais aussi dans d'autres c'est elle qui faisait la jonction le soir lorsqu'on arrivait de l'école entre le père et nous je souvent une jonction apaisante dans laquelle j'essaie de raconter qu'on était des élèves absolument brillantissimes à l'école et qu'on avait des 10 sur 10 partout je me souviens de ce jour où elle me faisait réciter mes tables de multiplication je ne sais pas pourquoi je butais toujours sur 9 x 8, 9 x 8 je m'étais mis dans le cerveau que c'était 9 x 8 c'était 63, mais ce soir-là mon père était rentré du boulot il buvait un café sur la table en

formica bleu elle me disait 9x1, 9 ; 9x2, 18 ; 9 x3,27 ; 9x4 .. 9 x 9 x 8
j'hésitais mon père a levé un sourcil puis une paupière il a dit qu'est ce
qui se passe ma sœur dit rien il a dit comment ça rien tu vois pas qu'il a
hésité il sait pas elle a dit si alors elle a redit 9.8 j'ai dit 63 voilà il dit oui
c'est bien

**En 1986, Azouz Begag, vous écrivez le Gone du Chaâba, vous avez à
peine 30 ans pourquoi vous l'écrivez à ce moment-là ?**

Parce que ce « beur is beautiful » c'est la vague banlieue c'est la vague on
est à la mode c'est comme ça et moi je tombe sur un bouquin qui s'appelle
« Le thé au harem d'Archimède » un jeune homme qui s'appelle Mehdi
Charef et j'ai trouvé que cette combinaison de cet écrivain qui avait fait
de la prison qui racontait une histoire magnifique de banlieue m'a fait
croire que moi aussi je pouvais écrire cette histoire de bidonvilles dans
lesquelles j'avais grandi et qui finalement à force d'émulation avait
conduit à l'université à Lyon et je me suis lancée grâce à Mehdi Charef
qui a ouvert la voie on a commencé l'élaboration d'une mémoire
collective.

**Ce livre, il est le premier à le faire, c'est le premier à raconter voilà
c'est ça aussi outre vos talents de conteur c'est aussi pour ça que le
Gone du Chaâba est un livre qui fait référence**

Tout un livre culte maintenant c'est un livre là la deuxième ou troisième
pierre d'une maison de la mémoire

**Parce que les livres sur la France les romans sur la France et l'Algérie
auparavant, il y avait Élise ou la Vraie Vie.**

Ah oui c'est ça c'était Claire Etcherelli, ça ne nous concernait pas nous étions des enfants des bidonvilles et des cités de transit et du béton des cités HLM et ces trois zones d'habitat avait permis l'élaboration d'une identité très particulière c'est de ces enfants qui pouvaient se reconnaître les uns les autres, mais qui ne se reconnaissaient plus dans la guerre d'Algérie qui ne se reconnaissaient pas dans les pieds noirs qui ne se reconnaissaient pas dans Élise ou la vraie vie, mais par contre qu'ils avaient conscience du film d'Yves Boisset Dupont Lajoie et c'est ces enfants-là savaient bien que voilà c'était en 1975 un Dupont Lajoie que le racisme dont leurs parents avaient été les victimes bien il était retombé sur eux et que s'ils ne retournaient pas dans leur pays ils avaient intérêt à explorer toutes les zones de création culturelle et artistique pour pouvoir s'ancrer définitivement dans l'avenir de la société française vous vous rendez compte nous les enfants de prolos les enfants d'immigrés analphabètes devenir écrivain c'était absolument fabuleux on se rendait compte que on ne pouvant pas lire nos propres livres à nos parents ni, oralement, ne leur offrant le livre qu'on avait fait un pas énorme vers vers la France par la langue par la maîtrise de la langue française

Vous souvenez des réactions au moment de l'apparition du *Gone du Chaâba* ?

Elles ont été progressive notamment mon éditeur m'avait envoyé un très bel article dans Le Matin de Paris il y avait journal qui s'appelait Le Matin de Paris, je crois, qui était très dithyrambique j'étais content parce que la critique disait que le livre était plein d'humour vivant et qu'on devrait en avoir plus souvent des livres rafraîchissant comme ça qu'ils racontaient des débuts de sociologie de la vie dans les bidonvilles sociologie de

l'immigration et la construction de de la présence des enfants de l'immigration donc c'était assez complexe cette critique assez enrichissante et être très prometteuse pour mon éditeur les éditions du Seuil et moi aussi je suis arrivé aux éditions du Seuil parce que je savais l'histoire des éditions du Seuil plastiquées et deux ou trois fois 27 rue Jacob dans le 6e arrondissement à Paris par des gens qui étaient hostiles à l'indépendance de l'Algérie et le réseau Janson le réseau Bardet alors elle et puis de trois autres personnes qui étaient les créateurs des éditions du Seuil les porteurs de valises du FLN avaient été aussi la cible des attaques des fascistes en gros, donc, je savais où je mettais les pieds et c'est comme ça que j'ai reçu un télégramme deux mois plus tard de Louis Gardel Jean Bardet Nicole Wismar bienvenue aux éditions du Seuil c'était absolument magique quel beau début d'histoire et je pouvais pas le dire à mon père ni à personne parce que ça n'avait pas de signification c'est livre...

Vous dites Begag que c'est un roman, mais c'est aussi un livre de sociologie vous direz que c'est un livre sur l'ascension sociale le Gone du Chaâba ?

Oui oui parce que je m'intéresse plusieurs années après à la construction de soi à la façon dont des enfants intégrés dans une communauté dans une famille dans une religion dans des codes ont le droit de s'échapper de ne pas faire allégeance en tant qu'individu en tant que personne et je me rends compte que la question de qu'on appelait naguère la question de l'intégration c'est en fait cela c'est s'extraire des liens d'allégeance qu'on a vis-à-vis d'une communauté d'une religion de préceptes de code une vision tribale de l'appartenance et devenir un individu devenir un individu construire le « je » s'est passé d'un nous communautaire à un « je »

républicain je suis un individu je vais construire mon destin je vais m'inventer je vais décider pour moi-même et là on se heurte en tant qu'individu en construction à toutes les résistances communautaires religieuses tribales codifiés qui ne veut pas supporter l'idée qu'un membre du groupe va trouver une porte de sortie pour échapper à la pression du groupe et donc remettre en péril la pérennité du groupe.

Lorsque vous êtes arrivé au CNRS, vous avez été accueilli comment ?

Très bien puisque j'étais déjà dans un laboratoire dans mes analyses sur les mobilités les transformations et aussi au laboratoire d'économie des transports de l'université de Lyon en 1981, 3, 4, 5, 6, je travaillais déjà sur la façon dont les autobus et les tramways et les métros pouvaient contribuer lutter contre la ghettoïsation des cités de banlieue et pouvaient contribuer en améliorant la mobilité des habitants qui sont loin du centre-ville à ouvrir leur champ de possibilités pour trouver du boulot pour aller dans de participer à des activités récréatives ou sociales je ne sais quoi donc la réduire la pénibilité de la distance réduire le handicap de l'éloignement par voie de de transport en commun c'était la façon dont travailler pour essayer de toucher avec la les sociétés de transport de toucher ceux qui sont loin d'eux.

Dans le titre du gone du Chaâba vous avez fait une place à Lyon est-ce que le gone c'est un mot lyonnais et le gone du Chaâba c'est aussi un roman lyonnais vous avez participé un recueil collectif de textes d'écrivains sur Lyon vous êtes attaché à la ville

Souvent, j'aime bien le mot nostalgie la nostalgie c'est la douleur d'avoir quitté le nid et tous les hommes souffrent souffre de la douleur d'être

partie du nid et je trouve à ce titre que le roman de enfin le roman est l'odyssée d'Homère c'est le livre culte sur la nostalgie c'est Ulysse qu'est en train de souffrir le martyr dans ce cheval de Troie qu'elle a ras-le-bol ça fait dix ans qu'il est à Troie en train de faire le con avec ses copains et c'est de prendre la ville de Troie puis tout d'un coup y a cette bestiole qui le pique la nostalgie et il a l'envie de rentrer au bled.

Mais pour vous Ithaque c'est Lyon ou c'est l'Algérie ?

Voilà c'est là où je voulais en venir et finalement je me suis dit tous les hommes souffrent de cette maladie la nostalgie à force de réfléchir je me suis rendu compte que mon hostos à moi ce n'est ni l'Algérie ni Lyon, mais c'est l'enfance c'est ça la réalité tous les hommes souffrent d'avoir quitté le nid de l'enfance beaucoup plus qu'un lieu géographique parce que le lieu de l'enfance dans les rues de Lyon il encore empreint de d'odeurs pour moi l'odeur de la gomme à l'école l'odeur du de la couverture plastique du cahier du jour l'odeur de mon cartable l'odeur des algues dans le Rhône ou dans la Saône lorsque les eaux baissent en été et que nous pouvons avec mes copains on a 14 ou 12 ans traversé à la nage le Rhône ou la Saône et la Saône du côté du Pont la Feuillée là-bas dans le vieux Lyon ces odeurs elle reste à vis de la même manière que le nom de ma maîtresse d'école maternelle Georgette Guéthary et toutes ces odeurs qui restent et qui nous accompagnent toute la vie c'est en fait voilà ce moment de l'enfant dans lequel on est une éponge on est immortel on est immortel on ne va jamais partir on ne peut pas mourir et c'est ce moment en fait qui est qui est celui d'une immense nostalgie et c'est ce moment qui permet peut-être un permet à l'auteur suédois Stig Dagerman dans son « notre besoin de consolation est impossible à rassasier » voilà

cet homme avec ce long titre, mais ce tout petit livre de cinq pages chez Actes Sud qui permet de raconter le cette petite goutte de la vie en quelques mots et c'est cela le mot impossible c'est une consolation impossible impossible à rassasier on ne mange pas je revois j'entends Reggiani Serge Reggiani chantait peut-être chansons « Il suffirait de presque rien, peut-être dix années de moins, pour que je te dise “Je t'aime”. » Raconter la vie qui est passé à côté aussi la jeunesse qui ne passe qu'une fois qui ne passe qu'une fois ces mots-là une seule fois pour toujours c'est difficile à accepter l'idée que dans la vie un jour de plus c'est un jour de moins j'ai connu des gens un peu fou qui marcher à reculons pour essayer d'éviter, ne se laissant emporter par le tapis roulant qui marchent à reculons, j'en ai connu un autre, mais il est mort il voulait se suspendre au-dessus de la terre à d'un fil invisible pour ne pas être altéré par le temps qui passe, mais il est mort aussi voilà toutes ces contradictions de la vie qui font que pour s'en sortir ben il vaut mieux décidé d'y aller franco d'aller jusqu'au jusqu'au dernier jour jusqu'au puzzle, mais de faire en sorte que le puzzle soit aussi riche possible et de permettre à ceux qui viennent derrière nous sur le même chemin avec les mêmes angoisses les mêmes espoirs de trouver le courage le courage d'y aller parce que ça sert à rien d'avoir peur on y va quand même alors autant y aller en chantant c'est pour ça que très souvent je chante les fois j'aime bien chanter aussi va assez souvent la chanson de Nougaro là « qu'il est loin mon pays qu'il est loin parfois au fond de moi sera mis l'eau verte du canal du midi et la brique rouge des minimes mon païs au Toulouse au Toulouse ». Quand j'entends ça j'entends Homère ou Ulysse où mon père chanter chanter le pays de chanter l'enfance

Il chantait votre père ?

Oui chantait il chantait beaucoup jouait de la flûte ou de la flûte à bec la flute en roseau qui l'avait fait lui-même quand il garder les moutons du côté de Sétif, là-bas, dans les champs de blé...

Il chantait des chansons tristes ?

Oui très souvent comme les Corses comme le portugais il chante le Fado il chante la Saudade il chante voilà là aussi il croit à chanter le pays perdu, mais il chante l'enfance et quand on fait le on pose la question de l'enfance sur eux donc devant nos pieds on se rend compte qu'elle est oh combien universelle qu'elle traduit à en elle-même toutes les joies et les peines d'une existence d'où l'importance de donner à tout cela tout ce vacarme toute cette humeur tout ce misérable petit tas de secrets comme dirait l'autre leur donner du sens « Bedeutung in deutsh » du sens meaning quelque chose qui puisse expliquer voilà nouveau le le chercheur qui qui reprend le dessus et qui revient vers une forme de pensée qui qui n'est pas accessible à tout le monde.

[Musique]

C'était « à voix nue » Virginie Bloch-Lainé s'entretenait avec Azouz Begag.

Demain, quatrième volet : l'Algérie rue de Lyon et vue de Sétif.

Réalisation : Clotilde Pivin

Prise de son : Benoît Jégou

Attaché des missions : Claire Poinignon

**Vous pouvez podcaster et réécouter cette émission sur
franceculture.com**

À VOIX NUE

L'Algérie vue de Lyon et vue de Sétif

À voix nue cette semaine Virginie Bloch-Lainé s'entretient avec Azouz Begag. Ce soir quatrième volet : l'Algérie vue de Lyon et vue de Sétif.

Azouz Begag vous êtes né en 1957, vous avez été ministre à la Promotion de l'égalité des chances entre 2005 et 2007 lorsque Dominique de Villepin était premier ministre et Jacques Chirac président de la République vous êtes sociologue et écrivain votre roman le gone du Chaâba paru en 1986 raconte votre enfance dans un bidonville de la région lyonnaise avant un déménagement dans une HLM de la Duchère à Lyon dans votre roman il n'est jamais question d'un voyage de votre petit héros en Algérie et pourtant l'Algérie que vos parents ont quitté en 1949 et présente autant que la France incarnée par des parents une famille des voisins une langue un accent des traditions des souvenirs la religion des rites la circoncision dans le Gone du Chaâba votre héros interrogé sur la vie de ses parents en Algérie par son professeur de sixième, un peu, persifleur monsieur Loubon répond que son père était journaliste, mais il faut comprendre journalier journalier chez un riche colon français ; alors Azouz Begag qu'elle était la vie de vos parents tous les deux nés à Sétif dans une Algérie encore française ?

Vie de silence une vie de souffrance au pluriel et une vie qui finalement fait que ayant passé 50 ans à côté de mon père et de ma mère ces derniers

n'ont à peu près jamais parlé comme s'ils étaient prisonniers des silences qu'ils ont enduré et des souffrances qu'ils ont vécu dans ce village misérables à côté de Sétif El-Ouricia j'ai appris dans la bouche de ma mère il y a peu les violences innommables qu'elle a subi lorsque elle s'est mariée à 15 ans et qu'elle a eu un enfant première fille à 15 ans une deuxième un an plus tard et que son mari l'a répudiée (**un autre homme que votre père**) oui, ma mère est encore vivante nous étions au bord du lac d'Annecy cet été elles mangeaient une gaufre avec la crème chantilly elle s'est mise à nous raconter comment elle a été répudiée à 16 ans avec deux enfants et que l'homme qui l'a répudiée parce que son papa à cet homme ne voulait plus de ma mère pour je ne sais quelle raison a dit à ma mère il faut faut que tu laisses l'enfant la fille aînée et tu prends la petite elle était alitée ma mère est partie comme ça dans cette déchirure alors alors elle est retournée sur son papa elle appris par les voisins que la fille qu'elle avait laissé on l'avait tué ma mère nous raconte sommes en 2011 au bord du lac d'Annecy elle raconte ça alors que mes deux filles sont là aussi elles ont 25 ans et 20 ans elles comprennent ce qui s'est passé ma mère est sur une chaise roulante on a le sentiment quand elle leur raconte ça à la fin de sa vie qu'elle peut parler parce qu'il ne reste plus rien et elle dit que c'était comme ça c'était normal je ne lui plaisais plus il m'a dit de partir elle ne comprend pas pourquoi ils ont tué la petite mais nous on prend ça en pleine gueule on comprend que les douleurs que les parents ont vécu les douleurs que les ancêtres ont vécu ce sont des douleurs les douleurs qui sont transférables dont nous avons hérité et donc les douleurs qui sont celles du silence et des souffrances on les a en nous et donc nos parents j'ai le sentiment ont tellement été humiliés et surtout dans la région de Sétif qui connut des massacres incroyable dizaines de milliers

de morts au mois de mai 1945 elle ne parle jamais de sa mère et mon père lui parlait jamais de son père lit de sa mère parce que c'est le silence je sais même pas qui sont nos parents donc chez nous il y a une belle douleur de cette impossibilité de remonter « son arabe » généalogique on ne sait pas c'est terrible c'est un trou et peut-être je me dis qu'en écrivant des livres j'ai tenté au cours de ma vie de combler ces trous d'inventer des choses là où il y avait rien c'est marrant ça me fait rire ça a été un moteur un merdier aussi que les français utilisaient pendant ce 8 mai 45 les tirailleurs sénégalais des noirs pour sévir pour réprimer la révolte des gens elle dit aussi que l'armée française envoyée des bombardiers des bombardiers pour bombarder les villages en mai 45 et que eux ils n'avaient même pas de chaussures ils n'avaient rien mon père disait que dans les champs de blé où ils étaient, ils se planquaient les hommes l'armée française tirée à l'aveuglette dans les champs de blé quand il savait qu'il y avait des algériens qui s'étaient réfugiés qui s'était planqué alors si ils se planquaient c'est qu'il y avait une raison donc ils tiraient ils tuaient alors que les pauvres paysans se planquaient parce qu'ils ne voulaient pas mourir tout simplement ils savaient que l'armée française tirait a vu toutes ces douleurs de l'histoire entre la France et l'Algérie nos parents les ont tués peut-être j'ai écrit un jour dans un livre peut-être pour nous donner la chance de pouvoir continuer à rêver et à imaginer de belles choses dans la vie nos parents ont été des paysans empreints de pudeur qui ont considéré que lorsqu'on rencontre des gens lorsqu'on partage des moments avec d'autres gens il vaut mieux partager le meilleur de soi plutôt que le pire de soi parce que le pire de soi est le plus petit dénominateur commun que tous les êtres humains ont ensemble alors si on s'assoit autour d'une table et qu'on se raconte chacun ses malheurs

et qu'on chante du Fado et ben on s'en sortira pas à la fin de la chanson on va tous tomber par terre raides morts tétanisés parce qu'on ne croira plus la capacité de produire du bonheur dans l'existence donc ces gens-là ces pauvres ne partagent que les moments de bonheur pour essayer tenter d'être heureux ensemble l'Algérie c'est ça l'Algérie c'est le silence et les souffrances l'Algérie c'est maintenant aussi pour Azouz Begag ministre aller en nouvelle Calédonie en tant que ministre être déposée par un hélicoptère de l'armée française de Nouméa jusqu'à dans un petit village qui s'appelle Bourail et là il y a des descendants de bagnards Algériens dans un village celui de Bourail dont le maire s'appelle Jean-Pierre Tayeb Aïfa et qui est le descendant d'un bagnard Algérien qui en 1871 dans le village de Sétif mais aussi aux alentours ont dit non à l'inégalité des chances dans leur pays à la France et ils ont été sévèrement réprimés ils ont été déportés dans les bagnes de Nouvelle Calédonie L'Algérie c'est ça c'est ce morceau de Nouvelle Calédonie qu'on trouve là-bas perdu des gens qui reconstituent 100 150 ans après leur Algérie leur histoire pour essayer de gagner une dignité

À quoi ça ressemble Azouz Begag El-Ouricia et Sétif c'est beau ?

Non, c'est pas beau maintenant parce que y avait 3000 habitants 5000 habitants 1964 et puis maintenant il y a trois cent mille à Sétif y avait vingt mille habitants il y en a 1 million, donc, ce sont des gars de grandes villes dans lesquelles les odeurs d'enfance ont disparu les repères se sont noyés dans l'urbanisation anarchique et pas très belle, mais néanmoins le souvenir de ce premier voyage en Algérie avec mon père et ma mère en 1964 partir jusqu'à Marseille attendre 24 heures si on y allait 24 heures avant le départ du bateau, évidemment, de peur d'arriver en

retard monter sur ce bateau le « Ville-de-Marseille » qui nous emmenait de l'autre côté découvrir pour la première fois de sa vie j'avais 7 ans la baie d'Alger et trouver ces odeurs d'Afrique tout d'un coup ses cigognes qui sont en train de faire la fête dans le ciel est arrivé sur cette terre où tous les gens avaient la même tête que nous ça c'est un sacré sacré découverte et j'ai tout d'un coup la peur que je pouvais ressentir d'être différent des autres en France est complètement évanouie parce que les gens en Algérie avaient la même tête que nous ça ça me plaisait beaucoup

C'était important et l'Algérie, que vous découvriez, elle ressemblait au discours sur l'Algérie, qu'avait votre père, avant que vous partiez ?

Oui, c'est une Algérie rurale de paysans

Vous y alliez à quel rythme ?

Bon après on est allé deux fois par an une fois tous les deux ans je veux dire et après le jusqu'à l'âge de 20 ans j'y allais chaque été parce que comme je le dis donc le mythe du retour avait fait que l'argent que gagnait mon père tous les mois étaient englouti par la construction d'une maison là-bas ces fameuses maisons d'immigrés qu'on trouve en Italie au Portugal l'Espagne avec un deuxième étage qui n'est jamais fini avec des armatures métalliques qui pointent leur rouille au ciel qui attendent indéfiniment le retour de ces immigrés qui ne reviendront jamais

Donc votre père aller voir où en était la maison...

Il en revenait déçu parce qu'il y avait toujours des problèmes il est et il était déçu de voir qu'on pouvait pas faire confiance aux gens qu'il fallait être sur place

Et puis un moment Azouz Begag où vous n'alliez plus en Algérie parce qu'il y a l'obligation de faire le service militaire ?

Absolument je trouve ça aberrant...

C'est à partir de votre majorité en France...

Oui à partir de l'âge de 20 ans disant que chaque année quand je vais en Algérie étudiant...

Vous avez encore la nationalité algérienne ?

Oui, j'ai une double nationalité que je n'utilise pas évident parce que on ne peut pas ne pas avoir la nationalité algérienne quand on a un père algérien donc je suis Algérien, mais pour moi ça n'a pas de sens c'est juste une espèce d'obligation je suis Français j'ai un passeport français et je comprendrais que je voyage aujourd'hui avec mon passeport français pas avec mon passeport algérien ce passeport algérien que j'avais seulement quand j'avais 18 ans parce que mes parents, étant en 62 devenus Algériens, j'ai hérité moi aussi de la nationalité algérienne et je n'avais pas la nationalité française j'ai dû demander à l'âge de 23 24 ans la réintégration dans la nationalité française c'est une histoire extrêmement compliquée juridiquement la nationalité entre la France et l'Algérie donc quand je suis allé jusqu'au bout des possibilités d'obtenir un sursis j'ai cessé pendant 25 ans d'aller en Algérie et puis finalement voilà j'ai

construit un autre destin et je suis allé découvrir le monde à la place de l'Algérie.

Et puis vous y retournez en 2002 parce que votre père est mort et vous aller l'enterrer à Sétif vous partez de Lyon jusqu'à Sétif...

Je revenais d'un voyage aux États-Unis où ma fille m'a envoyé un texto en me disant grand-père s'est cassé la figure sur le balcon on l'a hissé il s'est cassé la cheville avec ses 90 ans 89 ans 87 ans ou 91 ans je dis ça parce que mon père était présumé né en 1910,1911 on en sait rien il n'y a pas de date de naissance c'est pour ça que je suis allergique aux anniversaires et ma mère n'a pas de date de naissance non plus les présumés née et donc là je suis aux États-Unis en 2002 dans au fond de Texas dans un bled paumé qui s'appelle Lubbock Lubbock Texas sur un message oh là là c'est un peu chaud grand-père vient de se casser la figure et donc j'ai imaginé que c'était la fin voilà je suis arrivé à Lyon trop tard il venait juste de mourir quand je suis arrivé à la clinique du Tonkin à Lyon c'était un homme sacrificiel mon père sacrificiel sa vie il l'a sacrifié pour sa descendance en fait et j'ai emmené ma fille aînée qui avait 14 ans pour la première fois en Algérie au moment où j'ai emmené mon père pour la dernière fois on a fait une espèce de passation passation de pouvoir passation temporelle.

Et vous avez raconté ce voyage et cet enterrement dans un livre qui s'appelle « Le marteau pique-cœur » vous écrivez, vous riez de la, de cette façon, méditerranéenne qu'à votre famille vous écrivez de se lancer corps et âme dans le tourbillon de l'émotion ça vous énerve ou ça vous plaît ?

C'est un spectacle que mettre en œuvre les femmes en particulier notamment qu'elles se déchirent le visage les Italiennes le font ça aussi les Égyptiennes les gens les femmes autour de la méditerranée, exacerbent leurs émotions peut-être pour parler aux fantômes pour parler aux démons pour parler dans l'au-delà elles rentrent dans des espèces de transes qui sont assez rigolotes à voir en fait parce que soit on est emporté par le flot du chagrin soit on est un peu chercheur et un peu à distance il en sourit de ses exaltations, mais ce que je... m'a le plus touché c'est que ce processus de deuil de deuil dans l'humilité puisque l'enterrement de mon père se fait dans un trou avec une motte de terre dessus et puis un petit panneau une épitaphe Monsieur Begag Bouzid né à El-Ouricia en résumé j'ai tenu à ce que ce soit écrit ainsi présumé né en 1910 est mort à Lyon le 22 avril le 2 avril 2002 quand je vois aujourd'hui quelques-uns de mes amis quand ont la cinquantaine et dans les parents vont mourir ou sont morts et qu'ils ont laissé une maison à l'appart de 500 mille euros, mais vous avez la chance nous nos parents ils nous ont rien laissé et parce qu'ils n'avaient rien même la maison qu'ils ont construite là-bas de l'autre côté de la méditerranée elle est bouffée par les araignées par les fissures par les tremblements de terre qui sévissent là-bas dans la région de Sétif elles sont en ruines on a rien donc on a tous.

Et vous écrivez Azouz Begag à l'occasion de ce voyage vous lisez dans le journal des petites annonces passées par des familles qui recherchent l'homme de la famille parti depuis longtemps en France et dont elles n'ont plus de nouvelles...

Moi c'était touchant et encore des gens, mais je disais ça qui montraient des photos d'hommes généralement voilà qui avaient pris les chemins de

l'exil et qui n'étaient jamais revenus cette douleur d'avoir perdu quelqu'un de ne pas savoir de ne pas savoir on ne sait pas si ils sont morts on ne sait pas s'ils ont refait leur vie avec d'autres d'autres femmes s'il s'appelait Mohamed est que désormais il s'appelle Benoît on ne sait rien et on ne saura jamais c'est comme Azouz Begag qui ne sait rien de ses ancêtres qui ne sait rien de ses grands-parents maternels et paternels et qui ne le saura jamais par exemple ma mère dit aujourd'hui je suis kabyle elle dit qu'elle est née dans un village kabyle à côté de Sétif c'est la frontière c'est la petite Kabylie dans lequel son père et tout le monde autour de lui ne parlait que kabyle et maintenant on ne dit pas un mot de kabyle elle a parlé elle a grandi dans la langue arabe alors pourquoi ce changement vaguement elle dit que son père lui avait dit que dans la partie arabophone de Sétif il fallait pas parler kabyle parce que ça attirer des ennuis c'est une source de difficultés d'intégration voilà tout ce qu'elle dit des choses éparses comme ça des phrases qu'elle ne termine pas je me rends compte en l'écouter ma mère maintenant que la langue se délie qu'être pauvre c'est en particulier avoir du mal à formaliser les choses les dire les dire c'est-à-dire les construire en soi arriver à comprendre qu'une émotion une douleur c'est quelque chose qu'on peut écrire décrire la mettre en forme et l'exprimé c'est à dire la faire sortir de soi pour l'exposer à celui qui est en face où la partager quand on est très pauvres quand on est vraiment pauvre on n'arrive pas à dire les choses parce qu'on ne voit pas comment on peut les assembler les douleurs les souffrances les assembler leur donner une cohérence et les déposer devant la la compréhension des autres c'est un travail extrêmement difficile.

Lors de lors de ce voyage en 2002 il y a beaucoup de choses qui vous ne vous plaisent pas du tout en Algérie vous prenez vos distances avec l'Algérie vous avez peur de ne pas pouvoir rentrer vous êtes choqué par la façon dont se passe le voyage dans l'avion et vous dites en rentrant vous êtes avec votre fille et vous dites bon ben on va bientôt rentrer au pays des droits de l'homme qu'est la France vous êtes un peu exaspéré...

Exaspéré par tous les petits détails qui font la vie quotidienne notamment les contrôles incessants des contrôles policiers incessants c'est une période très proche des 10 années de plomb de guerre civile que l'Algérie a connu autour de 1995 ... plusieurs amis écrivains dont Tahar Djaout qui a été assassiné devant chez lui à Alger aussi Rachid Mimouni l'écrivain Algérien souffre le martyr tant d'autres aussi qui ont fui ce pays et moi je me retrouve là et les contrôles de police incessants j'ai l'impression que c'est un pays qui sur lequel la c'est que les forces de sécurité ont mis un couvercle que partout il rappelle qu'on est en guerre partout partout alors quand on monte dans un avion sur le souvenir de la prise d'otages dans le vol air France en 1994 du 25 décembre meurtrière cette prise d'otages est toujours présente donc c'est un vrai calvaire que de monter dans un avion de subir les contrôles de sécurité et subir les questions de ces policiers et ces douaniers alors quand vient enterrer notre père qu'ils nous demandent si j'ai le certificat d'hébergement l'autorisation paternelle pour que ou maternelles pour que ma fille... j'ai envie de leur dire taisez-vous s'il vous plaît laissez-moi retourner au pays des droits de l'homme parce que dans cette Algérie qui vient de subir ou qui est à la fin de ses dix années de guerre civile tout devient aléatoire tout est arbitraire je me rends

compte à quel point quand on va de l'autre côté quand on va arriver de l'autre côté en France un certain nombre de règles élémentaires qui repousse l'arbitraire et qui font que l'on peut respirer un peu respirer la démocratie c'est pas c'est pas la panacée mais enfin c'est quand même un minimum qui dans cette Algérie que je découvre en 2002 n'existait pas prendre une voiture le soir et traverser dans la nuit telle ou telle forêt ou passer par telle route pour aller dans tel village c'est pouvoir rencontrer un faux barrage organisé par des faux policiers ou des faux gendarmes qui vont violer les membres de votre famille qui vont vous tuer que c'est dingue et tout le monde raconte ça tout le monde raconte que autour de soi le voisin est devenu un suspect et ça ça ne me plaît pas ça ne me plaît pas

Et votre fille elle en pense quoi votre fille aînée qui à l'époque à 14 ans

Elle m'a demandé au moment de l'enterrement du corps pourquoi les femmes n'ont pas le droit d'assister il n'y a que les hommes...

Donc elle n'y a pas assisté ?

Non, les femmes y vont le lendemain quand c'est fait parce que les hommes disent que au moment de l'enterrement si les femmes viennent et quelle pleurent leurs larmes vont empêcher l'âme de partir au paradis sereinement si on donne l'impression à l'âme que c'est trop difficile que c'est impossible ce départ et que les larmes disant en fait de rester l'âme va souffrir donc il faut il faut des hommes qui ne pleurent pas...

Qui ne pleurent pas... interdiction de pleurer ?

Non, c'est pas une interdiction les hommes savent se retenir parce que c'est montagnes arides alors que les femmes sont plutôt des rivières sont liquides elles pleurent facilement alors ils disent les femmes iront après j'ai expliqué ça à ma fille (**elle a dit quoi ?**) j'ai expliqué en disant que j'étais pas d'accord moi que je trouvais injuste que mes sœurs qui ont tant fait pour mon père qu'ils ont tant aimé je remarque d'ailleurs dans toutes les familles maghrébines que je connais celles qui assurent le plus celles qui assument le plus à la famille c'est toujours les filles toujours les femmes toujours les filles dans mon étude sur les dérouilleurs sur ceux qui réussissent les enfants de banlieue qui réussissaient et j'avais compris d'ailleurs un des critères un des mécanismes de la réussite des enfants des banlieues c'était la présence féminine ce sont souvent des gens qui ont été entourés par des femmes par leurs sœurs leurs tentes leur mère et qui ont développé en eux cette partie féminine et qui ont qui ont trouvé en équilibre un équilibre ça qui ont le mieux réussi socialement, mais moi je trouvais injuste que dans ce moment unique chargé qui est celui de l'enterrement l'enterrement les femmes qui ont tant fait pour l'enterrer l'homme n'ont pas le droit d'être là je l'ai dit à ma fille j'ai dit d'ailleurs à ma sœur aînée vient quand même ce n'est pas aux autres de nous dicter ce qu'on a envie de faire... c'est elle même qui a qui s'est autocensurée et qui a dit non.

Et maintenant vous avez quels sentiments pour l'Algérie ?

Ben... un sentiment chargé d'inquiétudes parce que pour ces trois quarts de de jeunes gens qui ont 20 ans 25, 30 ans les perspectives de bâtir un avenir les perspectives de de bonheur sont limitées parce que les perspectives économiques les perspectives de développement sont

limitées en dépit des richesses financières et minières de ce pays il n'en demeure pas moins que peut-être cela dès là des facteurs négatifs de ce pays dans son développement depuis 50 ans c'est qu'il il a été trop riche il est trop riche, donc, en Algérie 50 ans après l'indépendance il y a encore tout à construire notamment l'espoir du bonheur le ça donne finalement du pain sur la planche c'est tant mieux il y a d'autres pays que je connais où on s'ennuie parce que tout est à disposition était à portée de main et ben non dans le pays comme l'Algérie et l'Afrique (**la Suisse**) oui tout et on se suicide assez facilement d'ailleurs parce que l'ennui a gagné les cœurs ben non l'Algérie et puis dans ces pays-là on se bat on s'immole on veut faire la révolution on veut vivre on veut hurler qu'on a droit à la liberté.

[Musique]

C'était « à voix nue » Virginie Bloch-Lainé s'entretenait avec Azouz Begag. Demain cinquième et dernier volet : la promotion de l'égalité des chances

Réalisation : Clotilde Pivin

Prise de son : Benoît Jégou

Attaché des missions : Claire Poinsignon

Vous pouvez podcaster et réécouter cette émission sur franceculture.com

À VOIX NUE

La promotion de l'égalité des chances

À voix nue cette semaine Virginie Bloch-Lainé s'entretient avec Azouz Begag. Ce soir 5e et dernier volet : la promotion de l'égalité des chances.

Azouz Begag vous êtes sociologue vous êtes écrivain aussi auteur du Gone du Chaâba un texte qui fait référence parce qu'il fut en 1986 trois ans après la marche des beurs le premier témoignage sous forme romanesque d'un enfant né en France à la fin des années 50 de deux parents immigrés Algériens en juin 2005 Dominique de Villepin vous nomme ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances alors nous allons parler ce soir Azouz Begag de votre expérience au gouvernement pourquoi selon vous vous vous êtes bien entendu avec Dominique de Villepin pourquoi ça a collé entre vous lorsque vous le rencontrez en 2004 alors qu'il est ministre de l'intérieur de Jacques Chirac ?

Je crois que Dominique de Villepin a le goût des autres le goût aux censeurs de l'offrande le goût au sens du partage le goût au sens littéraire le goût au sens poétique aussi évidemment une question de sensibilité d'un rapprochement des uns et des autres qui fait que les uns ont plutôt s'acoquiner avec des promoteurs immobiliers et des capitalistes outrancier tandis que les autres ont plutôt tendance à aller vers des poètes et écrivains et des amateurs de belles lettres c'est ainsi que je rencontrais « ai » passer simple en 2004 Dominique de Villepin non seulement en tant que ministre mais aussi un homme de lettres qui avait qui connaissait

le travail d'écriture que j'avais fait est qui et qui appréciait c'est aussi un homme de la méditerranée puisque le Maroc dans son processus d'identification occupe une place aussi centrale par conséquent voilà cet homme qui de l'Amérique du sud à l'Afrique du nord à la France a croisé des sensibilités d'écriture des sensibilités humanistes qui faisait qu'on devait se rencontraient d'ailleurs nous nous rencontrâmes pour la première fois au salon du livre de Brive j'étais invité en même temps que lui il était à la table d'à côté avec Marie Laure et puis de trois autres écrivains il faisait là pour recevoir un prix important on s'amusait avec une série d'écrivains à la table et je lui ai envoyé un petit message sur une serviette de papier à Villepin en disant j'aimerais bien être ambassadeur de France un jour c'est vrai j'aurais aimé et il m'a envoyé un petit mot sympathique en me disant pour l'instant sur la terre y a pas de postes disponibles mais ailleurs dans l'espace si tu veux on pourrait envisager...c'est comme ça que le contact a été pris et puis voilà c'est comme ça en réalité quand je vous parlais des rencontres fulgurante qui font que tac tout d'un coup et des accroches qui se font entre les uns et les autres et qu'on s'identifie aux uns et aux autres et on avance ensemble pendant un bout de chemin voilà je suis arrivé chez Dominique de Villepin sachant qu'il connaissait aussi mon histoire du militantisme dans les banlieues depuis des années 80 que il avait besoin de rencontrer des gens sincères authentiques et on se voyait quelquefois au ministère des affaires étrangères d'abord et ensuite lorsqu'il devint ministre de l'intérieur je suis resté près de lui et m'a demandé de réaliser avec une huitaine d'autres acteurs de la société française moi de réaliser un travail sur comment faire pour améliorer la diversité des recrutements dans la police nationale et la gendarmerie c'est comme ça je suis resté près de lui

finalement un jour il semblait qu'il allait devenir premier ministre quelqu'un m'a susurré à l'oreille prépare toi il risque de se passer des choses importantes dans ta vie j'ai senti je me suis préparé...

Lorsque vous lui remettez ce rapport qu'il vous demande donc lorsqu'il ministre de l'Intérieur vous intitulé le rapport la République à ciel ouvert je trouve que c'est un titre très optimiste...

Oui, c'est comme ça c'est la république qui n'est après après la royauté c'est la république qui tout d'un coup installe un champ social dans lequel les individus ne comptent pas pour des prunes l'individu et la personne concept que je défends au combien avec véhémence l'individu la personne tout d'un coup on le droit en tant qu'individu avec des diplômes, mais s'il se donne les moyens de trouver un chemin pour la réussite personnelle et donc la réussite à ciel ouvert c'est ce que devrait être cette société française, mais je l'ai trouvé un nouveau concept pour cette république à celle où ouvert je l'appelle maintenant depuis quelques jours la république salutaire c'est tenter de retrouver dans la république un salut pour la majorité des enfants de France.

Vous pouvez Azouz Begag faire un rappel historique de l'évolution du sentiment identitaire entre des immigrés des enfants d'immigrés entre les années 50 et les années 2000 où vous entrez au gouvernement l'identité est un sujet explosif dans un livre que vous avez publié en 2011 vous parler de dépression identitaire alors comment on en est arrivé là ?

Au lieu de parler d'identification ou lui de parler d'un concept en évolution constante permanent du ouvert sur le monde est capable d'accès

d'accepter les altérations et bien il vous avez aujourd'hui à des crispations identitaires des deux côtés c'est à dire du côté des Français d'ici qui dit dans des plus chez nous ou d'un ministre de l'intérieur qui balança dans les médias certains Français ont le sentiment de ne plus être chez eux alors on entend ça dans la bouche de Claude Guéant je me dis tiens il s'agit peut-être de Français d'origine africaine ou des ans des antillais ou des arabes qui en voyant trop d'asiatiques en France dit tiens on n'est plus chez nous évidemment je le prends sur le registre humoristique en vérité le ministre de l'intérieur veut simplement dire certains Français d'ici des français bien blanc de bons électeurs considèrent qu'il y a trop de gueule d'ailleurs qu'à trop d'arabes et trop de noirs voilà ce qu'il veut dire en réalité ces crispations identitaires sont alimentées dans le champ politique sur le thème de voilà ce qu'on était avant voilà ce que nous sommes devenus quelle tristesse et vous avez en face des millions d'enfants de maghrébins ou des millions d'enfants qui de près ou de loin sont liées à la religion musulmane dans leur noyau identitaire voilà alors vous avez des 3e 4e génération d'enfants qui sont issus de cette migration maghrébine il n'y en a pas 2, 3, 4, 5, millions il y en a 10 millions au total d'aucuns voudraient dire que les musulmans sont durs 5 millions comme il y a 60 ans ben non ils sont pas 5 millions parce que les 5 millions qui sont venus en 60 ils ont fait des enfants 5, 6, 7, 8, 10 par famille c'est nous leurs enfants et nous on a fait des enfants 1, 2 3, 4 pas 10 mais 1, 2, 3, 4 et nos enfants on fait des enfants ces cas ça fait quatre barrières déjà qu'on l'a dépassé des millions de personnes si on ajoute à ces maghrébins si on ajoute les turcs des millions si on ajoute les maliens musulmans sénégalais musulmans d'autres pays d'Afrique si on ajoute les bosniaques et d'autres gens qui viennent de l'Europe de l'est ça fait 10 12 millions de

français qui de près ou de loin dans leur noyau identitaire peuvent se réclamer de la souche musulmane dès qu'on touche cette partie leur souche musulmane ils se relèvent et ils exacerbent cette souche parce qu'on l'attaque voilà et c'est ainsi qu'on est en train de provoquer une guerre identitaire absolument factice, mais en train les discours politiques véhément et xénophobes et islamophobes sont en train d'alimenter une guerre parce qu'elles alimentent les peurs et sur le marché politique la peur est très profitable si vous faites peur les gens vous écoute si vous tentez d'apaiser ça marche un peu moins bien vous avez aujourd'hui des millions de ses enfants de cette immigration qui dans les mariages lorsqu'ils vont à la mairie se marier ou lorsqu'il est un match de football entre la France Maroc l'Algérie la Tunisie brandissent dans le ciel républicain français des drapeaux algériens des drapeaux de pays de leurs ancêtres c'est dire à quel point le sentiment d'appartenance à la société française s'est dilué et que désormais de les fractures entre les uns et les autres s'anticipent.

Alors lorsque Dominique de Villepin vous propose d'être ministre il vous dit quoi je vous nomme je te nomme (nous nous tutoyons) je te nomme ministre de l'intégration

Non il a dit Azouz, c'est Bruno Lemaire son directeur de... son son chef de cabinet qui m'appelât sur mon portable en me disant Azouz je te passe le premier ministre Azouz oui c'est Dominique j'ai décidé de te nommer ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances tu seras directement rattaché à Matignon rendez-vous demain matin à 9 h 30 j'ai commencé une phrase ça avait déjà raccroché et donc j'ai terminé la phrase tout seul... j'allais dire que j'étais d'accord j'ai pas eu le temps la

communication était interrompue et je me suis retrouvé en train de courir au jardin du Luxembourg à faire dix tours pour essayer, en pleurant et j'ai pleuré parce que j'ai pensé à mon père en fait j'ai pensé à mon père...

Et à l'époque Azouz Begag vous pensez quoi de la gauche est ce que ça vous pose un problème que ce soit la droite qui vous fasse entrer au gouvernement ?

Oui, bien sûr parce que en réalité tout ce travail de mixité en politique était le devoir de la gauche depuis 1981 qui au lieu d'être courageuse et de faire la promotion de ses élites politiques à utiliser nous a utilisés comme des serveurs de thé à la menthe des porte-bagages des faire-valoir...

Donc vous êtes en colère contre la gauche ?

Non, j'étais, j'étais tout simplement assez excité par l'été que ce fut Jacques Chirac et Dominique de Villepin qui faisaient la nique aux socialistes sur un terrain qui devait être le leur et qu'est-ce qui se passe cinq ans six ans plus tard et bien partout ils sont les socialistes ont suivi la voie ouverte par le RPR et l'UMP et fond derrière à la traîne le travail de mixité dans le champ politique...

Comment vous êtes accueilli Azouz Begag par les autres membres du gouvernement on est, c'est en juin 2005 ?

« Comme un aubain » j'aime bien le mot aubain (**je ne sais pas ce que ça veut dire**) j'aime bien le mot « aubain » c'est un mot du Moyen âge sur les terres senioriales au Moyen âge les aubains ce sont les travailleurs qui viennent bosser sur la terre du seigneur, mais qui sont nés ailleurs un jour

Dominique de Villepin m'a dit il y en a qui veulent que le bicot démissionne, mais tu resteras...

Vite après votre arrivée ?

Assez vite parce qu'il y a eu au boulevard Vincent Auriol un incendie qui avait causé la mort de quinzaine de maliens en 2005 c'était en septembre ou en décembre 2005 et moi à ce moment-là j'avais dit que tout c'est en vertu de la loi SRU la loi de renouvellement urbain qui demande à toutes les communes qui n'ont pas 20 % de logement social de les construire sous peine de pénaliser par par logement social manquant la commune de 200 ou 300 ou 500 euros, mais je ne me souviens plus des chiffres exacts, mais moi je trouvais intolérable qu'effectivement à ce moment-là qui est des communes qui ont 0 % de logement social et je disais j'avais dit il faut augmenter sensiblement la pénalité à ces communes de manière à tenter de les convaincre de construire du logement social que n'avais-je point dit je savais très bien que le logement social n'était pas voulu dans les communes de plus aisées où les gens sont les plus conservateurs plutôt des communes de droite, et ce, à partir de ce moment-là que que j'ai été vilipendé que les insultes à caractère raciste ont fusé à mon égard en provenance de Nadine Morano qui était une députée invraisemblable député qu'un jour vint me voir à l'Assemblée nationale et elle me dit, mais tu es vraiment trop con toi je dis qu'entends-je... (**vous avez dit vraiment « qu'entends-je »**) oui j'adore soit plaît-il soit qu'entends-je elle me dit tu as beau utiliser des formules t'es vraiment trop con je lui dis écoutez Nadine on est à l'Assemblée nationale je vais me plaindre de ce pas auprès de du président de l'Assemblée nationale elle me dit à lui ? Il est encore plus con que toi et c'était...

Jean Louis Debré ?

Voilà dont on connaissait aussi les quelques réticences vis-à-vis des candidats à la présidentielle d'alors je ne vous parle pas de Brice Hortefeux qui était aussi qui me faisait des à chaque conseil des ministres tous les mercredis des signes avec le doigt me signifiant qu'il passait un doigt sous sa gorge pour me faire le sourire kabyle à peu près à tous les conseils des ministres il me faisait ce geste odieux je ne sais pas pour quelle raison, mais sans doute pour disons pour rigoler pour rigoler comme si ils avaient été parachutistes dans le djebel et que il rapportait ce signe médiocre en conseil des ministres pour pour me le donnait à moi un jour ce type-là me dit aussi à l'Assemblée nationale, mais t'es encore là tu es encore là allez fissa fissa dégage diantre qu'est-ce que ça veut dire fissa fissa je dis que je ne parle pas breton qu'est-ce que tu racontes voilà ce dont ils étaient capables ces gens, mais je savais en arrivant dans ce milieu que les choses n'allaient pas être facile faut y aller il faut pas avoir peur il faut prendre des coups, mais heureusement j'ai accepté de les prendre parce que je sais faire autre chose que de la politique alors que les trois quarts des gens qui sont là à l'assemblée ne savent rien faire d'autre que la politique c'est leur métier je dirais même leur business voilà pourquoi j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut absolument tout faire d'abord pour lutter contre le cumul des mandats contre le renouvellement intempestif des mandats, mais aussi pour dé professionnaliser la politique pour en faire à sacerdoce plutôt qu'une source de privilèges...

Qu'est-ce que vous avez pu faire ?

Notamment regarder aujourd'hui quand j'étais au gouvernement avant d'arriver au gouvernement tout le monde parlait dans ce pays que d'intégration je ne parlais que de diversité pendant à chaque fois vous voyez ce terme a disparu de la circulation c'est déjà pas mal je savais aussi que en ouvrant cette question à la diversité il fallait aussi à tout prix faire en sorte que soient concernés par cette problématique de la diversité les enfants d'immigration les minorités visibles, mais aussi les personnes handicapées le temps est venu d'essayer de à travers ce vocable de diversité de glisser dans les problématiques de l'exclusion celle de l'exclusion véridique de ne pas en faire un champ séparé des autres essayer de retrouver une forme universelle française républicaine en prononçant des discours qui rassemblent tout le monde en excluant pas voilà pourquoi la diversité je crois que ethnique c'est fini aujourd'hui, mais que les gens ont compris les politiques ont compris qu'il faut le faire sans forcément le dire la charte de la diversité j'ai porté ça dans l'entreprise auprès de dizaines de milliers de chefs d'entreprise je faisais là (**qu'est-ce que c'est, la charte de la diversité ?**) c'est tout simplement demandé à des notamment à aux deux millions de petites et moyennes entreprises de faire en sorte qu'au moment des recrutements tous les gens qui viennent solliciter un boulot passé à l'entretien sachent qu'ils savent qu'ils entrent dans une entreprise qui est labellisée Charte de la diversité c'est-à-dire dans lesquelles il n'y aura aucune forme de discrimination et qu'elle et que seuls les les compétences et les talents et la niaque seront des éléments déterminants qui feront la différence entre les candidats puis surtout le plus important je crois c'est que je disais à tue-tête à tout le monde qu'après ma présence dans un gouvernement français on verrait

ces Français issus de l'immigration maghrébine et africaine dans tous les gouvernements qui suivrait celui de Dominique de Villepin

Et vous avez raconté ces deux ans gouvernement dans un livre qui s'appelle « le mouton dans la baignoire » c'est une descente aux enfers (la politique ?) vos deux ans gouvernement c'est une descente aux enfers...

Non, d'une manière générale, l'engagement politique c'est la descente aux enfers pour l'individu c'est divorce assuré s'en prendre plein la gueule tous les jours c'est le risque de se laisser corrompre (**c'est la solitude aussi, aucune solidarité, là, à l'intérieur du gouvernement ?**) extrême c'est le risque un jour comme Renaud Donnedieu de Vabres vu d'être d'être en garde à vue on perd complètement les pédales voilà ce que j'ai écrit dans ce livre ce n'est pas la pauvre ah pauvre vie du pauvre Azouz oh si sensible si différente, mais non, mais non ce livre est universel ce livre dit aussi que quand on est un gaulliste républicain comme l'était Nicolas Sarkozy et quand on décide en 2007 d'aller sans vergogne braconner sur les terres du Front National pour tenter de ramener à soi les électeurs du Front National à coups d'arguments xénophobes islamophobes indigne indigne indigne du périmètre républicain eh ben il ne faut pas accepter c'est ce que dit ce livre aussi alors que d'aucuns ont voulu en faire une une plainte de 180 pages émanant d'un type à qui on a offert ce privilège si important de faire désormais partie des gens non non non...

L'on peut imaginer que entre membres d'un gouvernement il y a des alliances et vous vous êtes un moment vous n'avez plus confiance en personne...

Sur la dizaine sur la trentaine de ministres que nous étions y avait une dizaine d'entre eux sur lequel je pouvais compter je savais que je pouvais compter sur très proches très solidaires les femmes étaient solidaires les femmes ministres étaient solidaires les unes des autres et puis ceux qui étaient dans les affaires solidaires oui dans les affaires, mais j'avais mon petit groupe de gens solidaires bon voilà on n'est pas complètement isolé, mais tous les matins ce que font les ministres quand ils arrivent au conseil au conseil des ministres regardez la revue de presse pour voir ce qu'on dit d'eux pour voir comment leur action d'hier ou d'avant-hier a été relayée par la journaliste pour pour valider leur salaire et leur métier je me suis rendu compte à quel point si le relayeur qui s'appelle le journaliste occupe une place centrale centrale dans sa capacité à faire ou à défaire un ministre voilà pourquoi quand un homme politique dépend de son relais, journaliste et la tendance quand il a les moyens cet homme politique d'essayer de corrompre par un moyen ou un autre ce journaliste de faire en sorte que le métier le salaire du journaliste dépendent d'un groupe machin qui apprécie le travail de ce ministre que sur parfois j'allais me demander à Serge Dassault le patron du Figaro quand je faisais des actions je lui disais écoute le sénateur Serge Dassault est-ce que tu peux faire en sorte que le demain je vais aller à un endroit que il y a cinq six lignes dans le Figaro demain qu'on puisse parler de mon travail parce que je n'y arrive pas il le faisait et il y avait cinq six lignes le lendemain dans le Figaro voilà comment ça se passe par contre quand quand j'avais une altercation

à Lyon devant 500 personnes avec un jeune avec qui j'avais dit tu ne me prends pas tu ne me filmes pas et que ce jeune était toujours en train de me filmer à mon insu je ne voulais pas et qu'à un moment je lui ai pris la caméra pour dire ben j'vais te filmer maintenant pour savoir qui tu es alors là j'avais quatre pages le lendemain dans Libération aux quatre pages « le ministre de l'Égalité des chances pris en flagrant délit d'inégalité des chances » (**c'est le titre exact**) absolument minable absolument minable j'avais la nausée en voyant à quel point ce journaliste ou celui d'à côté jusqu'où ils étaient capables de descendre pour me descendre

En avril 2007 vous avez démissionné qu'est ce qui s'est passé ?

Ah ben je rejoins tout de suite François Bayrou qui était le seul capable avec le Mouvement Démocrate (**c'est ça c'est la proche de l'élection présidentielle**) oui bien sûr parce que moi je n'ai jamais été satisfait par le clivage gauche droite je trouve qu'il est-il et stérilisant et il est caricaturant voilà le ce clivage gauche droite oblige les uns et les autres à amplifier les différences amplifier les les sujets de discorde pour en tirer le meilleur parti quand on amplifie les sujets de discorde eh bien on provoque des tensions on provoque des exaltations et ça attire un peu plus les électeurs parce que on est contraint du fait de la discorde de prendre position pour au contre alors que les choses sont toujours plus compliquées et donc dans cette dans ce clivage appauvrissant je trouve qu'un centre puissant c'est bon pour faire tourner la démocratie c'est plus équilibrant d'être sur trois pieds que sur deux pieds et c'est moins facile de dire des sottises de faire des caricatures et de monter les uns contre les autres quand on est à trois c'est plus difficile que quand on est à deux.

Lorsque vous avez annoncé votre démission comment ça s'est passé ?

Ouais à chaque fois alors là les larmes larmes viennent parce que c'est un moment d'émotion énorme c'est une grande douleur physique (**c'est pas un soulagement**) non non non c'est non c'est un abandon moi j'ai vu que j'avais perdu la partie que (**mais contre qui ?**) le candidat le candidat que je pense je pensais voir accéder à l'UMP n'était pas le mien c'était le contraire de celui que j'attendais de ce point de vue là j'étais un perdant non fallait (**donc le candidat c'était Nicolas Sarkozy c'est ça qui a motivé...**) j'ai toujours pensé que Dominique de Villepin pouvait être candidat je me suis à cette époque je me suis trompé et donc j'ai voulu bien sûr sur reparti chez moi le soir mon véhicule va déposer à la gare de Lyon j'avais une carte d'abonnement qui me permettait de voyager gratuitement sur le réseau SNCF de la France entière et quand j'ai pris le train je me retrouve absolument seul le contrôleur est venu et m'a contrôlé j'avais un billet gratuit avec ma carte il me dit le contrôleur Monsieur le Ministre il paraît que vous avez démissionné il y a deux heures j'ai dit oui il a dit normalement la carte elle est plus valable s'il vous plaît il me dit aller je ferme les yeux pour cette fois je le dis d'accord merci ce sera la dernière de toute façon voilà le petit souci ô combien emblématique qui a commencé à poindre une fois qu'on est plus ministre il n'y a plus c'est fini alors mon cousin il m'attendait mon cousin Rachid il m'attendait à la gare de la Part Dieu à Lyon et il me tint à peu près ce propos il me dit t'as démissionné je lui ai dit oui il me dit t'es vraiment ouf c'est pourquoi ? Il me dit t'as lâché 12 000 euros parce que tu étais pas d'accord avec l'autre je lui dit oui (l'autre, c'est Nicolas Sarkozy) il me dit, mais t'es malade je dis non je suis un homme de convictions il me dit ça suffit avec tes

convictions 12 000 euros lui il est au chômage il et comprenait pas qu'on puisse avoir des convictions et qu'on puisse démissionner tout perdre au nom de ses convictions mon cousin Rachid j'ai pas pu lui expliquer on a pris le métro de de la gare de la Part Dieu à Lyon jusqu'à l'endroit où j'habitais alors Virginie vous savez où j'habitais 2 rue de l'humilité à Lyon dans le quartier immigré 2 rue de l'humilité et ben je suis parti de la rue Saint-Dominique du 35 à midi et à 16 heures j'étais de nouveau à Lyon 2 rue de l'humilité.

[Musique]

C'était « à voix nue » Virginie Bloch-Lainé s'entretenait avec Azouz Begag. Réalisation : Clotilde Pivin

Prise de son : Benoît Jégou

Attaché des missions : Claire Poinsignon

Vous pouvez podcaster et réécouter cette émission sur franceculture.com

APPEL AU PEUPLE ALGÉRIEN

Texte intégral du premier appel adressé par

Le Secrétariat général du Front de libération nationale

Au peuple algérien

Le 1er Novembre 1954

PEUPLE ALGÉRIEN,

MILITANTS DE LA CAUSE NATIONALE,

À vous qui êtes appelés à nous juger (le premier d'une façon générale, les seconds tout particulièrement), notre souci en diffusant la présente proclamation est de vous éclairer sur les raisons profondes qui nous ont poussés à agir en vous exposant notre programme, le sens de notre action, le bien-fondé de nos vues dont le but demeure l'indépendance nationale dans le cadre nord-africain. Notre désir aussi est de vous éviter la confusion que pourraient entretenir l'impérialisme et ses agents administratifs et autres politiciers véreux.

Nous considérons avant tout qu'après des décades de lutte, le mouvement national a atteint sa phase de réalisation. En effet, le but d'un mouvement révolutionnaire étant de créer toutes les conditions d'une action libératrice, nous estimons que, sous ses aspects internes, le peuple est uni derrière le mot d'ordre d'indépendance et d'action et, sous les aspects extérieurs, le climat de détente est favorable pour le règlement des problèmes mineurs, dont le nôtre, avec surtout l'appui diplomatique de nos frères arabo-musulmans. Les événements du Maroc et de Tunisie

sont, à ce sujet, significatifs et marquent profondément le processus de la lutte de libération de l'Afrique du Nord. À noter dans ce domaine que nous avons depuis fort longtemps été les précurseurs de l'unité dans l'action, malheureusement jamais réalisée entre les trois pays.

Aujourd'hui, les uns et les autres sont engagés résolument dans cette voie, et nous, relégués à l'arrière, nous subissons le sort de ceux qui sont dépassés. C'est ainsi que notre mouvement national, terrassé par des années d'immobilisme et de routine, mal orienté, privé du soutien indispensable de l'opinion populaire, dépassé par les événements, se désagrège progressivement à la grande satisfaction du colonialisme qui croit avoir remporté la plus grande victoire de sa lutte contre l'avant-garde algérienne.

L'HEURE EST GRAVE !

Devant cette situation qui risque de devenir irréparable, une équipe de jeunes responsables et militants conscients, ralliant autour d'elle la majorité des éléments encore sains et décidés, a jugé le moment venu de sortir le mouvement national de l'impasse où l'ont acculé les luttes de personnes et d'influence, pour le lancer aux côtés des frères marocains et tunisiens dans la véritable lutte révolutionnaire.

Nous tenons à cet effet à préciser que nous sommes indépendants des deux clans qui se disputent le pouvoir. Plaçant l'intérêt national au-dessus de toutes les considérations mesquines et erronées de personnes et prestige, conformément aux principes révolutionnaires, notre action est dirigée uniquement contre le colonialisme, seul ennemi et aveugle, qui

s'est toujours refusé à accorder la moindre liberté par des moyens de lutte pacifique.

Ce sont là, nous pensons, des raisons suffisantes qui font que notre mouvement de rénovation se présente sous l'étiquette de FRONT DE LIBÉRATION NATIONALE, se dégageant ainsi de toutes les compromissions possibles et offrant la possibilité à tous les patriotes algériens de toutes les couches sociales, de tous les partis et mouvements purement algériens, de s'intégrer dans la lutte de libération sans aucune autre considération.

Pour préciser, nous retraçons ci-après, les grandes lignes de notre programme politique :

BUT : L'Indépendance nationale par :

- 1) La restauration de l'État algérien souverain, démocratique et social dans le cadre des principes islamiques.
- 2) Le respect de toutes les libertés fondamentales sans distinction de races et de confessions.

OBJECTIFS INTÉRIEURS :

- 1) Assainissement politique par la remise du mouvement national révolutionnaire dans sa véritable voie et par l'anéantissement de tous les vestiges de corruption et de réformisme, cause de notre régression actuelle.
- 2) Rassemblement et organisation de toutes les énergies saines du peuple algérien pour la liquidation du système colonial.

OBJECTIFS EXTÉRIEURS :

- Internationalisation du problème algérien.
- Réalisation de l'Unité nord-africaine dans le cadre naturel arabo-musulman.
- Dans le cadre de la charte des Nations Unies, affirmation de notre sympathie à l'égard de toutes nations qui appuieraient notre action libératrice.

MOYENS DE LUTTE :

Conformément aux principes révolutionnaires et compte tenu des situations intérieure et extérieure, la continuation de la lutte **par** tous les moyens jusqu'à la réalisation de notre but.

Pour parvenir à ces fins, le Front de libération nationale aura deux tâches essentielles à mener de front et simultanément : une action intérieure tant sur le plan politique que sur le plan de l'action propre, et une action extérieure en vue de faire du problème algérien une réalité pour le monde entier avec l'appui de tous nos alliés naturels.

C'est là une tâche écrasante qui nécessite la mobilisation de toutes les énergies et toutes les ressources nationales. Il est vrai, la lutte sera longue, mais l'issue est certaine.

En dernier lieu, afin d'éviter les fausses interprétations et les faux-fuyants, pour prouver notre désir de paix, limiter les pertes en vies humaines et les effusions de sang, nous avançons une plate-forme honorable de discussion aux autorités françaises si ces dernières sont animées de bonne

foi et reconnaissent une fois pour toutes aux peuples qu'elles subjuguent le droit de disposer d'eux-mêmes.

1) La reconnaissance de la nationalité algérienne par une déclaration officielle abrogeant les édits, décrets et lois faisant de l'Algérie une terre française en déni de l'histoire, de la géographie, de la langue, de la religion et des mœurs du peuple algérien.

2) l'ouverture des négociations avec les porte-parole autorisés du peuple algérien sur les bases de la reconnaissance de la souveraineté algérienne, une et indivisible.

3) La création d'un climat de confiance par la libération de tous les détenus politiques, la levée de toutes les mesures d'exception et l'arrêt de toute poursuite contre les forces combattantes.

EN CONTREPARTIE :

1) Les intérêts français, culturels et économiques, honnêtement acquis, seront respectés ainsi que les personnes et les familles.

2) Tous les français désirant rester en Algérie auront le choix entre leur nationalité et seront de ce fait considérés comme étrangers vis-à-vis des lois en vigueur ou opteront pour la nationalité algérienne et, dans ce cas, seront considérés comme tels en droits et en devoirs.

3) Les liens entre la France et l'Algérie seront définis et feront l'objet d'un accord entre les deux puissances sur la base de l'égalité et du respect de chacun.

Algérien ! nous t'invitons à méditer notre charte ci-dessus. Ton devoir est de t'y associer pour sauver notre pays et lui rendre sa liberté ; le Front de libération nationale est ton front, sa victoire est la tienne.

Quant à nous, résolus à poursuivre la lutte, sûrs de tes sentiments anti-impérialistes, nous donnons le meilleur de nous-mêmes à la patrie.

1^{er} Novembre 1954

Le Secrétariat national

LETTRE AUX ISRAÉLITES D'ALGÉRIE

Quelque part en Algérie, le 1er octobre 1956

Le Front de libération nationale

À Monsieur le Grand Rabbin,

À Messieurs les membres du Consistoire israélite,

Aux élus et à tous les responsables de la communauté israélite d'Algérie,

Monsieur le Grand Rabbin,

Messieurs et chers compatriotes,

Le Front de libération nationale (FLN), qui dirige depuis deux ans la révolution anticolonialiste pour la libération nationale de l'Algérie, estime que le moment est venu où chaque Algérien d'origine israélite, à la lumière de sa propre expérience, doit sans aucune équivoque prendre parti dans cette grande bataille historique.

C'est aujourd'hui un fait notoire que la guerre de reconquête imposée au peuple algérien s'est définitivement soldée par un double échec militaire et politique.

Les généraux français eux-mêmes avec, à leur tête, le maréchal Juin, ne cachent plus l'impossibilité de venir à bout de la Révolution algérienne invincible.

Le gouvernement français, dans sa recherche actuelle d'une solution politique devenue inévitable, veut encore voler sa victoire au peuple

algérien en poursuivant la pratique insensée de manœuvres grossières, vouées dès maintenant à un échec retentissant.

L'essentiel de ces manœuvres consiste à tenter d'isoler même partiellement le FLN en portant atteinte à l'unanimité nationale anticolonialiste désormais indestructible.

Vous n'ignorez pas, chers compatriotes, que le FLN, inspiré par une foi patriotique élevée et lucide, a déjà réussi à ruiner la diabolique politique de division qui s'est traduite dernièrement par le boycottage de nos frères commerçants mozabites, et qui devait s'étendre à l'ensemble des commerçants israélites.

Cette double tentative que nous avons étouffée dans l'œuf était, comme par le passé, ourdie par la haute administration et mise en application par une poignée d'aventuriers escrocs au service de la police.

Les policiers mouchards et contre-terroristes assassins ont été exécutés non en raison de leur confession religieuse, mais uniquement parce qu'ennemis du peuple.

Le FLN, représentant authentique et exclusif du peuple algérien, considère qu'il est aujourd'hui de son devoir de s'adresser directement à la communauté israélite pour lui demander d'affirmer d'une façon solennelle son appartenance à la nation algérienne

Ce choix clairement affirmé dissipera tous les malentendus et extirpera les germes de la haine entretenus par le colonialisme français. Il contribuera en outre à recréer la fraternité algérienne brisée par l'avènement du colonialisme français.

Depuis la Révolution du 1er Novembre 1954, la communauté israélite d'Algérie, inquiète de son sort et de son avenir, a été sujette à des fluctuations politiques diverses.

Au dernier congrès mondial juif de Londres, les délégués algériens, contrairement à leurs coreligionnaires de Tunisie et du Maroc, se sont prononcés, à notre grand regret, pour la citoyenneté française.

Ce n'est qu'après les troubles colonialo-fascistes du 6 février, au cours desquels ont réapparu les slogans anti-juifs, que la communauté israélite s'est orientée vers une attitude nectraliste.

Par la suite, à Alger notamment, un groupe d'Israélites de toutes conditions a eu le courage d'entreprendre une action nettement anticolonialiste, en affirmant son choix raisonné et définitif pour la nationalité algérienne.

Ceux-là n'ont pas oublié les troubles anti-juifs colonialo-racistes qui, sporadiquement, se sont poursuivis en pogroms sanglants jusqu'au régime infâme de Vichy.

La communauté israélite se doit de méditer sur la condition terrible que lui ont réservée Pétain et la grosse colonisation : privation de la nationalité française, lois et décrets d'exception, spoliations, humiliations, emprisonnements, fours crématoires, etc.

Avec le mouvement Poujade et le réveil du fascisme qui menace, les juifs risquent de connaître de nouveau, malgré leur citoyenneté française, le sort qu'ils ont subi sous Vichy.

Sans vouloir remonter bien loin dans l'histoire, il nous semble malgré tout utile de rappeler l'époque où, en France, les juifs, moins considérés que les animaux, n'avaient même pas le droit d'enterrer leurs morts, ces derniers étant enfouis clandestinement la nuit n'importe où, en raison de l'interdiction absolue pour les juifs de posséder le moindre cimetière.

Exactement à la même époque, l'Algérie était le refuge et la terre de liberté pour tous les Israélites qui fuyaient les inhumaines persécutions de l'inquisition.

Exactement à la même époque, la communauté israélite avait la fierté d'offrir à sa patrie algérienne non seulement des poètes, des commerçants, des artistes, des juristes, mais aussi des consuls et des ministres.

Si le peuple algérien a regretté votre silence, il a apprécié la prise de position anticolonialiste des prêtres catholiques, comme ceux notamment des zones de guerre de Montagnac et de Souk Ahras, et même de l'archevêché qui, pourtant, dans un passé récent, s'identifiait encore à l'oppression coloniale.

C'est parce que le FLN considère les Israélites algériens comme les fils de notre patrie qu'il espère que les dirigeants de la communauté juive auront la sagesse de contribuer à l'édification d'une Algérie libre et véritablement fraternelle.

Le FLN est convaincu que les responsables comprendront qu'il est de leur devoir et de l'intérêt bien compris de toute la communauté israélite de ne plus demeurer « au-dessus de la mêlée », de condamner sans rémission le

régime colonial français agonisant, et de proclamer leur option pour la nationalité algérienne.

Salutations patriotiques.

COUPURES DE PRESSE

Azouz Begag, notable lyonnais

Il a accédé à la notoriété au milieu des années 1980 avec « Le Gone du Chaâba », récit de son enfance dans un bidonville. Aujourd'hui, il est essayiste et chroniqueur. Et porte la Légion d'honneur.

LE MONDE | 10.05.2005 à 13 h 53 • Mis à jour le 10.05.2005 à 14 h 48
| Par Sophie Landrin

Aux murs de son appartement du quartier de la Guillotière, à Lyon, Azouz Begag a accroché son insigne de chevalier. Ses costumes élégants portent le ruban rouge. Cette Légion d'honneur, il l'a reçue des mains du ministre de l'intérieur, dans les grands salons de la préfecture du Rhône. Ultime reconnaissance pour cet écrivain, auteur d'une quarantaine de livres, élevé dans un bidonville par des parents algériens, analphabètes, ne s'exprimant qu'en arabe.

Depuis, dans la rue, les gens le saluent, le félicitent, l'embrassent même. « Cette Légion d'honneur revêt une importance considérable dans l'imaginaire collectif », dit-il. À 48 ans, l'intellectuel à l'allure juvénile est devenu un modèle, un symbole, pour les immigrés. « Cela montre leur besoin de reconnaissance. Pour eux, je suis un Français qui parle bien, avec une tête d'Arabe. »

« C'est le plus grand jour de ma vie », avait-il confié à Dominique de Villepin le jour de la cérémonie, le sourire accroché aux oreilles, devant sa mère, sa famille, sa première institutrice, Georgette Gattari, le prêtre

Christian Delorme - « un père et un frère »-, de nombreux élus, dont l'ancien maire de Lyon Michel Noir, ou Dominique Perben, le ministre de la justice.

Sa décoration, il l'a dédiée à Bouzid, son père, disparu il y a deux ans et qui repose en Algérie, dans la région des Aurès. Sur sa tombe, son fils a fait inscrire « décédé à Lyon », la ville où il débarqua en 1949 dans l'espoir de trouver un travail pour nourrir sa femme et ses enfants.

Ouvrier à l'Avenir, une entreprise de travaux publics, il fut rejoint par sa famille en 1950, dans une petite baraque de planches bricolée sur les bords du Rhône, à Villeurbanne, à la frontière de Lyon. Cousins, oncles, villageois empruntèrent le chemin. Baraque après baraque, le bidonville s'édifia.

Azouz Begag, né à l'hôpital Édouard-Herriot de Lyon, vécut là ses dix premières années, avant de gagner l'une des grandes barres d'immeubles de la cité de la Duchère.

Malgré ces conditions de vie précaires, Azouz Begag n'a jamais douté. Dans sa baraque, fasciné par l'image de l'Égyptien Nasser, il se rêvait président de la République. Cette confiance, il assure l'avoir acquise sur les bancs de l'école de la République, où il découvrit que la terre est ronde quand son père la croyait plate. Bac électrotechnique, doctorat en sciences économiques, chercheur au CNRS, le rescapé du bidonville consacra toutes ses recherches à la socio-économie urbaine, aux difficultés des jeunes d'origine maghrébine.

De ce parcours personnel, il s'est forgé une certitude : l'intégration des immigrés et fils d'immigrés passe nécessairement par l'éducation. « Le premier problème des immigrés, ce sont leurs lacunes en français. Il leur faut habiter la langue avant même d'avoir un logement. Il faut donc multiplier les moyens dans les écoles des quartiers », plaide-t-il. Lui n'a jamais connu ces lacunes. Amoureux des lettres, joueur des mots, Azouz Begag est venu à l'écriture par hasard en racontant le récit de ces années au bidonville dans *Le Gone du Chaâba*, paru en 1986 (le « gone » est un « gamin » dans la région lyonnaise ; le Chaâba, le bidonville dans lequel il a grandi).

« C'est un conteur-né, il a un don pour capter ses auditoires. C'est lui qui m'a appris à Prêcher », raconte le père Christian Delorme, l'un des principaux initiateurs de la Marche pour l'égalité, en 1983.

En 1988, l'université Cornell de New York lui offrit pendant huit mois le statut de visiting professor, faisant de lui « le premier beur français à enseigner en Amérique ». Habité par la figure de Martin Luther King, il revint de son séjour outre-Atlantique convaincu de la pertinence de la discrimination positive pour briser le mur de l'exclusion. Pendant vingt ans, il lutta en France pour imposer ce concept. Jusqu'à la nomination du préfet Aïssa Dermouche dans le Jura. « En parlant de la nomination d'un préfet musulman, Nicolas Sarkozy a tué volontairement la discrimination positive », accuse-t-il, amer.

Pour porter son combat, il s'en est remis à un autre ministre de l'intérieur, qu'il avait rencontré au Salon du livre de Brive-la-Gaillarde. En mai 2004, Dominique de Villepin lui confia une mission sur l'égalité des chances.

Chroniqueur sur France-Culture et RTL, scénariste, essayiste, conférencier, membre du Conseil économique et social, le petit « gone » affiche une réussite flamboyante. Volontiers extraverti, éperdu de reconnaissance, l'homme agace parfois. Certains s'irritent de son « narcissisme », d'autres de son « élitisme », lui reprochant d'être finalement coupé de la réalité des banlieues.

Avec l'âge, grâce, dit-il, au Père Delorme, l'impétueux a gagné en sagesse, se rapprochant de la philosophie du dénuement. Depuis deux ans, cet agnostique respecte le ramadan, « pour ne pas être dépendant de la bouffe ».

Après un divorce difficile, il a décidé de ne plus « posséder » de biens matériels. Pour se ressourcer, il part régulièrement en pèlerinage en Inde ou fait retraite chez un couple d'amis, des néoruraux qui élèvent des chèvres dans le Midi, des amis qui sont ses « modèles de vie ». Là-bas, avec ses deux filles, le romancier redevient « jardinier ».

À Lyon, il s'est installé au cœur du quartier arabe, sa médina, qu'il rêve de transformer en souk. « Je me sens profondément lyonnais. Toutes mes odeurs, mes photos, mes images d'enfance sont ici. »

Dans un café de la place du Pont, où il aime venir boire un thé à la menthe, un jeune homme l'interpelle. Lui aussi a des diplômes, mais cherche en vain du travail depuis quatre ans. Le jeune homme peste contre le maire socialiste de Lyon, qui ne l'a jamais aidé. « Les socialistes ont contribué à l'entreprise d'exclusion systématique. Les beurs ont eu envie de se venger de l'escroquerie socialiste, et la droite, avec son pragmatisme, a raflé la mise », s'emporte Azouz Begag.

L'écrivain rumine ses rancœurs contre la gauche, qui l'a ignoré. Courtisé par la droite, il se verrait bien « l'ambassadeur de Lyon », mais il refuse de devenir la « caution » d'un parti : « Je veux rester écrivain et esprit libre. Je veux garder de la complexité. »

En savoir plus sur

http://www.lemonde.fr/culture/article/2005/05/10/azouz-Begag-notable-lyonnais_648018_3246.html#Dzo6UsuofXssbCB1.99

L'auteur : – Alger, vingt ans après

« Alger célébrait son millénaire et moi je vivais, pour cette occasion, mon retour au pays après vingt ans d'absence. Je dis "retour", bien que ce soit inapproprié à mon cas, puisque je suis né en France.

Néanmoins, depuis mon enfance jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, j'allais passer chaque été à Sétif, dans l'est du pays, où mes parents avaient fait construire une maison.

C'étaient les années 70. On parlait de révolutions au pluriel : agraire, politique, culturelle. Dans les rues, on croisait des Roumains, des Bulgares, des Allemands de l'Est et, bien sûr, les Russes, les plus remarquables, à l'aéroport d'Alger rentrant chez eux chargés de cartons pleins à ras bord. Dans cette ambiance marxiste, l'euphorie était telle que, depuis la France, beaucoup de jeunes de ma génération nourrissaient le projet de participer à ces projets de développement tiers-mondistes. Puis le vent a tourné. Le rouge a viré au noir.

Vingt ans après, retour au pays, en tant qu'écrivain invité officiellement, pour quatre jours seulement, accompagné d'un ami, Sid, pour qui c'était aussi un grand retour. Dans l'avion d'Air Algérie, premier décalage. L'hôtesse passe avec un chariot de journaux, demande ce qui nous ferait plaisir, et Sid de répondre : "Le Monde". Elle se braque et dit qu'ici, ce n'est pas la France, c'est l'Algérie. Alors il prend El Watan pour se mettre au parfum.

Dès l'arrivée à l'aéroport d'Alger, la présence de la police et des militaires saute aux yeux. Les lieux sont sous haute surveillance. Il y a de

quoi ; je me souviens d'une bombe posée là il y a quelques années et qui avait coûté la vie à des dizaines de personnes, de l'Airbus de Marseille... Nous passons par l'entrée officielle où l'on nous attend. L'accueil est chaleureux, nous sommes des frères.

Nous nous engouffrons dans une voiture officielle ; derrière, deux policiers suivent dans un véhicule banalisé. Nous traversons plusieurs barrages de police, évitons des herses posées sur le sol. Dans les yeux des policiers que nous croisons, je lis une extrême concentration. Les regards sont en état d'alerte permanente. Tous les policiers et les militaires semblent se connaître et des signes imperceptibles du bout des cils servent à ouvrir les barrages.

Alger est belle, blanche, le ciel est d'un bleu stupéfiant de pureté. Nous sommes un instant coincés dans un bouchon et un instant j'éprouve une angoisse : dans notre voiture immobilisée, ne sommes-nous pas à la merci d'un tueur ? Je scrute des yeux les têtes des chauffeurs des voitures voisines. Il faut se décontracter, notre sécurité est assurée.

À l'entrée dans l'hyper centre d'Alger, les bouchons sont de plus en plus compacts, on n'avance plus, alors notre chauffeur décide soudainement de remonter une voie en sens interdit. Sid et moi échangeons des regards rieurs. En face, c'est étonnant de voir que les véhicules qui arrivent frontalement s'écartent instinctivement. Une absence me frappe à ce moment : on n'entend pas de coups de klaxon. Quel changement par rapport aux années 70 ! Alger la méditerranéenne ne klaxonne plus. La guerre a imposé un silence, lourd. Dans les rues, les gens sont calmes. On voit des hommes et des femmes, mais aucune n'est voilée dans le style

iranien comme je m'attendais à le voir. Les passants ne sourient pas non plus. La rue n'est pas joyeuse. Cela aussi, c'est un net changement.

La ville, elle, est rayonnante, très propre. Sur le front de mer, le soleil de la fin d'après-midi donne une perspective radieuse aux bâtiments coloniaux, grâce aux jeux d'ombres sur les arcades. Là-bas en haut, sur les hauteurs de la cité, les couleurs ocre de la Casbah épousent délicieusement le bleu et blanc. On nous fait visiter le célèbre quartier populaire. Bien sûr, des maisons ont été détruites, mais les lieux sont plus aérés ; les urbanistes ont à cœur de mettre en valeur ce patrimoine de l'humanité.

Les projets sont de belle facture. Le bas de la ville, zone du port et de la gare, est en chantier : magasins de grand standing, restaurants, glacier, cybercafé, promenades, cité des artistes, discothèque... donneront bientôt à ce lieu un ton international, de quoi faire perdre leur latin à mes vieux parents et tous les autres immigrés d'un autre temps que les bateaux trans-méditerranéens débarqueront ici cet été. À l'évidence, les autorités s'activent pour changer l'image d'Alger et de l'Algérie aux yeux du monde. Le pays a tant souffert de l'isolement, comme si, durant dix ans, les massacres et l'épouvante s'étaient déroulés à huis clos. Dans la rue, chaque regard porte les traces des massacres, sans doute comme à Kigali ou à Sarajevo. Les gens semblent sortir d'un cauchemar. Alger vit une période post-traumatique.

Sid et moi, nous nous retrouvons régulièrement dans les fauteuils de l'Hôtel El Djezaïr, ex-Saint-Georges, où nous logeons ; histoire de digérer l'accumulation d'émotions, nous faisons des débriefings. Les yeux des

Algériens sont en feu. Et nos oreilles aussi. On a du mal à croire les récits des policiers, des chauffeurs, des autres. Inutile de donner des exemples d'atrocités, tant le besoin d'oublier et de passer à la suite est urgent. Au cimetière des hauteurs de la ville, nous assistons à l'enterrement d'une célèbre journaliste décédée à Washington. Toutes les tombes sont fraîches. La majorité des dates de décès : 1995, 1996, 1997. Des dizaines d'hommes sont là, silencieux, écoutant la prière de l'absent et soudain, une voix d'homme en colère monte au ciel, des cris, des injonctions, des insultes. C'est un fou. On ne comprend pas ce qu'il dit, mais en cet instant de recueillement, personne ne le sommera de se taire. Ici, à présent, on laisse les fous à leur folie. J'en ai rencontré plusieurs dans les rues de la ville. Sans doute, en ont-ils trop vu. Et les enfants ? À part dans les ruelles de la Casbah, nous en avons peu croisé. Quelle Algérie pourront-ils construire demain, avec de tels souvenirs comme bagages ?

Au cimetière, le jeu de regards entre les hommes est marquant. Plus tard, un accompagnateur nous dira que pendant les assassinats politiques, dans les cimetières, à chaque enterrement, les regards se cherchaient, se scrutaient pour deviner qu'elle allait être la prochaine victime des terroristes. Les jours passent et le fardeau des récits d'horreur vécue est compensé par les promesses des jours meilleurs. Le plus dur est derrière. Balade dans Bab El - Oued la rebelle. Ici, il y a quelques mois, les flics ne pouvaient pas entrer. Ce quartier populaire était aux mains des islamistes, maintenant, c'est fini, notre chauffeur et notre policier accompagnateur n'ont aucune crainte. La sécurité est totale. Les ruelles sont sous contrôle, malgré les bouchons de voiture. Plus loin, sur la côte, des bars et des cabarets sont ouverts jour et nuit. On peut y boire ce que

l'on veut. Les vitrines des magasins exposent librement bières, vins, alcools. J'ai même vu un magasin de spiritueux à proximité d'une mosquée. La cohabitation a commencé, buveurs de bière et porteurs de Coran marchent sur le même trottoir.

Du côté de la Pointe Pescade, des dizaines de pêcheurs jettent leurs lignes avec application. Le soleil est flamboyant et les vagues douces. C'est une belle journée. Il y a quelque temps, dans cette région, les barbous avaient interdit la pêche, je n'ai pas compris pourquoi. En me montrant un jeune couple qui marche main dans la main sur la promenade, notre chauffeur dit que cela aussi était proscrit. Il cite le cas d'un jeune homme à qui "ils ont coupé les couilles dans la rue parce qu'il était en compagnie d'une fille". À la Madrague, du côté du restaurant Chez Sauveur, célèbre pour ses crevettes au piment, les terrasses inondées de soleil sont pleines d'hommes et de femmes, protégés derrière des lunettes de soleil. Alger respire, à l'évidence. Bien sûr, on n'atteint cet endroit qu'en traversant des barrages de police, mais cela ne nous gêne pas, on s'habitue aux exigences de la sécurité. Étrangement, à partir de 20 heures, les rues se vident. Mais le temps passe et les secrets se dévoilent. C'est, en fait, vers minuit, 1 heure du matin, dans les discothèques, qu'il faut aller chercher la vie de la capitale. D'où sortent tous ces jeunes qui arrivent par dizaines, centaines, dans les boîtes de nuit ? Je n'ai pas osé demander. Mais ils sont là, filles et garçons, avec dans les yeux et le corps, à nouveau, cette envie de rire, de vivre, de se saouler de bonheur. Sur les tables, les bouteilles de whisky côtoient celles de Coca et de jus d'orange. La pénombre est propice aux mélanges. À 3 heures du matin, les danseurs, policiers en civil, touristes, indigènes, prostituées, barbouzes, sont en transe.

L'épaisse fumée des cigarettes a installé un brouillard dense pour permettre à Alger de se défouler jusqu'à l'aube.

Quatre jours au bled, vingt ans d'absence ; il me faudra du temps pour faire un bilan. Le jour du départ, après une nuit blanche, nous arrivons à 6 heures du matin à l'aéroport. L'avion de 8 h 30 est à l'heure. Dans El Watan, je lis que plus d'une vingtaine de militaires sont morts dans les maquis vers Relizane, que le président du Fonds monétaire international, Michel Camdessus, est optimiste pour l'avenir du pays, que l'entraîneur de l'équipe nationale de football a une crise gastrique... Retour à Roissy. En attendant mes bagages, un agent d'origine algérienne m'aborde, il m'a reconnu. "Comment ça va au pays ?" Je dis que la sécurité est maintenant assurée, mais qu'il y a beaucoup à faire pour changer les mentalités héritées du modèle soviétique. Il est fier de mon retour. Au passage, j'en profite pour lui demander de me mettre en charge mon téléphone portable, dans un bureau attenant, pour me brancher à nouveau sur la réalité française. Il le prend, en souriant. Plus tard, je passe la douane française dans la file "rien à déclarer". Les douaniers ne bougent pas. Il pleut à Paris. »

Azouz Begag

Le Matin 6 avril 2004

Le Passeport : Violence et confusion algériennes

« Alger. Zoubir El Mouss, le Gone du Chaâba né en France dans la région lyonnaise, est retourné dans le pays de son père, un ancien berger de Sétif. La quarantaine, divorcé et père de deux filles, Zoubir est maintenant un gardien de la paix, affecté dans un commissariat algérois où il travaille sous les ordres du tyrannique commissaire Osmane. Avec ses trois collègues, Simon, Gélouk et Karamel, il parcourt la capitale à bord d'une Toyota, recevant par radio des ordres, des insultes, des menaces de mort même, de la part du commissaire. Les terroristes ont aussi capté leur fréquence et les suivent à la trace. Tremblant de peur, entre deux barrages qui peuvent être de faux contrôles, Zoubir et ses collègues exécutent des missions qui tiennent plus du règlement de compte que de la protection des citoyens. Pour ne pas craquer, ce qui finit quand même par arriver, ils se droguent continuellement jusqu'à l'os...

On frémit en se demandant où dans ce livre s'achève la fiction et où commence la réalité. En tentant ainsi de décrire la situation actuelle et confuse de l'Algérie d'aujourd'hui, l'auteur nous donne à voir l'enfer ! Un enfer que quiconque un tantinet censé chercherait à fuir. Attentats, meurtres, terreur, incompétence des chefs, le quotidien de ces défenseurs de l'ordre algérois est rien moins qu'épouvantable. Et quel ordre trouver dans un tel chaos ! Ces hommes en sont réduits à n'être plus que des pantins manipulés, presque inutiles, qui assistent impuissants au naufrage de leur pays. Ils sont les témoins de la colère, de la souffrance, de la déception et de la peur d'un peuple misérable et exsangue soumis quotidiennement à la violence et à la corruption... Il s'agit donc là d'un

roman très pessimiste, d'un roman noir qu'éclaire à peine l'érotisme de la liaison nouée entre Zoubir et Dahlia et la tendresse qu'il ressent pour ses deux filles. L'ambiance du roman est donc lourde, pesante. Le ton sonne juste : toute l'humanité de l'auteur jaillit au fil des pages. La narration est parfaitement maîtrisée et servie par une belle écriture.

Un très beau livre. »

Comités de Lecture Adulte du réseau brestois des bibliothèques municipales

« Tout homme doit tenter de changer le monde »

Entretien avec Azouz Begag

L'Expression ; 29 octobre 2009 ; O. Hind

L'écrivain, sociologue, ex-ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances nous parle de son dernier livre avec un large sourire désarmant.

Il vient de sortir aux éditions Sedia. Dites-moi bonjour, une sorte de fable de La Fontaine des temps modernes où le système politique de Sarkozy est égratigné à coups de métaphores bestiaires s'attaquant à la police des airs et des frontières et la politologie de l'identité nationale. Avec une écriture simple, bourrée de jeux de mots et d'esprit, Azouz Begag revient avec un livre fort où la politique n'est pas très loin. Mais une œuvre d'après lui « poétique » avant tout !

L'Expression : Votre roman Dites-moi bonjour est une fable de La Fontaine, qui ne se veut pas tendre avec les politiciens affublés de noms d'animaux en tous genres.

Azouz Begag : C'est d'abord un livre poétique et politique en même temps. Je suis sociologue de formation. J'ai voulu donner mon point de vue sur la société de consommation d'aujourd'hui, notamment sur ce que j'appelle « la satiété » de consommation. Je vais souvent dans des pays comme l'Amérique où les gens ont la télévision dans chaque pièce de la maison y compris dans les toilettes. Il y a dans mon livre un sociologue qui traverse l'histoire. Il habite Marseille. On l'appelle le « Savant de

Marseille ». Il explique ce qui se passe. C'est aussi un livre dans lequel il y a beaucoup d'animaux. Je trouve que quand on travaille dans la politique, on se rend compte que les hommes du milieu politique sont des requins ou le plus souvent des loups. Eh bien, l'idée m'est venue de faire un livre où il n'y aurait que des animaux.

Un livre dans lequel un « prédisant » de la République se met à faire des programmes et des promesses politiques et tous les animaux qui habitent dans sa société sont déçus. Deux ans plus tard, ils n'ont pas vu venir les promesses. Les éléphants ont l'impression d'avoir été trompés, les singes bananés, les lapins carottés, les loutres sont outrées, même les buses sont désabusées.

Ils sont déçus, car ils ne comprennent pas trop les vices de la politique, c'est dans la page 62 de votre roman.

Ils ne comprennent pas les vices de la politique, car avant ils habitaient un monde rural, à la campagne où il y avait des valeurs très importantes comme l'hospitalité, la tolérance, la solidarité, la sincérité. Et 50 ans plus tard, toute la campagne était victime d'une révolution, d'un changement structurel qui a abîmé les valeurs. La campagne a été remplacée par la ville. Tous les animaux et les êtres humains qui avaient l'habitude de vivre en solidarité, en famille, en groupes, en voisins, se retrouvent individualisés.

Ils vivent dans une grande solitude personnelle. J'appelle ces gens « des Persolitaires ».

C'est une ville qui a construit cette solitude, alors c'est une grande tristesse parce que les gens ont perdu le sens de l'autre et de la vie, ils ne savent pas ce qu'ils veulent au fond. Dans le monde rural de naguère, ils savaient ce qu'ils voulaient, car ils se battaient contre les éléments.

C'étaient des paysans qui plantaient, qui semailent, qui récoltaient. Ils se battaient, car il 'avaient rien. Leur vie avait un sens.

Vous évoquez une nouvelle ère, une nouvelle société que vous critiquez. Aussi, des policiers de l'air et de l'identité nationale que vous dénoncez...

Oui, ce sont les flics de Sarkozy et de Brice Hortefeux.

Dans ce roman, il y a beaucoup d'oiseaux migrateurs. Ces derniers se plaignent maintenant, car même en l'air, dans les nuages, ils ont installé une police de l'air et des frontières.

Mon « Savant de Marseille » conduit une voiture qui s'appelle une Coccinelle. Dans mon roman, en effet, il y a beaucoup de policiers de l'identité nationale qui contrôlent la compatibilité nationale entre les uns et les autres. Un jour sur son pare-brise, il trouva un papillon, cent euros d'amende pour défaut de contrôle technique.

Vous jonglez beaucoup avec les mots et vous en faites un jeu magnifique...

Vous l'avez compris, j'adore la langue française et les jeux de mots, car je suis un Sétifien. Il y en a qui voudraient mourir au volant, moi j'adorerai mourir en tombant dans un piège de jeux de mots.

N'avez-vous pas peur d'écouter les hommes politiques que vous avez côtoyés ? Comment a été reçu ce livre dans la haute sphère comme on dit ?

Normalement. Il n'a pas provoqué de scandale particulier parce que les hommes politiques ne lisent pas ce genre de livres. C'est trop compliqué. C'est trop intellectuel pour les hommes politiques (rire). C'est trop littéraire pour eux. Je pense vraiment que c'est un livre sociologique qui décrit la société actuelle, telle qu'elle est en France, mais aussi en Algérie. C'est la même société. C'est « la satiété de consommation ».

À la fin de votre livre vous évoquez l'écrivain libre. On a l'impression que c'est plutôt l'écrivain, vous-même, qui s'exprime, s'assume pleinement au détriment de l'homme politique que vous êtes également.

Il y a bientôt un match de football important entre l'Algérie et l'Égypte. Tous les joueurs algériens comme Ziani par exemple, que j'aime bien, et Belhadj font partie d'une équipe.

Ce sont des joueurs libres, indépendants et talentueux. Chacun suit une mission. Quand on est dans un gouvernement on est une équipe aussi. On ne fait pas n'importe quoi. On est obligé de s'astreindre à un certain nombre de comportements qui respectent les autres, voilà pourquoi un homme politique n'a pas la même liberté d'expression que l'homme poétique.

Je trouve que j'ai eu une chance incroyable, moi Azouz Begag, fils de Begag Bouzid, travailleur émigré, venu en France en 1947, ne parlant pas

le français, ne sachant ni lire ni écrire, et 50 ans plus tard, son fils devenu ministre du gouvernement français.

C'est une chance incroyable pour le fils que je suis de pouvoir monter sur la montagne et de regarder la société depuis le haut. Mais, je n'ai jamais oublié que je suis le fils du pauvre, comme disait Mouloud Feraoun. C'est cela qui fait ma richesse. Je ne suis pas malade par l'argent, du pouvoir et de la notoriété. Je sais faire autre chose que de la politique. Je sais, notamment me faire respecter. C'est très important. Voilà pourquoi j'ai décidé de ne pas continuer de travailler avec M. Sarkozy, car lui et ses amis ont décidé d'aller chercher des électeurs du Front national, d'aller réveiller les fantômes de l'identité nationale française, d'aller donner en pâture à l'électorat français le thème de l'émigration et tout le monde sait que quand on parle d'émigration, il s'agit des Arabes et des Noirs, c'est-à-dire des musulmans et des Africains. Au nom de mes valeurs, de mes convictions, de ma liberté et du respect que je dois à mes parents et à tous mes frères, j'ai refusé et j'ai dit non. J'ai fermé la porte politique et j'ai ouvert un livre poétique, qui s'appelle Dites-moi bonjour. Je n'ai pas fermé définitivement la porte de la politique puisque je suis candidat aujourd'hui aux élections régionales de la région Rhône-Alpes qui est la deuxième région la plus importante pour être président, Inchallah, de la région Rhône-Alpes

Donc, ce n'est pas en contradiction avec vos valeurs humanistes ?

Non ! car je suis candidat avec un parti politique qui s'appelle le Modem, avec des centristes. Il respecte l'humanité, l'humanisme, les convictions personnelles, il n'a pas d'œillères idéologiques. C'est un parti

dans lequel je me sens bien. Je peux, à mon niveau, espérer changer un peu la société dans laquelle je vis. C'est mon rôle d'être humain que de tenter de changer le monde dans lequel je vis et l'améliorer pour les enfants de demain.

Si j'étais resté dans le gouvernement de Sarkozy, j'aurais gagné 15 000 euros par mois pendant trois ans, ensuite je serais devenu ambassadeur de France pendant deux fois trois ans. J'aurais fini ainsi ma retraite avec aucun problème matériel. Mais, je préfère ne rien gagner du tout et ne pas perdre de vue qui est Azouz Begag et pourquoi il a pris cette direction.

Je suis un homme intègre et un fin incorruptible et je suis très fier de voir qu'autour de moi, les gens reconnaissent cette valeur et on aimerait bien qu'il y ait en politique un peu moins de requins et de loups et voir un peu plus d'agneaux et de moutons, qu'ils soient des gens sensibles et sincères !

<http://sedia-dz.com/portal/revue-de-presse/entretien-avec-azouz-Begag>

Il y a tant d'aurores qui n'ont point encore lui...

Entretien avec Azouz Begag

Par **Nicolas Roberti** - 5 mai 2012

Azouz Begag est né à Villeurbanne au mois de février 1957, de parents algériens émigrés en France en 1949. Son enfance a pris place dans un bidonville de Lyon et son adolescence à la cité de la Duchère qui l'objet actuellement d'un vaste programme de rénovation. Grâce à une lecture soutenue et une volonté inflexible, ses études l'ont conduit jusqu'à un doctorat ès Économie. Ce qui lui a permis de faire une carrière de chercheur (CNRS et Maison des sciences sociales et humaines de Lyon) et d'enseignant (École centrale) avant de rejoindre le gouvernement Fillon de juin 2005 à avril 2007. Cet entretien réalisé au mois de novembre 2009 portait sur l'entrée d'Azouz Begag au Conseil Économique et Social, ce conseil que certains considèrent comme la troisième Chambre de la République et d'autres comme une sinécure...

Quand êtes-vous entré au Conseil Économique et Social ?

J'y ai siégé du mois de septembre 2001 à juin 2005 où M. de Villepin, chef du Gouvernement, m'a fait l'honneur de m'appeler à ses côtés en tant que ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances.

À noter que cette nomination faisait suite, entre autres, à une mission que ce dernier m'avait demandé, en 2004, consacrée à l'égalité des chances qui est au cœur de mes préoccupations.

Quelles sont été vos premières impressions ?

Elles sont restées inchangées. C'est, à mon sens, une enceinte philosophique de l'écoute dédiée à la liberté de parole et à la plus pure courtoisie. Une espèce de bonzaï dans la société civile où toutes les personnes qui sont invitées à siéger s'avèrent avant tout des « personnalités » qui ont marqué un moment de l'histoire nationale grâce à leur profil psychologique, leur tempérament, leur caractère, leur originalité... Cette célébration de l'échange m'est toujours apparue une source de vitalité sans égal dans les institutions républicaines. Qui plus est, le CES m'a apporté une plus grande confiance dans la société française.

Monsieur le Ministre : comment pensez-vous y avoir contribué ?

Votre question est tout à fait légitime. En fait, je crois que mon travail actuel prolonge ma contribution au Conseil. Je m'efforce de montrer que toute la France est accessible à tout le monde, si l'on s'en donne la chance. La troisième assemblée en est d'ailleurs un exemple emblématique.

Dans cet esprit, je crois qu'avoir conduit la société française à remplacer le terme d'intégration' par celui d'égalité des chances' n'est pas la moindre de mes contributions. C'est là ma manière de rendre service à mon pays.

Aujourd'hui, je suis le symbole de la possibilité de sortir d'un milieu défavorisé et de réussir pour toute personne qui le veut véritablement, y compris celle issue de l'immigration. C'est une situation inouïe et j'imagine mal l'absence dans les prochains gouvernements d'une

personne à l'avenant de ma généalogie. Un processus irréversible a été lancé.

N'y a-t-il pourtant pas une différence entre l'ascenseur social des Trente Glorieuses et celui qui prévaut aujourd'hui ?

Bien entendu, il y en a une, mais elle est positive. Hier, il n'y en avait qu'un seul — *grosso modo*, le mérite par les grands concours à l'image de l'ENA —, aujourd'hui ils sont multiples. La société contemporaine offre une diversité de possibilités de s'épanouir. Sa complexité est en accord avec celle des trajets personnels.

Il est proprement inédit que l'on puisse être riche et heureux en étant plombier, carreleur, sculpteur... C'est une situation radicalement nouvelle. En quarante ans, nous sommes passés de l'auxiliaire avoir à celui d'être dans la déclinaison du verbe réussir. Le point essentiel est de pouvoir se dire en se regardant dans un miroir ou cœur de soi-même : ce que j'ai fait dans ma vie est bien.

Vous partagez un optimiste digne d'un hégélien progressiste...

Absolument. Je crois que tout s'équilibre et que de nouvelles forces concourent actuellement à préparer de prochaines semailles. Comme dit le Rig Veda, « il y a tant d'aurores qui n'ont point encore lui ». Et j'entrevois un avenir radieux à condition que certains malaises dans la société française et autres confusions disparaissent et que le pays se mette vraiment au travail.

Nicolas Roberti

INDEX

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

ARISTOTE, 13, 15, 16, 18, 19, 20,
21, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 180, 214
AUERBACH Erich, 21, 22, 23, 24

B

BAKHTINE Mikhaïl, 34
BARTHES Roland, 5
BEGAG Azouz, 1, 2, 3, 4, 5, 7, 24,
25, 30, 31, 35, 38, 39, 40, 41, 42,
43, 44, 48, 50, 51, 53, 55, 56, 58,
60, 63, 65, 68, 75, 76, 81, 90, 91,
93, 97, 99, 101, 108, 110, 114, 115,
118, 123, 131, 138, 140, 179, 183,
184, 185, 186, 189, 191, 198, 199,
203, 209, 213, 214, 216, 217, 218,
219, 220, I, XCIV, XCV, XCVI,
XCVII, CIV
BENARAB Abdelkader, 2, 3

C

COMPAGNON Antoine, 10, 19

D

DÄLLENBACH Lucien, 11
DIEU, 35, 61, 70, 72, 94, 95, 96, 97,
196

E

EINSTEIN Albert, 34

G

GEFEN Alexandre, 16
GENETTE Gérard, 15
GIDE André, 11
GOODMAN Nelson, 20

J

JANKÉLÉVITCH Vladimir, 3

K

KHADRA Yasmina, 30

M

MATHIEU Martine, 2
MAUPASSANT (de) Guy, 29
MERLEAU-PONTY Maurice, 36
MEUNIER Jean-Guy, 26
MONTALBETTI Christine, 31, 32

P

PLATON, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20,
21, 24, 29
PROUST Marcel, 22, 23

R

RABELAIS François, 22, 196
RICŒUR Paul, 18, 27, 28, 29, 30, 32
ROBBE-GRILLET Alain, 24

S

SARRAUTE Nathalie, 24
SOCRATE, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 29

T

TOUZIN Marie-Madeleine, 43

V

VOUILLOUX Bernard, 12

W

WOOLF Virginia, 22, 23

INDEX DES LIEUX

A

Algérie, 1, 2, 3, 4, 5, 7, 35, 38, 49, 50,
52, 53, 54, 56, 57, 58, 60, 61, 62,
64, 66, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 78,
80, 82, 84, 86, 87, 89, 90, 91, 92,
93, 96, 100, 101, 102, 103, 104,
105, 106, 107, 108, 109, 111, 112,
114, 115, 116, 117, 118, 120, 121,
122, 123, 125, 126, 127, 128, 129,
130, 131, 132, 133, 134, 137, 138,
140, 141, 142, 143, 147, 149, 150,
151, 179, 185, 186, 187, 190, 191,
193, 194, 198, 200, 201, 202, 206,
208, 214, 215, 216, 217, 218, 219,
LXXXVII, LXXXIX, XCI, XCII,
XCV, XCIX, CI, CII, CV
Athènes, 20

C

Chaâba, 1, 4, 48, 49, 50, 57, 62, 65,
69, 77, 93, 118, 120, 123, 138, 139,
142, 184, 185, 187, 188, 189, 192,
206, 214, I, XCIV, XCVI, CV
Croix-Rousse, 1, 185

E

États-Unis, 4, 57, 147

F

France, 2, 3, 4, 5, 18, 24, 25, 36, 42,
44, 49, 51, 56, 61, 63, 66, 71, 72,

74, 79, 80, 82, 83, 93, 94, 95, 96,
102, 104, 115, 117, 123, 124, 125,
132, 136, 137, 138, 140, 141, 142,
147, 150, 152, 179, 187, 190, 191,
192, 193, 194, 195, 198, 201, 202,
204, 205, 206, 207, 208, 213, 215,
216, 217, 218, LXXXVII, XCII,
XCVI, XCVII, XCIX, CV

I

Istanbul, 24
Ithaque, 4, 138, 147, 148, 152, 215

L

Lyon, 1, 25, 41, 50, 53, 54, 57, 90,
101, XCIV, XCV, XCVII, XCVIII

M

Minguettes, 25

P

Paris, 25, 144, CIV

S

Sathonay, 1, 142
Sétif, 30, 38, 42, 53, 54, 57, 65, 67,
82, 84, 86, 101, 102, 105, 112, 127,
133, 136, 139, 146, 149, 185, 202,
XCIX, CV

T

Terme (rue), 1, 185

INDEX DES MOTS ET NOTIONS

A

abandon, 3
 absurde, 24, 207
 allégorie, 7, 24, 115
 ambiguïté, 3
 arabité, 35
 auteur, 2, 5, 13, 16, 17, 20, 21, 23, 24,
 30, 32, 33, 35, 40, 41, 42, 43, 48,
 51, 58, 71, 78, 93, 142, 179, 183,
 184, 191, 192, 208, 213, 214, 216,
 217, 218, XCIV, XCIX, CV, CVI
 autofiction, 2, 4, 43, 183, 189, 217
 autofictions, 4

B

banlieue, 25, 30, 37, 38, 55, 80, 179,
 207
 beurs, 25, 37, 198, 218, 219, 220,
 XCVII
 Bible, 22, 97
 biographie, 7, 183
 brouillage, 31, 214

C

caractère, 1, 4, 5, 18, 19, 60, 61, 75,
 80, 214
 carnalisation, 25
 catharsis, 24, 197
 chronotope, 34
 comédie, 14, 18
 communauté, 12, 93, 128, 206, 207,
 216
 continuum, 34, 35
 CRISE, 26, 30, 206, 213, 219, CIV
 critique, 10, 12, 18, 21, 22, 25, 36, 40,
 42, 44, 213
 culture, 2, 3, 7, 33, 35, 50, 53, 60, 61,
 71, 72, 79, 80, 84, 98, 100, 102,
 104, 117, 120, 128, 130, 192, 198,
 200, 208, 214, 218, 219, XCVIII

D

débat, 13, 14, 21
 déracinement, 2, 3, 4, 80, 202, 219
 dialogue, 3, 14, 16, 141, 208, 219
 dichotomie, 5
 dimension, 11, 20, 29, 36, 202, 207
 discours, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 25,
 32, 33, 41, 42, 43, 44, 119, 196,
 213, 219
 dualité, 3

E

éclat, 11, 78, 111
 écriture, 29, 31, 39, 40, 41, 42, 43, 58,
 60, 183, 189, 192, 193, 198, 203,
 208, 209, 216, 217, 218, 220,
 XCVI, CVI
 enfants, 2, 3, 4, 5, 57, 65, 69, 80, 93,
 94, 96, 97, 98, 100, 101, 104, 116,
 127, 130, 133, 138, 139, 150, 189,
 201, 215, XCV, CII
 enracinement, 2, 3
 espace, 2, 3, 4, 7, 10, 11, 12, 23, 30,
 33, 34, 35, 49, 67, 87, 100, 104,
 118, 179, 190, 191, 197, 198, 208,
 214, 216, 218
 espace-temps, 7, 11, 23, 33, 34, 35,
 49, 197
 exil, 2, 3, 4, 24, 103, 121, 187
 existence, 3, 40, 56, 123, 188

F

fantaisie, 26, 31, 214
fantasmagorie, 17
 femmes, 1, 49, 63, 65, 66, 67, 69, 71,
 74, 77, 88, 95, 101, 113, 128, 133,
 147, 184, 188, 201, 202, 208, 216,
 C, CIII
 francité, 3, 191
 francophonie, 2

G

génération, 2, 3, 5, 25, 60, 80, 93, 94,
104, 130, 179, 189, 190, 191, 219,
XCIX
genre, 2, 17, 22, 24, 30, 34, 67, 136,
183, 203, 217
Gone, 1, 4, 48, 49, 57, 62, 65, 69, 77,
93, 118, 123, 125, 184, 187, 192,
205, 214, I, XCIV, XCVI, CV

H

histoire, 2, 18, 19, 20, 22, 24, 28, 29,
33, 34, 40, 51, 52, 55, 58, 60, 63,
66, 77, 82, 104, 117, 121, 123, 131,
144, 145, 163, 179, 186, 193, 199,
200, 205, LXXXVII, XCII, CI

I

illusion, 10, 11, 14, 16, 96, 98, 206,
213
images, 7, 25, 179, 216, XCVII
imaginaires, 2, 31
imbrication, 2
imitation, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19,
21, 27, 30
immigration, 2, 3, 25, 36, 38, 39, 57,
65, 82, 96, 122, 190, 191, 207, 215
immigré, 25, 53, 57, 90, 99, 100, 103,
112, 115, 118, 142, 194
immigrés, 2, 3, 4, 5, 30, 49, 50, 52,
57, 67, 75, 80, 81, 93, 99, 100, 103,
104, 116, 132, 139, 142, 145, 179,
184, 185, 186, 187, 189, 191, 195,
201, 204, 205, 215, 218, XCIV,
XCVI, CI
institution, 12
interdépendance, 34
interprétations, 5, LXXXVI
intrigue, 19, 28, 29, 34, 54, 90, 214

K

katharsis, 28

L

langage, 13, 100

lecteur, 11, 12, 16, 23, 25, 29, 33, 34,
41, 62, 208
lecture, 2, 16, 36, 42, 43, 63, 96, 97,
130
lieu, 3, 12, 17, 22, 25, 54, 56, 71, 79,
87, 92, 95, 101, 103, 118, 147, 179,
184, 186, 189, 191, 192, 200, 213,
217, LXXXVI, CI
Littératures, 2
Lumières, 23

M

mère, 1, 41, 54, 58, 63, 64, 65, 66, 68,
69, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 80, 82,
83, 84, 85, 86, 95, 101, 102, 120,
121, 124, 127, 128, 133, 136, 139,
188, 200, 202, 216, XCIV
métaphore, 17, 33
MIMÈSIS, 11, 12, 13, 16, 18, 19, 20,
21, 22, 24, 27, 28, 29
mises en abyme, 11
moi, 2, 31, 42, 48, 58, 71, 84, 87, 95,
116, 117, 118, 123, 124, 125, 129,
131, 133, 134, 143, 145, 184, 190,
193, 195, 201, 207, 214, XCIX, C,
CI
muthos, 19, 28
mythe, 4, 20

N

narrateur, 1, 2, 3, 4, 5, 13, 14, 15, 16,
21, 23, 33, 34, 35, 40, 41, 51, 55,
58, 59, 62, 67, 70, 75, 78, 81, 82,
83, 84, 86, 88, 89, 90, 91, 100, 101,
104, 105, 106, 108, 109, 110, 112,
113, 114, 115, 116, 117, 130, 131,
134, 138, 139, 140, 141, 142, 183,
184, 186, 190, 191, 192, 193, 194,
195, 199, 200, 201, 202, 204, 205,
206, 207, 208, 213, 214, 217
non-dit, 5, 7, 35

O

œuvre, 1, 2, 5, 7, 10, 11, 13, 14, 16,
21, 26, 27, 29, 30, 34, 35, 38, 40,

41, 48, 60, 63, 75, 78, 90, 140, 179,
186, 199, 213
origines, 7, 37, 43, 73, 75, 79, 104,
147, 215

P

parents, 3, 28, 37, 38, 42, 49, 52, 56,
63, 70, 94, 95, 96, 97, 105, 107,
113, 118, 124, 126, 130, 139, 154,
179, 189, 192, 201, 208, 214,
XCIV, XCIX, CI
pays, 1, 4, 7, 30, 37, 42, 52, 55, 56,
57, 58, 60, 61, 63, 67, 68, 69, 70,
74, 76, 78, 79, 80, 84, 85, 86, 87,
88, 89, 91, 92, 94, 95, 96, 102, 104,
105, 106, 107, 108, 109, 110, 111,
112, 113, 114, 116, 118, 121, 126,
130, 133, 134, 140, 141, 142, 145,
147, 150, 151, 152, 153, 154, 184,
186, 187, 191, 193, 194, 198, 201,
206, 207, 208, 214, 215, 217, 218,
220, LXXXIV, LXXXVIII, XCIX,
CI, CIV, CV
père, 3, 41, 44, 49, 52, 54, 57, 58, 64,
65, 70, 71, 74, 75, 76, 79, 80, 91,
95, 120, 125, 127, 129, 130, 132,
134, 138, 139, 141, 144, 148, 150,
153, 154, 186, 188, 191, 192, 201,
203, 216, XCV, XCVI, CV
personnages, 1, 2, 13, 14, 15, 18, 19,
20, 21, 22, 23, 38, 43, 44, 58, 63,
65, 71, 74, 93, 123, 179, 189, 190,
191, 199, 203, 213, 216
perspective, 11, 17, CI
physique, 27, 34, 105
Poétique, 15, 20, 27
prisme, 1, 96
purgation, 24

R

racines, 3, 7, 52, 69, 80, 112, 128, 186
racisme, 25, 38, 50, 203, 215, 219
réalisme, 10, 22, 26, 213
récit, 2, 11, 12, 14, 15, 18, 22, 23, 27,
33, 34, 40, 41, 49, 62, 69, 71, 113,

115, 118, 184, 199, 214, 218,
XCIV, XCVI
rejet, 2, 3, 190
repérage, 2
représentation, 7, 11, 12, 13, 15, 16,
18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27,
30, 31, 33, 34, 35, 49, 61, 63, 184,
213, 214, 217
résistance, 2, 52, 83, 190
retour, 4, 37, 42, 54, 57, 70, 74, 75,
76, 80, 91, 96, 114, 117, 138, 141,
147, 148, 187, 188, 190, 191, 194,
204, 215, XCIX, CIV
révolte, 2, 25, 51, 53, 131, 145, 190
rhétorique, 13, 33
roman, 1, 21, 23, 24, 30, 36, 40, 41,
42, 48, 50, 51, 53, 55, 57, 58, 59,
68, 75, 76, 78, 79, 83, 84, 85, 86,
88, 89, 90, 99, 101, 108, 109, 110,
115, 118, 123, 138, 139, 183, 184,
193, 194, 195, 203, CVI
rythme, 4, 33, 34, 49, 53, 87, 109,
118, 140

S

sciences, 13, 207, XCV
sémantique, 12, 29, 40
sens, 12, 13, 18, 24, 25, 29, 32, 42, 74,
103, 184, 201, 205, 217, 219,
LXXXIII, XCVII, C
société, 2, 25, 33, 36, 37, 39, 42, 50,
53, 58, 73, 74, 79, 92, 93, 100, 117,
118, 155, 184, 185, 188, 189, 190,
202, 215, 219
souffrance, 4, 56, 90, CV
sources, 3, 87, 129
structuralistes, 10, 31
style, 15, 22, 35, 39, 97, 198, 218, C
subjectivité, 13
symboles, 7, 216
symbolisme, 26, 203

T

territorialisation, 3, 5
théâtre, 24

thème, 5, 22, 23, 39, 93, 99, 109, 192,
215
tradition, 10, 26, 63, 65, 69, 74, 79,
81, 93, 102, 129, 201, 213, 216
tragédie, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 24,
28, 56, 57
trame, 1, 107, 184, 217

transposition, 25

U

univers, 2, 34
universalité, 28

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Figure 1 : Le Gone du Chaâba est un film franco-algérien réalisé par Christophe Ruggia en 1997 et sorti en janvier 1998, adapté du livre autobiographique d'Azouz Begag. I
- Figure 2 : Béni est français. Ses parents, algériens. Et la société, compliquée. Alors quand on lui demande d'où il vient, il répond qu'il est « d'origine humaine », pour rire... II
- Figure 3 : Pour ne pas perdre sa dignité, la France avait commis une atrocité. et quand le dernier palmier s'affaissa sur le sable, Bledna baissa sa garde d'un cran. III
- Figure 4 : Nous avons croisé un groupe de trois chiens errants qui s'en allaient, drôle d'idée, à l'aéroport de Roissy Charles de Gaule pour prendre un avion clandestinement. (À tous les Harga) IV
- Figure 5 : En hommage à toutes les victimes du séisme d'El-Asnam de 1980 V
- Figure 6 : Un jour, la première phrase du livre disparaît, puis la deuxième, puis la troisième. Elles s'effacent du cahier, laissant un blanc derrière elles, et réapparaissent dans la bouche de Vincent. VI
- Figure 7 : on ne savait plus qui tuait qui et pourquoi, dans les rues de la capitale. Il donnait des détails terrifiants de la confusion, entretenue, qui régnait dans le pays. VII
- Figure 8 : à mon père, ma mère qui n'auront jamais pu lire un de mes livres. VIII
- Figure 9 : « Liberté, égalité, fraternité, diversité ! » reprit un isolé en riant. Le mot diversité crépitait dans les airs comme un tir de fantasia, un baroud d'honneur. IX

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : PRÉAMBULES THÉORIQUES	9
CHAPITRE I : LA REPRÉSENTATION DE L'ESPACE-TEMPS	
1.1. REPRÉSENTATION ET MIMÈSIS	11
1.2. LES PROBLÈMES DE LA MIMÈSIS	12
1.3. LA CRISE DE LA REPRÉSENTATION	26
1.4. L'ESPACE ET LE RYTHME DU RÉCIT	33
CHAPITRE II : PROBLÉMATIQUE DU GENRE « BEUR » CHEZ BEGAG	37
2.1. UN ÉCRIVAIN « BEUR » !	38
2.2. UNE ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE ?	40
2.3. L'AUTOFICTION COMME SOLUTION !	43
DEUXIÈME PARTIE : AU SEIN DES ROMANS	47
CHAPITRE I : PRÉSENTATION DU CORPUS	49
3.1. LE GONE DU CHAÂBA (1986)	49
3.2. BÉNI OU LE PARADIS PRIVÉ (1989)	50
3.3. L'ÎLET-AUX-VENTS (1992)	51
3.4. LES CHIENS AUSSI (1995)	52
3.5. ZENZELA (1997)	53
3.6. DIS OUALLA (1997)	54
3.7. LE PASSEPORT (2000)	56
3.8. LE MARTEAU PIQUE-CŒUR (2004)	57
3.9. DITES-MOI BONJOUR (2009)	58
CHAPITRE II : IMAGES RÉCURRENTES	60
4.1. « LE FEU » : CHALEUR DU PAYS	60
4.2. « L'AIR » : DE L'ÊTRE À L'APPARTENANCE.	117
4.3. « LA TERRE » : ITHAQUE ET LE RETOUR	138
4.4. « L'EAU » : L'ASCENSEUR SOCIAL DE L'INTÉGRATION	154
4.5. « LA QUINTESSENCE » : UN PEU D'HISTOIRE !	163

TROISIÈME PARTIE : STRATÉGIES D'ÉCRITURE	181
CHAPITRE I : DE L'INVISIBLE AU VISIBLE	183
5.1. L'INVISIBILITÉ DANS LE LIEU ET LE TEMPS	184
5.2. L'INVISIBILITÉ DE L'IDENTITÉ	189
CHAPITRE II : CASTIGARE RIDENDO MORES (CHÂTIER LES MŒURS PAR LE RIRE)	
6.1. DE L'HUMOUR OU LA THÉRAPIE IDÉOLOGIQUE	196
6.2. L'HUMOUR CHEZ BEGAG : « PEINTURE » OU « OSSATURE » ?	198
CONCLUSION GÉNÉRALE	212
BIBLIOGRAPHIE	
I. ŒUVRES DU CORPUS	222
II. AUTRES ŒUVRES	222
III. OUVRAGES DE THÉORIES LITTÉRAIRES ET DE MÉTHODOLOGIE	223
IV. OUVRAGES SUR L'ÉCRITURE « BEURE » ET « AUTOBIOGRAPHIQUE »	224
V. SCIENCES HUMAINES	225
VI. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES	225
VII. OUVRAGES DIVERS	226
VIII. ARTICLES ET COLLOQUES	227
IX. ENTRETIENS, ÉMISSIONS	229
ANNEXES	
a) ILLUSTRATIONS	I
b) À VOIX NUE	
1. L'ENFANCE ENTRE LE BIDONVILLE DE LA FEYSSINE ET LES HLM DE LA DUCHÈRE.	XI
2. LYON LABORATOIRE DE LA DÉPRESSION IDENTITAIRE ET DE LA RELÉGATION.	XXVII
3. À QUOI SERVENT LA SOCIOLOGIE ET LA LITTÉRATURE	XLII
4. L'ALGÉRIE VUE DE LYON ET VUE DE SÉTIF	LVI
5. LA PROMOTION DE L'ÉGALITÉ DES CHANCES	LXIX
c) APPEL AU PEUPLE ALGÉRIEN	LXXXIII
d) LETTRE AUX ISRAÉLITES D'ALGÉRIE	LXXXIX

e) COUPURES DE PRESSE

1. AZOUZ BEGAG, NOTABLE LYONNAIS	XCIV
2. L'AUTEUR : – ALGER, VINGT ANS APRÈS	XCIX
3. LE PASSEPORT : VIOLENCE ET CONFUSION ALGÉRIENNES	CV
4. « TOUT HOMME DOIT TENTER DE CHANGER LE MONDE »	CVII
5. IL Y A TANT D'AUORES QUI N'ONT POINT ENCORE LUI...	CXIII

INDEX

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLES DES MATIÈRES

LES RÉSUMÉS

LES RÉSUMÉS

(FR., ANG., AR.)

Résumé

Nous avons tenté, au cours de cette recherche de démontrer que tous les romans d'Azouz Begag ne sont pas cantonnés dans les banlieues françaises même s'il est vrai que l'auteur s'identifie toujours à ses personnages. Les romans d'Azouz Begag sont toujours pris comme des prétextes à des discours idéologiques, ethnographiques ou sociologiques et sont rarement abordés comme de vrais textes littéraires devant être analysés avec la même exigence critique et la même rigueur théorique que n'importe quel autre texte de la production littéraire mondiale.

Dans la première partie de notre travail, nous avons étudié la représentation et la mimesis d'un point de vue théorique, l'opposition que l'on rencontre entre la tradition occidentale la plus ancienne qui affirme que l'œuvre d'art parle du monde, et la critique moderne qui oppose au réalisme, la théorie littéraire structuraliste et post-structuraliste qui considère que la référence est une juste illusion.

Dans la deuxième partie intitulée « au sein des romans » nous avons d'abord présenté les romans, ensuite, nous avons analysé minutieusement tous les passages issus du corpus choisi, c'est-à-dire depuis *Le Gone du Chaâba* jusqu'à *Dites-moi bonjour*. Nous avons extrait cinq groupes dont chacun renvoie à une thématique distincte de l'autre : la chaleur du pays natal, la communauté, la terre des ancêtres, l'intégration et la colonisation de l'Algérie. Il en résulte de cette étude investigatrice de ces passages que notre corpus foisonne d'images, de symboles, d'allusions qui renvoient à l'Algérie même si les récits ont pour cadre spatial la France métropolitaine, ou un espace non défini, fruit de l'imagination de l'auteur et se trouvant souvent dans une zone mitoyenne.

Dans la troisième partie de notre travail, nous avons étudié les stratégies d'écriture chez Begag, autrement dit ce qui la rend particulière ; à ce sujet, deux caractéristiques déterminent l'écriture chez Begag : l'invisibilité comme procédé de mise en abyme et l'humour comme thérapie idéologique.

Summary

We tried during this research to demonstrate that not all of Azouz Begag's novels are confined to the French suburbs even though it is true that the author always identifies himself with his novel's characters.

Azouz Begag's novels are always taken as pretexts for ideological, ethnographic or sociological discourses and are rarely approached as true literary texts to be analyzed with the same critical requirement and theoretical rigor as any other text of the international literary production.

In the first part of our work, we studied representation and mimesis from a theoretical point of view, the opposition that we find between the oldest Western tradition that asserts that the artistic work speaks about the world, and the structuralist and post-structuralist literary theory that considers that the reference is a just illusion.

In the second part entitled "Au sein des romans" (within the novels) we first presented the novels, then we carefully analyzed all the passages from the chosen corpus, that is to say from "Le Gone du Chaâba" (Shantytown Kid) to "Dites-moi bonjour" (Tell me hello). We have extracted five groups, each of which refers to a theme which is distinct from the other: the warmth of the native country, the community, the land of the ancestors, the integration and colonization of Algeria. It follows from this investigative study of these passages that our corpus abounds with images, symbols, allusions that refer to Algeria even if the stories have as a spatial framework metropolitan France, or an undefined space, products of the imagination of the author and often located in an adjoining area.

In the third part of our work, we studied the writing strategies in Begag's novels, in other words what makes it special; on this subject, two characteristics determine Begag's writing: invisibility as a process of "mise en abyme" and humor as an ideological therapy.

ملخص

حاولنا، خلال هذا البحث أن نثبت أن روايات عزوز بقاق ليست كلها محصورة في الضواحي الفرنسية على الرغم من أن المؤلف يعيش دائما شخصياته. تؤخذ روايات عزوز بقاق دائما كذرائع للخطابات الأيديولوجية أو الاثنوجرافية أو الاجتماعية ونادرا ما يتم التعامل معها كنصوص أدبية حقيقية ليتم تحليلها بنفس المطلب النقدي والصرامة النظرية مثل أي نص آخر للإنتاج الأدبي العالمي.

في الجزء الأول من عملنا، درسنا التمثيل والتقليد من وجهة نظر نظرية، والمعارضة التي نواجهها بين أقدم التقاليد الغربية التي تؤكد أن العمل الفني يتحدث عن العالم، والنقد الحديث الذي يعارض الواقعية، والنظرية الأدبية الهيكلية وما بعد البنيوية التي تعتبر أن المرجع هو فقط وهم.

في الجزء الثاني بعنوان "داخل الروايات" قدمنا الروايات ثم حللنا بعناية جميع المقاطع المختارة، أي من لو غون دو تشابا (ابن الشعبة) الى ديت موا بونجور (قول لي مرحبا). لقد استخرجنا خمس مجموعات، كل منها يشير إلى موضوع متميز عن الآخر: دفء البلد الأصلي، والمجتمع، وأرض الأجداد، والاندماج واستعمار الجزائر. ومن هذه الدراسة الاستقصائية لهذه المقاطع أن مجموعتنا تكثر بالصور والرموز والتلميحات التي تشير إلى الجزائر حتى لو كان القصص الإطار المكاني الفرنسي، أو مساحة غير محددة، هي ثمرة خيال المؤلف وغالبا ما تقع في منطقة وسط.

في الجزء الثالث من عملنا، درسنا استراتيجيات الكتابة عند بقاق، وبعبارة أخرى ما يجعل كتابته متميزة. حول هذا الموضوع، هناك صفتان تحددان كتابة بقاق: الإخفاء كتقنية دمج القصة في القصة (الوضع في الهاوية) والفكاهة كعلاج أيديولوجي.

Parachevé

par

la Grâce de

Dieu